



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>



This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





William Spencer.

UNS 158 d. 20



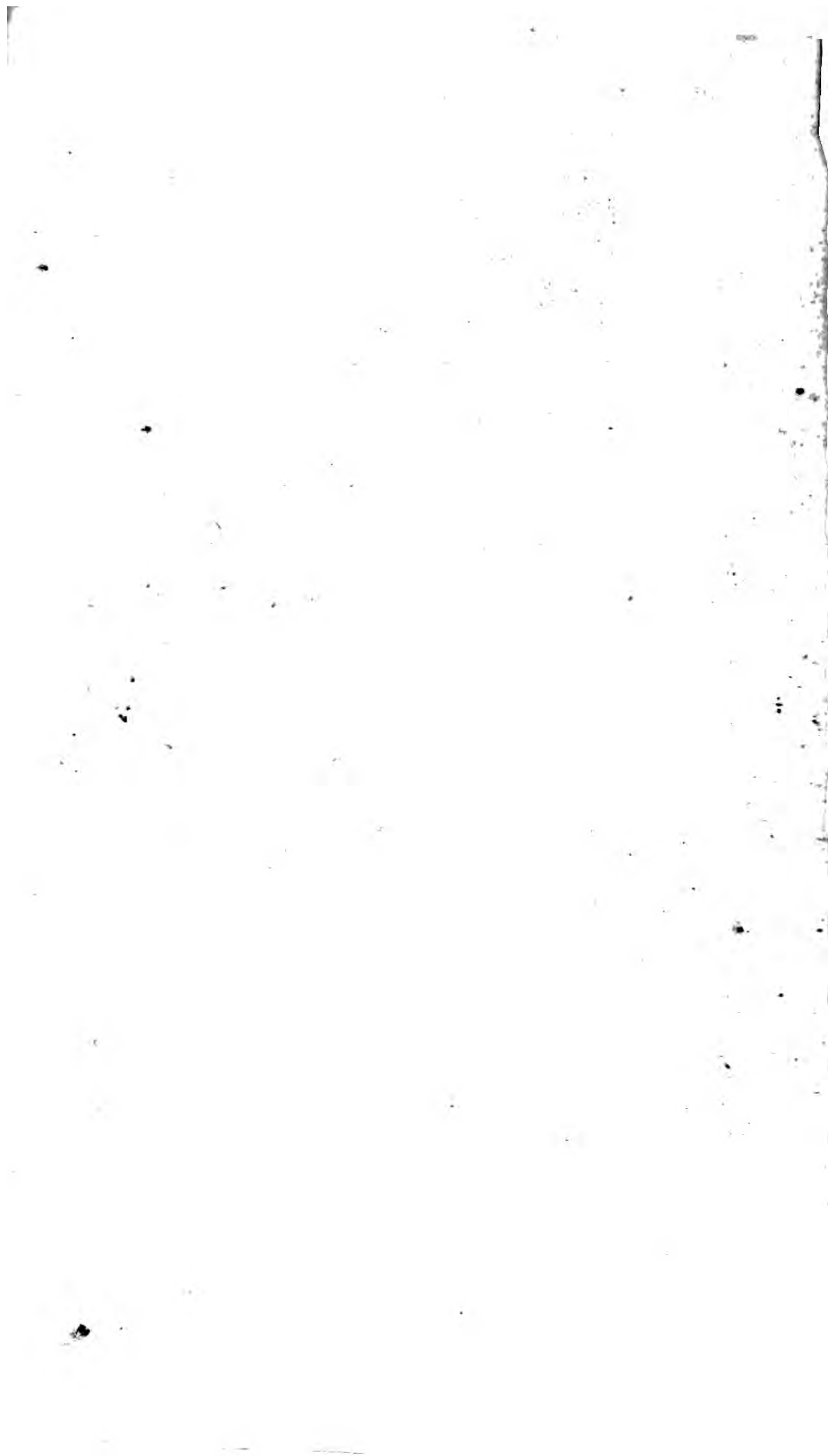
EX LIBRIS



ALBRECHT
MENDELSSOHN
BARTHOLDY.







LES

CHEF-D'ŒUVRES

DRAMATIQUES

De Messieurs

CORNEILLE

TOME TROISIEME.

T A B L E

DES PIÈCES CONTENUES
en ce Volume.

COMÉDIES DE T. CORNEILLE.

LE MENTEUR.

LE BARON D'ALBIKRAC.

LE FESTIN DE PIERRE.

LA COMTESSE D'ORGUEIL.

Nouveau Prologue.

L'INCONNU.

Nouveau Divertissement.

LES
CHEF-D'ŒUVRES
DRAMATIQUES

De Messieurs

CORNÉILLE,

AVEC

LE JUGEMENT DES SCAVANS
à la suite de chaque Pièce.

TOME TROISIEME.



A OXFORD.

M. D C C. L X.

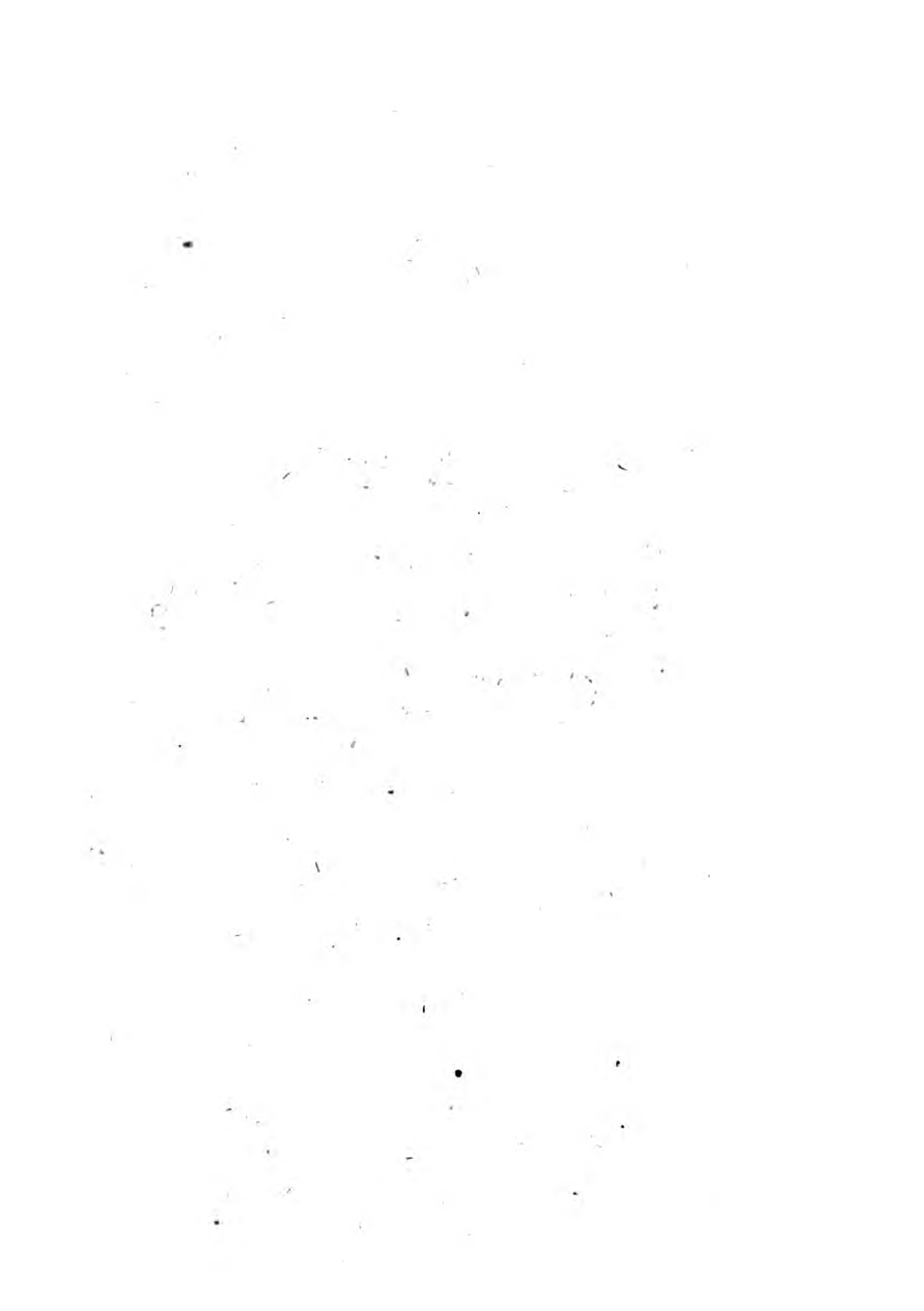


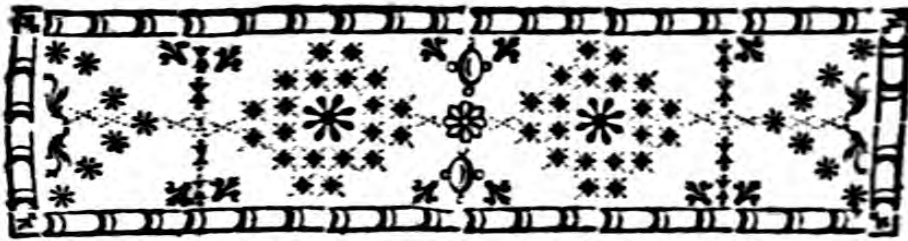
L E

MENTEUR,

COMÉDIE.

A





E P I S T R E.



M O N S I E U R ;

Je vous presente une piece de théâtre d'un style si éloigné de ma dernière , qu'on aura de la peine à croire qu'elles soient parties toutes deux de la même main, dans le même hyver. Aussi les raisons qui m'ont obligé à y travailler , ont été bien différentes. J'ai fait Pompée pour satisfaire à ceux qui ne trouvoient pas les

E P I T R E.

*vers de Polyeuète si puissans que ceux de Cinna, & leur montrer que j'en sçauerois bien trouver la pompe, quand le sujet le pourroit souffrir? j'ai fait le Menteur pour contenter les souhaits de beaucoup d'autres, qui, suivant l'humeur des François aiment le changement, & après tant de poèmes graves dont nos meilleures plumes ont enrichi la scène, m'ont demandé quelque chose de plus enjoué qui ne servît qu'à les divertir. Dans le premier j'ai voulu faire un essai de ce que pouvoit la majesté du raisonnement, & la force des vers dénués de l'agrément du sujet: dans celui-ci j'ai voulu tenter ce que pourroit l'agrément du sujet dénué de la force de vers. Et d'ailleurs, étant obligé au genre comique de ma première réputation, je ne pouvois l'abandonner tout-à-fait sans quelque espèce d'ingratitude. Il est vrai que comme alors que je me hasardai à le quitter, je n'osai me fier à mes seules forces, & que pour m'élever à la dignité du tragique, je pris l'appui du grand Sénèque, à qui j'empruntai tout ce qu'il avoit donné de rare à sa Médée; ainsi quand je me suis résolu de repasser du héroïque au naïf, je n'ai osé descendre de si haut sans m'assurer d'un guide, & me suis laissé conduire au fameux Lope de Véga, de peur de m'égarer dans les détours de tant d'intrigues que fait notre Menteur. En un mot ce n'est qu'une copie d'un excellent original qu'il a mis au jour, sous le titre de *La Verdad Sospechosa*, & me fiant sur notre Horace qui donne liberté de tout ofer aux poètes ainsi qu'aux peintres, j'ai cru que, nonobstant la guerre des deux couronnes, il m'étoit permis de trafiquer en Espagne. Si cette sorte de commerce étoit un crime, il y a long-temps que je serois coupable, je ne dis pas seulement pour le Cid, où je me suis aidé de D. Guillen de Castro, mais aussi pour Médée dont je viens de parler, & pour Pompée même, où pensant me fortifier du secours de deux Latins, j'ai pris celui de deux Espagnols, Sénèque &*

E P I T R E.

Luccain, etant tous deux de Cordoue. Ceux qui ne voudront pas me pardonner cette intelligence avec nos eennemis, approuveront du moins que je pille chez eux, & soit qu'on fasse passer ceci pour un larcin, ou pour un emprunt, je m'en suis trouvé si bien, que je n'ai pas envie que ce soit le dernier que je ferai chez eux. Je croi que vous en serez d'avis & ne m'en estimerez pas moins. Je suis,

MONSIEUR,

Votre très-humble serviteur ;
CORNEILLE.
A 3

A C T E U R S.

• GERONTE , pere de Dorante.

DORANTE , fils de G ronte.

• ALCIPPE , ami de Dorante , & amant de Clarice.

PHILISTE , ami de Dorante & d'Alcippe.

• CLARICE , ma treffe d'Alcippe.

LUCRECE , amie de Clarice.

ISABELLE , suivante de Clarice.

SABINE , femme de chambre de Lucrece.

CLITON , valet de Dorante.

LYCAS , valet d'Alcippe.

• *La Scène est   Paris.*



LE
MENTEUR,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

A La fin j'ai quitté la robe pour l'épée.
L'attente où j'ai vécu n'a point été
trompée,
Mon pere a consenti que je suivisse
mon choix,
Et je fais banqueroute à ce fatras de loix.
Mais puisque nous voici de dans les tuilleries,
Le pays du beau monde, & des galanteries,

§ L E M E N T E U R ;

Di-moi , me trouves-tu bien fait en cavalier ?
Ne vois-tu rien en moi qui sente l'écolier ?
Comme il est mal aisé qu'au royaume du code
On apprenne à se faire un visage à la mode ,
J'ai lieu d'appréhender...

C L I T O N :

Ne craignez rien pour vous ,
Vous ferez dans une heure ici mille jaloux ,
Ce visage & ce port n'ont point l'air de l'école ,
Et jamais comme vous on ne peignit Bartole.
Je prévoi du malheur pour beaucoup de maris :
Mais que vous semble encor maintenant de Paris ?

D O R A N T E .

J'en trouve l'air bien doux , & cette loi bien rude
Qui m'en avoit banni sous prétexte d'étude.
Toi , qui sçais les moyens de s'y bien divertir ;
Ayant eu le bonheur de n'en jamais sortir ,
Di moi comme en ce lieu l'on gouverne les dames.

C L I T O N .

C'est-là le plus beau soin qui vienne aux belles ames ;
Disent les beaux esprits ; mais sans faire le fin ,
Vous avez l'appétit ouvert de bon matin.
D'hier au soir seulement vous êtes dans la ville ,
Et vous vous ennuyez déjà d'être inutile !
Votre humeur sans emploi ne peut passer un jour ;
Et déjà vous cherchez à pratiquer l'amour !
Je suis auprès de vous en fort bonne posture
De passer pour un homme à donner tablature ;
J'ai la taille d'un maître en ce noble métier ,
Et je suis , tout au moins , l'intendant du quartier :

D O R A N T E .

Ne t'effarouche point , je ne cherche , à vrai dire ;
Que quelque connoissance où l'on se plaise à rire ,
Qu'on puisse visiter par divertissement ,
Où l'on puisse en douceur couler quelque moment ;
Pour me connoître mal , tu prens mon sens à gauche.

C O M E D I E.
C L I T O N.

9

J'entens , vous n'êtes pas un homme de débauche,
Et tenez celles-là trop indignes de vous
Que le son d'un écu rend traitables à tous.
Aussi que vous cherchiez de ces sages coquettes
Où peuvent tous venans débiter leurs fleurettes ;
Mais qui ne font l'amour que de babil & d'yeux ;
Vous êtes d'encolure à vouloir un peu mieux.
Loin de passer son tems , chacun le perd chez elles ;
Et le jeu , comme on dit , n'en vaut pas les chandelles ;
Mais ce seroit pour vous un bonheur sans égal
Que ces femmes de bien qui se gouvernent mal ,
Et de qui la vertu , quand on leur fait service ,
N'est pas incompatible avec un peu de vice.
Vous en verrez ici de toutes les façons ;
Ne me demandez point cependant de leçons ;
Ou je me connois mal à voir votre visage ,
Ou vous n'en êtes pas à votre apprentissage ;
Vos loix ne régloient pas si bien tous vos desseins
Que vous eussiez toujours un portefeuille aux mains ;

D O R A N T E.

A ne rien déguiser , Cliton , je te confesse
Qu'à Poitiers j'ai vécu comme vit la jeunesse ,
J'étois en ces lieux-là de beaucoup de métiers :
Mais Paris , après tout , est bien loin de Poitiers ;
Le climat différent veut une autre méthode ,
Ce qu'on admire ailleurs est ici hors de mode ,
La diverse façon de parler & d'agir
Donne aux nouveaux venus souvent de quoi rougir
Chez les provinciaux on prend ce qu'on rencontre ;
Et là , faute de mieux , un sot passe à la montre :
Mais il faut à Paris bien d'autres qualités ,
On ne s'éblouit point de ces fausses clartés ,
Et tant d'honnêtes gens que l'on y voit ensemble
Font qu'on est mal reçu si l'on ne leur ressemble.

C L I T O N.

Connoissez mieux Paris , puisque vous en parlez.

10 L E M E N T E U R ,

Paris est un grand lieu plein de marchands mêlés,
L'effet n'y répond pas toujours à l'apparence,
On s'y laisse duper autant qu'en lieu de France,
Et parmi tant d'esprits plus polis & meilleurs
Il y croît des badauds autant & plus qu'ailleurs.
Dans la confusion que ce grand monde apporte,
Il y vient de tous lieux des gens de toute sorte,
Et dans toute la France il est fort peu d'endroits
Dont il n'ait le rebut aussi bien que le choix.
Comme on s'y connoît mal, chacun s'y fait de mise,
Et vaut communément autant comme il se prise,
De bien pires que vous s'y font assez valoir ;
Mais pour venir au point que vous voulez sçavoir ;
Etes-vous libéral ?

D O R A N T E.

Je ne suis point avare.

C L I T O N.

C'est un secret d'amour & bien grand, & bien rare ;
Mais il faut de l'adresse à le bien débiter,
Autrement on s'y perd au lieu d'en profiter.
Tel donne à pleines mains qui n'oblige personne ;
La façon de donner vaut mieux que ce qu'on donne ;
L'un perd exprès au jeu son present déguisé,
L'autre oublie un bijou qu'on auroit refusé ;
Un lourdaud libéral auprès d'une maîtresse
Semble donner l'aumône alors qu'il fait largesse ;
Et d'un tel contretemps il fait tout ce qu'il fait,
Que quand il tâche à plaire, il offense en effet.

D O R A N T E.

Laiçons-là ces lourdauds contre qui tu déclames ;
Et me dis seulement si tu connois ces dames.

C L I T O N.

Non, cette marchandise est de trop bon aloi ;
Ce n'est point-là gibier à des gens comme moi.
Il est aisé pourtant d'en sçavoir de nouvelles,
Et bientôt leur cocher m'en dira des plus belles.

COMEDIE.
DORANTE.

II

Penses-tu qu'il t'en die ?

CLITON.

Assez pour en mourir ,
Puisque c'est un cocher , il aime à discourir.

SCENE II.

CLARICE , LUCRECE ;
DORANTE , ISABELLE.

CLARICE *faisant un faux pas , & comme
se laissant cheoir.*

HAi.

DORANTE *lui donnant la main.*

Ce malheur me rend un favorable office ;
Puisqu'il me donne lieu de ce petit service ,
Et c'est pour moi, Madame, un bonheur souverain
Que cette occasion de vous donner la main.

CLARICE.

L'occasion ici fort peu vous favorise ,
Et ce foible bonheur ne vaut pas qu'on le prise.

DORANTE.

Il est vrai , je le dois tout entier au hazard ,
Mes soins, ni vos desirs n'y prennent point de part ;
Et sa douceur mêlée avec cette amertume
Ne me rend pas le sort plus doux que de coutume ;
Puisqu'enfin ce bonheur que j'ai si fort prisé
A mon peu de mérite eût été refusé.

CLARICE.

S'il a perdu si tôt ce qui pouvoit vous plaire ;
Je veux être à mon tour d'un sentiment contraire ;
Et croi qu'on doit trouver plus de félicité
A posséder un bien sans l'avoir mérité.

12 L E M E N T E U R ;

J'estime plus un don qu'une reconnoissance ;
Qui nous donne fait plus que qui nous récompense,
Et le plus grand bonheur au mérite rendu
Ne fait que nous payer de ce qui nous est dû.
La faveur qu'on mérite est toujours achetée ,
L'heur en croît d'autant plus, moins elle est méritée,
Et le bien où sans peine elle fait parvenir ,
Par le mérite à peine auroit pû s'obtenir.

D O R A N T E.

Aussi ne croyez pas que jamais je prétende
Obtenir par mérite une faveur si grande ,
J'en sai mieux le haut prix , & mon cœur amoureux
Moins il s'en connoit digne , & plus s'en tient heu-
reux.

On me l'a pû toujours dénier sans injure ,
Et si la recevant ce cœur même en murmure ,
Il se plaint du malheur de ses félicités
Que le hazard lui donne , & non nos volontés.
Un amant a fort peu de quoi se satisfaire
Des faveurs qu'on lui fait sans dessein de les faire ;
Comme l'intention seule en forme le prix ,
Assez souvent sans elle on les joint au mépris.
Jugez par-là quel bien peut recevoir ma flâme
D'une main qu'on me donne en me refusant l'ame ,
Je la tiens , je la touche , & je la touche en vain ,
Si je ne puis toucher le cœur avec la main.

C L A R I C E.

Cette flamme, Monsieur, est pour moi fort nouvelle,
Puisque j'en viens de voir la première étincelle.
Si votre cœur ainsi s'embrase en un moment ,
Le mien ne sçût jamais brûler si promptement ;
Mais peut-être à présent que j'en suis avertie
Le temps donnera place à plus de sympathie.
Confessez cependant qu'à tort vous murmurez
Du mépris de vos feux que j'avois ignorés.

SCENE III.

DORANTE, CLARICE,
LUCRECE, ISABELLE,
CLITON.

DORANTE.

C'EST l'effet du malheur qui par-tout m'accompagne.

Depuis que j'ai quitté les guerres d'Allemagne,
C'est à-dire, du moins depuis un an entier,
Je suis & jour & nuit dedans votre quartier,
Je vous cherche en tous lieux, au bal, aux promenades,

*Vous n'avez que de moi reçu des sérénades,
Et je n'ai pu trouver que cette occasion
A vous entretenir de mon affection.*

CLARICE.

Quoi! vous avez donc vu l'Allemagne & la guerre?

DORANTE.

Je m'y suis fait quatre ans craindre comme un tonnerre.

CLITON *à part:*

Que lui va-t-il conter?

DORANTE.

Et durant ces quatre ans
Il ne s'est fait combats, ni sièges importants,
Nos armées n'ont jamais remporté de victoire,
Où cette main n'ait eu bonne part à la gloire,
Et même la gazette a souvent divulgué...

CLITON *bas à Dorante.*

Savez-vous bien, Monsieur, que vous extravaguez?

14 L E M E N T E U R ;
D O R A N T E.

Tai-toi.

C L I T O N.

Vous rêvêz , vous dis-je , ou . . .

D O R A N T E.

Tai-toi , misérable !

C L I T O N.

Vous venez de Poitiers , ou je me donne au diable ,
Vous en revintes hier.

D O R A N T E *à Cliton*

[*à Clarice.*] Te tairas-tu maraud ?

Mon nom dans nos succès s'étoit mis assez haut ,
Pour faire quelque bruit sans beaucoup d'injustice ;
Et je suivrois encore un si noble exercice ,
N'étoit que l'autre hyver faisant ici ma cour ,
Je vous vis , & fus retenu par l'amour.

Attaqué par vos yeux , je leur rendis les armes ;
Je me fis prisonnier de tant d'aimables charmes ;
Je leur livrai mon ame , & ce cœur généreux ,
Dès ce premier moment , oublia tout pour eux.
Vaincre dans les combats , commander dans l'ar-
mée ,

De mille exploits fameux enfler ma renommée ;
Et tous ces nobles soins qui m'avoient sçu ravir ,
Céderent aussi-tôt à ceux de vous servir.

I S A B E L L E *bas à Clarice.*

Madame , Alcippe vient , il aura de l'ombrage :

C L A R I C E.

Nous en saurons , Monsieur , quelque jour davan-
tage.

Adieu. D O R A N T E.

Quoi , me priver si-tôt de tout mon bien !

C L A R I C E.

Nous n'avons pas loisir d'un plus long entretien ,
Et malgré la douceur de me voir cajolée ,
Il faut que nous fassions seules deux tours d'allée.

COMEDIE.
DORANTE.

15

Cependant accordez à mes vœux innocens
La licence d'aimer des charmes si puissans.

CLARICE.

Un cœur qui veut aimer , & qui fait comme on
aime ,
N'en demande jamais licence qu'à soi-même.

SCENE IV.

DORANTE , CLITON.

S*U*i-les , CLITON.
DORANTE.

CLITON.

J'en fai ce qu'on en peut savoir ,
La langue du cocher a bien fait son devoir.
*La plus belle des deux , dit-il , est ma maîtresse ,
Elle loge à la place , & son nom est Lucrece.*

DORANTE.

Quelle place ?

CLITON.

Royale , & l'autre y loge aussi ,
Il n'en fait pas le nom , mais j'en prendrai fouci.

DORANTE.

Ne te mets point , Cliton , en peine de l'apprendre ,
Celle qui m'a parlé , celle qui m'a sù prendre ,
C'est Lucrece , ce l'est sans aucun contredit ,
Sa beauté m'en assure , & mon cœur me le dit.

CLITON.

Quoique mon sentiment doive respect au vôtre ,
La plus belle des deux , je croi que ce soit l'autre.

DORANTE.

Quoi ! celle qui s'est tue , & qui dans nos propos
N'a jamais eu l'esprit de mêler quatre mots ?

16 LE MENTEUR ;
CLITON.

Monſieur , quand une femme a le don de ſe taire ;
Elle a des qualités au-deſſus du vulgaire.
C'eſt un effort du ciel qu'on a peine à trouver ,
Sans un petit miracle il ne peut l'achever ,
Et la nature ſouffre entière violence ,
Lorsqu'il en fait d'humeur à garder le ſilence.
Pour moi , jamais l'amour n'inquiète mes nuits ;
Et quand le cœur m'en dit , j'en prends par où je
puis ;

Mais naturellement femme qui ſe peut taire
A ſur moi tel pouvoir , & tel droit de me plaire ;
Qu'eût-elle en vrai magot tout le corps fagoté ,
Je lui voudrois donner le prix de la beauté.
C'eſt elle aſſurément qui s'appelle Lucrece ,
Cherchez un autre nom pour l'objet qui vous bleſſe ;
Ce n'eſt point là le ſien , celle qui n'a dit mot ,
Monſieur , c'eſt la plus belle , ou je ne ſuis qu'un
ſot.

DORANTE.

Je t'en croi ſans jurer avec tes incartades :
Mais voici les plus chers de mes vieux camarades ;
Ils ſemblent étonnés à voir leur action.

SCENE V.

ALCIPPE , PHILISTE ,
DORANTE , CLITON.

PHILISTE à *Alcippe*.

Q Uoi , ſur l'eau , la muſique & la collation ?

ALCIPPE à *Philiste*.

Oui , la collation avecque la muſique.

COMEDIE.

17

PHILISTE à *Alcippe.*

Hier au soir ?

ALCIPPE à *Philiste.*

Hier au soir.

PHILISTE à *Alcippe.*

Et belle ?

ALCIPPE à *Philiste.*

Magnifique!

PHILISTE à *Alcippe.*

Et par qui ?

ALCIPPE à *Philiste.*

C'est de quoi je suis mal éclairci.

DORANTE *les saluant.*

Que mon bonheur est grand de vous revoir ici !

ALCIPPE.

Le mien est sans pareil puisque je vous embrasse.

DORANTE.

J'ai rompu vos discours d'assez mauvaise grace ;

Vous le pardonnerez à l'aïse de vous voir.

PHILISTE.

Avec nous de tout temps vous avez tout pouvoir.

DORANTE.

Mais de quoi parliez-vous ?

ALCIPPE.

D'une galanterie.

DORANTE.

D'amour ?

ALCIPPE.

Je le présume.

DORANTE.

Achevez, je vous prie ;

Et souffrez qu'à ce mot ma curiosité

Vous demande sa part de cette nouveauté.

ALCIPPE.

On dit qu'on a donné musique à quelque dame.

DORANTE.

Sur l'eau ?

18 **L E M E N T E U R ,**
A L C I P P E .

Sur l'eau.

D O R A N T E .

Souvent l'onde irrite la flamme :

P H I L I S T E .

Quelques fois.

D O R A N T E :

Et ce fut hier au soir ?

A L C I P P E .

Hier au soir.

D O R A N T E .

Dans l'ombre de la nuit le feu se fait mieux voir ;
Le temps étoit bien pris. Cette dame , elle est belle ?

A L C I P P E .

Aux yeux de bien du monde elle passe pour telle :

D O R A N T E .

Et la musique ?

A L C I P P E .

Assez pour n'en rien dédaigner :

D O R A N T E .

Quelque collation a pu l'accompagner ?

A L C I P P E .

On le dit...

D O R A N T E .

Fort superbe ?

A L C I P P E .

Et fort bien ordonnée.

D O R A N T E .

Et vous ne savez point celui qui l'a donnée ?

A L C I P P E .

Vous en riez !

D O R A N T E .

Je ris de vous voir étonné

D'un divertissement que je me suis donné :

A L C I P P É .

Vous !

C O M E D I E.

19

D O R A N T E.

Moi-même.

A L C I P P E.

Et déjà vous avez fait maîtresse ?

D O R A N T E.

Si je n'en avois fait j'aurois bien peu d'adresse ;
Moi qui depuis un mois suis ici de retour.
Il est vrai que je fors fort peu souvent de jour ,
De nuit *incognito* je rends quelques visites ,
Ainsi . . .

CLITON *bas à Dorante.*

Vous ne savez , Monsieur , ce que vous dites !

D O R A N T E.

Tai-toi , si jamais plus tu me viens avertir . . .

CLITON *à part.*

J'enrage de me taire , & d'entendre mentir.

PHILISTE *bas à Alcippe.*

Voyez qu'heureusement dedans cette rencontre

Notre rival lui-même à vous-même se montre.

D O R A N T E *revenant à eux.*

Comme à mes chers amis je vous veux tout conter :

J'avois pris cinq bateaux pour mieux tout ajuster ?

Les quatre contenoient quatre chœurs de musique
Capables de charmer le plus mélancolique :

Au premier violons , en l'autre luths & voix ,

Des flutes au troisieme , au dernier des hautbois ,

Qui tour à tour dans l'air pouffoient des harmonies

Dont on pouvoit nommer les douceurs infinies.

Le cinquieme étoit grand , tapissé tout exprès

De rameaux enlassés pour conserver le frais ,

Dont chaque extrémité portoit un doux mélange

De bouquets de Jasmin , de grenade , & d'orange :

Je fis de ce bateau la salle du festin ,

Là je menai l'objet qui fait seul mon destin ,

De cinq autres beautés la sienne fut suivie ,

Et la collation fut aussi-tôt servie.

20 **L E M E N T E U R ;**

Je ne vous dirai point les différens apprêts ;
Le nom de chaque plat , le rang de chaque mets ;
Vous saurez seulement qu'en ce lieu de délices
On servit douze plats , & qu'on fit six services ,
Cependant que les eaux , les rochers , & les airs
Répondoient aux accens de nos quatre concerts.
Après qu'on eut mangé , mille & mille fusées
S'élançant vers les cieux , ou droites , ou croisées ;
Firent un nouveau jour , d'où tant de serpenteaux
D'un déluge de flamme attaquèrent les eaux ,
Qu'on crut que pour leur faire une plus rude guerre
Tout l'élément du feu tomboit du ciel en terre.
Après ce passe-temps on dansa jusqu'au jour
Dont le soleil jaloux avança le retour ;
S'il eût pris notre avis , sa lumière importune
N'eût pas troublé si-tôt ma petite fortune ,
Mais n'étant pas d'humeur à suivre nos desirs
Il sépara la troupe , & finit nos plaisirs.

A L C I P P E .

Certes , vous avez grace à conter ces merveilles ;
Paris , tout grand qu'il est , en voit peu de pareilles.

D O R A N T E .

J'avois été surpris , & l'objet de mes vœux
Ne m'avoit , tout au plus , donné qu'une heure ou
deux.

P H I L I S T E .

Cependant l'ordre est rare & la dépense belle.

D O R A N T E .

Il s'est fallu passer à cette bagatelle ,
Alors que le temps presse , on n'a pas à choisir :

A L C I P P E .

Adieu , nous nous verrons avec plus de loisir :

D O R A N T E .

Faites état de moi.

A L C I P P E à Philiste en s'en allant :

Je meurs de jalousie.

COMEDIE.

21

PHILISTE à *Alcippe*

Sans raison toutefois votre ame en est faisie ;
Les signes du festin ne s'accordent pas bien.

ALCIPPE à *Philiste*.

Le lieu s'accorde, & l'heure, & le reste n'est rien.

SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Monsieur, puis-je à présent parler sans vous
déplaire ?

DORANTE.

Je remets à ton choix de parler, ou te taire ;
Mais quand tu vois quelqu'un, ne fais plus l'insolent.

CLITON.

Votre ordinaire est il de rêver en parlant ?

DORANTE.

Où me vois-tu rêver ?

CLITON.

J'appelle rêveries

Ce qu'en d'autres qu'un maître on nomme mente-
ries,

Je parle avec respect.

DORANTE.

Pauvre esprit !

CLITON.

Je le perds

Quand je vous vois parler de guerre & de concerts,
Vous voyez sans péril nos batailles dernières,
Et faites des festins qui ne vous coûtent gueres.
Pourquoi depuis un an vous feindre de retour ?

**L E M E N T E U R ;
D O R A N T E .**

S'en montre plus de flamme , & j'en fais mieux ma cour.

C L I T O N .

**Qu'a de propre la guerre à montrer votre flamme ?
D O R A N T E .**

**O le beau compliment à charmer une dame ;
De lui dire d'abord : *J'apporte à vos beautés
Un cœur nouveau venu des universités ,
Si vous avez besoin de loix & de rubriques ;
Je sçai le code entier avec les authentiques ,
Le digeste nouveau , le vieux , l'Infortiat ,
Ce qu'en a dit Jason , Balde , Accurse , Alciat.*
Qu'un si riche discours nous rend considérables !
Qu'on amollit par-là de cœurs inexorables !
Qu'un homme à paragraphe est un joli galant !
On s'introduit bien mieux à titre de vaillant ;
Tout le secret ne gît qu'en un peu de grimace ,
A mentir à propos , jurer de bonne grace ,
Etaler force mots qu'elles n'entendent pas ,
Faire sonner , Lamboy , Jean de Vert , & Galas ;
Nommer quelques châteaux , de qui les noms bar-
bares ,
Plus ils blessent l'oreille , & plus ils semblent
rars ,
Avoir toujours en bouche , *Angles , lignes , fossés ;
Vedette , contrescarpe , & travaux avancés.*
Sans ordre , & sans raison , n'importe , on les
étonne ,
On leur fait admirer les bayes qu'on leur donne ;
Et tel , à la faveur d'un semblable débit ,
Passe pour un homme illustre , & se met en cré-
dit.**

C L I T O N .

**A qui vous veut ouïr , vous en faites bien croire :
Mais celle-ci bien-tôt peut sçavoir votre histoire ,**

D O R A N T E.

J'aurai déjà gagné chez elle quelque accès ;
 Et loin d'en redouter un malheureux succès ;
 Si jamais un fâcheux nous nuit par sa présence ;
 Nous pourrons sous ces mots être d'intelligence ;
 Voilà traiter l'amour, Cliton, & comme il faut.

C L I T O N.

A vous dire le vrai , je tombe de bien haut ;
 Mais parlons du festin. Urgande & Mélusine
 N'ont jamais sur le champ mieux fourni leur cui-
 sine ,

Vous allez au-delà de leurs enchantemens ;
 Vous seriez un grand maître à faire des romans ;
 Ayant si bien en main le festin & la guerre
 Vos gens en moins de rien courroient toute la
 terre ,

Et ce seroit pour vous des travaux fort légers
 Que d'y mêler par-tout la pompe & les dan-
 gers.

Ces hautes fictions vous sont bien naturelles :

D O R A N T E.

J'aime à braver ainsi les conteurs de nouvelles ;
 Et si tôt que j'en voi quelqu'un s'imaginer
 Que ce qu'il veut m'apprendre a de quoi m'é-
 tonner ,

Je le fers aussi-tôt d'un conte imaginaire
 Qui l'étonne lui-même , & le force à se taire.
 Si tu pouvois savoir quel plaisir on a lors
 De leur faire rentrer leurs nouvelles au corps. : :

C L I T O N.

Je le juge assez grand , mais enfin ces prati-
 ques

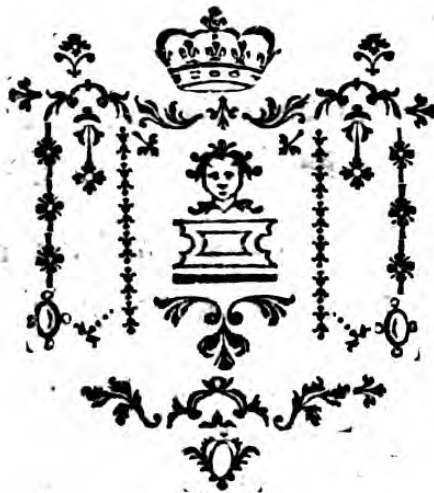
Vous couvriront de honte en devenant publi-
 ques.

24 **LE MENTEUR ;**
 DORANTE.

N'en prends point de souci , mais tous ces vains
discours

M'empêchent de chercher l'objet de mes amours.
Tâchons de le rejoindre , & sache qu'à me suivre
Je t'apprendrai bien-tôt d'autres façons de vivre.

Fin du premier Acte.



ACTE I

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

GÉRONTE, CLARICE,
ISABELLE.

CLARICE.

JE fai qu'il vaut beaucoup étant sorti de vous ;
 Mais, Monsieur, sans le voir accepter un époux ;
 Par quelque haut récit qu'on en soit conviée ,
 C'est grande avidité de se voir mariée.
 D'ailleurs , en recevoir visite & compliment ,
 Et lui permettre accès en qualité d'amant ,
 A moins qu'à vos projets un plein effet réponde ;
 Ce seroit trop donner à discourir au monde.
 Trouvez donc un moyen de me le faire voir
 Sans m'exposer au blâme , & manquer au devoir.

GÉRONTE.

Oui , vous avez raison , belle & sage Clarice ,
 Ce que vous m'ordonnez est la même justice ,
 Et comme c'est à nous à subir votre loi ,
 Je reviens tout-à-l'heure , & Dorante avec moi ,
 Je le tiendrai long temps dessous votre fenêtre ,
 Afin qu'avec loisir vous puissiez le connoître ,
 Examiner sa taille , & sa mine , & son air ,
 Et voir quel est l'époux que je vous veux donner.
 Il vint hier de Poitiers , mais il sent peu l'école ;
 Et si l'on pouvoit croire un pere à sa parole ,
 Quelque écolier qu'il soit , je dirois qu'aujourd'hui
 Peu de nos gens de cour sont mieux taillés que lui.

B

26 L E M E N T E U R ;
Mais vous en jugerez après la voix publique ;
Je cherche à l'arrêter parce qu'il m'est unique ,
Et je brûle sur-tout de le voir sous vos loix.

C L A R I C E .

Vous m'honorez beaucoup d'un si glorieux choix ;
Je l'attendrai , Monsieur , avec impatience ,
Et je l'aime déjà sur cette confiance.

S C E N E I I .

ISABELLE , CLARICE .

I S A B E L L E .

A Insi vous le verrez , & sans vous engager .

C L A R I C E .

Mais pour le voir ainsi qu'en pourrai-je juger ?
J'en verrai le dehors , la mine , l'apparence ,
Mais du reste , Isabelle , où prendre l'assurance ?
Le dedans paroît mal en ces miroirs flatteurs ,
Les visages souvent sont de doux imposteurs ,
Que de défauts d'esprit se couvrent de leurs gra-
ces !

Et que de beaux semblans cachent des ames basses !
Les yeux en ce grand choix ont la première part ,
Mais leur déférer tout , c'est tout mettre au hazard .
Qui veut vivre en repos ne doit pas leur déplaire ,
Mais sans leur obéir il doit les satisfaire ,
En croire leur refus , & non pas leur aveu ,
Et sur d'autres conseils laisser naître son feu .
Cette chaîne qui dure autant que notre vie ,
Et qui devrait donner plus de peur que d'envie ,
Si l'on n'y prend bien garde , attache assez souvent
Le contraire au contraire , & le mort au vivant ;

C O M E D I E. 27

Et pour moi , puisqu'il faut qu'elle me donne un maître ,

Avant que l'accepter je voudrois le connoître ,
Mais connoître dans l'ame.

I S A B E L L E.

Hé bien , qu'il parle à vous.

C L A R I C E.

Alcippe le sachant en deviendroit jaloux.

I S A B E L L E.

Qu'importe qu'il le soit , si vous avez Dorante ?

C L A R I C E.

Sa perte ne m'est pas encore indifférente .

Et l'accord de l'hymen entre nous concerté ,
Si son pere venoit seroit exécuté.

Depuis plus de deux ans il promet & differe ;

Tantôt , c'est maladie , & tantôt quelque affaire ,

Le chemin est mal sûr , ou les jours sont trop courts ,

Et le bon homme enfin ne peut sortir de Tours.

Je prends tous ces délais pour une résistance ,

Et ne suis pas d'humeur à mourir de constance.

Chaque moment d'attente ôte de notre prix ,

Et fille qui vieillit tombe dans le mépris ,

C'est un nom glorieux qui se garde avec honte ;

Sa défaite est facheuse à moins que d'être prompte ;

Le temps n'est pas un dieu qu'elle puisse braver ,

Et son honneur se perd à le trop conserver.

I S A B E L L E.

Ainsi vous quitteriez Alcippe pour un autre

De qui l'humeur auroit de quoi plaire à la vôtre ?

C L A R I C E.

Oui , je le quitterois , mais pour ce changement

Il me faudroit en main avoir un autre amant ,

Savoir qu'il me fût propre , & que son hyménée

Dût bien tôt à la sienne unir ma destinée.

Mon humeur sans cela ne s'y résout pas bien ,

Car Alcippe après tout vaut toujours mieux que

rien ,

28 LE MENTEUR ;

Son pere peut venir , quelque long-temps qu'il
tarde.

I S A B E L L E.

Pour en venir à bout sans que rien s'y hazarde ;
Lucrece est votre amie , & peut beaucoup pour
vous.

Elle n'a point d'amant qui devienne jaloux ;
Qu'elle écrive à Dorante , & lui fasse paroître
Qu'elle veut cette nuit le voir par sa fenêtré.
Comme il est jeune encore , on l'y verra voler ;
Et là sous ce faux nom vous pourrez lui parler ,
Sans qu'Alcippe jamais en découvre l'adresse ,
Ni que lui-même pense à d'autres qu'à Lucrece.

C L A R I C E.

L'invention est belle , & Lucrece aisément
Se résoudra pour moi d'écrire un compliment.
J'admire ton adresse à trouver cette ruse.

I S A B E L L E.

Puis-je vous dire encor que si je ne m'abuse ;
Tantôt cet inconnu ne vous déplaisoit pas ?

C L A R I C E.

Ah , bon Dieu ! Si Dorante avoit autant d'ap-
pas ,
Que d'Alcippe aisément il obtiendrait la place !

I S A B E L L E.

Ne parlez point d'Alcippe , il vient.

C L A R I C E.

Qu'il m'embarrasse !
Va pour moi chez Lucrece , & lui di mon projet ;
Et tout ce qu'on peut dire en un pareil sujet.



SCENE III.

ALCIPPE , CLARICE.

ALCIPPE.

AH, Clarice ! Ah, Clarice ! Inconstante, va-
lage !

CLARICE *bas le premier vers.*

Auroit-il deviné déjà ce mariage ?

Alcippe, qu'avez-vous qui vous fait soupirer ?

ALCIPPE.

Ce que j'ai, déloyale ? Et peux tu l'ignorer ?

Parle à ta conscience, elle devrait t'apprendre. . .

CLARICE.

Parlez un peu plus bas, mon pere va descendre.

ALCIPPE.

Ton pere va descendre, ame double & sans foi !

Confesse que tu n'as un pere que pour moi,

La nuit, sur la riviere. . . .

CLARICE.

Hé bien, sur la riviere,

La nuit, quoi, qu'est ce enfin ?

ALCIPPE.

Oui, la nuit toute entiere

CLARICE.

Après ?

ALCIPPE.

Quoi, sans rougir ?

CLARICE.

Rougir ! A quel propos ?

ALCIPPE.

Tu ne meurs pas de honte entendant ces deux
mots !

30 L E M E N T E U R ;

C L A R I C E.

Mourir pour les entendre ! Et qu'ont-ils de funeste ?

A L C I P P E.

Tu peux donc les ouïr , & demander le reste.

Ne saurois-tu rougir si je ne te dis tout ?

C L A R I C E.

Quoi , tout ?

A L C I P P E.

Tes passetemps de l'un à l'autre bout :

C L A R I C E.

Je meure , en vos discours si je puis rien comprendre.

A L C I P P E.

Quand je te veux parler , ton pere va descendre ,

Il t'en souvient alors , le tour est excellent :

Mais pour passer la nuit auprès de ton galant . . .

C L A R I C E.

Alcippe , êtes-vous fou ?

A L C I P P E.

Je n'ai plus lieu de l'être ;

A present que le ciel me fait te mieux connoître.

Oui , pour passer la nuit en danses & festin ,

Etre avec ton galant du soir jusqu'au matin ,

Je ne parle que d'hier , tu n'as point lors de pere :

C L A R I C E.

Rêvez-vous ? Raillez-vous ? Et quel est ce mystere ?

A L C I P P E.

Ce mystere est nouveau , mais non pas fort secret :

Choisis un autre fois un amant plus discret ,

Lui-même il m'a tout dit.

C L A R I C E.

Qui , lui-même ?

A L C I P P E.

Dorante :

C L A R I C E.

Dorante !

C O M E D I E.

31

A L C I P P E.

Continue , & fais bien l'ignorante.

C L A R I C E.

Si je le vis jamais , & si je le connoi...

A L C I P P E.

Ne viens-je pas de voir son pere avecque toi ?

Tu passes , infidele , ame ingrante & legere ,
La nuit avec le fils , le jour avec le pere !

C L A R I C E.

Son pere de vieux temps est grand ami du mien.

A L C I P P E.

Cette vieille amitié faisoit votre entretien ?

Tu te sens convaincue , & tu m'oses répondre !

Te faut-il quelque chose encor pour te confon-
dre ?

C L A R I C E.

Alcippe , si je sçai quel visage a le fils...

A L C I P P E.

La nuit étoit fort noire alors que tu le vis ,
Il ne t'a pas donné quatre chœurs de musique ,

Une collation superbe & magnifique ,

Six services de rang , douze plats à chacun.

Son entretien alors t'étoit fort importun ,

Quand ses feux d'artifice éclairaient le rivage ,

Tu n'eus pas le loisir de le voir au visage ,

Tu n'as pas avec lui dansé jusques au jour ,

Et tu ne l'as pas vu pour le moins au retour.

T'en ai-je dit assez ? Rougis , & meurs de honte.

C L A R I C E.

Je ne rougirai point pour le récit d'un conte.

A L C I P P E.

Quoi , je suis donc un fourbe , un bizarre , un
jaloux ?

C L A R I C E.

Quelqu'un a pris plaisir à se jouer de vous ,
Alcipe , croyez moi.

L E M E N T E U R ;
A L C I P P E .

Ne cherche point d'excuses ;
Je connois tes détours , & devine tes ruses.
Adieu. Sui ton Dorante , & l'aime désormais ,
Laisse en repos Alcippe , & n'y pense jamais.

C L A R I C E .

Ecoutez quatre mots.

A L C I P P E .

Ton pere va descendre.

C L A R I C E .

Non , il ne descend point , & ne peut nous entendre ,

Et j'aurai tout loisir de vous désabufer.

A L C I P P E .

Je ne t'écoute point à moins que m'époufer ;
A moins qu'en attendant le jour du mariage
M'en donner ta parole , & deux baisers en gage.

C L A R I C E .

Pour me justifier vous demandez de moi ,
Alcippe ?

A L C I P P E .

Deux baisers , & ta main , & ta foi.

C L A R I C E .

Que cela ?

A L C I P P E .

Résous-toi , sans plus me faire attendre.

C L A R I C E .

Je n'ai pas le loisir , mon pere va descendre.



S C E N E I V.

A L C I P P E *seul.*

VA ri de ma douleur alors que je te perds,
 Par ces indignités romps toi-même mes fers,
 Aide mes feux trompés à se tourner en glace,
 Aide un juste courroux à se mettre en leur place;
 Je cours à la vengeance, & porte à ton amant
 Le vif & prompt effet de mon ressentiment.
 S'il est homme de cœur, ce jour même nos ar-
 mes
 Régleront par leur sort tes plaisirs, ou tes lar-
 mes,
 Et plutôt que le voir possesseur de mon bien,
 Puisse je dans son sang voir couler tout le mien!
 Le voici ce rival que son pere t'amene,
 Ma vieille amitié cède à ma nouvelle haine,
 Sa vue accroît l'ardeur dont je me sens brûler,
 Mais ce n'est pas ici qu'il faut le quereller.



S C E N E V.

GERONTE, DORANTE ;
CLITON,

GERONTE.

DOrante , arrêtons-nous , le trop de prome-
nade
Me mettroit hors d'haleine , & me feroit malade.
Que l'ordre est rare & beau de ces grands bâti-
mens !

DORANTE.

Paris semble à mes yeux un pays de romans ;
J'y croyois ce matin voir une île enchantée,
Je la laissai déserte , & la trouve habitée.
Quelque Amphion nouveau sans l'aide des maçons
En superbes palais a changé ses buissons.

GERONTE.

Paris voit tous les jours de ces métamorphoses ;
Dans tout le pré-aux-clercs tu verras mêmes cho-
ses ,

Et l'univers entier ne peut rien voir d'égal
Aux superbes dehors du palais cardinal.
Toute une ville entiere avec pompe bâtie
Semble d'un vieux-fossé par miracle sortie ,
Et nous faire présumer , à ses superbes toits ;
Que tous ses habitans sont des dieux , ou des rois.
Mais changeons de discours. Tu fais combien je
t'aime ?

DORANTE.

Je chéris cet honneur bien plus que le jour même.

GERONTE.

Comme de mon hymen il n'est sorti que toi ;
Et que je te vois prendre un périlleux emploi ;

COMEDIE, 35

Où l'ardeur pour la gloire à tout oser convie,
Et force à tous momens de négliger la vie ;
Avant qu'aucun malheur te puisse être avénu,
Pour te faire marcher un peu plus retenu,
Je te veux marier.

DORANTE à part.

O ma chere Lucrece !

GERONTE.

Je t'ai voulu choisir moi-même une maitresse ;
Honnête , belle , riche.

DORANTE.

Ah , pour la bien choisir !

Mon pere , donnez-vous un peu plus de loisir.

GERONTE.

Je la connois assez. Clarice est belle & sage ;
Autant que dans Paris il en soit de son âge ,
Son pere de tout temps est mon plus grand ami ;
Et l'affaire est conclue.

DORANTE.

Ah , Monsieur , je frémis

D'un fardeau si pesant accabler ma jeunesse !

GERONTE.

Fais ce que je t'ordonne.

DORANTE bas à part.

(haut) Il faut jouer d'adresse.

Quoi, Monsieur, à présent qu'il faut dans les combats
Acquérir quelque nom , & signaler mon bras...

GERONTE.

Avant qu'être au hazard qu'un autre bras t'immole,
Je veux dans ma maison avoir qui m'en console ;
Je veux qu'un petit-fils puisse tenir ton rang ,
Soutenir ma vieillesse , & réparer mon sang.
En un mot , je le veux.

DORANTE.

Vous êtes inflexible !

GERONTE.

Fais ce que je te dis.

36 L E M E N T E U R ;
D O R A N T E.

Mais s'il m'est impossible ?

G E R O N T E.
Impossible ! Et comment ?

D O R A N T E.
Souffrez qu'aux yeux de tous
Pour obtenir pardon , j'embrasse vos genoux.
Je suis. . .

G E R O N T E.
Quoi ?

D O R A N T E.
Dans Poitiers. . .

G E R O N T E.

Parle donc , & te leve

D O R A N T E.
Je suis donc marié , puisqu'il faut que j'acheve.

G E R O N T E.
Sans mon consentement !

D O R A N T E.
On m'a violenté ,
Vous ferez tout casser par votre autorité ;
Mais nous fûmes tous deux forcés à l'hyménée
Par la fatalité la plus inopinée. . . .
Ah , si vous la saviez !

G E R O N T E.

Di , ne me cache rien.

D O R A N T E.
Elle est de fort bon lieu , mon pere , & pour son
bien ,
S'il n'est du tout si grand que votre humeur sou-
haite. . .

G E R O N T E.
Sachons , à cela près , puisque c'est chose faite
Elle se nomme ?

D O R A N T E.

Orphise , & son pere , Armédon

C O M E D I E.
G E R O N T E.

37

Je n'ai jamais oui ni l'un ni l'autre nom.
Mais poursui.

D O R A N T E.

Je la vis presque à mon arrivée ;
Une ame de rocher ne s'en fût pas sauvée ,
Tant elle avoit d'appas , & tant son œil vainqueur
Par une douce force assujettit mon cœur.
Je cherchai donc chez elle à faire connoissance ,
Et les soins obligeans de ma persévérance
Surent plaire de sorte à cet objet charmant ,
Que j'en fus en six mois autant aimé qu'amant.
Y'en reçus des faveurs secretes , mais honnêtes ,
Et j'étendis si loin mes petites conquêtes ,
Qu'en son quartier souvent je me coulois sans bruit
Pour causer avec elle une part de la nuit.
Un soir que je venois de monter dans sa chambre ,
Ce fut , s'il m'en souvient , le second de septembre ,
Oui , ce fut ce jour-là que je fus attrapé ,
Ce soir même son pere en ville avoit soupé ,
Il monte à son retour , il frappe à la porte , elle ,
Transit , pâlit , rougit , me cache en sa ruelle ;
Ouvre enfin , & d'abord , qu'elle eut d'esprit & d'art.
Elle se jette au cou de ce pauvre vieillard ,
Dérobe en l'embrassant son désordre à sa vûe ;
Il se sied , il lui dit qu'il veut la voir pourvûe ,
Lui propose un parti qu'on lui venoit d'offrir :
Jugez combien mon cœur avoit lors à scuffrir.
Par sa réponse adroite elle sçût si bien faire
Que sans m'inquiéter elle plût à son pere.
Ce discours ennuyeux enfin se termina ,
Le bon homme partoit quand ma montre sonna ;
Et lui se retournant vers sa fille étonnée ,
Depuis quand cette montre , & qui vous l'a donnée ?
Acaste mon cousin me la vient d'envoyer ,
Dit-elle , & veut ici la faire nettoyer ,
N'ayant point d'orlogers au lieu de sa demeure ,

38 L E M E N T E U R ;

Elle a déjà sonné deux fois en un quart d'heure ;
Donnez-la moi , dit-il , j'en prendrai mieux le soin ;
Alors pour me la prendre elle vient en mon coin ;
Je la lui donne en main , mais voyez ma disgrâce ;
Avec mon pistolet le cordon s'embarresse ,
Fait marcher le déclin , le feu prend , le coup part ;
Jugez de notre trouble à ce triste hazard.
Elle tombe par terre , & moi je la crûs morte ,
Le pere épouvanté gagne aussi-tôt la porte ,
Il appelle au secours , il crie à l'assassin ,
Son fils & deux valets me coupent le chemin ;
Furieux de ma perte , & combattant de rage ,
Au milieu de tous trois je me faisois passage ,
Quand un autre malheur de nouveau me perdit ;
Mon épée en ma main en trois morceaux rompit.
Défarmé , je recule , & rentre , alors Orphise
De sa frayeur première aucunement remise ,
Sait prendre un temps si juste en son reste d'effroi ;
Qu'elle pousse la porte , & s'enferme avec moi.
Soudain nous entassons pour défenses nouvelles
Bancs , tables , coffres , lits , & jusqu'aux escabelles ,
Nous nous baricadons , & dans ce premier feu
Nous croyons gagner tout à différer un peu.
Mais comme à ce rempart l'un & l'autre travaille ,
D'une chambre voisine on perce la muraille :
Alors me voyant pris il fallut composer.

*(Ici Clarice les voit de sa fenêtre & Lucrece
avec Isabelle les voit aussi de la sienne.)*

G E R O N T E.

C'est-à-dire en François qu'il fallut l'épouser ?

D O R A N T E.

Les siens m'avoient trouvé de nuit , seul avec elle ;
Ils étoient les plus forts , elle me sembloit belle ,
Le scandale étoit grand , son honneur se perdoit ,
A ne le faire pas ma tête en répondoit ,
Ses grands efforts pour moi , son péril & ses larmes

A mon cœur amoureux étoient de nouveaux charmes ;

Donc pour sauver ma vie ainsi que son honneur ,
Et me mettre avec elle au comble du bonheur ,
Je changeai d'un seul mot la tempête en bonace ;
Et fis ce que tout autre auroit fait en ma place.
Choisissez maintenant de me voir , ou mourir ,
Ou posséder un bien qu'on ne peut trop chérir.

GERONTE.

Non , non , je ne suis pas si mauvais que tu penses ;
Et trouve en ton malheur de telles circonstances
Que mon amour t'excuse , & mon esprit touché
Te blâme seulement de l'avoir trop caché.

DORANTE.

Le peu de bien qu'elle a me faisoit vous le taire.

GERONTE.

Je prens peu garde au bien , afin d'être bon pere ;
Elle est belle , elle est sage , elle sort de bon lieu ;
Tu l'aimes , elle t'aime , il me suffit , adieu.
Je vais me dégager du pere de Clarice.

SCENE VI.

DORANTE , CLITON.

DORANTE.

Que dis-tu de l'histoire , & de mon artifice ?
Le bon homme en tient-il ? M'en suis-je bien tiré ?
Quelque sot en ma place y seroit demeuré ,
Il eût perdu le temps à gémir , à se plaindre ,
Et malgré son amour se fut laissé contraindre.
O l'utile secret que mentir à propos !

CLITON.

Quoi , ce que vous disiez n'est pas vrai ?

L E M E N T E U R,
D O R A N T E.

Pas deux mots!

Et tu ne viens d'ouïr qu'un trait de gentillesse
Pour conserver mon ame & mon cœur à Lucrece;

C L I T O N.

Quoi, la montre, l'épée, avec le pistolet?

D O R A N T E.

Industrie.

C L I T O N.

Obligez, Monsieur, votre valet.

Quand vous voudrez jouer de ces grands coups de
maître,

Donnez-lui quelque signe à les pouvoir connoître;

Quoique bien averti, j'étois dans le panneau.

D O R A N T E.

Va, n'appréhende pas d'y tomber de nouveau;

Tu seras de mon cœur l'unique secrétaire,

Et de tous mes secrets le grand dépositaire.

C L I T O N.

Avec ces qualités j'ose bien esperer

Qu'assez malaisément je pourrai m'en parer,

Mais parlons de vos feux. Certes cette maîtresse;

S C E N E V I I.

D O R A N T E , C L I T O N ;
S A B I N E.

S A B I N E *donnant un billet à Dorante.*

Lisez ceci, Monsieur.

D O R A N T E.

D'où vient-il?

S A B I N E.

De Lucrece.

COMEDIE. 41
DORANTE *après l'avoir lû.*
Di-lui que j'y viendrai.

SCENE VIII.
CLITON, DORANTE.
DORANTE.

Doute encore, Cliton,
A laquelle des deux appartient ce beau nom,
Lucrece sent sa part des feux qu'elle fait naître,
Et me veut cette nuit parler par sa fenêtre.
Dis encor que c'est l'autre, ou que tu n'es qu'un sot,
Qu'auroit l'autre à m'écrire à qui je n'ai dit mot ?

CLITON.

Monfieur, pour ce fujet n'ayons point de querelle,
Cette nuit à la voix vous fçauvez fi c'est elle.

DORANTE.

*Coule toi là-dedans, & de quelqu'un des fiens
Sache fubtilement fa famille & fes biens.*

SCENE IX.
DORANTE, LYCAS.

LYCAS *presentant un billet à Dorante*

Monfieur.

DORANTE.

Autre billet.

(Après avoir lû tout bas le billet.)

J'ignore qu'elle offense

42 L E M E N T E U R ;
Peut d'Alcippe avec moi rompre l'intelligence ;
Mais n'importe , di-lui que j'irai volontiers ,
Je te sui.

S C E N E X.

D O R A N T E *seul.*

JE revins hier au soir de Poitiers ;
D'aujourd'hui seulement je produis mon visage ,
Et j'ai déjà querelle , amour , & mariage ?
Pour un commencement ce n'est point mal trouvé.
Vienne encore un procès , & je suis achevé.
Se charge qui voudra d'affaires plus pressantes ,
Plus en nombre à la fois , & plus embarrassantes ;
Je pardonne à qui mieux s'en pourra démêler :
Mais allons voir celui qui m'ose quereller.

Fin du second Acte.



 ACTE III.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, ALCIPPE, PHILISTE.

PHILISTE.

Oui, vous faisiez tous deux en hommes de courage,
 Et n'aviez l'un ni l'autre aucun désavantage,
 Je rends grâces au ciel de ce qu'il a permis
 Que je sois survenu pour vous refaire amis,
 Et que la chose égale ainsi je vous sépare.
 Mon heur en est extrême, & l'aventure rare.

DORANTE.

L'aventure est encor bien plus rare pour moi
 Qui lui faisois raison sans avoir sçû de quoi.
 Mais, Alcippe, à présent tirez moi hors de peine;
 Quel sujet aviez-vous de colere, ou de haine?
 Quelque mauvais rapport m'auroit-il pû noircir?
 Dites, que devant lui je vous puisse éclaircir.

ALCIPPE.

Vous le sçavez assez.

DORANTE.

Plus je me considère
 Moins je découvre en moi ce qui peut vous déplaire.

ALCIPPE.

Hé bien, puisqu'il vous faut parler plus clairement,
 Depuis plus de deux ans j'aime secrettement;
 Mon affaire est d'accord, & la chose vaut faite,
 mais pour quelque raison nous la tenons secrète.
 Cependant à l'objet qui me tient sous sa loi,

44 L E M E N T E U R ;

Et qui sans me trahir ne peut être qu'à moi ;
Vous avez donné bal , collation , musique ,
Et vous n'ignorez pas combien cela me pique ;
Puisque pour me jouer un si sensible tour
Vous m'avez à dessein caché votre retour ,
Et n'avez aujourd'hui quitté votre embuscade
Qu'afin de m'en conter l'histoire par bravade.
Ce procédé m'étonne , & j'ai lieu de penser
que vous n'avez rien fait qu'afin de m'offenser.

D O R A N T E.

Si vous pouviez encor douter de mon courage ;
Je ne vous guérirois ni d'erreurs , ni d'ombrage ;
Et nous nous reverrions si nous étions rivaux.
Mais comme vous sçavez tous deux ce que je vauz ;
Ecoutez en deux mots l'histoire démêlée.

Celle que cette nuit sur l'eau j'ai régälée
N'a pû vous donner lieu de devenir jaloux ,
Car elle est mariée , & ne peut être à vous ;
Depuis peu pour affaire elle est ici venue ,
Et je ne pense pas qu'elle vous soit connue.

A L C I P P E.

Je suis ravi , Dorante , en cette occasion
De voir finir si-tôt notre division.

D O R A N T E.

Alcippe, une autre fois, donnez moins de croyance
Aux premiers mouvemens de votre défiance ,
Jusqu'à mieux sçavoir tout sachez vous retenir ;
Et ne commencez plus par où l'on doit finir,
Adieu , je suis à vous.



SCENE II.

ALCIPPE , PHILISTE.

PHILISTE.

CE cœur encor soupire !

ALCIPPE.

Hélas ! Je fors d'un mal pour tomber dans un pire.

Cette collation , qui l'aura pû donner ?

A qui puis-je m'en prendre ? & que m'imaginer ?

PHILISTE.

Que l'ardeur de Clarice est égale à vos flames.

Cette galanterie étoit pour d'autres dames.

L'erreur de votre page a causé votre ennui ,

S'étant trompé lui-même , il vous trompe après lui ;

J'ai tout sçû de lui-même , & des gens de Lucrece.

Il avoit vû chez elle entrer votre maîtresse ,

Mais il n'avoit pas vû qu'Hippolite & Daphné

Ce jour-là par hazard chez elle avoient diné.

Il les en voit sortir , mais à coëffe abattue ,

Et sans les approcher il suit de rue en rue ;

Aux couleurs , au carosse , il ne doute de rien ,

Tout étoit à Lucrece , & le dupe si bien ,

Que prenant ces beautés pour Lucrece & Clarice

Il rend à votre amour un très-mauvais service.

Il les voit donc aller jusques au bord de l'eau ,

Descendre de carrosse , entrer dans un batteau ;

Il voit porter des plats , entend quelque musique ,

A ce que l'on m'a dit ; assez mélancolique ,

Mais cessez d'en avoir l'esprit inquiété ,

Car enfin le carrosse avoit été prêté ,

46 L E M E N T E U R ;

L'avis se trouve faux , & ces deux autres belles
Avoient en plein repos passé la nuit chez elles.

A L C I P P E.

Quel malheur est le mien ! Ainsi donc sans sujet
J'ai fait ce grand vacarme à ce charmant objet ?

P H I L I S T E.

Je ferai votre paix , mais scachez autre chose.
Celui qui de ce trouble est la seconde cause ,
Dorante , qui tantôt nous en a tant conté
De son festin superbe , & sur l'heure apprêté ,
Lui , qui depuis un mois nous cachant sa venue ,
La nuit *incognito* visite une inconnue ;
Il vint hier de Poitiers , & sans faire aucun bruit
Chez lui paisiblement a dormi toute nuit.

A L C I P P E.

Quoi , sa collation...

P H I L I S T E.

N'est rien qu'un pur mensonge ,
Ou quand il l'a donnée il l'a donnée en songe.

A L C I P P E.

Dorante en ce combat si peu prémédité
M'a fait voir trop de cœur pour tant de lâcheté ,
La valeur n'apprend point la fourbe en son école ,
Tout homme de courage est homme de parole ,
A des vices si bas il ne peut consentir ,
Et fuit plus que la mort la honte de mentir ,
Cela n'est point.

P H I L I S T E.

Dorante , à ce que je présume ,
Est vaillant par nature , & menteur par coutume ;
Ayez sur ce sujet moins d'incrédulité ,
Et vous même admirez notre simplicité.
A nous laisser duper nous sommes bien noyices.
Une collation servie à six services ,
Quatre concerts entiers, tant de plats, tant de feux ;
Tout cela cependant prêt en une heure ou deux ,
Comme si l'appareil d'une telle cuisine

Fût descendu du ciel dedans quelque machine ;
 Quiconque le peut croire ainsi que vous & moi ,
 S'il a manqué de sens , n'a pas manqué de foi.
 Pour moi , je voyois bien que tout ce badinage
 Répondoit assez mal aux remarques du page ;
 Mais vous ?

ALCIPPE.

La jalousie aveugle un cœur atteint ;
 Et sans examiner croit tout ce qu'elle craint.
 Mais laissons-là Dorante avecque son audace ,
 Allons trouver Clarice , & lui demander grace ,
 Elle pouvoit tantôt m'entendre sans rougir.

PHILISTE.

Attendez à demain , & me laissez agir ,
 Je veux par ce récit vous préparer la voie ,
 Dissiper sa colere , & lui rendre sa joie ,
 Ne vous exposez point , pour gagner un moment ,
 Aux premières chaleurs de son ressentiment.

ALCIPPE.

Si du jour qui s'enfuit la lumière est fidele ,
 Je pense l'entrevoir avec son Isabelle
 Je suivrai tes conseils , & fuirai son courroux
 Jusqu'à ce qu'elle ait ri de m'avoir vû jaloux.

SCENE III.

CLARICE , ISABELLE.

CLARICE.

Isabelle , il est temps , allons trouver Lucrece.

ISABELLE.

Il n'est pas encor tard , & rien ne vous en presse.
 Vous avez un pouvoir bien grand sur son esprit ,
 A peine ai-je parlé , qu'elle a sur l'heure écrit.

Clarice à la servir ne seroit pas moins prompte.
Mais di , par sa fenêtre as-tu bien vû Gêronte ?
Et fais-tu que ce fils qu'il m'avoit tant vanté ,
Est ce même inconnu qui m'en a tant conté ?

I S A B E L L E .

A Lucrece avec moi je l'ai fait reconnoître ,
Et si-tôt que Gêronte a voulu disparoître ,
Le voyant resté seul avec un vieux valet ,
Sabine à nos yeux même a rendu le billet.
Vous parlerez à lui.

C L A R I C E .

Qu'il est fourbe , Isabelle !

I S A B E L L E .

Hé bien , cette pratique est-elle si nouvelle ?
Dorante est-il le seul qui de jeune écolier ,
Pour être mieux reçû , s'érige en cavalier ?
Que j'en sçai comme lui qui parlent d'Allemagne ;
Et si l'on veut les croire ont vû chaque campagne ,
Sur chaque occasion tranchent des entendus ,
Content quelque défaite , & des chevaux perdus ,
Qui dans une gazette apprenant ce langage ,
S'ils sortent de Paris , ne vont qu'à leur village ,
Et se donnent ici pour témoins approuvés
De tous ces grands combats qu'ils ont lûs, ou rêvés !
Il aura crû sans doute , ou je suis fort trompée ,
Que les filles de cœur aiment les gens d'épée ,
Et vous prenant pour telle , il a jugé soudain
Qu'une plume au chapeau vous plaît mieux qu'à la
main.

Ainsi donc pour vous plaire , il avoulu paroître ,
Non pas pour ce qu'il est , mais pour ce qu'il veut
être ,

Et s'est osé promettre un traitement plus doux
Dans la condition qu'il veut prendre pour vous.

C L A R I C E .

En matiere de fourbe il est maître , il y pipe.

Après

Après m'avoir dupée , il dupe encore Alcippe ,
 Ce malheureux jaloux s'est blessé le cerveau
 D'un festin qu'hier au soir il m'a donné sur l'eau.
 Juge un peu si la piece a la moindre apparence.
 Alcippe cependant m'accuse d'inconstance ,
 Me fait une querelle où je ne comprends rien.
 J'ai , dit-il , toute nuit souffert son entretien ,
 Il me parle de bal , de danse , de musique ,
 D'une collation superbe & magnifique ,
 Servie à tant de plats , tant de fois redoublés ,
 Que j'en ai la cervelle & les esprits troublés.

I S A B E L L E.

Reconnoissez par-là que Dorante vous aime ;
 Et que dans son amour son adresse est extrême.
 Il aura sçû qu'Alcippe étoit bien avec vous ,
 Et pour l'en éloigner il l'a rendu jaloux :
 Soudain à cet effort il en a joint un autre ,
 Il a fait que son pere est venu voir le vôtre.
 Un amant peut-il mieux agir en un moment ,
 Que de gagner un pere , & brouiller l'autre amant.
 Votre pere l'agrée , & le sien vous souhaite ,
 Il vous aime , il vous plait , c'est une affaire faite.

C L A R I C E.

Elle est faite de vrai ce quelle se fera.

I S A B E L L E.

Quoi , votre cœur se change , & défobéira ?

C L A R I C E.

Tu vas sortir de garde , & perdre tes mesures ,
 Explique , si tu peux , encor ses impostures.

Il étoit marié sans que l'on en sçût rien ,
 Et son pere a repris sa parole du mien ,
 Fort triste de visage , & fort confus dans l'ame.

I S A B E L L E.

Ah , je dis à mon tour , qu'il est fourbe , Madame !
 C'est bien aimer la fourbe , & l'avoir bien en main ,
 Que de prendre plaisir à fourber sans dessein.

G

50 LE MENTEUR,

Car pour moi , plus j'y songe , & moins je puis
comprendre

Quel fruit auprès de vous il en ose prétendre.

Mais qu'allez-vous donc faire, & pour quoi lui parler

Est-ce à dessein d'en rire , ou de le quereller ?

CLARICE.

Je prendrai du plaisir du moins à le confondre.

ISABELLE.

J'en prendrois davantage à le laisser morfondre.

CLARICE.

Je veux l'entretenir par curiosité.

Mais j'entrevois quelqu'un dans cette obscurité ;

Et si c'étoit lui-même , il pourroit me connoître ,

Entrons donc chez Lucrece , allons à sa fenêtre ,

Puisque c'est sous son nom que je lui dois parler.

Mon jaloux , après tout , sera mon pis aller ,

Si sa mauvaise humeur déjà n'est apaisée ,

Sachant ce que je sçai , la chose est fort aisée.

SCENE IV.

DORANTE, CLITON.

DORANTE.

V Oici l'heure & le lieu que marque le billet.

CLITON.

J'ai sçu tout ce détail d'un ancien valet.

Son pere est de la robe , & n'a qu'elle de fille ;

Je vous ai dit son bien , son âge , & sa famille.

Mais , Monsieur , ce seroit pour me bien divertir ;

Si comme vous Lucrece excelloit à mentir.

Le divertissement seroit rare , ou je meure ,

Et je voudrois qu'elle eût ce talent pour une heure ;

Qu'elle pût un moment vous piper en votre art.

COMEDIE. 51

Rendre conte pour conte , & martre pour renard.
D'un & d'autre côté j'en entendrai de bonnes.

DORANTE.

Le ciel fait cette grace à fort peu de personnes.
Il y faut promptitude , esprit , mémoire , soins ;
Ne se brouiller jamais , & rougir encor moins.
Mais la fenêtre s'ouvre , approchons.

SCENE V.

CLARICE , LUCRECE , ISABELLE
à la fenêtre , DORANTE ,
& CLITON *en bas.*

CLARICE *à Isabelle.*

Isabelle

Durant notre entretien demeure en sentinelle.

ISABELLE.

Lorsque votre vieillard sera prêt à sortir
Je ne manquerai pas de vous en avertir.
(*Isabelle descend de la fenêtre & ne se montre plus.*)

LUCRECE *à Clarice.*

Il conte assez au long ton histoire à mon pere ,
Mais parle sous mon nom , c'est à moi de me taire.

CLARICE.

Etes-vous là , Dorante ?

DORANTE.

Oui , Madame , c'est moi ,
Qui veux vivre & mourir sous votre seule loi.

LUCRECE *à Clarice.*

Sa fleurette pour toi prend encor même style.

CLARICE *à Lucrece*

Il devroit s'épargner cette gêne inutile.

C 2

52 **LE MENTEUR,**
Mais m'auroit-il déjà reconnue à la voix ?

CLITON à *Dorante.*

C'est elle, & je me rends, Monsieur, à cette fois.

DORANTE à *Clarice.*

Oui, c'est moi, qui voudrois effacer de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.
Que vivre sans vous voir est un sort rigoureux !
C'est ou ne vivre point, ou vivre malheureux,
C'est une longue mort, & pour moi, je confesse
Que pour vivre, il faut être esclave de Lucrece.

CLARICE à *Lucrece.*

Chère amie il en conte à chacune à son tour.

LUCRECE à *Clarice.*

Il aime à promener sa fourbe & son amour.

DORANTE.

A vos commandemens j'apporte donc ma vie ;
Trop heureux si pour vous elle m'étoit ravie,
Disposez-en, Madame, & me dites en quoi
Vous avez résolu de vous servir de moi.

CLARICE.

Je vous voulois tantôt proposer quelque chose ;
Mais il n'est plus besoin que je vous la propose,
Car elle est impossible.

DORANTE.

Impossible ! Ah, pour vous

Je pourrai tout, Madame, en tous lieux, contre tous.

CLARICE.

Jusqu'à vous marier quand je sçai que vous l'êtes ?

DORANTE.

Moi marié ! Ce sont pièces qu'on vous a faites,
Quiconque vous l'a dit s'est voulu divertir.

CLARICE à *Lucrece.*

Est-il un plus grand fourbe ?

LUCRECE à *Clarice.*

Il ne sçait que mentir.

DORANTE.

Je ne le fus jamais, & si par cette voie
On pense.

C O M E D I E.

53

C L A R I C E.

Et vous pensez encor que je vous croie ?

D O R A N T E.

Que le foudre à vos yeux m'écrase si je ments.

C L A R I C E.

Un menteur est toujours prodigue de sermens.

D O R A N T E.

Non, si vous avez eu pour moi quelque pensée

Qui sur ce faux rapport puisse être balancée,

Cessez d'être en balance, & de vous défier

De ce qu'il m'est aisé de vous justifier.

C L A R I C E à *Lucrece*.

On diroit qu'il dit vrai, tant son effronterie

Avec naïveté pousse une menterie.

D O R A N T E.

Pour vous ôter de doute agréez que demain

En qualité d'époux je vous donne la main.

C L A R I C E.

Et vous la donneriez en un jour à deux mille ?

D O R A N T E.

Certes, vous m'allez mettre en crédit par la ville ;

Mais en crédit si grand, que j'en crains les jaloux.

C L A R I C E.

C'est tout ce que mérite un homme tel que vous ;

Un homme qui se dit un grand foudre de guerre,

Et n'en a vû qu'à coups d'écritoire & de verre ;

Qui vînt hier de Poitiers, & conte à son retour

Que depuis une année il fait ici sa cour ;

Qui donne toute nuit festin, musique, & danse,

Bien qu'il l'ait dans son lit passée en tout silence ;

Qui se dit marié, puis soudain s'en dédit ;

Sa méthode est jolie à se mettre en crédit.

Vous même aprenez-moi comme il faut qu'on le
nomme.

C L I T O N à *Dorante*.

Si vous vous en tirez, je vous tiens habile homme ;

C 3

54 L E M E N T E U R ;
D O R A N T E à Cliton.

Ne t'épouvante point , tout vient en sa saison ;
(à Clarice.)

De ces inventions chacune a sa raison ,
Sur toutes quelque jour je vous rendrai contente ;
Mais à present je passe à la plus importante.

J'ai donc feint cet hymen , pourquoi défavouer
Ce qui vous forcera vous même à me louer ?
Je l'ai feint , & ma feinte à vos mépris m'expose :
Mais si de ces détours vous seule étiez la cause ?

C L A R I C E.

Moi ?

D O R A N T E.

Vous. Ecoutez moi. Ne pouvant consentir..

C L I T O N à Dorante.

De grace , dites-moi si vous allez mentir.

D O R A N T E à Cliton.

Ah ! Je t'arracherai cette langue importune.

(à Clarice.)

Donc comme à vous servir j'attache ma fortune ;
L'amour que j'ai pour vous ne pouvant consentir
Qu'un pere à d'autres loix voulût m'assujettir...

C L A R I C E à Lucrece.

Il fait piece nouvelle , écoutons.

D O R A N T E ;

Cette adresse

A conservé mon ame à la belle Lucrece ,
Et par ce mariage au besoin inventé
J'ai sçû rompre celui qu'on m'avoit apprêté.
Blâmez-moi de tomber en des fautes si lourdes ;
Appellez moi grand fourbe , & grand donneur de
bourdes ,

Mais louez-moi du moins d'aimer si puissamment ;
Et joignez à ces noms celui de votre amant.
Je fais par cet hymen banqueroute à tous autres.
J'évite tous leurs fers pour mourir dans les vôtres ;
Et libre pour entrer en des liens si doux ,

Je me fais marié pour tout autre que vous.

CLARICE.

Votre flamme en naissant a trop de violence ;

Et me laisse toujours en juste défiance.

Le moyen que mes yeux eussent de tels appas

Pour qui m'a si peu vûe , & ne me connoit pas ?

DORANTE.

Je ne vous connois pas ! Vous n'avez plus de mere ;

Périandre est le nom de Monsieur votre pere ,

Il est homme de robe , adroit , & retenu ,

Dix mille écus de rente en font le revenu ,

Vous perdîtes un frere aux guerres d'Italie ,

Vous aviez une sœur qui s'appelloit Julie.

Vous connois-je à present ? Dites encor que non ?

CLARICE à Lucrece.

Cousins , il te connoît , & t'en veut tout de bon.

LUCRECE à part.

Plût à Dieu !

CLARICE à Lucrece.

Découvrons le fond de l'artifice.

(à Dorante.)

J'avois voulu tantôt vous parler de Clarice ,

Quelqu'un de vos amis m'en est venu prier.

Dites-moi , seriez-vous pour elle à marier ?

DORANTE.

Par cette question n'éprouvez plus ma flamme ;

Je vous ai trop fait voir jusqu'au fond de mon ame ;

Et vous ne pouvez plus désormais ignorer

Que j'ai feint cet hymen afin de m'en parer.

Je n'ai ni feux , ni vœux que pour votre service ;

Et ne puis plus avoir que mépris pour Clarice.

CLARICE.

Vous êtes , à vrai dire , un peu bien dégoûté ;

Clarice est de maison , & n'est pas sans beauté ,

Si Lucrece à vos yeux paroît un peu plus belle ,

De bien mieux faits que vous se contenteroient
d'elle.

36 L E M E N T E U R ;
D O R A N T E .

Oui, mais un grand défaut ternit tous ses appas.

C L A R I C E .

Quel est-il ce défaut ?

D O R A N T E .

Elle ne me plaît pas.

Et plutôt que l'hymen avec elle me lie,
Je ferai marié, si l'on veut, en Turquie.

C L A R I C E .

Aujourd'hui cependant on m'a dit qu'en plein jour
Vous lui ferriez la main, & lui parliez d'amour.

D O R A N T E .

Quelqu'un auprès de vous m'a fait cette imposture.

C L A R I C E à *Lucrece*.

Ecoutez l'imposteur, c'est hazard s'il n'en jure.

D O R A N T E .

Que du ciel...

C L A R I C E à *Lucrece*:

L'ai je dit ?

D O R A N T E .

J'éprouve le courroux ;

Si j'ai parlé, *Lucrece*, à personne qu'à vous.
Je ne puis plus souffrir une telle impudence,
Après ce que j'ai vû moi - même en ma présence ;
Vous couchez d'imposture, & vous osez jurer,
Comme si je pouvois vous croire, ou l'endurer !
Adieu, retirez vous, & croyez, je vous prie,
Que souvent je m'égaie ainsi par raillerie,
Et que pour me donner des passetemps si doux,
J'ai donné cette baie à bien d'autres qu'à vous.



SCENE VI.

DORANTE, CLITON.

H CLITON.
 E bien, vous le voyez, l'histoire est découverte.

DORANTE.
 Ah Cliton, je me trouve à deux doigts de ma perte!

CLARICE.
 Vous en avez sans doute un plus heureux succès ;
 Et vous avez gagné chez elle un grand accès :
 Mais je suis ce fâcheux qui nuis par ma présence ;
 Et vous fais sous ces mots être d'intelligence.

DORANTE.
 Peut-être. Qu'en crois-tu ?

CLITON.
 Le peut-être est gaillard !

DORANTE.
 Penses-tu qu'après tout j'en quitte encor ma part ?
 Et tienne tout perdu pour un peu de traverse ?

CLITON.
 Si jamais cette part tomboit dans le commerce ;
 Et qu'il vous vint marchand pour ce trésor caché ;
 Je vous conseillerois d'en faire bon marché.

DORANTE.
 Mais pourquoi si peu croire un feu si véritable ?

CLITON.
 A chaque bout de champ vous mentez comme un
 diable.

DORANTE.
 Je disois vérité.

CLITON.
 Quand un menteur la dit ;

C s;

58 LE MENTEUR,
En passant par sa bouche elle perd son crédit:
D O R A N T E.

Il faut donc essayer si par quelque autre bouche
Elle pourra trouver un accueil moins farouche.
Allons sur le chevet rêver quelque moyen
D'avoir de l'incrédule un plus doux entretien.
Souvent leur belle humeur suit le cours de la lune,
Telle rend des mépris qui veut qu'on l'importune,
Et de quelques effets que les siens soient suivis,
Il sera demain jour, & la nuit porte avis.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

DORANTE, CLITON.

CLITON.

Mais, Monsieur, pensez vous qu'il soit jour
chez Lucrece ?

Pour sortir si matin elle a trop de paresse.

DORANTE.

On trouve bien souvent plus qu'on ne croit trouver,
Et ce lieu pour ma flamme est plus propre à rêver,
J'en puis voir sa fenêtre, & de sa chere idée
Mon ame à cet aspect sera mieux possédée.

CLITON.

A propos de rêver n'avez-vous rien trouvé ?

Pour servir de remede au desordre arrivé ?

DORANTE.

Je me suis souvenu d'un secret que toi-même
Me donnois hier pour grand, pour rare, pour su-
prême.

Un amant obtient tout quand il est libéral.

CLITON.

Le secret est fort beau, mais vous l'appliquez mal.
Il ne fait réussir qu'auprès d'une coquette.

DORANTE.

Je sçai ce qu'est Lucrece, elle est sage, & discrète,
A lui faire present mes efforts seroient vains,
Elle a le cœur trop bon, mais ses gens ont des mains,
Et bien que sur ce point elle les défavoue,
Avec un tel secret leur langue se dénoue,
Ils parlent, & souvent on les daigne écouter.
A tel prix que ce soit, il m'en faut acheter.

LE MENTEUR,
Si celle-ci venoit qui m'a rendu sa lettre,
Après ce qu'elle a fait, j'ose tout m'en promettre;
Et ce sera hazard, si sans beaucoup d'effort,
Je ne trouve moyen de lui payer le port.

CLITON.

Certes, vous dites vrai, j'en juge par moi-même;
Ce n'est point mon humeur de refuser qui m'aime,
Et comme c'est m'aimer que me faire présent,
Je suis toujours alors d'un esprit complaisant.

DORANTE.

Il est beaucoup d'humeurs pareilles à la tienne.

CLITON.

Mais, Monsieur, attendant que Sabine survienne,
Et que sur son esprit vos dons fassent vertu,
Il court quelque bruit sourd qu'Alcippe s'est battu.

DORANTE.

Contre qui ?

CLITON.

L'on ne sçait, mais ce confus murmure
D'un air pareil au vôtre à peu près le figure,
Et si de tout le jour je vous avois quitté,
Je vous soupçonnerois de cette nouveauté.

DORANTE.

Tu ne me quittas point pour entrer chez Lucrece ?

CLITON.

Ah! Monsieur, m'auriez vous joué ce tour d'adresse ?

DORANTE.

Nous nous batîmes hier, & j'avois fait serment
De ne parler jamais de cet événement,
Mais à toi, de mon cœur l'unique secrétaire,
A toi, de mes secrets le grand dépositaire,
Je ne celerai rien puisque je l'ai promis.

Depuis cinq ou six mois nous étions ennemis,
Il passa par Poitiers, où nous primes querelle,
Et comme on nous fit lors une paix telle quelle,
Nous sûmes l'un à l'autre en secret protester
Qu'à la première vûe il en faudroit tâter.

C O M E D I E. 61

Hier nous nous rencontrons , cette ardeur se ré-
veille ,

Fait de notre embrassade un appel à l'oreille ,
Je me défais de toi , j'y cours , je le rejoins ,
Nous vuidons sur le pré l'affaire sans témoins ,
Et le perçant à jour de deux coups d'estocade ,
Je le mets hors d'état d'être jamais malade ,
Il tombe dans son sang.

C L I T O N.

A ce compte , il est mort ?

D O R A N T E.

Je le laissai pout tel.

C L I T O N.

Certes , je plains son sort ;

Il étoit honnête homme , & le ciel ne déploie. . .

S C E N E I I.

A L C I P P E , D O R A N T E ,
C L I T O N.

A L C I P P E.

J E te veux , cher ami , faire part de ma joie ;
Je suis heureux , mon pere. . .

D O R A N T E.

Hé bien ?

A L C I P P E.

Vient d'arriver

C L I T O N à Dorante.

Cette place pour vous est commode à rêver.

D O R A N T E.

Ta joie est peu commune , & pour revoir un pere
Un homme tel que nous ne se réjouit gaere.

A L C I P P E.

Un esprit que la joie entierement faifit.

Préfume qu'on l'entend au moindre mot qu'il dit .

62 L E M E N T E U R ,
Sache donc que je touche à l'heureuse journée
Qui doit avec Clarice unir ma destinée ,
On attendoit mon pere afin de tout figner.

D O R A N T E .

C'est ce que mon esprit ne pouvoit deviner ,
Mais je m'en réjouis. Tu vas entrer chez elle ?

A L C I P P E .

Oui , je lui vais porter cette heureuse nouvelle ;
Et je t'en ai voulu faire part en passant.

D O R A N T E .

Tu t'acquires d'autant plus un cœur reconnois-
sant.

Enfin donc ton amour ne craint plus de di' grace ?

A L C I P P E .

Cependant qu'au logis mon pere se délasse ,
J'ai voulu par devoir prendre l'heure du sien.

C L I T O N à Dorante.

Les gens que vous tuez se portent assez bien.

A L C I P P E .

Je n'ai de part ni d'autre aucune défiance ,
Excuse d'un amant la juste impatience.

Adieu.

D O R A N T E .

Le ciel te donne un hymen sans souci.

S C E N E I I I .

D O R A N T E , C L I T O N .

C L I T O N .

IL est mort ! Quoi , Monsieur , vous m'en don-
nez aussi !

A moi , de votre cœur l'unique secrétaire !

A moi , de vos secrets le grand dépositaire !

Avec ces qualités j'avois lieu d'espérer

Qu'assez malaisément je pourrois m'en parer.

C O M E D I E.
D O R A N T E.

63

Quoi, mon combat te semble un conte imaginaire ?

C L I T O N.

Je croirai tout, Monsieur, pour ne vous pas déplaire.
Mais vous en contez tant à toute heure, en tous lieux,
Qu'il faut bien de l'esprit avec vous, & bons yeux.
More, Juif, ou chrétien, vous n'épargnez personne.

D O R A N T E.

Alcippe te surprend, sa guérison t'étonne,
L'état où je le mis étoit fort périlleux,
Mais il est à présent des secrets merveilleux.
Ne t'a-t-on point parlé d'une source de vie
Que nomment nos guerriers poudre de sympathie ?
On en voit tous les jours des effets étonnans.

C L I T O N.

Encor ne sont-ils pas du tout si surprenans,
Et je n'ai point appris qu'elle eût tant d'efficace ;
Qu'un homme que pour mort on laisse sur la place,
Qu'on a de deux grands coups percé de part en part,
Soit dès le lendemain si frais & si gaillard.

D O R A N T E.

La poudre que tu dis n'est que de la commune ;
On n'en fait plus de cas, mais, Cliton, j'en fais une,
Qui rappelle si tôt des portes du trépas,
Qu'en moins d'un tourne-main on ne s'en souvient
pas.

Quiconque la fait faire a de grands avantages.

C L I T O N.

Donnez-m'en le secret, & je vous fers sans gages.

D O R A N T E.

Jé te le donnerois, & tu serois heureux,
Mais le secret consiste en quelques mots hébreux,
Qui tous à prononcer sont si fort difficiles,
Que ce seroit pour toi des trésors inutiles.

C L I T O N.

Vous savez donc l'hébreu ?

64 L E M E N T E U R ;
D O R A N T E .

L'hébreu ? Parfaitement !
J'ai dix langues , Cliton , à mon commandement !

C L I T O N .

Vous auriez bien besoin de dix des mieux nourries ,
Pour fournir tour-à-tour à tant de menteries .

Vous les hachez menu comme chair à pâtés .

Vous avez tout le corps bien plein de vérités ,

Il n'en fort jamais une .

D O R A N T E .

Ah , cervelle ignorante !

Mais mon pere survient .

S C E N E I V .

G E R O N T E , D O R A N T E ,
C L I T O N .

G E R O N T E .

J E vous cherchois , Dorante !
D O R A N T E *bas* .

Je ne vous cherchois pas , moi . Que mal à-propos
Son abord importun vient troubler mon repos ,
Et qu'un pere incommode un homme de mon âge !

G E R O N T E .

Vu l'étroite union que fait le mariage ,
J'estime qu'en effet c'est n'y consentir point
Que laisser désunis ceux que le ciel a joint :
La raison le défend , & je sens dans mon ame
Un violent desir de voir ici ta femme .

J'écris donc à son pere , écri-lui comme moi .
Je lui mande qu'après ce que j'ai sù de toi
Je me tiens trop heureux qu'une si belle fille ,
Si sage , & si bien née , entre dans ma famille .

C O M E D I E. 65

J'ajoute à ce discours que je brûle de voir
Celle qui de mes ans devient l'unique espoir ;
Que pour me l'amener tu t'en vas en personne ;
Car enfin il le faut , & le devoir l'ordonne ,
N'envoyer qu'un valet sentiroit son mépris.

D O R A N T E.

De vos civilités il sera bien surpris ,
Et pour moi je suis prêt ; mais je perdrai ma peine ;
Il ne souffrira pas encor qu'on vous l'amene ,
Elle est grosse.

G E R O N T E.

Elle est grosse !

D O R A N T E.

Et de plus de six mois ;

G E R O N T E.

Que de ravissements je sens à cette fois !

D O R A N T E.

Vous ne voudriez pas hazarder sa grossesse ?

G E R O N T E.

Non , j'aurai patience autant que d'allégresse ;

Pour hazarder ce gage il m'est trop précieux.

A ce coup ma priere a pénétré les cieux ,

Je pense en le voyant que je mourrai de joie.

Adieu. Je vais changer la lettre que j'envoie ;

En écrire à son pere un nouveau compliment ,

Le prier d'avoir soin de son accouchement ,

Comme le seul espoir où mon bonheur se fonde.

D O R A N T E à Cliton,

Le bon homme s'en va le plus content du monde.

G E R O N T E se retournant.

Ecris-lui comme moi.

D O R A N T E.

Je n'y manquerai pas ;

Qu'il est bon !

C L I T O N.

Taisez-vous , il revient sur ses pas ;

G E R O N T E.

Il ne me souvient plus du nom de ton beau-pere ;

66 L E M E N T E U R ;

Comment s'appelle-t-il ?

D O R A N T E.

Il n'est pas nécessaire ;

Sans que vous vous donniez ces soucis superflus ;
En fermant le paquet j'écrirai le dessus.

G É R O N T E.

Etant tout d'une main il fera plus honnête.

D O R A N T E *bas à part.*

Ne lui pourrai-je ôter ce souci de la tête ?

(*haut.*)

Votre main, ou la mienne, il n'importe des deux ;

G É R O N T E.

Ces nobles de province y sont un peu fâcheux.

D O R A N T E.

Son pere fait la cour.

G É R O N T E.

Ne me fais plus attendre ;

Dis-moi...

D O R A N T E *bas.*

Que lui dirai je ?

G É R O N T E.

Il s'appelle ?

D O R A N T E.

Pyrandre ;

G É R O N T E.

Pyrandre ! Tu m'as dit tantôt un autre nom,
C'étoit, je m'en souviens, oui, c'étoit Armédon ;

D O R A N T E.

Oui, c'est-là son nom propre, & l'autre d'une
terre,

Il portoit ce dernier quand il fut à la guerre,
Et se sert si souvent de l'un & l'autre nom,
Que tantôt c'est Pyrandre, & tantôt Armédon ;

G É R O N T E.

C'est un abus commun qu'autorise l'usage,
Et j'en ufois ainsi du temps de mon jeune âge ;
Adieu, je vais écrire.

S C E N E V.

D O R A N T E , C L I T O N .

D O R A N T E .

ENfin , j'en suis sorti
C L I T O N .

Il faut bonne mémoire après qu'on a menti

D O R A N T E .

L'esprit a secouru le défaut de mémoire.

C L I T O N .

Mais on éclaircira bien-tôt toute l'histoire.

Après ce mauvais pas où vous avez bronché

Le reste encor long-temps ne peut être caché.

On le fait chez Lucrece , & chez cette Clarice ;

Qui d'un mépris si grand piquée avec justice ,

Dans son ressentiment prendra l'occasion

De vous couvrir de honte & de confusion.

D O R A N T E .

Ta crainte est bien fondée , & puisque le temps
presse ,

Il faut tâcher en hâte à m'engager Lucrece.

Voici tout à propos ce que j'ai souhaité.



SCENE VI.

DORANTE, CLITON, SABINE.

DORANTE.

Chere amie, hier au soir j'étois si transporté,
 Qu'en ce ravissement je ne pûs me permettre,
 De bien penser à toi quand j'eus lû cette lettre:
 Mais tu n'y perdras rien, & voici pour le port,

SABINE.

Ne croyez pas, Monsieur...

DORANTE.

Tien.

SABINE.

Vous me faites tort;

Je ne suis pas de...

DORANTE.

Pren.

SABINE.

Hé, Monsieur.

DORANTE.

Pren, te dis je!

Je ne suis point ingrat alors que l'on m'oblige.

Dépêche, tens la main.

CLITON.

Qu'elle y fait de façons!

Je lui veux par pitié donner quelques leçons.

Chere amie, entre nous, toutes tes révérences

En ces occasions ne sont qu'impertinences,

Si ce n'est assez d'une, ouvre toutes les deux,

Le métier que tu fais ne veut point de honteux.

Sans te piquer d'honneur, crois qu'il n'est que de
prendre,

Et que tenir vaut mieux mille fois que d'attendre.

C O M E D I E. 69

Cette pluie est fort douce , & quand j'en vois pleu-
voir ,

J'ouvrerois jusqu'au cœur pour la mieux recevoir.

On prend à toutes mains dans le siècle où nous
sommes ,

Et refuser n'est plus le vice des grands hommes ;

Retiens bien ma doctrine , & pour faire amitié ,

Si tu veux , avec toi je serai de moitié.

S A B I N E.

Cet article est de trop.

D O R A N T E.

Vois-tu , je me propose

De faire avec le temps pour toi toute autre chose ;

Mais comme j'ai reçu cette lettre de toi ,

En voudrois-tu donner la réponse pour moi ?

S A B I N E.

Je la donnerai bien , mais je n'ose vous dire

Que ma maîtresse daigne , ou la prendre , ou la lire ;

J'y ferai mon effort.

C L I T O N.

Voyez , elle se rend

Plus douce qu'une épouse , & plus souple qu'un
gant.

D O R A N T E.

Le secret a joué. Présente-la , n'importe ,

Elle n'a pas pour moi d'aversion si forte ,

Je reviens dans une heure en apprendre l'effet ;

S A B I N E.

Je vous conterai lors tout ce que j'aurai fait ;



SCENE VII.

CLITON, SABINE.

CLITON.

TU vois que les effets préviennent les paroles,
C'est un homme qui fait litiere de pistoles,
Mais comme auprès de lui je puis beaucoup pour
toi...

SABINE.

Fai tomber de la pluie, & laisse faire à moi.

CLITON.

Tu viens d'entrer en goût.

SABINE.

Avec mes révérences

Je ne suis pas encor si dupe que tu penses,
Je sçai bien mon métier, & ma simplicité
Joue aussi-bien son jeu que ton avidité.

CLITON.

Si tu fais ton métier, di moi quelle espérance
Doit obstiner mon maître à la persévérance.
Sera-t-elle insensible? En viendrons-nous à bout?

SABINE.

Puisqu'il est si brave homme, il faut te dire tout.
Pour te désabuser, sache donc que Lucrece
N'est rien moins qu'insensible à l'ardeur qui le
presse,

Durant toute la nuit elle n'a point dormi,
Et si je ne me trompe, elle l'aime à demi.

CLITON.

Mais sur quel privilège est-ce qu'elle se fonde,
Quand elle aime à demi, de maltraiter le monde?
Il n'en a cette nuit reçu que des mépris.
Chere amie, après tout, mon maître vaut son prix;
Ces amours à demi sont d'une étrange espece,
Et s'il vouloit me croire, il quitteroit Lucrece;

S A B I N E.

Qu'il ne se hâte point, on l'aime assurément.

C L I T O N.

Mais on le lui témoigne un peu bien rudement ;
Et je ne vis jamais de méthodes pareilles.

S A B I N E.

Elle tient, comme on dit, le loup par les oreilles ;
Elle l'aime, & son cœur n'y sauroit consentir,
Parce que d'ordinaire il ne fait que mentir.
Hier même elle le vit dedans les tuilleries,
Où tout ce qu'il conta n'étoit que menteries ;
Il en a fait autant depuis à deux ou trois.

C L I T O N.

Les menteurs les plus grands disent vrai quelquefois ;

S A B I N E.

Elle a lieu de douter, & d'être en défiance.

C L I T O N.

Qu'elle donne à ses feux un peu plus de croyance,
Il n'a fait cette nuit que soupirer d'ennui.

S A B I N E.

Peut-être que tu mens aussi bien comme lui.

C L I T O N.

Je suis homme d'honneur, tu me fais injustice :

S A B I N E.

Mais di-moi, fais-tu bien qu'il n'aime plus Clarice ?

C L I T O N.

Il ne l'aima jamais.

S A B I N E.

Pour certain ?

C L I T O N.

Pour certain.

S A B I N E.

Qu'il ne craigne donc plus de soupirer en vain.
Aussi-tôt que Lucrece a pû le reconnoître,
Elle a voulu qu'exprès je me sois fait paroître ;
Pour voir si par hazard il ne me diroit rien,
Et s'il l'aime en effet, tout le reste ira bien.

72 LE MENTEUR ;
Va-t-en , & fans te mettre en peine de m'instruire ;
Croi que je lui dirai tout ce qu'il lui faut dire.

CLITON.

Adieu. De ton côté si tu fais ton devoir ;
Tu dois croire du mien que je ferai pleuvoir.

SABINE *seule.*

Que je vais bien-tôt voir une fille contente !
Mais la voici déjà , qu'elle est impatiente !
Comme elle a les yeux fins , elle a vu le poulet ;

SCENE VIII.

LUCRECE , SABINE ;

LUCRECE.

HÉ bien , que t'ont conté le maître & le valet ?
SABINE.

Le maître & le valet m'ont dit la même chose ,
Le maître est tout à vous , & voici de sa prose.

LUCRECE.

Dorante avec chaleur fait le passionné ,
Mais le fourbe qu'il est nous en a trop donné ;
Et je ne suis pas fille à croire ses paroles.

SABINE.

Je ne les croi non plus , mais j'en croi ses pistoles.

LUCRECE.

Il t'a donc fait présent ?

SABINE.

Voyez.

LUCRECE.

Et tu l'as pris ?

SABINE.

Pour vous ôter du trouble ou flottent vos esprits ;

Et

COMEDIE, 73

Et vous mieux témoigner ses flammes véritables,
J'en ai pris les témoins les plus indubitables,
Et je remets, Madame, au jugement de tous,
Si qui donne à vos gens est sans amour pour vous,
Et si ce traitement marque une ame commune,

LUCRECE.

Je ne m'oppose pas à ta bonne fortune,
Mais comme en acceptant tu fors de ton devoir,
Du moins une autre fois ne m'en fai rien savoir,

SABINE.

Mais à ce libéral que pourrai-je promettre ?

LUCRECE.

Di-lui que sans la voir j'ai déchiré sa lettre.

SABINE.

O ma bonne fortune, où vous enfuyez-vous ?

LUCRECE.

Mêles-y de ta part deux ou trois mots plus doux ;
Conte-lui dextrement le naturel des femmes,
Di-lui qu'avec le temps on amollit leurs ames,
Et l'averti sur-tout des heures & des lieux
Où par rencontre il peut se montrer à mes yeux.

Parce qu'il est grand fourbe, il faut que je m'assure.

SABINE.

Ah, si vous connoissiez les peines qu'il endure,
Vous ne douteriez plus si son cœur est atteint,
Toute nuit il soupire, il gémit, il se plaint.

LUCRECE.

Pour appaiser les maux que cause cette plainte
Donne-lui de l'espoir avec beaucoup de crainte ;
Et sache entre les deux toujours te modérer,
Sans m'engager à lui, ni le désespérer.



SCENE IX.

CLARICE , LUCRECE , SABINE.

CLARICE.

Il t'en veut tout de bon , & m'en voilà dé faite ;
 Mais je souffre aisément la perte que j'ai faite ;
 Alcippe la répare , & son pere est ici.

LUCRECE.

Te voilà donc bien-tôt quitte d'un grand souci ?

CLARICE.

M'en voilà bien-tôt quitte , & toi , te voilà prête
 A t'enrichir bien-tôt d'une étrange conquête.
 Tu fais ce qu'il m'a dit.

SABINE.

S'il vous mentoit lors ;

A present il dit vrai , j'en répons corps pour corps.

CLARICE.

Peut-être qu'il le dit , mais c'est un grand peut-être.

LUCRECE.

Dorante est un grand fourbe , & nous l'a fait con-
 noître ,

Mais s'il continuoit encore à m'en conter ,

Peut-être avec le temps il me feroit douter.

CLARICE.

Si tu l'aimes du moins , étant bien avertie ,

Prends bien garde à ton fait , & fais bien ta partie.

LUCRECE.

C'en est trop , & tu dois seulement présumer

Que je panche à le croire , & non pas à l'aimer.

CLARICE.

De le croire à l'aimer la distance est petite ,

Qui fait croire ses feux fait croire son mérite ;

Ces deux points en amour se suivent de si près ;

C O M E D I E.

75

Que qui se croit aimée , aime bien-tôt après.

L U C R E C E.

La curiosité souvent dans quelques ames
Produit le même effet que produiroient des flam-
mes.

C L A R I C E.

Je suis prête à le croire afin de t'obliger.

S A B I N E.

Vous m'y feriez ici toutes deux enrager.
Voyez, qu'il est besoin de tout ce badinage !
Faites moins la sucrée , & changez de langage ;
Ou vous n'en casserez , ma foi , que d'une dent.

L U C R E C E.

Laissons-là cette sôlle , & di-moi cependant ;
Quand nous le vîmes hier dedans les tuilleries ,
Qu'il te conta d'abord tant de galanteries ,
Il fut , ou je me trompe , assez bien écouté.
Etoit-ce amour alors , ou curiosité ?

C L A R I C E.

Curiosité pure , avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il auroit pû me dire.

L U C R E C E.

Je fais de ce billet même chose à mon tour ,
Je l'ai pris , je l'ai lû , mais le tout sans amour ;
Curiosité pure , avec dessein de rire
De tous les compliments qu'il auroit pû m'écrire.

C L A R I C E.

Ce sont deux que de lire , & d'avoir écouté ,
L'un est grande faveur , l'autre , civilité :
Mais trouves y ton compte , & j'en serai ravie ;
En l'état où je suis j'en parle sans envie.

L U C R E C E.

Sabine lui dira que je l'ai déchiré.

C L A R I C E.

Nul avantage ainsi n'en peut être tiré ;
Tu n'es que curieuse.

D 2

LE MENTEUR ;
LUCRECE.

Ajoute , à ton exemple.

CLARICE.

Soit , mais il est saison que nous allions au temple.

LUCRECE à Clarice.

Allons.

(à Sabine.)

Si tu le vois , agi comme tu fais.

SABINE.

Ce n'est pas sur ce coup que je fais mes effais ,

Je connois à tous deux où tient la maladie ,

Et le mal sera grand si je n'y remédie :

Mais sachez qu'il est homme à prendre sur le verd ,

LUCRECE.

Je te croirai.

SABINE.

Mettons cette pluie à couvert.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

GERONTE, PHILISTE.

GERONTE.

J'En pouvois avoir rencontre plus heureuse
 Pour satisfaire ici mon humeur curieuse.
 Vous avez feuilleté le digeste à Poitiers,
 Et vu, comme mon fils, les gens de ces quartiers,
 Ainsi vous me pouvez facilement apprendre
 Qu'elle est & la famille, & le bien de Pyrandre.

PHILISTE.

Quel est-il ce Pyrandre?

GERONTE.

Un de leurs citoyens,
 Noble, à ce qu'on m'a dit, mais un peu mal en biens.

PHILISTE.

Il n'est dans tout Poitiers bourgeois, ni gentilhomme,

Qui, si je m'en souviens, de la sorte se nomme.

GERONTE.

Vous le connoîtrez mieux peut-être à l'autre nom,
 Ce Pyrandre s'appelle autrement Armédon.

PHILISTE.

Aussi peu l'un que l'autre.

GERONTE.

Et le pere d'Orphise,
 Cette rare beauté qu'en ces lieux même on prise?
 Vous connoissez le nom de cet objet charmant,
 Qui fait de ces cantons le plus digne ornement?

78 L E M E N T E U R ;
P H I L I S T E .

Croyez que cette Orphise , Armédon & Pyrandre ;
Sont gens dont à Poitiers on ne peut rien aprendre ,
S'il vous faut sur ce point encor quelque garant. . .

G E R O N T E .

En faveur de mon fils vous faites l'ignorant ,
Mais je ne sai que trop qu'il aime cette Orphise ,
Et qu'après les douceurs d'une longue hantise
On l'a seul dans sa chambre avec elle trouvé ;
Que par son pistolet un désordre arrivé
L'a forcé sur le champ d'épouser cette belle :
Je sai tout , & de plus , ma bonté paternelle
M'a fait y consentir , & votre esprit discret
N'a plus d'occasion de m'en faire un secret.

P H I L I S T E .

Quoi , Dorante a donc fait un secret mariage !

G E R O N T E .

Et comme je suis bon , je pardonne à son âge ;

P H I L I S T E .

Qui vous l'a dit ?

G E R O N T E .

Lui-même.

P H I L I S T E .

Ah , puisqu'il vous l'a dit ;

Il vous fera du reste un fidele récit ,
Il en fait mieux que moi toutes les circonstances ;
Non qu'il vous faille en prendre aucunes défiances ,
Mais il a le talent de bien imaginer ,
Et moi je n'éus jamais celui de deviner.

G E R O N T E .

Vous me feriez par là soupçonner son histoire ;

P H I L I S T E .

Non , sa parole est sûre , & vous pouvez l'en croire ;
Mais il nous servit hier d'une collation
Qui partoît d'un esprit de grande invention ,
Et si ce mariage est de même méthode ,
La piece est fort complete , & des plus à la mode .

COMEDIE:
GERONTE.

79

Prenez-vous du plaisir à me mettre en courroux ?
PHILISTE.

Ma foi, vous en tenez aussi bien comme nous,
Et pour vous en parler avec toute franchise,
Si vous n'avez jamais pour bru que cette Orphise,
Vos chers collatéraux s'en trouveront fort bien.
Vous m'entendez, adieu, je ne vous dis plus rien.

SCENE II.

GERONTE *seul.*

O Viellese facile ! O jeunesse impudente !
O de mes cheveux gris honte trop évidente !
Est-il dessous le ciel pere plus malheureux ?
Est-il affront plus grand pour un cœur généreux ?
Dorante n'est qu'un fourbe, & cet ingrat que j'aime,
Après m'avoir fourbé, me fait fourber moi-même,
Et d'un discours en l'air qu'il forge en imposteur,
Il me fait le trompette, & le second auteur.
Comme si c'étoit peu pour mon reste de vie,
De n'avoir à rougir que de son infamie,
L'infame se jouant de mon trop de bonté
Me fait encor rougir de ma crédulité.



SCENE III.

DORANTE, GERONTE ;
CLITON.

GERONTE.
Etes-vous gentilhomme ?

DORANTE à part.

Ah, rencontre fâcheuse !

(haut)

Etant sorti de vous la chose est peu douteuse.

GERONTE.

Croyez-vous qu'il suffit d'être sorti de moi ?

DORANTE.

Avec toute la France aisément je le croi.

GERONTE.

Et ne savez-vous point avec toute la France ;

D'où ce titre d'honneur a tiré sa naissance ,

Et que la vertu seule a mis en ce haut rang

Ceux qui l'ont jusqu'à moi fait passer dans leur sang ?

DORANTE.

J'ignorerois un point que n'ignore personne ,

Que la vertu l'acquiert , comme le sang le donne.

GERONTE.

Où le sang a manqué , si la vertu l'acquiert ,

Où le sang l'a donné , le vice aussi le perd.

Ce qui naît d'un moyen périt par son contraire ;

Tout ce que l'un a fait , l'autre peut le défaire ,

Et dans la lâcheté du vice où je te voi ,

Tu n'es plus gentilhomme étant sorti de moi.

DORANTE.

Moi ?

GERONTE.

Laisse-moi parler , toi , de qui l'imposture

Souille honteusement ce don de la nature.
 Qui se dit gentilhomme , & ment comme tu fais ,
 Il ment , quand il le dit & ne le fut jamais.
 Est-il vice plus bas ? Est-il tache plus noire ,
 Plus indigne d'un homme élevé pour la gloire ?
 Est-il quelque foiblesse , est-il quelque action
 Dont un cœur vraiment noble ait plus d'averfion ,
 Puisqu'un seul dementi lui porte une infamie ,
 Qu'il ne peut effacer s'il n'expose sa vie ,
 & si dedans le sang il ne lave l'affront ,
 Qu'un si honteux outrage imprime sur son front ?

D O R A N T E.

Qui vous dit que je mens ?

G E R O N T E.

Qui me le dit , infame ?
 Di-moi , si tu le peux , di le nom de ta femme ,
 Le conte qu'hier au soir tu m'en fis publier.

C L I T O N à Dorante.

Dites que le sommeil vous l'a fait oublier.

G E R O N T E.

Ajoute , ajoute encore avec effronterie
 Le nom de ton beau-pere & de sa seigneurie ,
 Invente à m'éblouir quelques nouveaux détours.

C L I T O N à Dorante.

Appellez la mémoire , ou l'esprit au secours.

G E R O N T E.

De quel front cependant faut-il que je confesse
 Que ton effronterie à surpris ma vieillesse ,
 Qu'un homme de mon âge a cru légèrement
 Ce qu'un homme du tien débite impudemment ?
 Tu me fais donc servir de fable & de risée ,
 Passer pour un esprit foible , & pour cervelle usée !
 Mais di-moi , te portois-je à la gorge un poignard ?
 Voyois tu violence ou courroux de ma part ?
 Si quelque averfion t'éloignoit de Clarice ,
 Quel besoin avois-tu d'un si lâche artifice ?

D 5)

82 L E M E N T E U R ;

Et pouvois-tu douter que mon consentement
Ne dût tout accorder à ton contentement,
Puisque mon indulgence au dernier point venue
Approuvoit à tes yeux l'hymen d'une inconnue ?
Ce grand excès d'amour que je t'ai témoigné
N'a point touché ton cœur, ou ne l'a point gagné,
Ingrat, tu m'as payé d'une impudente feinte,
Et tu n'as eu pour moi respect, amour, ni crainte.
Va, je te défavoue.

D O R A N T E.

Hé, mon pere, écoutez.

G E R O N T E.

Quoi, des contés en l'air, & sur l'heure inventés ?

D O R A N T E.

Non, la vérité pure.

G E R O N T E.

En est-il dans ta bouche ?

C L I T O N à *Dorante*.

Voici pour votre adresse une assez rude touche.

D O R A N T E.

Epris d'une beauté qu'à peine j'ai pu voir
Qu'elle a pris sur mon ame un absolu pouvoir,
De Lucrece, en un mot, vous la pouvez connoître.

G E R O N T E.

Di vrai, je la connois, & ceux qui l'ont fait naître,
Son pere est mon ami.

D O R A N T E.

Mon cœur en un moment

Étant de ses regards charmé si puissamment,
Le choix que vos bontés avoient fait de Clarice,
Si tôt que je le sùs, me parut un supplice.
Mais comme j'ignorois si Lucrece & son sort
Pouvoient avec le vôtre avoir quelque rapport,
Je n'osai pas encor vous découvrir la flamme
Que venoient ses beautés d'allumer dans mon ame,
Et j'avois ignoré, Monsieur, jusqu'à ce jour
Que l'adresse d'esprit fût un crime en amour.

COMÉDIE. 83

Mais si je vous ofois demander quelque grace ;
 A présent que je fais & son bien , & sa race ,
 Je vous conjurerois par les nœuds les plus doux
 Dont l'amour & le sang puissent m'unir à vous ,
 De seconder mes vœux auprès de cette belle ;
 Obtenez-la d'un pere , & je l'obtiendrai d'elle ;

GERONTE.

Tu me fourbes encor.

DORANTE.

Si vous ne m'en croyez ;
 Croyez-en , pour le moins , Cliton que vous voyez ,
 Il fait tout mon secret.

GERONTE.

Tu ne meurs point de honte
 Qu'il faille que de lui je fasse plus de compte ,
 Et que ton pere même , en doute de ta foi ,
 Donne plus de croyance à ton valet qu'à toi ?
 Ecoute , je suis bon , & malgré ma colere
 Je veux encore un coup montrer un cœur de pere ;
 Je veux encore un coup pour toi me hazarder ,
 Je connois ta Lucrece , & la vais demander ;
 Mais si de ton côté le moindre obstacle arrive . . .

DORANTE.

Pour vous mieux assurer souffrez que je vous suive .

GERONTE.

Demeure ici , demeure , & ne sui point mes pas ;
 Je doute , je hazarde , & je ne te croi pas .
 Mais sache que tantôt si pour cette Lucrece
 Tu fais la moindre fourbe , ou la moindre finelle ;
 Tu peux bien fuir mes yeux , & ne me voir jamais ;
 Autrement souvien-toi du serment que je fais .
 Je jure par les rayons du jour qui nous éclaire ,
 Que tu ne mourras point que de la main d'un pere ;
 Et que ton sang indigne à mes pieds répandu
 Rendra promptement justice à mon honneur perdu .

S C E N E I V.

D O R A N T E , C L I T O N.

D O R A N T E.

JE crains peu les effets d'une telle menace.

C L I T O N.

Vous vous rendez trop tôt, & de mauvaise grace ;
Et cet esprit adroit qui l'a dupé deux fois
Devoit en galant homme aller jusques à trois.
Toutes tierces, dit on, sont bonnes, ou mauvaises.

D O R A N T E.

Cliton, ne raille point que tu ne me déplaîses,
D'un trouble tout nouveau j'ai l'esprit agité.

C L I T O N.

N'est-ce point du remords d'avoir dit vérité ?
Si pourtant ce n'est point quelque nouvelle adresse,
Car je doute à présent si vous aimez Lucrece,
Et vous voi si fertile en semblables détours,
Que quoique vous disiez, je l'entens au rebours.

D O R A N T E.

Je l'aime, & sur ce point ta défiance est vaine,
Mais je hazarde trop, & c'est ce qui me gêne.
Si son père & le mien ne tombent point d'accord,
Tout commerce est rompu, je fais naufrage au port,
Et d'ailleurs quand l'affaire entr'eux seroit conclue,
Suis je sûr que la fille y soit bien résolue ?
J'ai tantôt vu passer cet objet si charmant,
Sa compagne, ou je meure, a beaucoup d'agrément.
Aujourd'hui que mes yeux l'ont mieux examinée,
De mon premier amour j'ai l'ame un peu gênée,
Mon cœur entre les deux est presque partagé,
Et celle-ci l'auroit s'il n'étoit engagé.

C L I T O N.

Mais pourquoi donc montrer une flamme si grande,
Et porter votre pere à faire une demande ?

D O R A N T E.

Il ne m'auroit pas crû si je ne l'avois fait.

C L I T O N.

Quoi, même en disant vrai vous mentiez en effet ?

D O R A N T E.

C'étoit le seul moyen d'appaiser sa colere.

Que maudit soit quiconque a détrompé mon pere ;

Avec ce faux hymen j'aurois eu le loisir

De consulter mon cœur, & je pourrois choisir.

C L I T O N.

Mais sa compagne enfin n'est autre que Clarice.

D O R A N T E.

Je me suis donc rendu moi même un bon office.

O qu'Alcippe est heureux, & que je suis confus !

Mais Alcippe, après tout, n'aura que mon refus.

N'y pensons plus, Cliton, puisque la place est prise.

C L I T O N.

Vous en voilà défait aussi bien que d'Orphise.

D O R A N T E.

Reportons à Lucrece un esprit ébranlé

Que l'autre à ses yeux même avoit presque volé ;

Mais Sabine survient.



S C E N E V.

DORANTE, SABINE,
CLITON.

DORANTE.

Q U'as-tu fait de ma lettre ?
En de si belles mains as-tu scû la remettre ?

SABINE.

Oui, Monsieur, mais...

DORANTE.

Quoi, mais ?

SABINE.

Elle a tout déchiré.

DORANTE.

Sans lire ?

SABINE.

Sans rien lire.

DORANTE.

Et tu l'as enduré ?

SABINE.

Ah, si vous aviez vû comme elle m'a grondée,
Elle me va chasser, l'affaire en est vidée.

DORANTE.

Elle s'apaisera, mais pour t'en consoler,
Tens la main.

SABINE.

Hé, Monsieur.

DORANTE.

Ose encor lui parler ?

Je ne perds pas si-tôt toutes mes espérances.

COMEDIE.

87

CLITON.

Voyez la bonne piece avec ses révérences,
Comme ses déplaisirs sont déjà consolés,
Elle vous en dira plus que vous n'en voulez.

DORANTE.

Elle a donc déchiré mon billet sans le lire ?

SABINE.

Elle m'avoit donné charge de vous le dire ;
Mais à parler sans fard...

CLITON.

Sait-elle son métier ?

SABINE.

Elle n'en a rien fait, & l'a lû tout entier.
Je ne puis si long-temps abuser un brave homme.

CLITON.

Si quelqu'un l'entend mieux, je l'irai dire à Rome.

DORANTE.

Elle ne me hait pas, à ce compte ?

SABINE.

Elle ? Non.

DORANTE.

M'aime-t-elle ?

SABINE.

Non plus.

DORANTE.

Tout de bon ?

SABINE.

Tout de bon !

DORANTE.

Aime-t-elle quelqu'autre ?

SABINE.

Encor moins.

DORANTE.

Qu'obtiendrai-je ?

88 LE MENTEUR
SABINE.

Je ne sçai

DORANTE.

Mais enfin di moi.

SABINE.

Que vous dirai-je

DORANTE.

Vérité.

SABINE.

Je la dis.

DORANTE.

Mais elle m'aimera ?

SABINE.

Peut-être.

DORANTE.

Et quand encor ?

SABINE.

Quand elle vous croira.

DORANTE.

Quand elle me croira ? Que ma joie est extrême !

SABINE.

Quand elle vous croira, dites qu'elle vous aime.

DORANTE.

Je le dis déjà donc, & m'en ose vanter,

Puisque ce cher objet n'en sçauroit plus douter.

Mon pere...

SABINE.

La voici qui vient avec Clarice.



SCENE VI.

CLARICE, LUCRECE,
DORANTE, SABINE.
CLITON.

CLARICE à Lucrece.

IL peut te dire vrai, mais ce n'est pas son vice ;
Comme tu le connois, ne précipite rien.

DORANTE à Clarice.

Beauté, qui pouvez seule & mon mal & mon bien..

CLARICE à Lucrece.

On diroit qu'il m'en veut, & c'est moi qu'il re-
garde.

LUCRECE à Clarice.

Quelques regards sur toi sont tombés par mégar-
de,

Voyons s'il continue.

DORANTE à Clarice.

Ah, que loin de vos yeux

Les momens à mon cœur deviennent ennuyeux,

Et que je reconnois par mon expérience

Quel supplice aux amans est une heure d'absence !

CLARICE à Lucrece.

Il continue encor.

LUCRECE à Clarice.

Mais voi ce qu'il m'écrit.

CLARICE à Lucrece.

Mais écoute.

LUCRECE à Clarice.

Tu prens pour toi ce qu'il me dit.

CLARICE à Lucrece.

Eclairciffons - nous - en. Vous m'aimez donc ;

Dorante ?

90 L E M E N T E U R ;
D O R A N T E à Clarice.

Hélas , que cette amour vous est indifférente !
Depuis que vos regards m'ont mis sous votre loi.

C L A R I C E à Lucrece.

Crois-tu que le discours s'adresse encore à toi ?

L U C R E C E à Clarice.

Je ne sçais où j'en suis.

C L A R I C E à Lucrece.

Oyons la fourbe entiere.

L U C R E C E à Clarice.

Vu ce que nous savons , elle est un peu grossiere.

C L A R I C E à Lucrece.

C'est ainsi qu'il partage entre nous son amour ,
Il te flatte de nuit , & m'en conte de jour.

D O R A N T E à Clarice.

Vous consultez ensemble ? Ah, quoiqu'elle vous die,
Sur de meilleurs conseils disposez de ma vie ,
Le sien auprès de vous me seroit trop fatal ,
Elle a quelque sujet de me vouloir du mal.

L U C R E C E en elle-même.

Ah , je n'en ai que trop , & si je ne me venge.

C L A R I C E à Dorante.

Ce qu'elle me disoit est de vrai fort étrange :

D O R A N T E.

C'est quelque invention de son esprit jaloux :

C L A R I C E.

Je le croi , mais enfin me reconnoissez-vous ?

D O R A N T E.

Si je vous reconnois ? Quittez ces railleries ,
Vous que j'entretins hier dedans les tuilleries
Que je fis aussi-tôt maîtresse de mon sort ?

C L A R I C E.

Si je veux toutefois en croire son rapport
Pour une autre déjà votre ame inquiétée.

COMEDIE.
DORANTE.

91

Pour une autre déjà je vous aurois quittée ?
Que plutôt à vos pieds mon cœur sacrifié...

CLARICE.

Bien plus, si je la croi, vous êtes marié.

DORANTE.

Vous me jouez, Madame, & sans doute pour rire,
Vous prenez du plaisir à m'entendre redire,
Qu'à dessein de mourir en des liens si doux
Je me fais marié pour toute autre que vous.

CLARICE

Mais avant qu'avec moi le nœud d'hymen vous lie,
Vous serez marié, si l'on veut, en Turquie ?

DORANTE.

Avant qu'avec toute autre on me puisse engager,
Je serai marié, si l'on veut, en Alger.

CLARICE.

Mais enfin vous n'avez que mépris pour Clarice ?

DORANTE.

Mais enfin vous sçavez le nœud de l'artifice,
Et que pour être à vous je fais ce que je puis.

CLARICE.

Je ne sçai plus moi-même à mon tour où j'en suis.
Lucrece, écoute un mot.

DORANTE à Cliton.

Lucrece ! Que dit-elle ?

CLITON à Dorante.

Vous en tenez, Monsieur, Lucrece est la plus belle,
Mais laquelle des deux, j'en ai le mieux jugé,
Et vous auriez perdu si vous aviez gagé.

DORANTE à Cliton.

Cette nuit à la voix j'ai crû la reconnoître.

CLITON à Dorante.

Clarice sous son nom parloit à sa fenêtre.

92 L E M E N T E U R ;

Sabine m'en a fait un secret entretien.

D O R A N T E.

Bonne bouche , j'en tiens , mais l'autre la vaut
bien ,

Et comme dès tantôt je la trouvois bien faite ,
Mon cœur déjà panchoit où mon erreur le jette.
Ne me découvre point , & dans ce nouveau feu
Tu me vas voir , Cliton , jouer un nouveau jeu ,
Sans changer de discours changeons de batterie.

L U C R E C E à Clarice.

Voyons le dernier point de son effronterie ,
Quand tu lui diras tout , il sera bien surpris.

C L A R I C E à Dorante.

Comme elle est mon amie , elle m'a tout appris ;
Cette nuit vous l'aimiez , & m'avez méprisée ,
Laquelle de nous deux avez-vous abusée ?
Vous lui parliez d'amour en termes assez doux.

D O R A N T E.

Moi ! Depuis mon retour je n'ai parlé qu'à vous.

C L A R I C E.

Vous n'avez point parlé cette nuit à Lucrece ?

D O R A N T E.

Vous n'avez point voulu me faire un tour d'adresse ;
Et je ne vous ai point reconnue à la voix ?

C L A R I C E.

Nous diroit-il bien vrai pour la première fois ?

D O R A N T E.

Pour me venger de vous j'eus assez de malice
Pour vous laisser jouir d'un si lourd artifice ,
Et vous laissant passer pour ce que vous vouliez ;
Je vous en donnai plus que vous ne m'en donniez ;
Je vous embarrassai , n'en faites point la fine ,
Choisissez un peu mieux vos dupes à la mine ,
Vous pensiez me jouer , & moi je vous jouois ,

Mais par de faux mépris que je défavouois ;
Car enfin je vous aime , & je hai de ma vie
Les jours que j'ai vécu sans vous avoir servie.

CLARICE.

Pourquoi , si vous m'aimez , feindre un hymen en
l'air

Quand un pere pour vous est venu me parler ?
Quel fruit de cette fourbe osez-vous vous promettre ?

LUCRECE à Dorante.

Pourquoi , si vous l'aimez , m'écrire cette lettre ?

DORANTE à Lucrece.

J'aime de ce courroux les principes cachés ,
Je ne vous déplais pas puisque vous vous fâchez ;
Mais j'ai moi-même enfin assez joué d'adresse ,
Il faut vous dire vrai , je n'aime que Lucrece.

CLARICE à Lucrece.

Est-il un plus grand fourbe , & peux-tu l'écouter ?

DORANTE à Lucrece.

Quand vous m'aurez oui , vous n'en pourrez douter.

Sous votre nom Lucrece , & par votre fenêtré
Clarice m'a fait piece , & je l'ai sçû connoître ;
Comme en y consentant vous m'avez affligé ,
Je vous ai mise en peine , & je m'en suis vengé.

LUCRECE.

Mais que disiez-vous hier dedans les tuilleries ?

DORANTE.

Clarice fut l'objet de mes galanteries...

CLARICE à Lucrece.

Veux-tu long tems encore écouter ce moqueur ?

DORANTE.

Elle avoit mes discours , mais vous aviez mon cœur ;
Où vos yeux faisoient naître un feu que j'ai fait
taire ,

Jusqu'à ce que ma flamme ait eu l'aveu d'un pere ;
Comme tout ce discours n'étoit que fiction ,

94 L E M E N T E U R ;
Je cachois mon retour & ma condition.

CLARICE à *Lucrece.*

Voi que fourbe sur fourbe à nos yeux il entasse ;
Et ne fait que jouer des tours de passe passe.

DORANTE à *Lucrece.*

Vous seule êtes l'objet dont mon cœur est charmé ;

LUCRECE à *Dorante.*

C'est ce que les effets m'ont fort mal confirmé ;

DORANTE.

Si mon pere à present porte parole au vôtre ,
Après son témoignage en voudrez - vous quelque
autre ?

LUCRECE.

Après son témoignage il faudra consulter
Si nous aurons encor quelque lieu d'en douter ;

DORANTE à *Lucrece.*

Qu'à de telles clartés votre erreur se dissipe.

(*A Clarice.*)

Et vous , belle Clarice , aimez toujours Alcippe ,
Sans l'hymen de Poitiers il ne tenoit plus rien ,
Je ne lui ferai pas ce mauvais entretien ,
Mais entre vous & moi vous sçavez le mystere.
Le voici qui s'avance , & j'apperçoi mon pere.



SCENE DERNIERE.

GERONTE, DORANTE,
ALCIPPE, CLARICE,
LUCRECE, ISABELLE,
SABINE, CLITON.

ALCIPPE *sortant de chez Clarice, & parlant à elle.*

Nos parens sont d'accord & vous êtes à moi.

GERONTE *sortant de chez Lucrece, & parlant à elle.*

Votre pere à Dorante engage votre foi.

ALCIPPE *à Clarice.*

Un mot de votre main, l'affaire est terminée.

GERONTE *à Lucrece.*

Un mot de votre bouche acheve l'hyménée.

DORANTE *à Lucrece.*

Ne soyez pas rebelle à féconder mes vœux.

ALCIPPE.

Etes-vous aujourd'hui muettes toutes deux ?

CLARICE.

Mon pere a sur mes vœux une entiere puissance.

LUCRECE.

Le devoir d'une fille est dans l'obéissance.

GERONTE *à Lucrece.*

Venez donc recevoir ce doux commandement.

ALCIPPE *à Clarice.*

Venez donc ajouter ce doux consentement.

(Alcippe rentre chez Clarice avec elle, & Isabelle,
& le reste rentre chez Lucrece.)

SABINE *à Dorante comme il rentre.*

Si vous vous mariez, il ne pleuvra plus gueres.

86 LE MENTEUR ;
D O R A N T E.

Je changerai pour toi cette pluie en rivières ;

S A B I N E.

Vous n'aurez pas loisir seulement d'y penser ;
Mon métier ne vaut rien quand on s'en peut passer ;

C L I T O N *seul.*

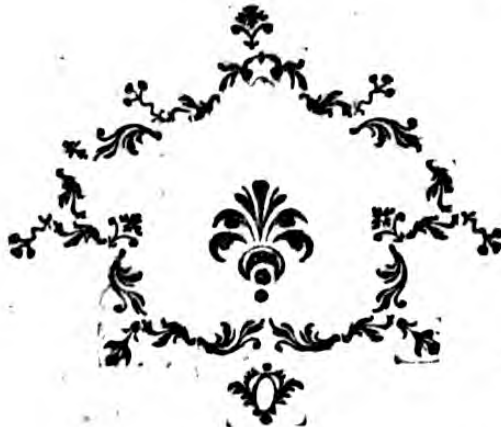
Comme en sa propre fourbe un menteur s'embar-
rasse !

Peu sauroient comme lui s'en tirer avec grace :

Vous autres qui doutiez s'il en pourroit sortir ,

Par un si rare exemple apprenez à mentir.

F I N.



EXAMEN



E X A M E N

D U M E N T E U R.

*C*ette piece est en partie traduite , en partie imitée de l'Espagnol. Le sujet m'en semble si spirituel & si bien tourné , que j'ai dit souvent que je voudrois avoir donné les deux plus belles que j'aie faites & qu'il fut de mon invention. On l'a attribué aux fameux Lope de Vegua , mais il m'est tombé depuis peu entre les mains un volume de Dom Juan d'Alarcon , où il prétend que cette comédie est à lui , & se plaint des imprimeurs qui l'ont fait courir sous le nom d'un autre. Si c'est son bien , je n'empêche pas qu'il ne s'en ressaisisse. De quelque main que parte cette comédie , il est constant qu'elle est très-ingénieuse , & je n'ai rien vû dans cette langue qui m'ait satisfait davantage. J'ai tâché de la réduire à notre usage , & dans nos regles ; mais il m'a fallu forcer mon aversion pour les A parte , dont je n'aurois pû la purger sans lui faire perdre une bonne partie de ses beautés. Je les ai faits les plus courts que j'ai pû , & je me les suis permis rarement , sans laisser deux acteurs ensemble , qui s'entretiennent tout bas , cependant que d'autres disent ce que ceux là ne doivent pas écouter. Cette duplicité d'action particuliere ne rompt point l'unité de la principale , mais elle gêne un peu l'attention de l'auditeur , qui ne sçait à laquelle s'attacher , & qui se trouve obligé de séparer aux deux ce qu'il est accoutumé de donner à une. L'unité de lieu s'y trouve en ce que tout s'y passe dans Paris , mais le premier acte est dans les tuilleries , & le reste à la pla-

98 EXAMEN DU MENTEUR.

*ce royale. Celle de jour n'y est pas forcée pourvû qu'on lui laisse les vingt-quatre heures entieres. Quant à celle d'action, je ne sçai s'il n'y a point quelque chose à dire en ce que Dorante aime Clarice dans toute la piece, & épouse Lucrece à la fin, qui par-là ne répond pas à la protase. L'auteur Espagnol lui donne ainsi le change pour punition de ses mengeries, & le réduit à épouser par force cette Lucrece qu'il n'aime point. Comme il se méprend toujours au nom, & croit que Clarice porte celui là, il lui presente la main quand on lui a accordé l'autre, & dit hautement, l'orsqu'on l'avertit de son erreur, que s'il s'est trompé au nom, il ne se trompe point à la personne. Sur quoi le pere de Lucrece le menace de le tuer, s'il n'épouse sa fille après l'avoir demandée & obtenue, & le sien propre lui fait la même menace. Pour moi, j'ai trouvé cette maniere de finir un peu dure, & crû qu'un mariage moins violenté seroit plus au goût de notre auditoire. C'est ce qui m'a obligé à lui donner une pen-
te vers la personne de Lucrece au cinquieme acte, afin qu'après qu'il a reconnu sa méprise aux noms, il fasse de nécessité vertu de meilleure grace. & que la comédie se termine avec pleine tranquillité de tous côtés.*



LE BARON

D'ALBIKRAC,

COMEDIE.

A C T E U R S .

LA TANTE.

ANGELIQUE , amante d'Oronte.

ORONTE , amant d'Angélique.

LEANDRE , ami d'Oronte.

LISETTE , servante de la Tante.

LA MONTAGNE , valet de Léandre.

PHILIPIN , valet d'Oronte.

CASCARET , laquais de la Tante.

La Scène est à Paris.



LE BARON
D'ALBIKRAC,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ANGELIQUE , PHILIPIN.

ANGELIQUE *tenant une lettre.*



I j'en croi ce billet, Oronte est fort sin-
cere,

Il met tout son bonheur à me voir , à
me plaire ;

Mais ce fut là toujours le style des
amans.

PHILIPIN.

Madame , il meurt pour vous. Vous sçavez si je
ments.

102 LE BARON D'ALBIKRAC ;

Je suis valet d'honneur ; & quoi qu'il pût écrire ;
S'il n'étoit fou d'amour , voudrois-je vous le dire ?
Il pense à vous sans cesse , & s'il avoit cent cœurs...

A N G E L I Q U E .

Quand il peut me parler il me dit des douceurs ;
Mais son sexe par tout doit ce tribut au nôtre.

P H I L I P I N .

Mon maître , croyez-moi , n'est point fait comme
un autre.

A moins qu'on ne lui plaise , & plaise tout de bon ,
Jamais sur la fleurette il ne regle son ton.

A N G E L I Q U E .

Jamais ? Et quelquefois il en conte à ma tante.

P H I L I P I N .

C'est-là de son amour la preuve convaincante.
Il n'est pas de ces gens , si fort abandonnés ,
Qu'il doive être réduit aux traits furrannés ;
Et si par votre tante , aussi vieille que folle ,
Il se laisse arracher quelque douce parole ,
S'y pourroit il résoudre à moins que de sçavoir
Qu'on n'obtient que par-là le plaisir de vous voir ?
Mais que doit il attendre enfin , que lui dirai-je ?

A N G E L I Q U E .

Que j'ai lû son billet.

P H I L I P I N .

Le rare privilège !

N'aurons-nous rien de plus ?

A N G E L I Q U E .

Quoi , tu n'es pas content ?

P H I L I P I N .

La plus indifférente en feroit bien autant.

Ce n'est que sçavoir lire.

A N G E L I Q U E .

Un jour viendra peut-être...

P H I L I P I N .

Un peut-être n'est point ce que cherche mon maître.

S C E N E II.

ANGELIQUE, LISETTE, PHILIPIN,
LISETTE.

ET vite.

ANGELIQUE.

Qu'est-ce ?

LISETTE.

Et tôt.

ANGELIQUE.

Ma tante ?

LISETTE.

Détalons ;

La voilà qui descend, elle est à mes talons.

Par le petit degré gagnez le haut.

PHILIPIN.

Lisette,

Fais lui dire...

LISETTE.

Il est temps qu'elle fasse retraite ;

Autrement...

PHILIPIN.

Mais au moins en trois ou quatre mots ;

Qu'elle déclare...

ANGELIQUE.

Adieu.



SCENE III.

PHILIPIN, LISETTE.

PHILIPIN.

C'Est bien dit. Ah, les fots,
 Qui, sans rien attraper, avec un soin extrême,
 Sont un an à poursuivre un chétif je vous aime !
 Prétend-elle toujours ainsi se défier ?

LISETTE.

Faute d'expérience elle se fait prier ;
 Elle est novice encor, mais enfin laisse faire,
 Mes soins en si bon train ont déjà mis l'affaire ;
 Qu'en la pressant un peu, si ton maître est discret ;
 Je lui répondrois bien d'un rendez-vous secret.
 Lui peignant bien sa flâme il l'obtiendra sans doute.

PHILIPIN.

Mais on ne lui dit rien que la tante n'écoute ;
 Et montrer pour la nièce un cœur d'amour blessé ;
 Ce seroit le secret d'être bientôt chassé.
 O le fâcheux dragon qu'une tante éternelle !

LISETTE.

Ajoute qui prétend être encor jeune & belle,
 Et qui, laissant au coffre un peu plus de trente ans,
 Veut jusque dans l'hyver ramener le printemps.
 A chaque occasion parlant de son peu d'âge,
 Son radoucissement tire un piteux hommage,
 Qui lent à s'avancer...

PHILIPIN.

Pour de si vieux appas,
 Dis-moi, quelle douceur pourroit doubler le pas ?
 A soixante & dix ans ! L'agréable mignonne !

Di soixante.

P H I L I P I N.

Hé bien , soit , la différence est bonne !
Comment diable à cet âge ose-t-on vivre encor ?

L I S E T T E.

Sais-tu pas qu'une femme en tout tems prend l'essor ?

P H I L I P I N.

Je le sçai , mais du moins on n'a point la figure
D'une Ostrogote faite en dépit de nature ,
Et l'on doit s'abiller , sans tant de sots atours ,
A l'usage des gens que l'on voit tous les jours.
De son deuil mitigé la mode est fort nouvelle.

L I S E T T E.

Elle croit du commun se distinguer par elle ,
En être plus galante & plus propre à charmer.

P H I L I P I N.

Elle a le diable au corps , croire se faire aimer !
Ne voir pas quand quelqu'un près d'elles s'humanise...

L I S E T T E.

Qu'on lui dise un mot tendre, elle est soudain éprise ;
Croit tout, prend feu sur tout, & c'est là son destin ,
Aussi sans le doux style on n'est point son cousin.
On n'a chez elle accès qu'en lui contant fleurettes ;
Qu'en feignant un amour...

P H I L I P I N.

Un amour à lunettes ;

Si bien que sans douceurs & le tendre soupir ,
Ce dragon surveillant ne se peut assoupir ?

L I S E T T E.

C'en est la seule voie.

P H I L I P I N.

Ah , beauté bifayeule !

Si j'osois pour douceur te bien paumer la gueule ,
Que je prendrois plaisir...

L I S E T T E.

Tu te mets en courroux ?

106 LE BARON D'ALBIKRAC ;
P H I L I P I N.

Mais quand avec la nièce avoir ce rendez-vous ?
Où l'en presser ?

L I S E T T E.

Léandre est ami de ton maître ,
On l'aime ici déjà plus qu'on ne fait paroître ;
Qu'il amuse la tante , & l'endorme si bien
Qu'Oronte avec la nièce ait un libre entretien.

P H I L I P I N.

Oui ; mais tu ne dis pas que ce Léandre enrage
D'avoir déjà , dix fois , joué ce personnage ?
Il est fâché de la tante , & n'en veut plus tâter.

L I S E T T E.

Voyez que c'est bien-là de quoi se rebuter.
La pauvre nièce & moi nous en souffrons bien d'au-
tres ;

Et peut-être il n'est point d'ennuis pareils aux nôtres.
Ma foi , c'est charité que de nous secourir.

P H I L I P I N.

Mais avant qu'attraper il faut long-tems courir ;
Et de l'air dont elle est par la tante gardée...

L I S E T T E.

Le desir d'un mari l'a si fort possédée
Que, comme elle en veut un, quoi qu'il puisse coûter,
La nièce n'est jamais en pouvoir d'écouter.
Depuis neuf ou dix mois que dure le veuvage ,
La vieille requinquée à l'amoureuse rage ,
Dans le premier venu croit voir un protestant ,
S'en fait conter par force, & s'offre au même instant ;
Ainsi, point de quartier tant qu'elle ait eu son com-
pte.

Mais, dis moi , cet époux que promettoit Oronte,
Ce baron d'Albikrac est long tems à venir.

P H I L I P I N.

Quelque obstacle maudit l'aura pû retenir ,
Nous le sçaurons bientôt ; un certain la Montagne
Chez nous , quand j'en sortois , arriroit de Breta-
gne.

Il en rapportera ce que tu veux sçavoir.

L I S E T T E.

A vanter ce baron , j'ai bien fait mon devoir.

Sur ce que j'en ai dit notre tante charmée ,

Par lettres , auffi-tôt , de lui s'est informée.

P H I L I P I N.

Tant pis , qu'a-t-elle sù ? Car enfin , il n'a rien.

L I S E T T E.

Qu'il étoit de naissance avec fort peu de bien ,

Mais enjoué , folâtre , & toujours prêt à rire.

P H I L I P I N.

Plus encor mille fois qu'on ne le sçauroit dire.

Mais d'où diable as-tu feint que tu sçavois son nom ?

L I S E T T E.

J'ai dit que j'avois vû ce monsieur le baron ,

Qui, plein d'amour pour elle , & pressé d'un voyage ,

Devoit à son retour parler de mariage ,

Qu'il n'avoit point voulu la voir pour un moment.

On croit ce qu'on souhaite assez facilement.

P H I L I P I N.

Ah , baron , qu'à present tu serois nécessaire !

L I S E T T E.

Qu'il veuille d'elle ou non , ce n'est point notre affaire.

Pourvû qu'en tems & lieu , l'entretenant d'amour ,

A celui de ton maître il donne quelque jour.

P H I L I P I N.

Mais , à propos d'amour , m'aimes-tu ?

L I S E T T E.

Le beau doute !

P H I L I P I N.

Tu m'en as assuré bien des fois , mais écoute ,

Il me le faut jurer plus autentiqument.

L I S E T T E.

Philipin se défie ?

P H I L I P I N.

A parler franchement

108 LE BARON D'ALBIKRAC ,
Je te trouve égrillard de autant qu'on le peut être ;
Et notre la Montagne est un dangereux traître
Qui toujours guoguenard, prend, en goguenardant,
Ce qu'on dit qu'on n'obtient jamais en demandant ;
Comme nouveau venu tu voudras qu'il t'en conte ?
L I S E T T E .

Badin.

P H I L I P I N .

J'ai de l'honneur , & l'autre a bu sa honte ;
Plus effronté qu'un page en vain on le retient.

L I S E T T E .

Tais toi , ne vois-tu pas que notre tante vient ?

S C E N E I V .

LA TANTE , LISETTE , PHILIPIN.

Q U E L A T A N T E .
Que te dit Philipin ?

L I S E T T E .

Que son maître l'envoie
S'informer s'il se peut que bientôt il vous voie.

L A T A N T E .

Dis-lui que je l'attens.

L I S E T T E .

Retourne , Philipin.

P H I L I P I N .

Il en faisoit scrupule à cause du matin ,

Léandre est avec lui.

L A T A N T E .

Qu'ils viennent l'un & l'autre ;

S C E N E V.

L A T A N T E , L I S E T T E .

M A D A M E , vous voyez quel pouvoir est le vôtre ,
Tous deux ne sauroient vivre un seul moment sans vous.

L A T A N T E .

Que n'est il vrai ! Mais non , ils ont besoin de nous ;
Et venus à Paris pour quelque grande affaire ,
Je les dois regarder comme amis de mon frere .
Tu fais ce que pour eux d'Angleterre il m'écrit ,
Qu'en leur faveur je tâche à trouver du crédit ,
Et que les obliger , c'est l'obliger lui-même .

L I S E T T E .

Mais ne croyez-vous pas que l'un des deux vous aime ?

L A T A N T E .

J'aurois lieu de le croire , & Léandre du moins
Semble pour me gagner ne manquer point de soins ;
Mais enfin , je crains tant qu'il ne soit pas honnête ,
Qu'à me remarier je me montre si prête . . .

L I S E T T E .

Le veuvage est un don qu'on m'a toujours appris
Que le ciel ne départ qu'à ses plus favoris ;
Et si dans ce qu'on fait par mainte & mainte épreuve
Vous pouviez transporter votre office de veuve ,
Au lieu de le garder toujours en enrageant ,
Il vous seroit aisé d'en trouver de l'argent .
Malgré des blonds cheveux la mode avantageuse ,
Un bandeau sied au frond mieux qu'une paresseuse .
Mais , Madame , chacun fait ses nécessités .

110 LE BARON D'ALBIKRAC ;

L A T A N T E.

Il est vrai , le veuvage a ses commodités.
Mais , s'il en est à qui le mariage coûte ,
D'autres n'y trouvent pas . . .

L I S E T T E.

Vous le savez sans doute ;

Pendant plus de trente ans vous avez eu loisir
D'apprendre ce qu'il a qui touche le desir ,
Le défunt vous aimoit , & chacun fait bien comme . . .

L A T A N T E.

Au mal de jaloux près , je le trouvois bon homme ;
Mais il étoit si vieux . . .

L I S E T T E.

J'entens , pour réconfort ;

Vous en voulez un jeune ?

L A T A N T E.

Hé , Lifette , ai-je tort ?

L I S E T T E.

Non pas , & la jeunesse est d'un si grand usage ,
Qu'ayant à prendre maître , il le faut du bel âge ;
Mais la difficulté , c'est que votre barbon
A bien usé le vôtre.

L A T A N T E.

Hé , mon Dieu , le voit-on ?

Mes ans aux yeux de tous sont-ils si manifestes ?

L I S E T T E.

Avec un peu d'emprunt vous avez de beaux restes ;
Et certain charme en vous saute encor tant aux
yeux ,

Qu'il en est , à vingt ans , qui ne valent pas mieux .
Mais , entre vous & moi , qui connois vos affaires ,
Vous en avez du moins trente surnuméraires ,
C'est quelque chose .

L A T A N T E.

Ainsi tu me tiens hors d'état

De plus faire divorce avec le célibat ?

L I S E T T E.

Non , un mari pour vous est un point nécessaire .

COMEDIE. III
LA TANTE.

Les gens ont, sans cela, tant de peine à se taire,
Que pour ôter tout lieu de médire de nous...

L I S E T T E.

Hé, si l'une s'en plaint, l'autre le trouve doux.
Dans la fleur de nos ans où tout aime à nous rire,
C'est gloire que de nous on s'attache à médire;
Et j'en sai qu'on verroit pester au dernier point,
Si de leurs soupirans on ne médisoit point.
Les belles, à l'envi, tirent de ce murmure
Du côté du mérite un favorable augure,
C'en est aussi la marque, & sans expliquer rien,
Si l'on a leurs faveurs, on les achete bien;
Mais dans l'âge où pour nous manque la complai-
sance,

Malheur à qui ne fait taire la médifance.

Grand opprobre, Madame.

L A T A N T E.

Il est rude en tout temps;

L I S E T T E.

Et beaucoup plus encor quand on a nombre d'ans.
Croyez-moi, sur ce point la médifance est vraie,
Étant vieille, l'on n'a que les amans qu'on paye;
Et je laisse à juger, la belle passion
Qui s'allume ou s'éteint selon la pension!

L A T A N T E.

Ah, Lifette!

L I S E T T E.

Excusez, je parle avec franchise.

L A T A N T E.

En est-il...

L I S E T T E.

Non, témoin notre vieille marquise,
Qui ne pouvant trouver de galant tout entier,
Se contente, dit on, qu'on serve par quartier.
Pour quatre pensions il faut bonne finance.

L A T A N T E.

Et puis, n'ai-je pas lieu de fuir la médifance?

112 LE BARON D'ALBIKRAC ;

L I S E T T E.

Oui , sans doute , & de vous on en diroit autant.
Mais en fait d'un mari ne barguignez point tant ,
Le vouloir jeune & riche . . .

L A T A N T E.

Hé , pour le bien , Lifette ;
Tu fais que ce n'est pas . . .

L I S E T T E.

L'affaire vaut donc faite ;
Le baron d'Albikrac fera votre vrai fait.

L A T A N T E.

S'il a si bonne mine . . .

L I S E T T E.

Ah , Madame !

L A T A N T E.

En effet ;

J'y puis songer.

L I S E T T E.

Sur-tout , suivez ma tablature ;
Gardez toujours la bourse , & donnez à mesure.
Quand on a , comme vous , force écus bien comptés ,
On peut faire à propos des libéralités ;
Il est d'heureux momens où l'on trouve son compte.

L A T A N T E.

Si j'osois m'assurer de Léandre ou d'Oronte ,
J'aurois bien-tôt choisi.

L I S E T T E.

Le respect les retient ,
Peut-être ils parleront si notre Baron vient.
Souvent la jalousie est ce qui nous enflamme.

L A T A N T E.

Mais il semble qu'Oronte & ma nièce . . .

L I S E T T E.

Madame :

L A T A N T E.

Tout de bon , à l'oreille il aime à lui parler.

L I S E T T E.

Croyez qu'il ne lui dit que des contes en l'air.

Elle est si jeune encor . . .

LA TANTE.

Défions-nous de l'âge ,
Il en est , dès douze ans , que la fleurette engage ;
Et le cœur . . .

L I S E T T E .

M est vrai , c'est un oiseau si fin
Qu'il faut , pour l'attraper , venir de bon matin.
Mais , quant à votre nièce , à moins d'en vouloir rire ,
On ne peut . . .

LA TANTE.

La voici , voyez ce qui l'attire ;
Il faut que je l'éloigne.

L I S E T T E .

Ah ! Gardez-vous en bien.
Vous savez que Léandre aime votre entretien ;
Et s'il peut avec elle embarrasser Oronte ,
Je croi qu'auprès de vous il trouvera son compte.

LA TANTE.

Cela se pourroit bien ; mais s'il falloit aussi
Que ma nièce . . .

L I S E T T E .

N'ayez pour elle aucun souci.

S C E N E V I .

LA TANTE, ANGELIQUE, LISETTE.

A N G E L I Q U E .

Vous plaît-il que quelqu'un aille pour ces ta-
blettes ,

Ma tante ?

LA TANTE.

Non , tantôt.

A N G E L I Q U E .

Je croi qu'elles sont faites.

114 LE BARON D'ALBIKRAC ;
L A T A N T E.

N'importe , ce matin vos yeux font mal ouverts !

A N G E L I Q U E.

Comment ?

L A T A N T E.

Votre coëffure est toute de travers !

Mon Dieu ! Cela fait peur.

A N G E L I Q U E.

Je me coëffe à ma mode !

Ma tante.

L A T A N T E.

En attendant qu'on vous la raccommode ,

Cachez-là tout au moins d'une coëffe.

A N G E L I Q U E.

Et pourquoi ?

Ai-je à plaire à quelqu'un ?

L A T A N T E.

C'est ce qui me plaît à moi !

L I S E T T E *allant prendre une
coëffe sur la table.*

Avec vos cheveux blonds en coquette fieffée ,

Vous vous imaginez être fort bien coëffée.

Rien n'est plus ridicule , & madame a raison ,

Mettez.

A N G E L I Q U E.

Mettez une coëffe en gardant la maison !

L A T A N T E.

Que de raisonnemens ! Approchez.

A N G E L I Q U E *bas.*

Je déteste.

L I S E T T E.

Voilà proprement l'air d'une fille modeste !

Mais Léandre . . .



SCENE VII.

LA TANTE, ANGELIQUE, LEANDRE,
ORONTE, LISETTE.

LEANDRE.

Voyez si l'on se plaît chez vous ;
Madame.

ORONTE.

C'est un bien dont chacun est jaloux !

LA TANTE.

Vous le dites , je sai ce qu'il faut que j'en croie !

LEANDRE à *Angélique*.

Vous cacher de la sorte ! Ah ! Souffrez qu'on vous
voie.

Est ce pour inspirer des desirs plus ardens ?

LA TANTE.

Laissez , elle se plaint d'un si grand mal aux dents ;
Qu'elle souffroit trop. . .

ANGELIQUE.

Il se passe , ma tante.

LEANDRE.

Otez donc.

ANGELIQUE à *la tante*.

L'ôterai-je ?

LA TANTE.

Otez. L'impertinente !

Vous prenez donc plaisir à montrer votre nez ?
J'en suis fort aise.

LISETTE à *la tante*.

Ainsi les esprits sont tournés ;

Plus on défend. . .

116 LE BARON D'ALBIKRAC ;

ORONTE à la tante.

Madame , on poursuit mon affaire ;
Votre crédit bientôt me fera nécessaire ,
J'ose en espérer tout.

L A T A N T E.

Il me sera bien doux
D'avoir occasion de m'employer pour vous.
Mon frere m'en écrit d'une assez bonne sorte
Pour n'y rien négliger ; & d'ailleurs , mais n'importe ;
L'effet vous montrera si je sers mes amis.

L E A N D R E à la tante.

Ce titre est glorieux , vous me l'avez promis.

L A T A N T E.

Vous y prétendez donc ?

[Pendant que la tante parle tout haut à Léandre ,
Oronte entretient la nièce tout bas , & Lisette
est au milieu qui tâche d'empêcher la tante de
les observer.]

L E A N D R E.

Beaucoup plus que personne.

L A T A N T E.

Si je ne suis pas belle , au moins suis-je assez bonne ;
Et c'est toujours de quoi réparer ce défaut.

L E A N D R E.

Défaut , Madame ?

L A T A N T E.

On fait un peu ce que l'on vaut ;
Et , sans ce grand éclat d'une beauté brillante ,
Quelquefois une femme a l'heur d'être touchante ;
Il est mille agrémens . . .

L E A N D R E.

C'est ce qu'on voit en vous ;
Et l'assemblage en est si charmant & si doux ,
Que j'admire souvent en vous voyant paroître . . .

L A T A N T E.

Vous avez assez l'air de vous y bien connoître.

COMEDIE, 117
LEANDRE.

Par ce que je vous dis, du moins vous l'éprouvez:

LA TANTE *faisant signe de l'œil
à Angélique.*

Angélique.

ANGÉLIQUE.

Ma tante.

ORONTE *à Angélique, feignant de continuer,
haut la conversation.*

Enfin donc vous trouvez

Ma garniture belle?

ANGÉLIQUE.

Oui, belle, & des plus belles.

LISETTE *bas à la tante.*

J'écoute, il ne lui dit que pures bagatelles,

Et vous laissez, par-là, Léandre à gouverner.

LA TANTE *à Léandre.*

Quel âge croyez-vous qu'on me puisse donner?

LEANDRE.

Vous n'êtes qu'une fille; & sans votre veuvage,

Je vous croirois trop jeune encor pour le ménage.

Vingt & un an au plus.

LISETTE *bas.*

Où les va-t-il chercher?

LA TANTE.

Non, j'en puis avoir trente, & n'en veux point ca-
cher.

LEANDRE.

Quoi, trente! Et dans cet âge un brillant de jeunesse!

LA TANTE.

J'ai pourtant eu souvent grand sujet de tristesse,

Du vivant du bon homme, ah, grands dieux, quels
ennuis!

C'étoient de tristes jours.

LISETTE *bas.*

Et de plus tristes nuits.

LEANDRE.

Qu'un vieillard ait eu l'heur d'obtenir... J'en soupire;

118 LE BARON D'ALBIKRAC ;

L A T A N T E.

Que j'ai versé de pleurs !

L E A N D R E.

Au moins dans ce martyr ;

Grace à sa prompte mort , peu de temps s'écoula ?

L A T A N T E.

Quinze ans s'y sont passés.

L I S E T T E *bas.*

Et quinze par-delà.

L E A N D R E.

Quel supplice ! Et vos yeux , après quinze ans de larmes ,

Ont trouvé le secret de conserver leurs charmes ?

Que de jaloux débats vont causer vos attraits !

L A T A N T E.

L'hymen n'a pas grand lieu de toucher mes souhaits ;

Et quitte des ennuis dont j'ai trop fait l'épreuve ,

J'aime assez le repos qui suit l'état de veuve.

Je vis tranquille , heureuse.

L E A N D R E.

Et vous faites fort bien.

C'est en cela . . .

L A T A N T E.

Pourtant je n'ai juré de rien ,

Et selon . . .

L E A N D R E *l'interrompant d'un air chagrin.*

D'ordinaire où sont vos promenades ?

L A T A N T E.

Où l'on veut.

L E A N D R E.

A saint Clou ? Les charmantes cascades !

Vous allez fort souvent dans ces aimables lieux ?

L A T A N T E.

Pas trop.

L E A N D R E.

Dites le vrai , Vincennes vous plait mieux .

COMEDIE. 119
LATANTE.

On ne se divertit dans toutes ces parties
Que selon qu'elles sont bien ou mal assorties ;
Le goût dépend des lieux beaucoup moins que des
gens ,

Quand ils sont bien choisis...

LEANDRE.

C'est comme je l'entens.

LATANTE.

Si bien que vous croiriez qu'une haine si forte
Contre le mariage en aveugle m'emporte ,
Que sûre qu'on m'aimât , j'eusse assez de rigueur
Pour voir un vrai mérite , & défendre mon cœur ?

LEANDRE.

Qu'il en faudroit , Madame , & qu'il est difficile
Que vous ne rendiez pas ce mérite inutile !
En est-il qu'il ne cède , en voyant éclater...

LATANTE.

Mon Dieu , ne perdez point le temps à me flatter ;
Je n'aime point l'encens.

LEANDRE.

Puisque c'est vous déplaire ;
Je le quitte , Madame , & change de matière.
Croyez-vous qu'à la cour Ariste ait du crédit ?

LATANTE.

Vous n'expliquez pas bien ce que je vous ai dit.
Sij'ai quelque mérite , il n'est pas raisonnable
De prétendre qu'à peine ils s'en trouve un semblable ;
Et quelqu'un que je scai vaut tout ce que je vauz.

LISETTE *bas.*

Bon cela. LEANDRE.

Ce quelqu'un n'a donc point de défauts ?

LATANTE.

Vous le connoissez bien.

LEANDRE.

Moi , Madame ?

LATANTE.

Vous-même.

S C E N E V I I I .

LA TANTE , ANGELIQUE ;
LEANDRE , ORONTE ,
LISETTE , CASCARET .

C A S C A R E T .

M Adame.

LA TANTE .

Que veut-on ?

C A S C A R E T .

La marquise d'Amblème..

LA TANTE .

Hé bien , qu'est-ce ?

C A S C A R E T .

Elle vient.

LA TANTE .

Qu'a-t elle à me conter ?

L I S E T T E .

C'est peut-être un galant qu'elle veut emprunter.

LA TANTE .

Qu'on la reçoive ailleurs. L'incommode personne !

Ah !

LEANDRE *bas* , *en regardant la tante* .

Si tu m'y retiens , va , je te le pardonne .

Peste soit de la vieille !

LA TANTE à *Angélique* .

Allez l'entretenir .

Je vous sui .

(à Oronte & Léandre .)

Demeurez , je m'en vais revenir .

O R O N T E .

Quelle est cette marquise ?

LA TANTE .

COMEDIE.
LA TANTE.

121

Une sempiternelle
Qui passe soixante ans , & fait encor la belle ,
Elle aime la fleurette , & la moindre douceur
Lui fait ouvrir l'oreille , & chatouille son cœur.
C'est un original.

L I S E T T E *bas.*

L'impertinence extrême,
De faire son portrait , & se railler soi-même !

O R O N T E.

Elle vous fournit bien de quoi vous divertir ?

L A T A N T E.

Et qui ne riroit pas de l'entendre mentir ,
Que pour elle en secret plus d'un chevalier brûle ;
Que monsieur le marquis s'en meurt ?

L E A N D R E.

La ridicule !

L A T A N T E.

Je l'aurois avec nous mise de l'entretien ,
Mais vous n'en auriez pas été quitte pour rien ,
Et nous n'eussions point vu la fin de sa visite.
Adieu pour un moment, souffrez que je vous quitte,
Je saurai m'en défaire , & perdrai peu de temps.

S C E N E I X.

LEANDRE , ORONTE , LISETTE.

L E A N D R E *à Oronte.*
Faites ici le sot , pour moi si je l'attens . . .

O R O N T E.

Ami , songez , de grace . . .

L E A N D R E.

Il n'est ami qui tienne ;
Pour couvrir votre jeu cherchez qui l'entretienne.

E

122 LE BARON D'ALBIKRAC ;

J'ai paré de mon mieux les plus dangereux coups ;
Mais tirer à la rame est un métier plus doux.

Au moindre jour offert d'union conjugale ,
Elle en fait seul à seul un fort joli régale ;

J'en ai tremblé deux fois , & j'ai cru que, tout net,
J'allois pour l'épouser être pris au colet.

L I S E T T E.

C'est l'unique moyen de l'éblouir.

L E A N D R E.

N'importe.

O R O N T E.

M'abandonneriez-vous au besoin de la sorte ?

Il y va de ma vie ; & si vous faites cas...

L E A N D R E.

Vivez , mais , s'il vous plaît , que je ne meure pas.

Encore un tête à tête & le moins qui m'arrive

C'est de perdre l'esprit.

L I S E T T E.

La défaite est naïve.

Mais notre nièce enfin ?

O R O N T E.

Quelle est aimable ! Ah , dieux !

L I S E T T E.

Son entretien est il aussi doux que ses yeux ?

O R O N T E.

Qu'il est rempli d'appas ! J'en suis charmé , Lisette.

L I S E T T E.

Vous a-t-elle promis audience secrète ?

O R O N T E.

Oui. Si sa tante ailleurs se laissant engager

T'assure les moyens de me la ménager ,

Tout dépend de tes soins.

L I S E T T E.

Ou plutôt de Léandre.

Qu'il prenne un rendez-vous...

L E A N D R E.

Bon soir.

COMEDIE. 123
ORONTE.

Vous en défendez,
Ami, quand il y va de tout l'heur de mes jours ?

LEANDRE.

Faut il combattre ici des lions & des ours,
Forcer quelque château, m'opposer seul à trente ?
A cela je suis prêt ; mais, ma foi, pour la tante. . .

LISETTE.

Ah, si votre Breton étoit prêt d'arriver !

ORONTE.

L'argent comptant le charme, il viendra nous trouver ;

Et craignant qu'on ne songe à presser les affaires ;
Il m'envoie un pouvoir passé devant notaires ;
Mais de plus de dix jours il ne sauroit partir.

LISETTE.

Et Léandre pour rien ne voudra consentir. . .

LEANDRE.

Non ; mais, à mon défaut, employez la Montagne ;
Qu'il fasse quelques jours le Baron de Bretagne,
On ne le connoît point.

LISETTE.

A-t-il un peu d'esprit ?

ORONTE.

Que trop, quoiqu'il bouffonne, il fait bien ce qu'il dit.
Le voici qu'à propos Philipin nous amene.

SCENE X.

LEANDRE, ORONTE, LA
MONTAGNE, LISETTE,
PHILIPIN.

A LEANDRE à la Montagne:
S-tu vu le Marquis ?

LA MONTAGNE.

J'ai bien eu de la peine.

124 LE BARON D'ALBIKRAC ;
LEANDRE.

Viendra-t-il ?

LA MONTAGNE.

Oui, Monsieur, où vous lui marquez.

LEANDRE.

Bon.

Mais ici cependant il nous manque un Baron.
Peux-tu le devenir ?

LA MONTAGNE.

Moi, Baron ? Et de reste.

ORONTE.

Tu connois Albikrac ?

LA MONTAGNE.

C'est un gaillard, la peste !

ORONTE.

Il faut passer pour lui.

LA MONTAGNE.

Je suis votre homme, allez ;

Vous me verrez Baron, & des plus signalés.

LISETTE.

Donc, sans plus balancer, dès cette après-dinée ;
Qu'il s'en vienne nous faire un début d'hyménée ;
La tante l'attendra dans son appartement ;
Et nous nous servirons de cet heureux moment.

ORONTE.

Mais pour voir en secret ton aimable maîtresse ?

LISETTE.

Vous avez belle peur que je manque d'adresse.
Que Philipin au guet ait soin de se montrer,
Je viendrai l'avertir quand vous pourrez entrer.

ORONTE.

Adieu donc, nous allons en Baron de campagne
Travestir décentement monsieur de la Montagne.
Si la tante se plaint de ne nous trouver plus,
Di que...

LISETTE.

Vous me donnez des avis superflus ;

COMEDIE. Y25

Suffit que du Baron j'aurai reçu message.
Au moins faites-lui bien jouer son personnage.

L A M O N T A G N E.

Va, je sai mon métier, n'en sois point en souci.
As-tu plus de quinze ans ?

L I S E T T E.

Environ, Dieu merci.

O R O N T E *à la Montagne.*

Sors vite; s'il falloit qu'on te vit avec elle;
Tu perdrois tout.

L A M O N T A G N E.

Adieu, tendre & jeune pucelle;

Jusqu'au revoir.

P H I L I P I N.

Lisette, ah!

L I S E T T E.

Quel diantre de ton ?

Tu gémis ?

P H I L I P I N.

Que je crains la Montagne baron !

Fin du premier Acte.



A C T E I I.
S C E N E P R E M I E R E.
A N G E L I Q U E , L I S E T T E .

L I S E T T E .

Philipin m'attendoit par ordre de son maître ;
Ici dans un moment vous l'allez voir paroître ;
L'avis lui fera doux.

A N G E L I Q U E .

Lifette, en vérité,
Ce que tu me fais faire est bien précipité.
Permettre qu'en secret un galant m'entretienne !

L I S E T T E .

Voulez-vous que je coure empêcher qu'il ne vienne ?

A N G E L I Q U E .

Non ; mais n'est-ce point trop . . .

L I S E T T E .

Voilà bien des façons !

Hé, mon Dieu, hardiment prenez de mes leçons,
Vous m'en remercirez quelque jour.

A N G E L I Q U E .

Mais, Lifette ;

J'accorde une faveur peut être en indiscrette ;
Et si de moi par elle Oronte veut juger . . .

L I S E T T E .

Quoi, la tante auroit droit de nous faire enrager ;
Et vous craindrez . . .

A N G E L I Q U E .

Je crains d'affoiblir son estime.

L I S E T T E .

Un entretien secret n'est pas un si grand crime ;
Et d'un joug trop pressant pour fuir les durs apprêts,
Il n'y faut pas toujours regarder de si près.

Pour moi , de tous les maux où l'on s'impatiente ,
Jen'en croi point d'affreux comme le mal de tante ,
Il suffoque , & jamais un moment de repos.

ANGELIQUE.

Toutes n'agissent pas du même air.

LISETTE.

En deux mots ;

La vôtre est une Turque , une Arabe , & le diable
N'en fourniroit qu'à peine encore une semblable.
Elle ne peut souffrir que vous leviez les yeux ;
Il faut qu'on soit pour elle obligeant , gracieux ,
Qu'on loue à tout moment les beautés qu'elle achete.

ANGELIQUE.

Mais si , nous soupçonnant d'une intrigue secrette ;
Elle nous decouvroit , tout seroit lors perdu.

LISETTE.

Elle attend ce Baron si long-temps attendu.
De miroir en miroir se façonnant la bouche ,
Elle ôte , & puis remet dix fois la même mouche ;
Dans ce soin d'agrémens songera-t elle à vous ?

ANGELIQUE.

Ainsi , c'est tout de bon qu'il lui vient un époux.
Est-il assez bien fait pour lui plaire ?

LISETTE.

Peut-être

En ai je un peu plus dit qu'on n'en verra paroître ;
Mais sur sa bonne mine il faut nous récrier.
Dans la démangeaison de se remarier ,
Elle nous en croira.

ANGELIQUE.

Mais , l'affaire étant faite ;

Comme alors elle aura tout ce qu'elle souhaite ,
Ce rendez-vous secret à quoi bon l'accorder ?
Oronte ouvertement pourra me demander.

LISETTE.

Oui ; mais d'où pouvez-vous tirer un sûr indice
Que pour ses durs appas le Baron s'attendrisse ?

128 LE BARON D'ALBIKRAC ;

Qu'il veuille d'elle après qu'il en aura goûté ?
Servons nous de ce temps pour plus de sûreté ;
Par quelques entretiens éprouvez-vous l'un l'autre ;
Voyez si son humeur se rapporte à la vôtre ,
Si toujours elle aura pour vous mêmes appas.
Là , l'aimez-vous un peu ?

A N G E L I Q U E .

Je ne m'y connois pas ;
Mais tantôt prêt d'entrer , le voyant dans la rue ,
De ma chambre ici bas je suis vite accourue ;
Et j'eusse eu grand dépit qu'on m'eût voulu chasser.

L I S E T T E .

Continuez , ceci n'est point mal commencer.

A N G E L I Q U E .

D'ailleurs , quand on le nomme , ou qu'il nous
rend visite ,

Certain je ne sai quoi fait que mon cœur palpite ;
J'aime à le regarder ; & , soupirant tout bas ,
J'ai des troubles d'esprit que je ne comprends pas.
Si tôt qu'il est parti je rêve. Quand on aime ,
Est-ce là comme on est , Lifette ?

L I S E T T E .

Tout de même ;

L'amour en peu de temps vous en a bien appris ,
Mais Oronte . . .

A N G E L I Q U E .

Il vient. Dieux !

L I S E T T E .

Reprenez vos esprits ;

A N G E L I Q U E .

Que lui pourrai je dire , & . . .

L I S E T T E .

S'il ne faut rien taire ;

Vous faites l'innocente , & vous ne l'êtes guere.

SCENE II.

ORONTE , ANGELIQUE , LISETTE.

M Adame. **ORONTE.****LISETTE.**

En liberté je vous laisse jaser,
Notre tante est à craindre , & je cours l'amuser.

SCENE III.

ANGELIQUE , ORONTE.

ORONTE.

E Nfin mon heureux sort, après tant de contrain-
tes,
De mes tristes langueurs soulage les atteintes ;
Et , sans être gêné par des regards jaloux ,
Je puis vous dire ici ce que je sens pour vous.
Mais que sert que ma bouche à l'expliquer s'emploie ;
Pour vous marquer ma flamme il suffit de ma joie ;
Et quand l'occasion rend le temps précieux ,
Il faut dans ce moment laisser parler les yeux.
C'est là que sans réserve , en voyant ce qu'on aime
Tout le secret du cœur se produit de lui-même ;
Et qui prend part au feu qui le fait éclater ,
N'a besoin que de voir , & non pas d'écouter.

ANGELIQUE.

J'ai trop peu de clartés pour pouvoir bien compren-
dre

Ce que de vos secrets je dois vouloir apprendre ;

130 LE BARON D'ALBIKRAC ;

Mais je sai qu'un motif que je crois généreux ;
m'oblige à souhaiter que vous soyez heureux,
Qu'à vous combler de gloire à l'envi tout conspire.

O R O N T E.

Ce souhait est beaucoup, mais, si j'ose le dire,
Dans ce que vos appas ont pour moi d'engageant,
S'il n'est que généreux, il n'est point obligeant.

A moins qu'il soit l'effet d'une estime empressée,
D'un tendre mouvement où vous soyez forcée,
D'une inquiète ardeur. . .

A N G E L I Q U E.

Ah, que vous me gênez !

J'ai bien peur de savoir ce que vous m'apprenez,
Ne l'examinons point ; & , quoi qu'il en puisse. . .

O R O N T E.

Craignez-vous de m'aimer ?

A N G E L I Q U E.

Je le fais mal paroître ;

Mais au moins je devrois malgré vos vœux soumis,
Craindre de vous aimer plus qu'il ne m'est permis.

O R O N T E.

Hélas ! le pouvez-vous quand ma flamme est extrême,

Et que l'amour n'a point d'autre prix que lui-même ?
Non, quoi que vous fassiez, pour vaincre le souci. . .

A N G E L I Q U E.

N'est-ce point déjà trop que vous souffrir ici ?
J'en rougis ; & s'il faut que ma tante soupçonne. . .

O R O N T E.

A ce scrupule en vain votre esprit s'abandonne,
Lisette y met bon ordre, & seconde mon feu,
Il s'agit seulement d'obtenir votre aveu,
Me l'accorderez-vous ?

A N G E L I Q U E.

Ce qu'ici je hazarde

Ne vous répond que trop de ce qui me regarde ;
Mais songez que les loix d'un rigoureux devoir

COMEDIE. 131

Me forcent d'une tante à craindre le pouvoir,
Que mon pere en mourant me mit sous sa conduite,
Que par quelque intérêt elle m'aime à sa suite,
Et qu'avant que pour moi vous puissiez rien oser,
Il faut qu'elle ait trouvé qui la veuille épouser.
Il s'offre, m'a-t-on dit, un Baron d'importance,
Si l'affaire se fait...

ORONTE.

Vivons en espérance.

Quelque obstacle qui tienne un esprit alarmé,
Pour vaincre tout, Madame, il suffit d'être aimé.

ANGELIQUE.

J'aurois peut-être dû m'en tenir à l'estime ;
Mais, puisque vous brûlez d'un feu si légitime,
Que depuis si long-temps que vous le contraignez
L'amour est tel en vous que vous me le peignez,
Je ne m'en défens plus.

SCENE IV.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE.

LA TANTE *après avoir écouté les
trois derniers vers.*

LA peinture est jolie.

Le rouge vous sied bien, vous êtes embellie,
L'appétit au besoin vous viendrait en parlant.
Vraiment, j'en suis d'avis, il vous faut un galant.

ANGELIQUE.

Moi, ma tante ?

LA TANTE.

Voyez la petite effrontée.

Je ne vous ai donc pas tout-à-l'heure écoutée,
Quand sur ce bel amour qui le faisoit agir...

ORONTE.

Madame.

132 LE BARON D'ALBIKRAC ;
L A T A N T E.

Allez , Monsieur , vous devriez rougir ;
Et , du moins , ce n'est pas à d'honnêtes familles
Qu'on se doit adresser pour corrompre des filles.

O R O N T E.

L'hymen étant le but qui m'a fait la prier
D'entendre. . .

L A T A N T E.

Il n'est ici personne à marier ;
Parler d'amour chez moi ! Vous êtes fort mignonne ;

A N G E L I Q U E.

Ne croyez pas. . .

L A T A N T E.

Comptez , je vous la garde bonne ;

Et si. . .

A N G E L I Q U E à Oronte.

Venez encore emprunter mon secours ;
J'ai bien affaire , moi , de vos sottes amours.

L A T A N T E.

Quoi ! Que veut-elle dire ?

A N G E L I Q U E.

Hé bien , il me faut taire ;

Cela ne serviroit qu'à vous mettre en colere ;
Mais si jamais il vient me demander appui. . .

L A T A N T E.

Comment ? Est-ce qu'il veut que vous parliez pour
lui ?

O R O N T E bas à Angélique.

Qu'allez-vous dire ?

A N G E L I Q U E haut.

Tout , & devant tout le monde ;

Voyez , il faut pour vous , Monsieur , que l'on me
gronde.

Je vous l'avois bien dit , renvoyant vos amours ;
Que ma tante vouloit rester veuve toujours .

Elle en a fait bon vœu.

L A T A N T E.

C'est mon dessein , sans doute ;

COMEDIE. 133

Et qui parle d'amour, Dieu fait si je l'écoute ;
Je n'en veux point.

ORONTE.

Madame, il n'y faut plus penser ;
Et puisque je connois que c'est vous offenser...

LATANTE.

Laissez, par le récit que je veux qu'elle fasse,
J'aurai lieu de juger s'il faut vous faire grace,
Ce doit être sa peine après ce qu'elle a fait.

ORONTE à la tante.

Vous haïssez la cause, épargnez-vous l'effet :

ANGÉLIQUE.

Oyez donc.

ORONTE bas à Angélique.

L'embarras où vous nous allez mettre !

ANGÉLIQUE.

Mais quand vous aurez su ce qu'il m'a fait promet-

tre,

Contre moi, tout d'un coup, je crains bien de vous
voir...

ORONTE à la tante.

Ah ! Ne l'apprenez point.

LATANTE.

Non, je veux tout savoir !

Pourquoi seule avec lui ?

ANGÉLIQUE.

C'est qu'il m'a rencontrée,

Et qu'il entroit ici comme j'y suis entrée.

Il venoit...

ORONTE bas à Angélique.

Sans donner de plus forte raison ;

Dites que je venois pour voler la maison ;

Je l'avouerois plutôt que...

LATANTE.

Qu'est ce qu'il vous conte ?

ANGÉLIQUE.

Qu'à vous expliquer tout il va mourir de honte ;

134 LE BARON D'ALBIKRAC ;
Mais en vain il prétend que j'ose rien cacher :

O R O N T E *bas.*

Je suis pris.

A N G E L I Q U E.

Enfin donc il venoit vous chercher ;
Et m'ayant apperçue , il m'a fait la peinture
De je ne sai quels maux que pour vous il endure ;
Que depuis qu'il vous voit il languit nuit & jour ,
Et que si je n'avois pitié de son amour. . .
A ce nom j'ai crié furieuse , en colere ,
Ainsi que vous m'avez appris qu'il falloit faire :
Il m'a toujours pressée , & moi , j'ai toujours dit
Que , sans doute , il falloit qu'il eût perdu l'esprit
Que vous oser parler pour lui , ni pour personne ,
C'étoit. . . Il vous dira si pour vous je raisonne.
Il m'a dit que sachant votre tempérament ,
Il ne vous falloit pas presser ouvertement ,
Mais qu'au moins on pouvoit , de loin , vous faire
entendre
Que vous étiez encor dans un âge assez tendre ;
Qu'aussi fraîche que vous peu se feroient prier
Pour choisir un brave homme , & se remarier ,
Et que , selon l'humeur où je vous verrois être ;
Je servirois sa flamme , & la ferois connoître.
Alors , je l'avouerai , c'est en quoi j'ai manqué :
Sensible à l'air touchant dont il s'est expliqué ,
J'ai promis , sans penser pourtant faire un grand
crime ,
Que puisque son amour étoit si légitime ,
Qu'il m'en peignoit le feu si plein d'ardeur. . .

L A T A N T E.

Rentrez.

SCENE V.

LA TANTE, ORONTE.

ORONTE.
MA présence vous choque, & je vais...
 LA TANTE.

Demeurez.

ORONTE.
 Madame, le regret d'avoir pû vous déplaire...

LA TANTE.
 J'aurois quelque sujet d'être assez en colere.

ORONTE.
 Vous l'avez, je l'avoue; aussi, je vous promets
 Que de moi, sur ce point, vous n'en aurez jamais.
 Je sçai trop pour l'amour jusqu'où va votre haine.

LA TANTE.
 Pour le moins jusqu'ici j'en ai vaincu sans peine.

ORONTE.
 Tout le monde en convient; & c'est être indiscret
 D'avoir à votre nièce expliqué mon secret.

Mais que ne fait on point quand un mal est extrême?

LA TANTE.
 Et pourquoi ne vous pas adresser à moi-même?

ORONTE.
 A vous-même, Madame? Hélas! Et de quel air?
 Non, je mourrois plutôt que de vous en parler.

Mais, si vous faites grace à l'ardeur de mon zele,
 Souffrez que quelquefois j'en soupire avec elle.

C'est tout ce que je veux pour prix d'un si beau feu.

LA TANTE.
 Il me paroît trop beau pour obtenir si peu.
 Pour prix de votre amour si sa flamme est constante,
 Il vaut mieux que j'en sois la seule confidente.

136 LE BARON D'ALBIKRAC ;

A ma nièce , sur tout , n'en témoignez plus rien ;
Dans un si jeune esprit un secret n'est pas bien.

O R O N T E.

Quoi , pour me soulager vous pourriez vous contraindre

A souffrir ce qu'ailleurs on vous voit le plus craindre ,

Vous que l'amour offense , & dont l'averfion
Vient de paroître encor pour cette passion ,
Vous , qui loin d'excuser l'innocente peinture
Dont...

L A T A N T E.

Il faut quelquefois garder quelque mesure ;
Et devant une fille il est bon de blâmer
Ce qui lui peut apprendre à se laisser aimer.
Ce sont tendres esprits , qui , sans leçon ni maître ;
Ne sçavent que trop tôt d'où ce penchant peut naître ;

Et pour rendre l'amour à leur gout moins charmant ;
On leur en fait un monstre , & l'on pense autrement ;
Ce n'est pas qu'il ne soit des douceurs au veuvage
Qui valent quelquefois celles du mariage.
Vivre comme on l'entend , ne répondre qu'à soi..

O R O N T E.

Ah ! N'appréhendez point de les perdre pour moi.
Vous me donnez l'exemple , & je dois , sans m'en plaindre ,
Quand vous vous contraignez , apprendre à me
contraindre ,
Sur moi-même à mon tour prendre assez de pouvoir..

L A T A N T E.

Je ne dis pas cela pour me faire valoir ,
Au contraire je veux..

SCENE V I.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE.

ANGELIQUE.

V Oici qu'on vous apporte
Des petits tableaux.

ORONTE *bas.*

Bon,

ANGELIQUE.

L'homme est à la porte ;

Le ferai-je entrer ?

LA TANTE.

Non , qu'il revienne. Est-ce fait ?

L'étourdie ! Est il temps...

ORONTE.

C'est pour un cabinet ?

Voyons les.

ANGELIQUE.

Il en a des plus jolis du monde.

LA TANTE.

Quelle stupide ! Encor ?

(à Oronte.)

L'espoir où je me fonde ;

C'est que me connoissant...

ANGELIQUE.

S'il les vouloit laisser ?

Il peut les vendre ailleurs.

LA TANTE.

Il s'en faudra passer ;

Qu'il les vende , ce soin vous rend officieuse ?

Si...

ORONTE *bas.*

Le friand ragoût qu'une vieille amoureuse !

SCENE VII.

LA TANTE, ORONTE.

LA TANTE.

Sans trop de vanité, je pourrois me flatter
 Qu'il n'a tenu qu'à moi jusqu'ici d'écouter.
 Cent fois, le défunt mort, on m'a persécutée,
 Officiers, gens de cour, mais rien ne m'a tentée,
 J'ai même depuis peu reçu de tous côtés
 Pour un certain baron mille importunités.
 On m'en veut, malgré moi, donner la connoissance;

ORONTE.

Quel est-il ?

LA TANTE.

Un baron de fort haute naissance,
 Albikrac. C'est un nom assez connu de tous.
 Il vous donne à rêver, en êtes-vous jaloux ?

ORONTE.

Pour m'oublier ainsi je sçais trop me connoître.

LA TANTE

Du moins, vous n'aurez pas long-temps sujet de l'être.

Une visite ou deux, puisque je l'ai promis ;
 Après, ne craignez rien, nous vivrons bons amis.

ORONTE.

Vous priver de sa vûe, & que rien m'autorise...



SCENE VIII.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE.

ANGELIQUE.
AH, ma tante ! Voici ce beau point de Venise.
 LA TANTE à Angélique.

A t on jamais..

ANGELIQUE.
 Vos yeux en vont être éblouis.
 ORONTE *faisant semblant d'admirer
 le mouchoir.*

Ah, Madame !

ANGELIQUE.
 On l'aura peut-être à vingt louis.
 Voyez ce long branchage, & ces fleurs qui se jettent.

ORONTE.
*On surfait de moitié quant les hommes achètent.
 On m'en fit un quarante encor hier au matin,
 Qui n'est pas ..*

ANGELIQUE.
 Le tissu n'en peut être plus fin.
 LA TANTE.
 Il est assez passable ; allez, qu'on me le garde,
 Nous le verrons tantôt.

ORONTE *d'un ton chagrin.*
 Dieux !

ANGELIQUE.
 Plus je le regarde ;
 Plus je l'aime. Voyez de l'un à l'autre bout,
 L'ouvrage saute aux yeux, il est égal par tout.

LA TANTE.
 Ne finirez-vous point ? Que veut encor Lisette ?

S C E N E I X.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE,
L I S E T T E.

L I S E T T E.
L E baron d'Albikrac...

O R O N T E *bas.*
Enfin ma tâche est faite ;

Respirons.

L I S E T T E.
Ah, Madame, il n'est rien plus galant !

O R O N T E.
Ces messieurs les barons font valoir le talent,
Ce sont gens du bel air.

L A T A N T E.
Vous avez de l'ombrage ;

O R O N T E.

Madame.

L A T A N T E.
Il ne faut pas m'en dire davantage ;
J'y pourvoirai. Qu'il entre, il faut le recevoir !
(à Angélique.)
Demeurez. Vous, Lisette, ayez soin du mouchoir ;
(*bas à Oronte.*

Nous laisser seul à seul surprendre en confidence ;
Seroit, sans aucun fruit, choquer la bienséance.

O R O N T E

Madame.

L A T A N T E.
Sans cela, j'aurois sù prendre soin
De n'avoir pas ma nièce avec nous pour témoin !
Du moins, tenez-vous sûr, quand je le pourrai faire !
Que vous n'aurez jamais ce chagrin.

Pour vous plaire
Je l'essuierai sans peine , & consens que par là...

S C E N E X.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE,
LA MONTAGNE, LISETTE.

LA MONTAGNE *s'adressant à Angélique , &
feignant de la prendre pour sa tante.*

Qui des deux est la tante ? A l'âge la voilà.
Pardonnez, je sçai bien que ce vilain mot d'âge
Aux belles comme vous , tient toujours lieu d'ou-
trage,

Mais il ne vous en fait aucun ; & , tout de bon ,
Vous chercher à deux fois auprès d'une poupon ,
Auprès de cette nièce à peine encore au monde ,
C'est une gloire en vous qui n'a point de seconde.
On m'en avoit bien dit , & j'en trouve encor plus,

ANGELIQUE.

Que dirai-je , ma tante ?

LA MONTAGNE.

A d'autres ces abus.

Ma tante !

LA TANTE.

Je la suis.

LA MONTAGNE.

Et celle-ci, la nièce ?

LA TANTE.

Elle s'est déclarée.

LA MONTAGNE.

Oui , pour me faire pièce ,

Comme provincial vous voulez me sonder ,
Mais ce n'est pas à moi qu'on en baille à garder

LA TANTE.

Qu'on ne vous trompe point,

142 LE BARON D'ALBIKRAC,
L A M O N T A G N E.

Quoi, vous seriez la tante ?

L A T A N T E.

Moi-même.

L A M O N T A G N E.

Je ne sçai si le diable me tente,
Mais je sçai qu'il me fait vouloir que cela fût.
Ah, quel plaisir alors de s'aimer but à but !
Car ne pouvant causer qu'un mal de cœur extrême,
Tel qu'on l'auroit pour vous, vous l'auriez tout de
même ;

Mal de cœur en amour est un drôle de mal.
Mais qui de notre tante est donc l'original ?
Sans railler, est-ce vous ?

L A T A N T E.

Je ne suis point surprise
De vous voir affecter exprès cette méprise ;
Vous êtes obligeant, & me voulez flatter.

L A M O N T A G N E.

Non, ma foi, j'enrageois d'avoir lieu de douter ;
Et déjà je songeois à trouver quelque adresse
Pour planter là la tante, & donner sur la nièce.

L A T A N T E.

Ma nièce est-elle si ..

L A M O N T A G N E.

Chacune vaut son prix ;

Mais enfin.

A N G E L I Q U E *bas à Lisette.*

Est-il fou de s'être ainsi mépris ?

L I S E T T E.

Le beau jeune seigneur ! Qu'il est bien fait !

L A M O N T A G N E.

Ma mere

A pris aussi, dit-on, grand plaisir à me faire,
Et je m'en suis senti, car certain air gaillard
Que j'ai d'elle hérité, me rend tout égrillard.
Je vous divertirai, belle tante, Ah, ma nièce !

C O M E D I E. 143

Il faut céder , la tante est la même jeuneſſe ,
Certains traits enfantins, doux, mignons, délicats...

L A T A N T E.

Ne me louez point tant.

L A M O N T A G N E.

Je ne vous louerois pas ;
Vous que je vois briller comme fleur printanière ?
Dieu me ſauve , il n'eſt point... Montrez-vous par
derrière ,

Vous êtes encor mieux , & ſi propre à charmer ,
Qu'il ne faut point vous voir afin de vous aimer ,
Le port beau, l'air poupin. J'en tiens, & ſans remède
Quelle taille !

L A T A N T E.

Il en eſt qui l'ont un peu plus laide.

L A M O N T A G N E.

Comment diable ! Et de plus de cinquante carats.

L I S E T T E.

Qu'il a d'eſprit, Madame !

L A M O N T A G N E.

Ah ! L'on n'en doute pas.

L A T A N T E à Oronte.

Vous êtes tout rêveur.

L A M O N T A G N E

J'euffe eu peine à m'en taire
Si vous ne l'euffiez dit. Rêve-t-il d'ordinaire ?
C'eſt un mal de chagrin dont je crains les accès.

L A T A N T E.

Il eſt à pardonner quand on a des procès.

L A M O N T A G N E.

Monſieur en a ? Tant pis. Monſieur eſt de province ?

O R O N T E.

Auvergnac.

L A M O N T A G N E.

On prétend votre nobleſſe mince ;
Et vous venez ici la réhabiliter ?

144 LE BARON D'ALBIKRAC ;
O R O N T E.

Je crains peu que l'on songe à m'en inquiéter ;
L A M O N T A G N E.

J'en connois , soi disant issus de haute race ,
Nobles comme le roi , qu'on remet dans la crasse ;
Parmi de vieux papiers abandonnés aux rats ,
Ils ont beau la plûpart dénicher des contrats ,
Leur gentilhommerie étant toute en paroles ,
Ne se trouve de poids qu'à celui des pistoles :
A nous autres barons qu'on voit hors du commun ;
On n'a pas dit un mot , moins à moi qu'à pas un.
Aussi , par tout le bruit de ma noblesse craque ,
Mon pere étoit Kerling , & ma mere Albkraque ;
Deux familles , pensez , d'éclat & de renom.
Qu'on s'informe , on verra si quelqu'un dira non.

L A T A N T E *bas à Oronte.*

Vous n'avez pas sujet...

L A M O N T A G N E.

Je vous trouve inquiète ,
Est ce que vous craignez de me sembler mal faite ?
Ma foi , quand tout exprès pour me rotir d'amour ,
L'ouvrier qui vous fit vous auroit faite au tour ,
Qu'il auroit compassé , pour me rendre tout vôtre ;
Chaque connexité d'un membre avecque l'autre ,
Vous ne me plairiez pas davantage , & déjà
J'enrage d'être au point dont mon pere enragea ;
Car on tient que deux jours après son mariage
Il s'en mordit les doigts.

A N G É L I Q U E.

Lifette , il n'est pas sage.

L I S E T T E.

C'est un homme enjoué. Qu'il est divertissant !
L A T A N T E *à la Montagne qui lui avoit parlé bas :*
Rien ne nous presse encor.

L A M O N T A G N E.

Je suis un peu pressant
Mais à voir tant d'apas qui feroit moins la presse !

Ee

COMEDIE. 145

Et puis, quand on va droit, sans entendre finesse,
Et que l'un, à-peu près, est de l'autre le fait,
On dit que le plutôt vaut le mieux.

L I S E T T E.

En effet.

L A T A N T E.

On y doit un peu plus songer que vous ne faites.

L A M O N T A G N E.

Gai comme je le suis, vous dans l'âge où vous êtes ;
Selon que je me sens fortement dans vos lacs,
Nous aurons quantité de petis Albikracs,
Ma tante.

L A T A N T E.

Pour le moins épargnez une fille,
Vous la faites rougir.

L A M O N T A G N E.

Elle en est plus gentille.

Quant à moi, j'aime à voir ce vermillon subit
Dont, en baissant les yeux, la friponne sourit ;
Il faut les faire à tout. Mais ; mon aimable tante,
Voyons votre maison, sa propreté m'enchanté ;
Et si j'en puis juger par cet appartement...

L A T A N T E.

Vous n'y trouverez pas ce que...

L A M O N T A G N E.

Sans compliment ;

Agréé que je sois votre écuyer.

L I S E T T E.

Madame

A dans son cabinet ce qui peut ravir l'ame,
Il vous faut, tout au moins, deux heures pour le voir ;

L A T A N T E.

Quelque autre jour :

L A M O N T A G N E.

Ah, non.

L A T A N T E *bas à Oronte.*

Je suis au désespoir ;

G

146 LE BARON D'ALBIKRAC ;
Ne vous chagrinez point, mon cher, je vous en prie !
Si je donne la main...

L I S E T T E *ouvrant une porte.*

Par cette galerie.

L A T A N T E,

Suivez-nous.

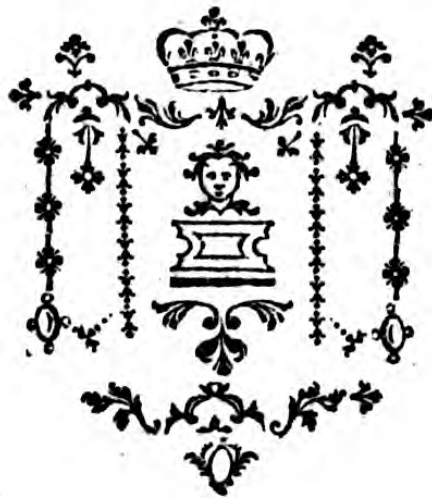
O R O N T E *à Angélique.*

En suivant , éloignons-nous un peu.

L I S E T T E *à Oronte.*

Profitez du moment , on vous donne beau jeu.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LEANDRE, LISETTE.

LEANDRE.

NOs amans à leurs feux vont trouver peu d'obstacles ,

Notre nouveau baron fait pour eux des miracles ,
Et de ce cabinet qu'il apelle enchanté ,
Je suis exprès sorti pour rire en liberté.

La tante a beau vouloir faire un pas vers Oronte ,
Il a pour l'arrêter toujours un nouveau conte ;
Et sur chaque tableau la faisant haranguer ,
Il la force à l'ouïr , ensuite extravaguer.

Ainsi pour nos amans point de tante importune.

LISETTE.

Ce n'est pas là pour elle une grande infortune.

S'il la prive d'Oronte , au moins , d'une douceur ,
De moment en moment , il lui flatte le cœur ;
Mais quand elle vous tient à l'écart l'un ou l'autre ,
Il n'est point de plaisir qui soit égal au vôtre ,
Vous passez votre temps à ravir ?

LEANDRE.

Justement ,

Oronte en a tâté.

LISETTE.

Très-copieusement.

Jamais on ne souffrit de si longue torture.

LEANDRE.

Il m'a dit en deux mots toute son aventure.

LISETTE.

Quand dans le cabinet il vous a parlé bas ,
J'ai bien crû qu'avec vous il ne s'en taisoit pas.

148 LE BARON D'ALBIKRAC ;

LEANDRE.

Tu fais le guet pour eux , & les laisse surprendre ?

LISETTE.

Quand le malheur en veut , on a beau s'en défendre.

Oronte étant entré , j'ai couru promptement
Pour rejoindre la tante en son appartement ;
Mais par sa défiance elle a trompé la nôtre ,
J'ai pris un escalier , elle venoit par l'autre.

LEANDRE.

Oronte cependant tombe en de bonnes mains ?

LISETTE.

Qu'il s'en tire , s'il peut..

LEANDRE.

C'est comme tu le plains ?

LISETTE.

Si tant de charité pour lui vous inquiète ,
Faites le tour d'ami , son affaire vaut faite ,
La tante vous adore , & vous préférera.

LEANDRE.

Elle m'aime ?

LISETTE.

Hier encor son cœur en soupira ;

Et dans ce que de vous sans cesse elle me conte ,
Vous l'emportez en tout de bien loin sur Oronte ;
Jamais homme à ses yeux ne parut si parfait.
Vous rêvez ?

LEANDRE.

Je cherchois quel grand crime j'ai fait ;

Pour se trouver aimé d'une vieille , & lui plaire ,
Il faut avoir du moins assassiné son pere.
Si la tante avec moi s'expliquoit sur ce ton ,
Je la divertirois de la bonne façon.

S C E N E II.

ANGELIQUE, LEANDRE, ORONTE,
L I S E T T E.

V OUS vous êtes enfin échappés ?
L E A N D R E.
O R O N T E.

La peinture
Nous prête ce bonheur fort grand, pourvu qu'il dure ;
Mais monsieur le baron nous le fait espérer ,
Il paroît n'être pas encor las d'admirer ;
Dix ou douze portraits qu'il voit l'un après l'autre ;
Faisant son entretien , ont assuré le nôtre ;
Ils sont tous de la tante , & vous pouvez juger
Si le bien qu'il en dit a de quoi l'engager.
Les louant trait pour trait il lui chatouille l'ame ;
Elle peut à son gré favoriser sa flamme ,
Nous l'en avons laissée en pleine liberté.

A N G E L I Q U E.
J'en serai querellée.

L I S E T T E.
Et moi , de mon côté ;
Mais n'importe.

L E A N D R E.
Il est vrai qu'il lui doit être rude
Qu'on lui donne si tôt sujet d'inquiétude.
Puisqu'Oronte est pour elle un amant déclaré ;
C'est mal faire sa cour que s'être retiré ;
Elle en murmurerà.

A N G E L I Q U E.
Je le vois fort à craindre.

O R O N T E.
Mon malheur est fort grand , mais je n'ose m'en
plaindre ,

150 LE BARON D'ALBIKRAC,
Il me vient d'une part qui m'est trop à chérir ;
Pour craindre d'essuyer ce qu'il faudra souffrir.

A N G E L I Q U E.

Que faire, où la rencontre étoit si surprenante ?

L E A N D R E.

Soutenir qu'il vouloit cajoler la servante,
Et qu'accourue au bruit vous lui faisiez leçon.

A N G E L I Q U E.

Mais je ne querellois en aucune façon,
Et même elle m'avoit en entrant écoutée.

L E A N D R E.

Qu'il soit donc chevalier de la dame enchantée,
Car c'est enchantement qu'aimer à soixante ans.

O R O N T E.

Vous me raillez ? Chacun peut être aura son tems ;
Que sçait-on ?

L I S E T T E à Oronte.

Pour le moins il a cet avantage,
Que si pour notre tante il surcroit le breuvage,
Ma foi, vous tireriez votre poudre aux moineaux ;
Il vous supplanteroit.

L E A N D R E.

Voyez ce que je vaux ;
Mon étoile est heureuse, & c'en est une marque.

O R O N T E.

C'est une rude mer que celle où je m'embarque,
Mais je ne compte à rien tout ce que je prévoi,
Pour vû que cette belle ait du panchant pour moi,
Qu'elle daigne à mon feu permettre l'espérance.

A N G E L I Q U E.

J'y voi beaucoup d'ardeur ; s'il a de la constance,
D'une ame généreuse il peut tout espérer.

O R O N T E.

C'est de quoi cet ami pourroit vous assurer,
C'est un autre moi-même, il voit toute mon ame ;
Pour plus de sûreté d'une éternelle flamme,
Souffrez que devant lui je vous donne ma foi,
Qu'il en soit le garant.

COMEDIE.
L I S E T T E à *Angélique.*

151

Donnez.

ANGELIQUE *donnant la main à Oronte.*

Je la reçois ;

Et pourvû que toujours & sincere & constante
Elle soutienne en vous...

LEANDRE.

Prenez garde , la tante...

ANGELIQUE.

Ah , dieux !

ORONTE.

Ne craignez rien , & me laissez parler :

S C E N E III.

LA TANTE *dans le fonds du théâtre.*

ANGELIQUE , LEANDRE ,
ORONTE , LISETTE.

ORONTE.

A *Vant qu'un an ou deux se puissent écouler ;*
Vous aurez une grande & longue maladie,

ANGELIQUE.

Quel présage !

ORONTE.

S'il faut encor que je le die ;

Cet angle qui se ferme à traits presque tirés ,
Est la mort d'un parent dont vous hériterez.

ANGELIQUE.

Bon cela.

ORONTE.

De ce bien vous ne jouirez guère ;

Car cette ligne jointe à ce triangulaire ,
Est pour vous , tôt après , la marque d'un couvent ;

ANGELIQUE.

Ma tante pour le moins m'en parle fort souvent ;

G 3

152 LE BARON D'ALBIKRAC ;
Je le croirois , selon que j'aime peu le monde :

LEANDRE.

Pensez-vous qu'au couvent cette ligne réponde ?

ORONTE.

Celle-ci qui s'étend le dénote encore mieux.

LATANTE.

Que lui prédisez vous ici de curieux ?

Du destin qui l'attend veut-elle être éclaircie ?

ORONTE.

J'ai pris jadis leçon sur la chiromancie ,
Et je la débitois , sans doute , en écolier.

LATANTE.

Mais que lui trouvez-vous de plus particulier ?

ORONTE.

Qu'elle court grand hazard d'être religieuse.
Je voi de certains traits...

LATANTE.

Qu'elle seroit heureuse !

Si j'étois à son âge , il est sûr. . .

LISETTE.

Ecoutez.

LATANTE.

On a dans le couvent la paix de tous côtés ;
Au lieu que dans le monde , inquiète , jalouse ;
Souvent prendre un époux , c'est la mort qu'on
épouse.

ANGELIQUE.

Il en est donc beaucoup qui cherchent à mourir ?

LATANTE.

Depuis quand sur l'hymen tçavez vous discourir ?
Vous m'apprendrez bientôt comme il faut qu'on le
nomme.

LEANDRE.

Ce monsieur le baron paroît bien honnête homme.

LATANTE.

Toujours quelque enjouement à son discours est joint.

LEANDRE.

Son humeur me plaît fort.

COMEDIE. 153
L A T A N T E.

Il ne se contraint point,
Il dit tout ce qu'il pense.

O R O N T E.

Il vous a tôt quittée ?

L A T A N T E.

Je croi que de tableaux il a l'ame enchantée,
Il ne s'en peut saouler.

L E A N D R E.

Il est encor là haut ?

L A T A N T E.

Je vais l'y retrouver.

L E A N D R E.

Ah ! Sans doute, il le faut.

L A T A N T E.

Seulement un quart d'heure allez tenir ma place

(*bas à Oronte.*)

Pour causer avec vous voyez que je les chasse

(*haut à Léandre.*)

Je vous irai rejoindre.

O R O N T E.

Ah ! Madame, songez.

L E A N D R E.

Mais le baron dira que vous le négligez ?

L A T A N T E.

La franchise n'aura jamais rien qui le blesse.

(*bas à Oronte.*)

Dites à votre ami qu'il emmene ma niece.

L E A N D R E *bas à Oronte.*

Vous avez de l'esprit, tirez-vous d'embarras.

Pour moi...

O R O N T E.

De grace, ami, ne m'abandonnez pas.

L E A N D R E.

Je me rendrois suspect à m'en vouloir défendre.

Il faut...

L A T A N T E *à Angélique.*

Faites pour moi compagnie à Léandre.

154 LE BARON D'ALBIKRAC ;
ANGÉLIQUE.

Si l'on peut le sçavoir, qu'est-ce qu'on en dira ?
Aller seule avec lui !

L A T A N T E.

Lifette vous suivra.

Vous êtes scrupuleuse.

O R O N T E.

Ah , détestable tante !

S C E N E I V.

L A T A N T E , O R O N T E.

L A T A N T E.

J E croi que vous devez avoir l'ame contente ,
Du moins, pour vous marquer une tendre amitié ;
Je fais assez pour vous.

O R O N T E.

C'est trop de la moitié.

Que dira le baron ? Que croira votre nièce ?

L A T A N T E.

La bonne créature est simple & sans finesse ;
Pour l'autre , le ménage offre assez d'embarras ;
Pour m'avoir donné lieu de faire ce faux pas,
J'ai supposé quelque ordre oublié par mégarde ;
Et prié le baron de n'y prendre point garde ;
Que je ne le quittois que pour un seul moment ;
Il est libre , & veut bien voir agir librement.
Et puis , quand cette faute iroit jusqu'à l'extrême ;
On se pardonne tout, manquant pour ce qu'on aime.

O R O N T E.

Madame.

L A T A N T E.

Tout de bon , s'il faut ouvrir mon cœur ,
Dans votre procédé je vois tant de candeur ,

Tant d'honnêteté jointe à l'ardeur la plus sage,
 Que pour quelque repos que m'offre le veuvage,
 Je ne me croirois pas être digne du jour,
 Si je désespérois plus long tems votre amour.
 Perdez donc ce chagrin que votre front déploie;
 Vous voulez m'épouser ? J'y consens avec joie,
 Votre peine, par-là, trouve une heureuse fin.

O R O N T E.

Madame, à tant de gloire élever mon destin !
 Mais que dis-je, insensé ? C'est bien mal me con-
 noître,

Vous êtes généreuse, & je dois aussi l'être.
 Le baron d'Albikrac charmé de vos appas,
 Vous mettra dans un rang où je ne vous mets pas,
 Vous en puis-je, sans crime, envier l'avantage ?

L A T A N T E.

Je vous l'ai déjà dit, vous avez de l'ombrage ;
 Mais, pour vous en guérir, il nous faut sans façon
 Faire épouser ma nièce à monsieur le baron.
 De quoi se plaindra-t-il ? Elle est jeune, assez belle.

O R O N T E.

Ce n'est point mal pensé ; mais répondez-vous d'elle ;

Vous lui faites, sans cesse, un monstre de l'amour ;
 Et je crains... L A T A N T E.

Agissons chacun à notre tour.

Tirez-la quelquefois à l'écart, & lui dites
 Que le baron me choque avecque ses visites,
 Et que, s'il lui plaisoit, vous pourriez m'obliger
 A souffrir que pour elle il voulût s'engager.
 Je favoriserai toutes vos confidences.

O R O N T E.

C'est agréablement flatter mes espérances ;
 Je n'épargnerai rien afin de la toucher,
 Mais il ne faudra pas d'abord l'effaroucher.
 Comme sans intérêt je lui ferai connoître
 Qu'une fille se perd à vouloir toujours l'être.

156 LE BARON D'ALBIKRAC ;

Le tems fera le reste ; & , prenant toujours soin.

L A T A N T E.

Donnez-vous tout le tems dont vous aurez besoin,
Prenez la plus commode & la plus sûre voie,
Vous ne m'en verrez point retarder votre joie ;
Je vous aime , & , pour prix d'un zele si discret,
Je vous puis aisément épouser en secret.

O R O N T E *bas.*

M'épouser en secret ! me voilà bien , courage.

L A T A N T E.

Ce soir nous signerons , demain le mariage,
Chez moi je suis maîtresse , & , l'hymen contracté,
Lisette étant pour nous , tout est en sûreté.
Quoi , vous en soupirez ?

O R O N T E.

Ah , douceurs imparfaites !

Que ne me parliez vous tantôt comme vous faites ?
Mon amour n'eût alors fait scrupule de rien ,
Et Léandre jamais ne m'eût parlé du sien.

L A T A N T E.

Léandre m'aimeroit ?

O R O N T E.

D'une amour éperdue.

L A T A N T E.

Cet aveu me surprend.

O R O N T E.

Ah ! Madame , il me tue.

L A T A N T E.

Depuis quand savez-vous que j'ai touché son cœur ?

O R O N T E.

Trop tard pour mon repos , trop tôt pour mon malheur.

Tantôt à l'impourvû vous sçavez que Léandre
Dans votre cabinet nous est venu surprendre.
Là voyant le baron , plein d'un secret dépit ,
Est ce là quelque amant pour madame , a t il dit ?
Ayant pris la chose , *Ah ! Malheureux , je l'aime* ;

A-t-il continué, cent fois plus que moi même ;
 Et si mon triste espoir n'est par vous affermi,
 Oronte, c'en est fait, vous n'avez plus d'ami.
 Je vous cachois toujours cette ardeur violente,
 Mais, plus j'approche d'elle, & plus elle s'augmente,
 Où je ne la vois point je ne fais que languir.

A ces mots, je n'ai pû retenir un soupir,
 Ni m'empêcher de dire en faveur de ma flame ;
 Que vous sçaviez déjà le secret de mon ame.
 Vous m'avez prévenu ? Soyez amant heureux,
 M'a-t-il dit ; c'est à moi de céder à vos feux.
 Quels qu'en soient les ennuis, vous n'avez rien à
 craindre,

Je mourrois mille fois plutôt que de m'en plaindre,
 Plûtôt que d'avouer ce que souffre. Alors,
 Faisant sur sa douleur de violens efforts,
 Il a couru vers vous, & parlé de peinture.

L A T A N T E.

Vous craignez plus pour lui peut-être qu'il n'endure ;
 Je sçaurai son secret.

O R O N T E.

Il voudra le cacher,
 Je le connois, en vain vous croirez l'arracher.
 Tandis qu'il languira d'ennuis, d'inquiétude,
 A démentir sa peine il mettra son étude ;
 Feignant d'être content...

L A T A N T E.

Nous croirons qu'il le soit.

O R O N T E.

Le puis-je avec honneur, Madame, il en mourroit.
 Comme on ne m'a jamais imputé de bassesse...

L A T A N T E.

Soit pour vous, soit pour lui, voyez toujours ma
 nièce,

A l'hymen du baron ; mais le voici.

O R O N T E *bas.*

J'en tiens

Si Léandre...

S C E N E V.

LA MONTAGNE, LA TANTE,
ANGELIQUE, LEANDRE,
ORONTE, LISETTE.

LA MONTAGNE *bas à Léandre.*

Suffit, je vais rompre les chiens ;
(*haut à la tante & à Oronte.*)

Quoi, tous deux tête à tête ?

LA TANTE.

Est-ce un sujet de blâme ?

ORONTE.

Dans ce lieu, par hazard, j'ai rencontré Madame
Qui parloit pour affaire à quelqu'un de ses gens.

LA MONTAGNE.

Diable, que vous savez bien prendre votre temps !
Ces tristes songes-creux valent pis que les autres.
N'importe, vous avez vos desseins, nous les nô-
tres ;

Et chacun a les siens en son particulier.

Courage, rira bien qui rira le dernier.

LA TANTE *à la Montagne.*

En désespérez-vous ?

(*bas à Lisette.*)

Si tu favois, Lisette. . .

LA MONTAGNE.

J'ai toujours bon espoir, & connois ma planette ;
Sans rien dire, pourtant, je voi ce que je voi,
Mais, patience.

LA TANTE.

Enfin, vous vous plaignez de moi ;

COMEDIE.

159

LA MONTAGNE.

Hé, non pas tout-à fait, mais il faut laisser faire.
Tout vient avec le temps.

LA TANTE *bas à Lisette.*

Voi Léandre se taire,

Qu'il est chagrin!

LA MONTAGNE.

Toujours quelque mot en passant
A votre confidente.

LA TANTE.

Il est fort innocent.

LA MONTAGNE.

Au diable qui s'y fie. Entre vous autres belles,
Mille cœurs friponnés passent pour bagatelles;
Et de vos yeux malins si j'en crois le fracas,
La multiplicité ne vous en déplaît pas.
Sur monsieur l'Auvergnac vous faites fond, mais
baste.

LA TANTE.

C'est à tort que...

LA MONTAGNE.

Vos yeux ont je ne sai quel faste,
Un certain aigre doux si savoureux pour moi,
Que je pâme d'amour si tôt que je vous voi.
Quand nous marierons nous, ma Reine, sur mon
ame,
Je n'en puis plus.

LA TANTE.

Il faut modérer votre flamme.

LA MONTAGNE.

Sans cesse, auprès de vous, le cœur me fait tic tac:
Tâtez.

LA TANTE.

Ah!

LA MONTAGNE.

Vous craignez ce diable d'Auvergnac?

160 LE BARON D'ALBIKRAC ;
LA TANTE.

Mais s'il vous entendoit ?

LA MONTAGNE.

Hé bien , ai-je à lui plaire ?

Je m'en ris.

ANGÉLIQUE à Oronte qui l'avoit
entretenu tout bas.

Non , Monsieur , il n'est pas nécessaire.

LA TANTE à Angélique.

Qu'est-ce qu'il vous propose ?

ORONTE.

Un seul tour de jardin ;

Mais elle en fait scrupule.

LA MONTAGNE.

Ah ! C'est jouer au fin ;

LA TANTE à Angélique.

Vous y pouvez aller.

LA MONTAGNE.

Je découvre la pièce.

Ce qu'il sent pour la tante , il le dit à la nièce ,

Et ne pouvant ici parler comme il l'entend ,

La confiance marche :

LA TANTE.

Il est persécutant !

Quoi , toujours soupçonner ?

LA MONTAGNE.

Bon pied , bon œil , ma tante ;

Je ne saurois avoir l'ame trop surveillante ;

Et , comme sans dessein il ne peut s'éloigner ,

Au jardin , tout exprès , je vais l'accompagner ;

S'il raisonne , du moins je saurai qu'il raisonne.

ORONTE.

Je ne l'entretiendrai que de votre personne ,

De ce que vous valez.

LA MONTAGNE.

Sans vanité , je croi

Qu'il est quelques Barons plus mal taillés que moi ;

Ce port, cette action ? Ah, ma tante très-chère,
Si vous connoissiez bien tout ce que je fais faire...
Mais ils sortent, ma foi, je veux suivre leurs pas.

LA TANTE à *Lisette*.

Allez avec ma nièce, & ne la quittez pas.

SCENE VI.

LA TANTE, LEANDRE.

LA TANTE voyant que *Léandre*
veut sortir.

LEANDRE, me laisser pour une promenade ?

LEANDRE.

J'admirois du Baron la plaisante boutade,
Et voulois voir la fin de tout ce différend.

LA TANTE.

Vous êtes bien secret.

LEANDRE.

Moi !

LA TANTE.

Cela vous surprend.

LEANDRE.

J'écoute le reproche, & n'en fais point la cause.

LA TANTE.

Hé, j'en avois déjà soupçonné quelque chose,
Mais mon sexe...

LEANDRE.

De quoi me voulez-vous parler ?

LA TANTE.

Un homme quand il veut fait bien dissimuler !
Vous ne m'aimez donc pas ?

LEANDRE.

Moi, Madame ?

LA TANTE.

Vous-même.

162 LE BARON D'ALBIKRAC ;

LEANDRE.

Si, sans en rien savoir, il se peut que l'on aime . . .

LATANTE.

Que vous êtes injuste ! On me l'avoit bien dit
Qu'à feindre on n'eut jamais tant d'adresse & d'es-
prit.

LEANDRE.

Mais qui donc vous a fait ce rapport de ma flamme ?

LATANTE.

Celui qui comme vous voit au fond de votre ame,
Votre ami.

LEANDRE.

Quoi, ces feux, ces amours prétendus,
Vous les savez d'Oronte ?

LATANTE.

Oui, de lui ; mais bien plus ;
Il m'a dit qu'ayant sù combien je lui suis chere,
Vous prétendiez pour lui renoncer à me plaire,
Mourir plutôt cent fois d'un désespoir jaloux . . .

LEANDRE.

Madame, Dieu me damne, il se moque de vous ;
Je n'y pensai jamais.

LATANTE.

Vous le voulez bien dire.

Mais . . .

LEANDRE.

Où donc en pourroit être le mot pour rire ?
Je dis ce qu'il faut croire.

LATANTE.

A quoi bon affecter
De nier un amour dont je ne puis douter ?

LEANDRE.

Vous le devez pourtant.

LATANTE.

C'est vous trahir vous même ;
Ne vous obstinez point . . .

LEANDRE.

Enfin donc je vous aime !

L A T A N T E.

Quand d'Oronte aujourd'hui je n'aurois pas appris
Combien d'amour pour moi vous vous sentez épris;
Vous m'en avez tant dit ce matin même encore,
J'ai tant vu dans vos yeux que votre cœur m'adore,
Que le mien de vos feux jamais ne doutera.

L E A N D R E.

J'ai dit, vous avez vu tout ce qu'il vous plaira,
Mais je ne vous aimai cependant de ma vie.

L A T A N T E.

Vous ne m'aimez pas ?

L E A N D R E.

Non, & n'en ai point d'envie!

L A T A N T E.

Le terme est un peu fier, & même injurieux;
Mais j'en sai le motif, & vous en aime mieux.

Qui peut à son ami sacrifier sa flamme,
S'il étoit marié, chériorit bien sa femme.

Peut-on assez louer cet effort de vertu ?

L E A N D R E.

Mais je vous parle net.

L A T A N T E.

Vous vous êtes trop tû ;

C'est d'où vient tout le mal, mais j'y vois du remède.

Sans trop en murmurer, ce cher ami vous cède;
Et même, s'il vous faut dire tout aujourd'hui,
J'ai du penchant pour vous beaucoup plus que pour lui.

L E A N D R E.

Est ce en dépit des gens que selon son envie...

L A T A N T E.

Non, mais en dépit d'eux on prend soin de leur vie ;

Et souffrir votre mort pouvant vous secourir...

L E A N D R E.

Et faites-moi l'honneur de me laisser mourir.

164 LE BARON D'ALBIKRAC ;

LA TANTE.

Si quelques jours encor votre amour se veut taire,
Différons, j'y consens ; mais vous aurez beau faire,
Il faudra, malgré vous, enfin le déclarer.

LEANDRE *bas.*

Si quelque adroit détour ne m'aide à m'en tirer,
Elle m'accablera. Madame, quand Oronte
De mon amour pour vous vous a fait le beau conte,
Ne lui parliez-vous point de l'épouser ?

LA TANTE.

Dès demain ;

S'il l'eût pu consentir.

LEANDRE.

Vous l'offrirez en vain ;

Je ne m'étonne plus s'il a joué d'adresse.

LA TANTE.

Seroit il marié ?

LEANDRE.

Non pas, mais...

LA TANTE.

Hé bien, qu'est-ce ?

LEANDRE.

Ce seroit le trahir que vous en dire plus.

LA TANTE.

De grace.

LEANDRE.

Je ne puis m'expliquer là-dessus ;

Il romproit avec moi, s'il avoit pu l'apprendre.

LA TANTE.

Je n'en parlerai point.

LEANDRE.

Je crains trop...

LA TANTE.

Non, Léandre ;

Croyez-moi.

LEANDRE.

Vous vouliez récompenser son feu ?

La chose est impossible, il est votre neveu.

COMEDIE.
LA TANTE.

165

Mon . . .

LEANDRE.

Il m'a fait cent fois jurer de vous le taire.

LA TANTE.

Quoi, vous dites . . .

LEANDRE.

Qu'Oronte est fils de votre frere ;

Qui laissant ce pays pour l'Angleterre, aima

La comtesse d'Uspek qu'à son tour il charma.

De leurs amours secrets ce fruit serra la chaîne ;

Mais au moins songez bien . . .

LA TANTE.

N'en soyez point en peine.

Allons les retrouver. Mais si vous m'aimiez ?

LEANDRE.

Non ;

Madame, vous savez que j'agis sans façon.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

ORONTE, LISETTE.

ORONTE.

Puisqu'il faut essuyer encor cette corvée ,
Sois témoin de quel air ma flamme est éprou-
vée.

Ne quitte point , Lisette , & demeure avec nous.

LISETTE.

Vous ne vous fentez pas d'un si cher rendez vous ?
Vos yeux brillent de joie.

ORONTE.

Elle est étincelante.

Mais n'as-tu point appris ce que me veut la tante ?

LISETTE.

Non ; je sai seulement qu'elle m'a dit tout bas
Qu'à vous prendre à quartier je ne manquasse pas,
Qu'avec vous du jardin ici je me rendisse.

ORONTE.

De ses jaloux soupçons il faut fuir la malice.
Le refus d'y venir pourroit les éveiller.

LISETTE.

Ma foi , nous n'avons pas trop sujet de railler.
Dans la rage d'amour où son penchant l'engage ;
Quoi que pour l'éblouir vous mettiez en usage ,
Elle vous va ferrer le bouton de bien près.

ORONTE.

Mais ayant fait Léandre épris de ses attraits ,
Cette amorce jettée au moins saura suspendre . . .

LISETTE.

C'est vous être fort mal adressé qu'à Léandre ;

Ce jeu déjà lui semble un ennuyeux parti.

ORONTE.

Je ne fai pas encor comme il en est sorti ,
Seulement tout riant , sans marques de querelle ,
Il est venu nous joindre au jardin avec elle ,
Et m'a dit en passant que je l'avois joué.

LISETTE.

Croyez qu'il vous aura tout franc défavoué.

ORONTE.

Qu'importe ? J'aurai droit de soutenir , sans cesse ;
Qu'il immole à mon feu la douleur qui le presse ,
Et qu'ainsi je serois & sans cœur & sans foi ,
Si je faisois pour lui moins qu'il ne fait pour moi.
Mais la voici.

SCENE II.

LA TANTE, ORONTE.

LISETTE,

LA TANTE,

Jugez si ma joie est la vôtre
Quand je fausse pour vous compagnie à tout autre.
Du jardin , tout exprès , j'ai sù me dérober.

ORONTE.

Aussi Lisette fait...

LA TANTE.

Que vous savez fourber.

ORONTE.

Moi ?

LA TANTE.

Ne craignez rien d'elle , elle est ma confidente.

ORONTE.

Léandre aura nié l'ennui qui le tourmente ?

168 LE BARON D'ALBIKRAC ;
L A T A N T E.

A quoi bon avec moi faire trop le discret ?
De tout votre artifice il m'a dit le secret.
Un obstacle importun dont votre amour s'étonne ;
Vous faisoit m'abuser , & je vous le pardonne ,
Pourvu que l'amitié dont le nœud vous unit,
Ne s'aigrisse de rien de tout ce qu'il m'a dit.

O R O N T E.

Madame , je ne fais ce qu'il vous a pu dire ;
Mais je fai sûrement que pour vous il soupire ;
Et qu'il mourroit plutôt que vous l'avoit appris.

L A T A N T E.

On fait l'amour à Londres aussi bien qu'à Paris.

O R O N T E.

Qu'il s'y fasse , qu'aura cet amour qui me touche ?

L A T A N T E.

Je ne veux qu'un seul mot pour vous fermer la bouche.

La comtesse d'Uspek . . . Vous êtes interdit ?

O R O N T E *bas.*

Léandre m'a joué. Qu'est-ce qu'il aura dit ?
N'étant instruit de rien , je ne fai que répondre.

L A T A N T E.

Hé bien , fai-je la carte , & ce qu'on fait à Londres ?

O R O N T E.

Madame . . .

L A T A N T E.

Elle étoit belle ?

O R O N T E.

Il ne m'est pas permis . . .

L A T A N T E.

Parlez , cela sied bien dans la bouche d'un fils.

O R O N T E *bas à Lisette.*

D'un fils !

L I S E T T E *haut.*

Quoi , jusqu'ici nous avoir fait finesse ;
Monsieur ,

COMEDIE.

169

Monſieur , que vous étiez le fils d'une comteſſe !
Madame , il eſt donc vrai ?

LA TANTE.

Tu vois qu'il en rougit ;
Mon frere en fut épris auffi-tôt qu'il la vit ,
Juge du reſte.

L I S E T T E.

Oronte eſt fils de votre frere ?

LA TANTE.

A l'air dont il m'avoit écrit pour ſon affaire ,
Je pouvois deviner qu'il lui touchoit de près.
Mais ce qui le fait taire , & cauſe ſes regrets ,
C'eſt qu'étant mon neveu , quelque amour qui l'en-

gage ,

L'impoſſibilité ſe trouve au mariage.

ORONTE *bas.*

Le tour eſt d'habile homme , il le faut appuyer.
(*haut.*)

Puiſque vous ſavez tout , je n'ai rien à nier ,
Pour vous cacher mon ſort , j'avois feint que Léan-
dre...

LA TANTE.

Je le ſai , mais d'aimer doit-on pas ſe défendre
Quand on voit que le ſang nous en fait une loi ?

ORONTE.

Hélas ! Combien de fois aime-t-on malgré ſoi ?
Quand je m'en aperçus , ſi vous ſaviez , Madame ,
Les efforts que je fis pour éteindre ma flamme ,
Mais toujours mon penchant plus fort que ma
raison.

De mes ſens contre moi ſoutint la trahiſon.
Jugez de mon malheur par l'expreſſe déſenſe
De vous oſer jamais découvrir ma naiſſance ,
Mon pere , par ſerment , en avoit pris ma foi.

LA TANTE.

Ce m'eſt quelque chagrin qu'il ſe cache de moi ;

H

Vo LE BARON D'ALBIKRAC ;
Mais , comme jusqu'à vous il ne faut pas qu'il
 passe ,
Devant aimer son fils , venez que je l'embrasse ;
La tendresse du sang , eut toujours droit d'agir.

S C E N E III.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE,
L I S E T T E.

A N G E L I Q U E.

QUoi , ma tante , embrasser un homme sans
 rougir ,
Vous qui condamnerez tant toute ardeur indécente !

L I S E T T E.

Voyez le bel oison qui remontre à sa tante.
Vous nous épiez donc ?

A N G E L I Q U E.

J'entrois sans y penser.

L I S E T T E.

Quand on a des neveux on peut les embrasser.

A N G E L I Q U E.

Oronte est le neveu de ma tante ?

L I S E T T E.

Oui , sans doute.

L A T A N T E.

La seule ardeur du sang est celle que j'écoute.
C'est le fils de mon frere , il m'en a fait l'aveu.

A N G E L I Q U E.

Il est donc mon cousin , s'il est votre neveu ,
Et je dois comme vous l'embrasser.

O R O N T E *l'embrassant.*

Ma cousine.

L A T A N T E.

Vous l'embrassez bien fort.

COMEDIE. 171
ANGELIQUE.

C'est que je m'imagine
Qu'il faut, quand on le voit, régaler un cousin.

LA TANTE.

Vous vous êtes bientôt ennuyée au jardin ?

ANGELIQUE.

Comme on médit de tout dans le siècle où nous
sommes,

J'ai craint qu'on ne m'y vît moi seule avec deux
hommes.

Pratiquer vos leçons est mon plus grand souci.

LA TANTE.

Allez dans votre chambre, & nous laissez ici.

Mon neveu m'entretient d'une affaire importante.

ANGELIQUE.

Adieu donc, mon cousin.

ORONTE.

Adieu, belle parente.

LISETTE *bas à Angélique.*

Le cousinage n'est . . .

ANGELIQUE.

Léandre m'a tout dit.

SCENE IV.

LA TANTE, ORONTE,
LISETTE.

LA TANTE.

Ans mentir, vous jouez à lui gâter l'esprit ;
C'est pour le renverser. La flatter d'être belle !

ORONTE.

Et ce qu'elle s'émeut pour une bagatelle ?

H 2

172 LE BARON D'ALBIKRAC ;
L A T A N T E.

Elle a déjà pour soi des soins si complaisans. . .

O R O N T E.

Ah , qu'une fille est sotte à l'âge de quinze ans !

L A T A N T E.

Elle en a près de vingt , & si , quoique je fasse ;
Vous voyez ce que c'est.

O R O N T E.

Vingt ?

L I S E T T E *bas.*

Qu'elle a bonne grace

D'en donner à sa nièce , & de s'en dérober !

L A T A N T E.

Otez-moi d'un scrupule où je viens de tomber :
D'où vient qu'en lui parlant tantôt de votre flamme ,

Vous vouliez qu'elle sût le secret de mon ame ,
Puisque vous étiez sûr que , quoi qu'on fit pour

vous ,
Le sang rendoit l'hymen impossible entre nous.

O R O N T E.

Lorsque l'amour est fort , hélas ! peut-il se taire ?
Ah , pourquoi , suis-je né le fils de votre frere !
Qu'il m'en coûte à la fois de gloire & de bonheur !

L A T A N T E.

Vous vous en faites donc un sensible malheur ?

O R O N T E.

Tel qu'il passe du ciel tout ce que peut la haine.

L A T A N T E.

C'est trop , je ne vous puis plus long temps voir en

peine ,
Consolez-vous.

O R O N T E.

De quoi ?

L A T A N T E.

Ce frere prétendu . . .

O R O N T E *bas.*

Je tremble . . .

COMEDIE.
LA TANTE.

173

Il ne m'est rien.

ORONTE à Lisette.

Ah ! Me voici perdu

LISETTE à la tante.

Votre frere Langlois n'est pas votre vrai frere ?

LA TANTE.

Non. Quand l'hymen joignit & son pere & ma
mere ,

Nous étions déjà nés chacun d'un premier lit ,
Dès l'enfance , par-là , l'amitié nous unit ;
Les noms de frere & sœur l'ont depuis confirmée.

ORONTE.

Lisette.

LISETTE *bas* à Oronte.

M'en voilà pour vous toute alarmée.

Vous l'échapperez belle en parant celui-ci.

LA TANTE.

Donc pour la parenté n'ayez aucun souci.
Lisette ira ce soir nous chercher un notaire ,
Et demain en secret . . . Mais quoi , c'est vous dé-
plaie ?

Le chagrin qui vous prend me le fait assez voir.

ORONTE.

Que ne vous montre t-il où va mon désespoir ?

Vous y seriez sensible , & forcée à me plaindre.

LA TANTE.

Sachons donc le motif qui m'y pourroit contraindre.
Pour le fils de mon frere il n'est point d'embarras . . .

ORONTE.

Ne parlons plus d'un nom qui ne m'appartient pas.
Pour me faire son fils c'est trop user d'adresse ,
Jamais il n'eut d'intrigue avec une comtesse ,
Léandre ne l'a feint que pour vous déguiser.

Qu'Oronte , quoiqu'amant , ne vous peut épouser.

LA TANTE.

Qui l'en empêcheroit ?

174 LE BARON D'ALBIKRAC

ORONTE.

Le malheur qui m'accable.

LA TANTE.

C'est ne rien dire.

ORONTE.

Hélas, que je suis misérable !

LA TANTE.

Mais...

ORONTE.

Contre un téméraire armez votre courroux.

S C E N E V.

LA TANTE, ORONTE, PHILIPIN,
LISETTE.

PHILIPIN.

Monsieur, votre avocat vient d'envoyer chez
vous,

Il dit qu'on se prépare à vider votre affaire.

ORONTE.

Laisse-moi, son succès ne m'inquiète guere,
J'ai bien d'autres soucis.

LA TANTE.

Dites donc ce que c'est.

ORONTE.

Je sai qu'en mon destin vous prenez intérêt,
Mais, de grace, épargnez à l'ennui qui me presse
Ce qu'à taire toujours ma gloire s'intéresse ;
Il suffit que le ciel de mon bonheur jaloux,
Ne veut pas consentir que je sois votre époux.

LA TANTE.

Non, non, c'est trop vouloir m'éblouir de vos ruses,
Sur les ordres du ciel ne cherchez point d'excuses ;
Et, sans tant de détours, pour fuir ce mauvais pas,
Avouez franchement que vous ne m'aimez pas.

COMEDIE.
ORONTE.

175

Je ne vous aime pas ! Que dites-vous , Madame ?
Philipin vous dira ce qu'il fait de ma flamme ,
Combien m'a-t-il oui , tant de nuit que de jour ,
Me plaindre en vous nommant , & soupiner d'a-
mour ?

Il a voulu cent fois en avertir Lisette.

PHILIPIN.

Votre nom prononcé , notre nuit étoit faite.
Mille doux souvenirs , pour le mieux embraser ;
Lui peignoient . . .

LA TANTE.

Pourquoi donc ne me pas épouser ?

ORONTE.

Par un sort si cruel qu'à peine j'en respire.

LA TANTE.

Mais enfin quel est il ?

ORONTE.

Je ne puis vous le dire.

LA TANTE.

Vous ne le pouvez ?

ORONTE.

Non.

LA TANTE.

Ce sont là ces beaux feux ?

De grace . . .

ORONTE *bas à Philipin.*

Ah ! Philipin , secours moi si tu peux ;

Suppose , invente , ments.

PHILIPIN *à Oronte.*

Moi , Monsieur , que dirai-je ?

LA TANTE.

Si bien que le silence est votre privilege ?

Il vous faut bonnement croire sur votre foi.

ORONTE.

Madame.

176 LE BARON D'ALBIKRAC ;

L A T A N T E.

A dieu , Monsieur , vous vous moquez de moi.
Vos secrets sont à vous , & je vous en tiens quitte ;
Mais je vous prie aussi , plus aucune visite.

O R O N T E.

Ah , dieux !

L A T A N T E.

Jamais de vous je n'en veux recevoir !

O R O N T E.

Quoi , vous me priveriez pour toujours de vous
voir ?

Il faut donc que je meure , est ce là votre envie ?

L A T A N T E.

Non , je veux seulement . . .

O R O N T E.

Il y va de ma vie.

L A T A N T E.

Vous ouvrant avec moi vous ne hazardez rien ;

Je vous aime.

O R O N T E.

Il est vrai , je le connois trop bien ;

Mais il m'est si honteux que vous sachiez l'affaire.

L A T A N T E.

Honteux ou non , enfin ce choix seul est à faire ;

Il faut me dire tout , ou ne me voir jamais.

O R O N T E.

Parlez donc à Léandre , il sait tous mes secrets.

S'il se tait , s'il craint trop pour un ami qu'il aime ;

Je pourrai m'enhardir à m'expliquer moi-même ;

J'en chercherai la voie , & fors pour y rêver.

P H I L I P I N *bas.*

La fourbe est commencée , il la faut achever.



SCENE VI.

LA TANTE , PHILIPIN , LISETTE.

LA TANTE.
A-T-on rien vu d'égal au procédé d'Oronte ?

PHILIPIN.

Quelquefois on a peine à surmonter la honte.

LA TANTE.

Ah ! Philipin , di-nous . . .

PHILIPIN.

Léandre fait le tout.

LISETTE.

Penses-tu qu'aisément nous en venions à bout ?

Ils s'entendent l'un l'autre.

PHILIPIN.

Et si je vais trop dire ,

Quand mon dos pâtira , vous n'en ferez que rire.

LA TANTE.

Va , je prens tout sur moi.

LISETTE.

Mais enfin , tu fais bien

Que ton maître consent qu'on ne nous cache rien.

PHILIPIN.

Il est vrai , vous saurez en tout cas me défendre.

LA TANTE.

Ne crains rien.

PHILIPIN.

Oyez donc ce qu'il vous plaît d'apprendre.

Un voyage Breton , fait très-mal à propos ,

Aujourd'hui de mon maître est le trouble-repos.

Pour joindre un ennemi qui tiroit en arrière.

H 5

178 LE BARON D'ALBIKRAC ;

Il s'y fit appeler monsieur de la Rapiere ,
Et sous ce nom d'emprunt sût si bien se cacher ;
Qu'en six jours il trouva ce qu'il venoit chercher .
Il vit son ennemi , le força de se battre ,
Reçut un coup d'épée , & le perça de quatre ;
Et , craignant les prévôts , il fuit , & , sans façon ,
Alla chercher asyle au château d'un Baron .
Le Baron , & ce fut le malheur de mon maître .

L A T A N T E .

On l'appelle ?

P H I L I P I N .

Et par où le pourriez-vous connoître ?
Au fond de la Bretagne avez-vous des agens ?

L A T A N T E .

La naissance en tous lieux fait connoître les gens .

P H I L I P I N .

D'Albikrac . On le tient un des plus galants hommes . . .

L A T A N T E .

Lisette .

L I S E T T E à *Philipin* .

Parle bas ; ce Baron que tu nommes . . .

P H I L I P I N .

Hé bien ?

L I S E T T E .

Avec Léandre il est dans le jardin .

P H I L I P I N .

Ah ! C'est fait de mon maître , & j'en crains bien
la fin .

L A T A N T E .

Tu connois à quel point son intérêt m'engage .
Acheve . .

P H I L I P I N .

Le Baron faisoit alors voyage ,
Une sœur qu'il avoit le reçut au château ,
Fit panser sa blessure , & puis , c'est là le beau ,
En se communiquant tous deux , ils s'enflammèrent . .

Se virent en secret , en secret se parlerent ;
 L'occasion rioit , le diable s'en mêla ,
 Mon maître fit le fou , la dame pullula ,
 La voilà grosse enfin de qui que ce pût être.

L A T A N T E.

Quoi , ne nous dis tu pas que ce fut de ton maître ?

P H I L I P I N.

Je croi qu'à sa grossesse il peut n'avoir pas nui ;
 Mais la belle étoit douce à bien d'autres qu'à lui ;
 Et sur quelques soupçons ayant fait sentinelle ,
 Il entrevit de nuit un galant avec elle ,
 Alors , ne voulant plus en entendre parler ,
 Jusques en Angleterre il alla prendre l'air.
 D'autre part le Baron , dont l'ame est assez fiere ,
 Jura d'exterminer le pauvre la Rapiere ;
 Et sachant au retour ce qui s'étoit passé ,
 Voilà contre son nom un procès commencé.
 Ainsi qu'un vagabon sans feu ni lieu , ni race ;
 La Rapiere est pendu soudain par contumace ;
 Jugez si , quand de tout il nous faut défier ,
 Mon maître en cet état s'oseroit marier.

L A T A N T E.

Je le blâmois d'abord d'abuser une fille
 Dont la gloire intéresse une illustre famille ,
 Mais qui peut écouter deux galans tour-à-tour ,
 Mérite la disgrâce où la plonge l'amour.
 L'honneur sur un seul choix fixe les feux pudiques.

P H I L I P I N.

On se moque aujourd'hui de ces honneurs uniques ;
 Et chacun , comme il peut , vivant sur le commun ,
 C'est n'avoir point d'amant que de n'en avoir qu'un.
 Mais , Madame , cela ne fait point notre affaire.

L A T A N T E.

Il faudroit par amis . . .

P H I L I P I N.

L'a-t-on pas voulu faire ?

Autant de temps perdu. Cè diable de Baron ,

180 LE BARON D'ALBIKRAC,
Quoi qu'on puisse alléguer, ne change point de ton,
Toujours parle de pendre, & rien à l'amiable.

L A T A N T E.

Le voici, je veux voir s'il est si peu traitable.

P H I L I P I N.

Ah! Madame, gardez de lui rien déclarer,
Que mon maître avec vous n'en ait pû conférer.

L A T A N T E.

Va., n'apprehende point que je lui puisse nuire.

P H I L I P I N *bas.*

Il s'en va tout gâter; comment l'oser instruire ?

S C E N E V I I.

L A T A N T E, LA MONTAGNE,
L I S E T T E, P H I L I P I N.

L A T A N T E.
Q U'est devenu Léandre? Il n'est point avec
vous.

L A M O N T A G N E.

Il entretient tout bas votre futur époux,
D'intention, s'entend, car, quoi qu'il se figure,
La consommation n'est pas encor trop sûre,
Jamais on n'a tenu contre les Albikracs.

L A T A N T E.

Je le croi.

L A M O N T A G N E.

Pas trop fou qui suit mes almanachs.

L A T A N T E.

Ils doivent être bons; mais, avant que d'en prendre,
Baron, quand vous aimez, avez-vous le cœur tendre!

L A M O N T A G N E.

Comment tendre ?

L A T A N T E.

Il m'en faut une preuve aujourd'hui.

C O M E D I E. 181

PHILIPIN *bas à la Montagne, sans faire
semblant de lui parler.*

La Rapiere pendu, ta sœur grosse de lui.

L A T A N T E.

Hé quoi, vous hésitez ?

L A M O N T A G N E.

Non, ma poupine veuve,

Ordonnez, j'ai pour vous un cœur à toute épreuve.

L A T A N T E.

Un certain la Rapiere...

L A M O N T A G N E.

Il fut un peu pendu.

Pour avoir...

L I S E T T E *l'interrompant.*

C'est le moins qui lui pût être dû.

Affronter un baron !

L A T A N T E.

Sans doute, il est coupable.

L A M O N T A G N E.

Aussi je vous le fis brancher comme un beau diable,

Vous l'eussiez vû...

L I S E T T E.

Ce fut devant votre château.

Que vous fîtes dresser sa figure en tableau ?

Si jamais il est pris, vous lui ferez grand chere.

PHILIPIN *bas.*

Pour peu qu'il parle encore, adieu tout le mystere.

L A M O N T A G N E *bas.*

Que diable a-t il fait croire, & que dit celle-ci ?

PHILIPIN *à la tante.*

Voir que vous sçachiez tout lui donne du souci.

L A T A N T E *à la montagne.*

D'un affront si cruel le souvenir vous fâche,

Mais les fautes d'autrui ne sont pas...

L A M O N T A G N E.

Ah, le lâche !

La douleur dont m'accable un si dur souvenir...

182 LE BARON D'ALBIKRAC ,
Ami , pour un moment , daigne me soutenir ,
Je n'en puis plus.

(Il fait semblant de se trouver mal , & s'appuie
sur Philipin qui lui conte tout à l'oreille.)

L A T A N T E.

Lifette . il faudroit...

L A M O N T A G N E.

Non , Madame ,

Ce n'est rien.

L I S E T T E à la tante.

Ces malheurs abattent bien une ame ;
Plus la naissance est haute , & plus on les ressent.

L A T A N T E.

Qu'une fille est partout un meuble embarrassant !

L I S E T T E.

Si j'étois que de vous , & que j'eusse une nièce ,
Je sçaurois m'en défaire aussi tôt.

L A T A N T E.

Rien ne presse ;

Voyons auparavant quel sera mon destin.

L I S E T T E

Oronte a sù toucher votre cœur ; mais enfin
Le baron , sans réserve , aspirant à vous plaire ,
Je prendrois le plus sùr.

L A M O N T A G N E *bas à Philipin.*

J'entens , laisse moi faire :

P H I L I P I N *bas à la Montagne.*

Di qu'il sera pendu tout au moins.

L A M O N T A G N E à la tante.

Pardonnez.

Le désordre où mes sens se sont abandonnés.
La douleur m'a d'abord suffoqué la parole.

L A T A N T E.

L'accident est de ceux dont rien ne nous console ;
Et j'avoue...

L A M O N T A G N E.

Il est vrai , je sçai qu'il seroit mieux.

C O M E D I E. 183

Que de honte & d'ennui j'en mourusse à vos yeux,
Mais ma sœur, dont le sexe est moins fort que le
nôtre,
A fait une folie, & j'en ferois une autre.
Vivons donc, s'il vous plaît, nonobstant son délit,
C'est son affaire.

L A T A N T E.

Il faut vous en guérir l'esprit,
Et pour faire finir les ennuis qu'il vous cause,
Avecque la Rapiere accommoder la chose.

L A M O N T A G N E.

Moi, j'accorderois? Vous ne songez donc pas
Que de tous cas vilains, c'est le plus vilain cas?
Comment, dans un château dont l'antiquité brille,
Venir de guet à pens déhoner une fille,
Duper sa prudence à force de douceurs,
De ma sœur qu'elle étoit la faire de nos sœurs,
Et quand il en est saoul lui tourner le derrière?
Ah! Vous serez pendu, monsieur de la Rapiere.

L A T A N T E.

Je sçai qu'il est coupable, & je l'ai dit d'abord,
Mais il est des momens où l'amour est bien fort;
Et pour un peu d'empire usurpé sur son ame,
Le malheureux qu'il est fera...

L A M O N T A G N E.

Pendu, Madame.

A la sœur d'un baron apprendre à provigner!

L A T A N T E.

Quoi, ne pouvoir souffrir qu'on tâche à vous ga-
gner,

Et contre un gentilhomme avoir l'ame si fière?

L A M O N T A G N E.

Oui, pendu, lui, vous dis-je, & sa gentilhomierie.
Ne tient il qu'à venir affronter des barons?
Par son cou, sans ressource.

L A T A N T E.

Hé bien, nous le verrons.

184 LE BARON D'ALBIKRAC,

M'aimez-vous ?

LA MONTAGNE.

Les transports dont mon ame est suivie,
Ne vous font que trop voir...

LA TANTE.

Donnez-moi donc sa vie,
Sans cela point de foi.

LA MONTAGNE.

Qui diable en demi-jour,
Vous est déjà pour lui venu faire la cour ?
Vous en a-t-on appris le pays, la naissance ?

LA TANTE.

Signons sa grace, après entière confiance.

LA MONTAGNE.

Signons puisqu'il le faut, mais à condition
Que vous ne ferez point languir ma passion,
Et que, dès aujourd'hui, par bon contrat en forme,
J'aurai droit de vous dire, attendez moi sous l'orme,
Sans cela point d'accord.

LA TANTE.

Vous prendre pour époux
Ne seroit pas, sans doute, assez faire pour vous.
Ma nièce est jeune & riche, allez, je vous la donne.

LA MONTAGNE.

Et moi, je vous la rens, vous me la baillez bonne;
Je hai ces yeux fripons dont la malignité
Est, dit-on, fort sujet à la fragilité.
Par la moindre douceur leur friandise émûe
Laisse égarer soudain leurs regards vers la nue;
Et pour peu qu'un galant prenne la bale au bond...

LA TANTE.

Ma nièce ne vit pas comme les autres font,
J'ai pris soin de l'instruire, & je répondrai d'elle.

LA MONTAGNE.

D'accord, mais...

LA TANTE.

Elle est riche, & de plus...

COMEDIE. 185
LA MONTAGNE.
Bagatelle.

C'est à vous que j'en veux.

LA TANTE.

Mes beaux ans sont passés.

J'enlaidis tous les jours.

LA MONTAGNE.

Plaisez-moi, c'est assez.

LA TANTE.

Vous ne voulez pas voir que j'avance dans l'âge ;
Que je n'ai plus...

LA MONTAGNE.

Tant mieux, vous en serez plus sage.

LA TANTE.

On m'a parlé de vous, je ne le puis nier ;
Mais si tôt que je songe à me remarier ,
Les soins que le défunt prit toujours de me plaire ;
Ce que pour m'attendrir il s'efforçoit de faire ,
Tout cela me ramene un souvenir si doux ,
Qu'à faire choix d'un autre en vain je me résous.
Je ne suis plus moi-même aussi tôt qu'il me frappe.

LA MONTAGNE.

Vous l'avez bien trouvé, c'est par là qu'on attrape.

LA TANTE.

Que Lifette...

LA MONTAGNE.

Employez & le verd, & le sec,

Pour me faire patier la plume par le bec ,
Nous verrons qui de nous y trouvera son compte.

LA TANTE.

Quoi donc...

LA MONTAGNE.

Vous mitonnez le taciturne Oronte ;
Et si jamais l'hymen le met entre vos bras ,
Vous prendrez patience, & n'en pleurerez pas.

LA TANTE.

Mais si je ne sens point pour vous grande tendresse.

186 LE BARON D'ALBIKRAC ;
LA MONTAGNE.

Si je n'en sens non plus pour votre sotte nièce ?

LA TANTE.

Qu'a-t-elle de si sot pour vous en dégoûter ?

LA MONTAGNE.

Et qu'ai-je de si laid pour me tant rebuter ?

LA TANTE.

Vingt mille écus pour elle ont entré dans la masse.

LA MONTAGNE.

Mille barons & plus sont sortis de ma race.

LA TANTE.

Mon bien, en l'épousant, vous est sûr quelque jour.

LA MONTAGNE.

Vous devenez baronne en payant mon amour.

LA TANTE.

Mais quand ce ne seroit que cet hymen m'importe.

LA MONTAGNE.

Serviteur.

LA TANTE.

A la fin la colere m'emporte.

Ah le vilain magot qui refuse les gens !

LA MONTAGNE.

Ah, la laide guenon qui jase à soixante ans !

LA TANTE.

Quoi, joindre impudemment le mensonge à l'injure ?
Soixante ans !

LA MONTAGNE.

Oui, soixante, à fort bonne mesure ;

Et je le maintiendrai devant votre mignon,

Je le connois.

L I S E T T E.

Voyez le joli compagnon

Qui nous donne des ans, elle n'en a pas trente.

LA MONTAGNE.

Le blondinage a l'art de m'excroquer la tante ;

Et chacun pour soi-même agissant comme il peut ;

Je laisse heureux Oronte à qui seul on en veut.

Pour vous garder à lui vous m'avez fait la piece
De vouloir sottement m'endosser de la nièce.
L'affront pour un baron est un outrage indû,
Mais la Rapiere auffi, net, il fera pendu.
Adieu, tante.

SCENE VIII.

LA TANTE, LISETTE.

LISETTE.

Ls'en va bien outré.

LA TANTE.

Mais, Lisette ?

Par où sortir du trouble où son refus me jette ?

LISETTE.

Moi, je ne vous dis rien.

LA TANTE.

Qu'Oronte est malheureux !

LISETTE.

Vous courez grand hazard de les perdre tous deux.
Craignant d'être surpris, & que quelque lumiere
Ne découvre au baron qu'Oronte est la Rapiere,
Il va gagner pays.

LA TANTE.

Pour fuir ce dur ennui,

Lisette, allons de tout conférer avec lui.

Fin du quatrieme Acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

ANGELIQUE, ORONTE, PHILIPIN.

A N G E L I Q U E.

Q Uoi, par un faux baron avoir dupé ma tante ?
La piece est un peu forte.

O R O N T E.

Elle étoit importante ;
Et, sans son entremise, il s'offroit peu de jour
A vous pouvoir montrer l'excès de mon amour.
C'est lui qui m'a tiré de l'embarras extrême
Où vous m'aviez réduit en feignant que je l'aime ;
Et Philipin eût yû sa fourbe sans effet,
S'il n'eût pas confirmé le conte qu'il a fait.
La Montagne est adroit, & jouera bien son rôle.

A N G E L I Q U E.

Le bon est que de tout Lisette la console ;
Et ne lui laisse voir rien d'égal au dessein
De vous sauver la vie en lui donnant la main.
Elle a si bien tourné son ame irrésolue,
Que par elle ou par moi votre affaire est conclue,
On a fait revenir le baron tout exprès.

P H I L I P I N.

Ils sont à disputer encor sur nouveaux frais.
J'écoutois tout-à l'heure, & d'une ardeur semblable
L'un nommoit la Rapiere & juroit comme un diable,
Et l'autre soutenoit que, quoi qu'il fût baron,
Sa nièce valoit bien qu'il signât le pardon.
Léandre feint entr'eux d'avoir l'ame incertaine.

O R O N T E

Il travaille pour nous, n'en soyons point en peine.

COMEDIE. 189
ANGELIQUE.

Mais pouvez vous penser, quand ma tante apprendra
Qu'un baron supposé...

ORONTE.

Le vrai baron viendra.

Je vous ai déjà dit qu'arrêté pour affaire,
Il n'avoit sù partir comme il le croyoit faire,
Et que par un pouvoir que j'avois d'aujourd'hui,
Il me donne plein droit de tout signer pour lui.
Le voici, dans vos mains il sera l'assurance
De l'hymen dont on a flatté son espérance ;
Le baron d'Albikrac se trouvant des mieux faits,
N'aura pas grande peine à faire notre paix.
Il lui faut jusque-là cacher le stratagème.

ANGELIQUE.

Mais quand il l'aura vûe, êtes-vous sûr qu'il l'aime ?

ORONTE.

Qu'importe ? Elle est fort riche, & lui fort endété ;
C'est son bien qu'il épouse, & non pas sa beauté,
Pourvû qu'il trouve l'un, il la quitte de l'autre.

PHILIPIN.

Que j'aye aussi mon compte en vous donnant le
vôtre.

J'aime Lifette.

ANGELIQUE.

Va, nous songerons à toi.

PHILIPIN.

Après tout, votre amour ne tenoit rien sans moi.
Avouez que pour vous la Rapiere a fait rage.

ANGELIQUE.

J'entens, tu n'en es pas à ton apprentissage.

ORONTE.

Le nom de la Rapiere & la sœur du baron,
Grace à son bel esprit, sont traits d'invention.
Le reste est effectif, & regarde l'affaire
Où de tous vos amis l'appui m'est nécessaire.
D'un Breton laissé mort redoutant les parens,
Au château du baron aussi-tôt je me rens ;

190 LE BARON D'ALBIKRAC ;
La nuit par son conseil je quitte la Bretagne ,
Jusqu'à Londre , en secret , lui-même il m'accompagne ;
Et lui devant beaucoup , il m'est doux aujourd'hui
De trouver quelque voie à m'acquiter vers lui.
Par son grand bien la tante est pour lui des plus belles ;
Et sur ce qu'il m'écrit...

S C E N E II.

ANGELIQUE, ORONTE, LISETTE ;
PHILIPIN.

LISETTE.

VOici bien des nouvelles :
Armez-vous de constance , & faites l'esprit fort ,
On va vous prononcer la sentence de mort.
Le baron pour cela se fait tenir à quatre ,
De ses emportemens il ne veut rien rabattre ;
Et la tante ne peut y mettre le holà
Qu'en mettant dans vos bras la belle que voilà.
Voyez si vous pourrez souffrir ce coup de foudre !

PHILIPIN.

Va querir un docteur afin de l'y résoudre ,
Tu vois comme il en a l'esprit tout consterné.

LISETTE.

Pour en amener un l'ordre est déjà donné ,
Cascaret est couru d'abord chez le notaire.

ORONTE.

En croirai-je vos yeux ?

ANGELIQUE.

Ils ne peuvent se taire ,
Et vous marquent assez ce que mon cœur ressent.

LISETTE.

Au lieu d'une douceur , vous vous en direz cent ,

COMEDIE. 191

Mais bouche close ici, renfermez votre joie,
J'ai peur que notre tante avec lui ne nous voie,
Elle est prête à venir, & le moindre soupçon
Nous feroit avorter la fourbe du baron.
Rentrez.

SCENE III.

ORONTE, LISETTE.

ORONTE à *Lisette*.

JE te dois tout; si son cœur est sensible;
C'est par toi..

LISETTE.

Vous doutiez qu'il pût être flexible?

ORONTE.

De quoi ne doute point un cœur bien amoureux?
Plus l'objet...

LISETTE.

Faites bien le plaintif, le piteux;

La tante vient.

SCENE IV.

LA TANTE, ORONTE, LISETTE,
PHILIPIN.

ORONTE

LA perdre! Ah, douleur qui me tue!

LISETTE.

Tâchez d'en avoir l'ame un peu moins battue.

192 LE BARON D'ALBIKRAC ;

Si l'on trompe vos feux , c'est pour vous secourir.

O R O N T E.

Ah, qu'il vaudroit bien mieux qu'on me laissât périr!

Tu dis que cet hymen lui tient lieu de supplice ,

Qu'elle fait en tremblant ce triste sacrifice ,

Qu'au baron à regret elle donne la main ?

L A T A N T E.

Plaînez-moi, mon malheur, Oronte, est trop certain

Vous le sçavez , pour moi l'hymen est une peine ,

Par pitié de vos feux j'étouffois cette haine ;

Et , pour vous garantir d'un infame trépas ,

Il me faut épouser ce que je n'aime pas ,

Me livrer au baron.

O R O N T E.

Au baron ! Ah , Madame !

L A T A N T E.

Que de douceurs , hélas , va perdre votre flamme !

La mienne chaque jour, si l'hymen nous eût joints ,

Eût charmé votre cœur par mille tendres soins ,

Je vous aurois chéri , témoigné, ..

O R O N T E.

Quelle rage !

P H I L I P I N *bas.*

La bonne ame !

L A T A N T E.

Ah ! Pourquoi n'étiez-vous pas plus sage ?

Pour la sœur du baron, quoi qu'elle eût de charmant ;

Falloit-il de vos feux croire l'emportement ?

S'y trop abandonner , n'en prévoir pas la suite ?

O R O N T E.

Personne ne veilloit dessus notre conduite ,

Hors une vieille tante à tous momens au lit ,

Rien ne mettoit obstacle au feu qui nous surprit ;

La belle d'un coup d'œil forçoit tout à se rendre ,

Je n'étois pas de marbre , elle avoit le cœur tendre ;

Cent faveurs m'assuroient d'un amour mutuel.

Madame , étoit-ce à moi de faire le cruel !

Sans

COMEDIE. 193

Sans ce galant surpris elle m'étoit si chere,
Qu'afin de l'épouser j'eusse attendu son frere,
Mais plutôt...

L A T A N T E.

Par argent si nous tâchions...

O R O N T E.

Abus;

J'ai fait offrir, six fois, jusqu'à dix mille écus;
Mais à moins d'épouser...

L A T A N T E.

Il faut donc me résoudre

A devenir sa femme afin de vous absoudre;
Un veuvage éternel me seroit bien plus doux.

O R O N T E.

Hé bien, demeurez veuve.

L A T A N T E.

Et que deviendrez-vous?

Le baron a juré votre ruine entiere
Ah, que si vous pouviez n'être point la Rapiere!

P H I L I P I N.

Sa Rapiere a fait sa rage, il en a pris le nom.
Voilà que c'est d'occire.

O R O N T E.

Evitant le baron

Que craindrai je? Candie est un poste honorable;
J'irai contre le Turc...

P H I L I P I N.

J'irai contre le diable?

Le Turc, Madame!

L A T A N T E.

Non, si le ciel ne veut pas

Qu'un doux & chaste nœud me mette entre vos bras,
Du moins, pour m'empêcher de vivre infortunée,
Attachez-vous à moi par un autre hymenée.

Ma nièce...

L I S E T T E.

Elle est pour lui toujours à dédaigner

194 LE BARON D'ALBIKRAC ,
C'est pis qu'un hérétique , on n'y peut rien gagner ;
Hors vous , rien ne lui plaît.

L A T A N T E.

Mais on la trouve aimable ;

O R O N T E.

Madame , si l'on veut , elle est incomparable ;
Mais je mourrois d'ennui si j'étois son époux ,
Chacun voit par ses yeux.

P H I L I P I N à *Lisette*.

Comme il le baille doux ,

L'entend-il ?

L A T A N T E.

Cependant , quoi que nous puissions faire ;
Le baron , sans cela , refuse votre affaire ,
Point d'accommodement.

O R O N T E.

Et par quel intérêt ?

L A T A N T E.

Il croit que votre hymen est tout ce qui me plaît ;
Que je me garde à vous , & , pour son assurance ;
Il vous veut voir tous deux mariés par avance.

O R O N T E.

Et ne vous peut-il pas épouser dès demain ?

L A T A N T E.

Non une grande affaire en suspend le dessein ,
Il faut qu'auparavant il retourne en Bretagne.

O R O N T E.

Et moi , je me dispose à faire une campagne ;
Ce que je souffrirois par l'hymen , chaque jour ;
Rend la guerre pour moi préférable à l'amour ,
J'y vais prendre parti.

P H I L I P I N.

C'est afin qu'on nous tue ;

Il a la rage au cœur de vous avoir perdue ,
Madame , ayez pitié du maître & du valet.

SCENE V.

LA TANTE, ORONTE, LEANDRE,
LA MONTAGNE, PHILIPIN,
L I S E T T E.

LA MONTAGNE.

Nous nous sommes lassés de garder le mulet.
Pour pouvoir si long temps nous laisser en attente,
Il faut que vous ayez l'ame bien constante.
Est-ce fait? Quant à moi, dire & faire n'est qu'un.

ORONTE.

Vous avez grande hâte.

LA MONTAGNE.

Oui, j'en suis importun,
Mais c'est mon naturel d'être prompt à tout faire.
Signerons-nous? C'est-là ma plus pressante affaire.

LA TANTE

Vous aurez le bonheur que votre amour attend.

LA MONTAGNE.

Nous n'avons point parlé combien d'argent comptant,

Il m'en faut quelque peu, ne fut-ce que pour faire
Un train digne du rang de défunte ma mere.

Je suis dans nos quartiers le premier des barons.

LEANDRE.

Le notaire venu nous le stipulerons,
Madame est raisonnable.

LA MONTAGNE.

Il le faudra superbe.

(à Oronte.)

Vous pensiez sous le pied me pouvoir couper l'herbe,
Mondin, mais, s'il vous plaît, rengainez vos amours,
à tante...

196 LE BARON D'ALBIKRAC ;
O R O N T E.

Oui , je l'aimois & l'aimerai toujours.
Et, quand vous me l'ôtez, plein d'une fiere audace,
Ce trait de raillerie est de méchante grace.
Si pour vous contre moi ses propres intérêts...

L A M O N T A G N E.

Quoi , diable , en un besoin il feroit le mauvais ?
Allez . je vous accepte avec joie infinie
Pour très-digne neveu de notre baronie.
Je vous donne la nièce , & vous fais son époux.

O R O N T E.

Non pas , quand il faudroit..

L A M O N T A G N E.

Comment l'entendez-vous ;

Ma tante ?

O R O N T E.

Mais comment l'entendez vous vous-même ?
Ne vous suffit-il pas de m'ôter ce que j'aime ?
Faut il...

L A M O N T A G N E.

Criez , pestez autant qu'il vous plaira ;
Sçavez-vous de ceci ce qui résultera ?
La Rapiere... Autant vaut.

L A T A N T E à Oronte.

Mon cher Monsieur.

O R O N T E.

Madame.

L A M O N T A G N E.

On me le doit livrer.

L A T A N T E.

Que je touche votre ame.

Sauvez un malheureux dont je prens l'intérêt.

O R O N T E.

Autant que je le puis , je veux ce qui vous plaît
Mais vous perdie, & penser qu'une autre me
chere !

L E A N D R E.

Madame vous en prie , il faut la satisfaire ;

COMEDIE.
ORONTE.

197

Mais la nièce jamais ne voudra ..

L A T A N T E.

Veuille ou non ;

J'en répons.

O R O N T E.

Elle espere épouser le baron ,
Le rang qu'il tient la charme , elle en est entêtée ;
Et l'en ayant tantôt par votre ordre flattée...

L A M O N T A G N E.

Lorsque par les parens un hymen est réglé ,
Je voudrais devant moi qu'une fille eût soufflé ,
Comme je vous... Holà , qu'on appelle Angélique.
Pour nièce de par vous me sera t-elle unique ?
Pour moi , j'ai quantité de jeunes baronneaux
Que je vous vais donner pour neveux tout nou-
veaux ,

Sans le petit Rapiere , il n'entre point en compte.

L A T A N T E.

Epousez-là , de grace , & me laissez Oronte.
Epargnez lui l'ennui de me voir dans vos bras ,
Il m'aime tant.

L A M O N T A G N E.

Et moi , ne vous aimai-je pas ?

L A T A N T E.

Je ne sçai.

L A M O N T A G N E.

Quoi , dix fois on m'a pour la Rapiere
Avec dix mille écus fait très-humble priere ,
Je le dépens gratis , dès que vous m'en priez ,
Et , malgré tout cela , vous vous en défiez ?

L A T A N T E.

Mais vous dites que j'ai ..

L A M O N T A G N E.

C'est que je goguenarde.

L A T A N T E.

Vous me trouvez si laide ?

198 LE BARON D'ALBIKRAC,
LA MONTAGNE.

Y faut-il prendre garde ?

LA TANTE.

L'affront me tient au cœur.

LA MONTAGNE.

Et moi fort à l'esprit :

Avez-vous oublié ce que vous m'avez dit ?

LA TANTE.

Il faut qu'un galant homme endure tout des fem-
mes ;

Et se venger du sexe est des petites ames.

LA MONTAGNE.

Quoi, vous aurez le droit de m'appeler magot ;

Il sera des guenons, & je ne dirai mot ?

Je suis pis qu'un démon contre qui m'injurie,

Je ris quand on veut rire, & j'entens raillerie ;

Et pour vous faire voir qu'on ne me peut payer ;

Si-tôt qu'il vous plaira nous entretutoyer,

Sans rancune & sans fiel, volontiers, va, mignonne,

Je serai ton magot, tu seras ma guenone ;

Nous choisirons ainsi cent jolis petits noms.

S C E N E V I.

LA TANTE, ANGELIQUE, ORONTE,
LEANDRE, LA MONTAGNE,
LISETTE, PHILIPIN.

LA MONTAGNE.

LA belle, il faut vouloir ce que nous ordonnons ;

C'est sans aucun appel ; en fille obéissante

Oyez ce qu'avec nous a résolu la tante.

LA TANTE.

On vous donne un époux. Monsieur prend ce souci.

LA MONTAGNE.

Faites la révérence, & dites grand merci,

COMEDIE.

197

Bouchonne ; dès demain vous aurez l'avantage
De sçavoir quelle joie on trouve au mariage ;
Pour réveiller les sens rien n'est plus souverain.

ANGELIQUE.

Oronte , dès tantôt , m'a dit votre dessein.
J'avois pour le couvent l'intention fort bonne ;
Mais pour m'ouïr nommer madame la baronne,
Me voir grand équipage...

LAMONTAGNE.

Ah , friant petit nez ?

De votre chef ainsi vous vous embaronnez ?
En fait de ce qui flatte , & doit donner à rire ,
La chate a le goût bon , & ne prend pas le pire.

ANGELIQUE.

Ne m'aviez vous pas dit que vous vouliez...

LAMONTAGNE.

Tout doux ,

Un baron tel que moi n'est pas viande pour vous ,
Un mets si délicat n'est que pour une tante.

ANGELIQUE.

Ma tante , sans mari , vit heureuse & contente ;
Et plutôt qu'à l'hymen on la pût disposer ,
Elle feroit...

LATANTE.

Il faut vous entendre jaser.

Où va-t elle ?

ANGELIQUE.

Je fors de peur de vous déplaire.

LAMONTAGNE.

Vous ne vous sauriez donc marier & vous taire ?
Venez , voilà le beau qu'on vous a destiné.

ANGELIQUE.

Oronte !

LAMONTAGNE.

Il est dispos , aligre , bien tourné.

ANGELIQUE.

N'importe.

200 LE BARON D'ALBIKRAC ,
LA TANTE.

Vous voulez , je pense , être priée ?

ANGELIQUE.

Je suis trop jeune encor pour être mariée.

LISETTE.

Voyez , elle en mourroit

LAMONTAGNE.

Que d'importuns débats !
Finiſſons en deux mots. Veut on ? Ne veut on pas ?

ORONTE.

Mais en quoi mon hymen importe-t-il au vôtre ,
Pour vouloir que...

LAMONTAGNE.

C'est-là me prendre pour un autre,
Il me faut faire un tour en Bretagne , & tandis
Vous auriez tout loisir de vous être ébaudis.
Moi parti , la Rapiere absous , la chere tante
Vous prenant pour mari , croiroit vivre contente ;
Il n'est contrat signé qui m'en pût garantir.

ORONTE.

Hé bien , mariez-vous avant que de partir.
Un jour plus , un jour moins ne vous importe gué-
res ,

Et...

LAMONTAGNE.

Mon futur neveu , chacun fait ses affaires.
Donnez la main.

ANGELIQUE.

Moi ?

LAMONTAGNE.

Vite , & fans plus raisonner !

LA TANTE.

La sotte !

LISETTE.

Donnez-la , puisqu'il la faut donner !

Vous fâchez votre tante.

ANGELIQUE.

Elle en parle à son aise :

Quand on a des barons...

LAMONTAGNE.

Vous plaît-il qu'il vous plaise ?

ANGELIQUE.

Il faut bien obéir, mais je ne répons pas

Qu'à vaincre mon dégoût jamais Oronte...

LAMONTAGNE.

Hélas !

On s'accoutume à tout. Demain donc, sans remise,

Dans les bras de l'époux l'épouse sera mise,

Cela fait, je déluge, & pars en sûreté.

ORONTE.

Mais madame en a-t-elle autant de son côté ?

Si pour vous de sa foi mon hymen est le gage ;

Il lui faut contre vous un pareil avantage,

Qu'après votre intérêt vous assuriez le sien :

LAMONTAGNE.

Dépendre la Rapiere est donc compté pour rien ?

Sans l'honneur de ma sœur, qui ne vaut pas grand
chose,

Ce sont dix mille écus dont ma tante dispose ;

Et pour vous faire voir que j'agis franchement,

J'y veux bien ajouter encoeur ce diamant,

Il n'est pas des plus laids.

LISETTE.

Madame, comme il brille !

LEANDRE.

Il est de prix.

LAMONTAGNE.

C'est presque un titre de famille ;

Des seigneurs d'Albikracs il vient de pere en fils ;

L'an est gravé dessous, mil deux cens trente-six.

Si l'on ne m'en croit pas, en rompant...

202 LE BARON D'ALBIKRAC ,
LA TANTE.

Non , de grace ,
On ne peut mieux prouver une ancienne race.

LA MONTAGNE.

Nous la montrerons telle , & vous ramenerons ,
Pour nous voir marier , quinze ou trente barons ,
Si la noblesse a droit de chatouiller votre ame ,
Je vous en garantis satisfaite.

SCENE DERNIERE.

LA TANTE , LEANDRE , ORONTE ,
ANGELIQUE , LA MONTAGNE ,
LISETTE , CASCARET ,
PHILIPIN.

CASCARET.

M Adame ,

Le notaire est venu.

LA MONTAGNE.

Bon , allons tous signer.

Ma sœur , en l'apprenant , voudra se mutiner ;
Mais elle a fait la faute , il faut qu'elle la boive.

LEANDRE.

A son propre repos il n'est rien qu'on ne doive ,
Goûtez-le sans chagrin.

PHILIPIN.

Par la permission

De très-haut , très-puissant Monseigneur le baron ,
Que j'épouse Lisette.

LA MONTAGNE.

Elle n'est pas novice ,

Tu choisis bien.

COMEDIE. 203

PHILIPIN.

Monfieur, je la crois de service ;

C'est bien mon fait par-là.

LAMONTAGNE.

T'aime-t-elle ?

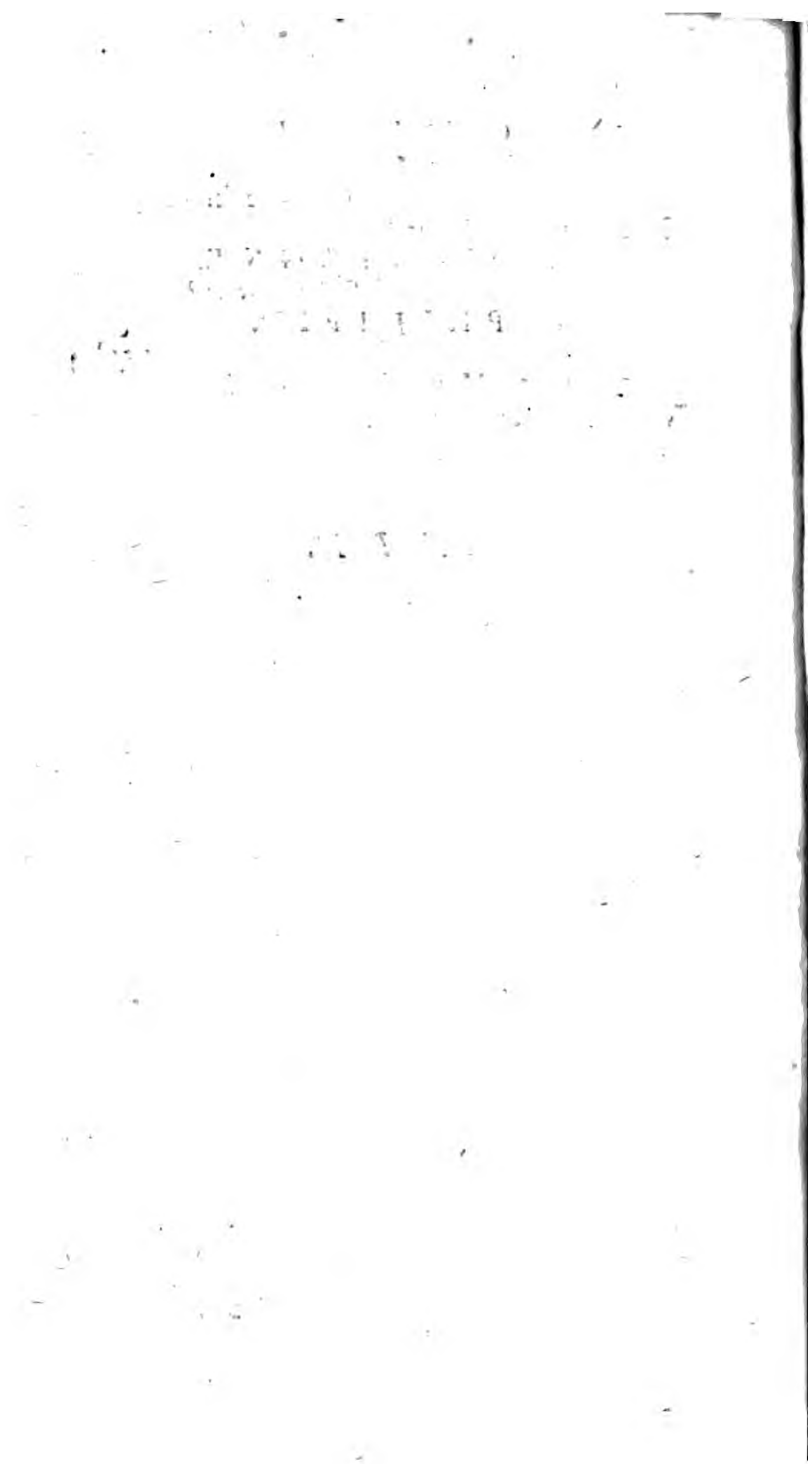
PHILIPIN.

A peu près ;

LAMONTAGNE.

Viens signer avec nous, tu danseras après.

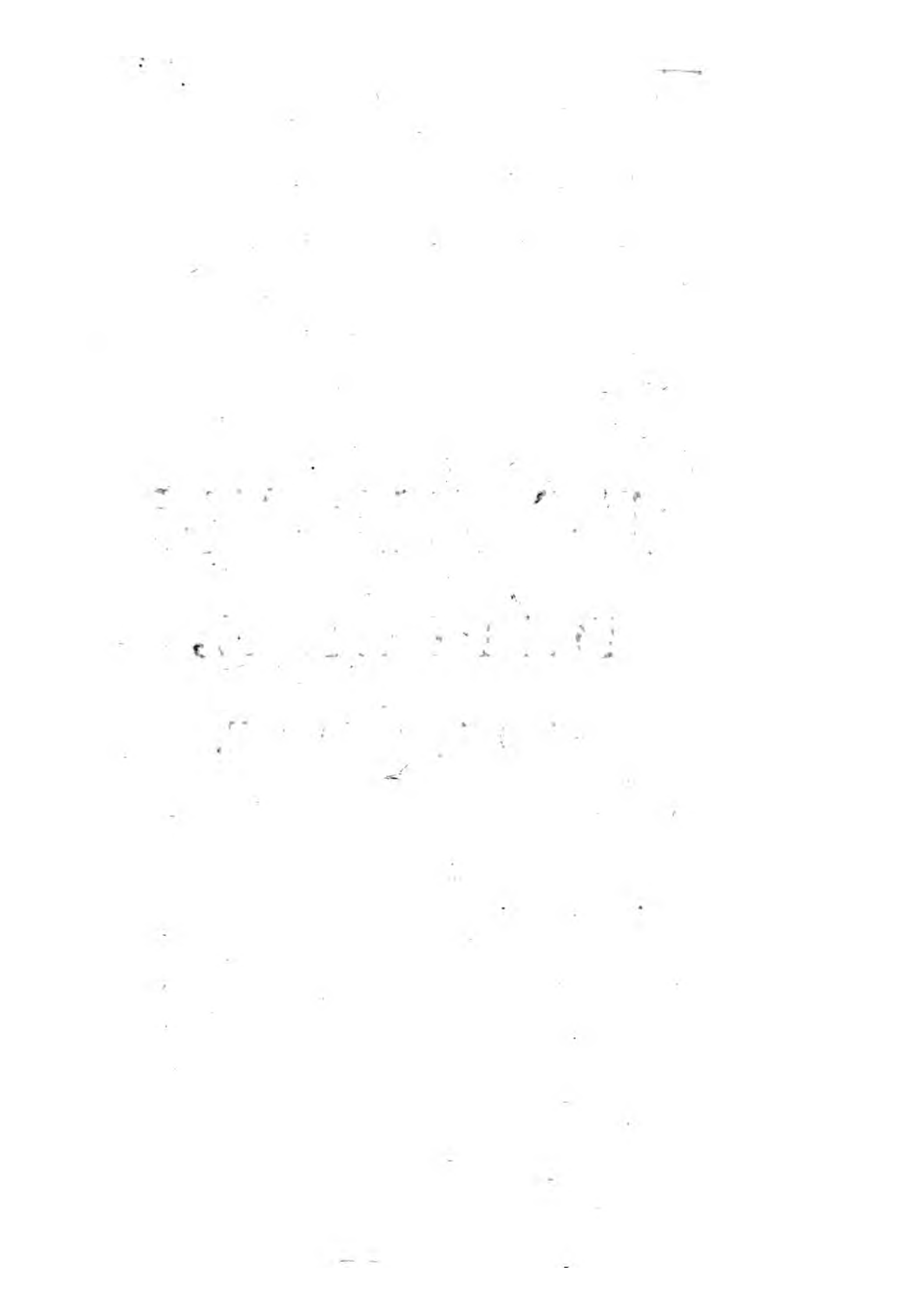
F I N.



LE FESTIN

DE PIERRE,

COMÉDIE.



A V I S.

CETTE Piece dont les Comédiens donnent tous les ans plusieurs représentations , est la même que feu M. Moliere fit jouer en prose peu de temps avant sa mort. Quelques personnes qui ont tout pouvoir sur moi , m'ayant engagé à la mettre en vers , je me réservai la liberté d'adoucir certaines expressions qui avoient blessé les scrupuleux. J'ai suivi la prose assez exactement dans tout le reste , à l'exception des scènes du troisieme & du cinquieme acte , où j'ai fait parler des femmes. Ce sont scènes ajoutées à cet excellent original , & dont les défauts ne doivent point être imputés au célèbre auteur , sous le nom duquel cette comédie est toujours représentée.

A C T E U R S.

D. LOUIS, pere de D. Juan.

D. JUAN.

ELVIRE, ayant épousé D. Juan.

D. CARLOS, frere d'Elvire.

ALONSE, ami de D. Carlos.

THERESE, tante de Léonor.

LEONOR, demoiselle de champagne.

PASCALÉ, nourrice de Léonor.

CHARLOTTE, payfanne.

MATURINE, autre payfanne.

PIERROT, payfan.

M. DIMANCHE, Marchand.

LA RAMÉE, valet de chambre de D. Juan.

GUSMAN, domestique d'Elvire.

SGANARELLE, valet de D. Juan.

LA STATUE du commandeur.

LA VIOLETTE, laquais.



LE FESTIN
DE PIERRE,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

SGANARELLE, GUSMAN.

*SGANARELLE prenant du tabac, & en
offrant à Gusman.*

U O I qu'en dise Aristote, & sa docte
cabale,
Q Le tabac est divin, il n'est rien qui l'é-
gale;
Et par les fainéans, pour fuir l'oïfiveté,
Jamais amusement ne fut mieux inventé.
Ne sauroit-on que dire, on prend la tabatiere;
Soudain à gauche, à droit, par devant, par der-
riere;

210 LE FESTIN DE PIERRE ;

Gens de toutes façons , connus & non connus ,
Pour y demander part , sont les très-bien venus ;
Mais c'est peu qu'à donner instruisant la jeunesse ,
Le tabac l'accoutume à faire ainsi largeffe ,
C'est dans la médecine un remede nouveau ,
Il purge , réjouit , conforte le cerveau ,
De toute noire humeur promptement le délivre ;
Et qui vit sans tabac , n'est pas digne de vivre.
O tabac , ô tabac , mes plus cheres amours !
Mais reprenons un peu notre premier discours.

Si bien , mon cher Gusman , qu'Elvire ta maî-
tresse ,

Pour D. Juan mon maître a pris tant de tendresse ,
Qu'aprenant son départ , l'excès de son ennui
L'a fait mettre en campagne , & courir après lui ;
Le soin de le chercher est obligéant sans doute ,
C'est aimer fortement , mais tout voyage coûte ;
Et j'ai peur , s'il te faut expliquer mon souci ,
Qu'on l'indemnise mal des frais de celui-ci.

G U S M A N.

Et la raison encor ? Dis-moi , je te conjure ;
D'où te vient une peur de si mauvaise augure ?
Ton maître là-dessus t'a-t-il ouvert son cœur ?
T'a-t-il fait remarquer pour nous quelque froideur ;
Qui d'un départ si prompt . . .

S G A N A R E L L E.

Je n'en sai point les causes.

Mais , Gusman , à-peu-près , je voi le train des
choses ,

Et sans que D. Juan m'ait rien dit de cela ,
Tout franc , je gagerois que l'affaire va là.
Je pourrois me tromper , mais j'ai peine à le croire.

G U S M A N.

Quoi , ton maître seroit cette tache à sa gloire ?
Il trahiroit Elvire , & d'un crime si bas . . .

S G A N A R E L L E.

Il est trop jeune encore , il n'oseroit.

COMEDIE.
GUSMAN.

211

Hélas !
Si d'un si lâche tour l'infamie éternelle,
Ni de sa qualité ..

SGANARELLE.
La raison en est belle ;
Sa qualité ! C'est là ce qui l'arrêteroit.

GUSMAN.
Tant de vœux ..
SGANARELLE.
Rien pour lui n'est trop chaud ni trop froid ;
Vœux , sermens , sans scrupule il met tout en usage.

GUSMAN.
Mais ne songe-t-il pas à l'hymen qui l'engage ?
Croit-il le pouvoir rompre ?

SGANARELLE.
Hé , mon pauvre Gusman ,
Tu ne fais pas encor quel homme est D. Juan.

GUSMAN.
S'il est ce que tu dis , le moyen de connoître
De tous les scélérats le plus grand , le plus traître ?
Le moyen de penser qu'après tant de sermens ,
Tant de transports d'amour , d'ardeur , d'empres-

semens ,
De protestations des plus passionnées ,
De larmes , de soupirs , d'assurances données ,
Il ait réduit Elvire à sortir du couvent ,
A venir l'épouser , & tout cela , du vent ?

SGANARELLE.
Il s'embarrasse peu de pareilles affaires ,
Ce sont des tours d'esprit qui lui sont ordinaires ;
Et , si tu connoissois le pèlerin , croi-moi ,
Tu ferois peu de fond sur le don de sa foi.
Ce n'est pas que je sache avec pleine assurance ,
Que déjà pour Elvire il soit ce que je pense.
Pour un dessein secret en ces lieux appellé ,
Depuis son arrivée il ne m'a point parlé ;

212 LE FESTIN DE PIERRE ;

Mais par précaution , je puis ici te dire ,
Qu'il n'est devoirs si saints dont il ne s'ose rire ;
Que c'est un endurci dans la fange plongé ,
Un chien , un hérétique , un Turc , un enragé ;
Qu'il n'a ni foi ni loi , que tout ce qui le tente...

G U S M A N.

Quoi , le ciel ni l'enfer n'ont rien qui l'épouvante ?

S G A N A R E L L E.

Bon , parlez-lui du ciel , il répond d'un souris ;
Parlez-lui de l'enfer , il met le diable au pis ;
Et , parce qu'il est jeune , il croit qu'il est en âge
Où la vertu sied moins que le libertinage.
Remontrance , reproche , autant de temps perdu.
Il cherche avec ardeur ce qu'il voit défendu ;
Et , ne refusant rien à madame nature ,
Il est ce qu'on appelle un pourceau d'Epicure.
Ainsi , ne me dis point , sur sa légèreté ,
Qu'Elvire , par l'hymen , se trouve en sûreté ;
C'est peu par bon contrat qu'il en ait fait sa femme ;
Pour en venir à bout , & contenter sa flamme ,
Avec elle , au besoin , par ce même Contrat ,
Il auroit épousé toi , son chien & son chat.
C'est un piège qu'il tend par-tout à chaque belle ;
Pa'sanne , bourgeoise , & dame & demoiselle ,
Tout le charme ; & , d'abord , pour , leur donner

leçon ,

Un mariage fait lui semble une chanson.

Toujours objets nouveaux , toujours nouvelles
flammes ;

Et si je te disois combien il a de femmes ,
Tu serois convaincu que ce n'est pas en vain
Qu'on le croit l'épouseur de tout le genre humain ;

G U S M A N.

Quel abominable homme !

S G A N A R E L L E.

Et plus qu'abominable ;

Il se moque de tout , ne craint ni Dieu , ni diable ;

COMEDIE. 213

Et je ne doute point , comme il est sans retour ,
Qu'il ne soit par la foudre écrasé quelque jour.
Il le mérite bien , & , s'il te faut tout dire ,
Depuis qu'en le servant je souffre le martyre ,
J'en ai vu tant d'horreurs , que j'avoue aujourd'hui
Qu'il vaudroit mieux cent fois être au diable qu'à
lui.

G U S M A N.

Que ne le quittes tu ?

S G A N A R E L L E.

Le quitter ! Comment faire ?

Un grand seigneur méchant est une étrange affaire.
Vois tu , si j'avois fui , j'aurois beau me cacher ,
Jusques dans l'enfer même il viendrait me chercher ;
La crainte me retient ; & , ce qui me désole ,
C'est qu'il faut avec lui faire souvent l'idole ,
Louer ce qu'on déteste , & , de peur du bâton ;
Approuver ce qu'il fait , & chanter sur son ton.
Je croi dans ce palais le voir qui se promène.
C'est lui. Prends garde au moins...

G U S M A N.

Ne t'en mets point en peine.

S G A N A R E L L E.

Je t'ai conté sa vie un peu légèrement ,
C'est à toi là-dessus de te taire , autrement...

G U S M A N *s'en allant.*

Ne crains rien.

S C E N E I I.

D. JUAN , S G A N A R E L L E.

D. JUAN.

Avec qui parlois-tu ? Pourroit-ce être
Le bon-homme Gusman ? J'ai cru le reconnoître.

214 LE FESTIN DE PIERRE ,

S G A N A R E L L E.

Vous avez fort bien cru , c'étoit lui-même.

G U S M A N.

Il vient

Demander quelle affaire en ces lieux nous retient.

S G A N A R E L L E.

Il est un peu surpris de ce que , sans rien dire ,

Vous avez pû si-tôt abandonner Elvire.

D. J U A N.

Que lui fais-tu penser d'un départ si prompt ?

S G A N A R E L L E.

Moi ?

Rien du tout , ce n'est point mon affaire.

D. J U A N.

Mais toi ,

Qu'en penses-tu ?

S G A N A R E L L E.

Je croi , sans trop juger en bête ,

Que vous avez encor quelque amourette en tête.

D. J U A N.

Tu le crois ?

S G A N A R E L L E.

Oui.

D. J U A N.

Ma foi , tu crois juste , & mon cœur

Pour un objet nouveau sent la plus forte ardeur.

S G A N A R E L L E.

Hé , mon Dieu , j'entrevois d'abord ce qui s'y
passe.

Votre cœur n'aime point à demeurer en place ;

Et , sans lui faire tort sur la fidélité ,

C'est le plus grand coureur qui jamais ait été.

Tout est de votre goût , brune ou blonde , n'im-
porte.

D. J U A N.

Et n'ai-je pas raison d'en user de la sorte ?

S G A N A R E L L E.

Hé , Monsieur . . .

D. JUAN.

Quoi ?

S G A N A R E L L E.

Sans doute , il est aisé de voir
Que vous avez raison , si vous voulez l'avoir ;
Mais si , comme on n'est pas bon juge dans la
cause ,

Vous ne le vouliez pas , ce seroit autre chose.

D. JUAN.

Hé bien , je te permets de parler librement.

S G A N A R E L L E.

En ce cas je vous dis très-sérieusement ,
Qu'on trouve fort vilain qu'allant de belle en belle ;
Vous fassiez vanité par tout d'être infidele.

D. JUAN.

Quoi , si d'un bel objet je suis d'abord touché ,
Tu veux que pour toujours j'y demeure attaché ,
Qu'un éternel amour de ma foi lui réponde ,
Et me laisse sans yeux pour le reste du monde ?
Le rare & doux plaisir qui se trouve en aimant ,
S'il faut s'ensévelir dans un attachement ,
Renoncer pour lui seul à toute autre tendresse ,
Et vouloir sottement mourir dès sa jeunesse !
Va , croi-moi , la constance étoit bonne jadis ,
Où les faisons d'aimer venoient des Amadis ,
Mais , à présent , on suit des loix plus naturelles ,
On aime , sans façon , tout ce qu'on voit de belles ;
Et l'amour qu'en nos cœurs la premiere a produit ,
N'ôte rien aux appas de celle qui la suit.

Pour moi , qui ne saurois faire l'inexorable ,
Je me donne par-tout où je trouve l'aimable ;
Et tout ce qu'une belle a fur moi de pouvoir ,
Ne me rend point ailleurs incapable de voir.
Sans me vouloir piquer du nom d'amant fidele ,
J'ai des yeux pour une autre aussi-bien que pour
elle ;

Et , dès qu'un beau visage a demandé mon cœur ,

216 LE FESTIN DE PIERRE ;

Je ne puis me résoudre à l'armer de rigueur.
Ravi de voir qu'il cède à la douce contrainte ;
Qui d'abord laisse en lui toute autre flamme éteinte,
Je l'abandonne aux traits dont il aime les coups ;
Et, si j'en avois cent, je les donnerois tous.

SGANARELLE.

Vous êtes libéral.

D. JUAN.

Que de douceurs charmantes
Font goûter aux amans les passions naissantes !
Si pour chaque beauté je m'enflamme aisément,
Le vrai plaisir d'aimer est dans le changement,
Il consiste à pouvoir, par d'empressés hommages ;
Forcer d'un jeune cœur les scrupuleux ombrages,
A défarmer sa crainte, à voir de jour en jour,
Par cent petits progrès, avancer notre amour,
A vaincre doucement la pudeur innocente
Qu'oppose à nos desirs une ame chancelante ;
Et la réduire enfin, à force de parler,
A se laisser conduire où nous voulons aller.
Mais, quand on a vaincu, la passion expire,
Ne souhaitant plus rien, on n'a plus rien à dire ;
A l'amour satisfait tout son charme est ôté ;
Et nous nous endormons dans sa tranquillité,
Si quelque objet nouveau par sa conquête à faire ;
Ne réveille en nos cœurs l'ambition de plaire.
Enfin, j'aime en amour les objets différens,
Et j'ai sur ce sujet l'ardeur des conquérans,
Qui, sans cesse, courant de victoire en victoire ;
Ne peuvent se résoudre à voir borner leur gloire.
De mes vastes desirs le vol précipité,
Par cent objets vaincus ne peut être arrêté,
Je sens mon cœur plus loin capable de s'étendre ;
Et je souhaiterois, comme fit Alexandre,
Qu'il fût un autre monde encore à découvrir,
Où je pusse en amour chercher à conquérir.

SGANARELLE.

COMEDIE. 217
S G A N A R E L L E.

Comme vous débitez ! Ma foi, je vous admire,
Votre langue...

D. J U A N.

Qu'as-tu là-dessus à me dire ? J

S G A N A R E L L E.

A vous dire ? Moi ? J'ai... Mais que dirois je ? Rien ;
Car, quoique vous disiez, vous le tournez si bien,
Que, sans avoir raison, il semble, à vous enten-

dre,
Qu'on soit, quand vous parlez, obligé de se ren-

dre.

J'avois pour disputer des raisons dans l'esprit...

Je veux une autrefois les mettre par écrit.

Avec vous, sans cela, je n'aurois qu'à me taire ;
Vous me brouillerez tout.

D. J U A N.

Tu ne saurois mieux faire :

S G A N A R E L L E.

Mais, Monsieur, par hazard, me feroit-il permis
De vous dire qu'à moi, comme à tous vos amis,
Votre genre de vie un tant soit peu fait peine ?

D. J U A N.

Le fat ! Et quelle vie est-ce donc que je mène ?

S G A N A R E L L E.

Fort bonne, assurément ; mais enfin... quelque-

fois...

Par exemple, vous voir marier tous les mois.

D. J U A N.

Est-il rien de plus doux ? Rien qui soit plus capa-

ble...

S G A N A R E L L E.

Il est vrai, je conçois cela fort agréable ;

Et c'est, si sans péché j'en avois le pouvoir,

Un divertissement que je voudrois avoir,

Mais sans aucun respect pour les plus saints Mys-

teres...

K

218 LE FESTIN DE PIERRE ;

D. J U A N.

Ne t'embarrasse point , ce sont là mes affaires.

S G A N A R E L L E.

On doit craindre le ciel , & jamais libertin
N'a fait encor , dit-on , qu'une méchante fin :

D. J U A N.

Je hai la remontrance ; & , quand on s'y hazarde.. :

S G A N A R E L L E.

Oh , ce n'est pas à vous que j'en fais. Dieu m'en
garde.

J'aurois tort de vouloir vous donner des leçons.

Si vous vous égarez , vous avez vos raisons ;

Et , quand vous faites mal , comme c'est l'ordinaire ;

Du moins vous savez bien qu'il vous plaît de le faire.

Bon cela ; mais il est certains impertinens ,

A droit de fort esprit , hardis , entreprenans ,

Qui , sans savoir pourquoi , traitent de ridicules

Les plus justes motifs des plus sages scrupules ,

Et qui font vanité de ne trembler de rien ,

Par l'entêtement seul que cela leur sied bien.

Si j'avois par malheur un tel maître ; *Ame crasse ;*

Lui dirois-je tout net , le regardant en face ,

Osez-vous bien ainsi braver à tous momens

Ce que l'enfer pour vous amasse de tourmens ?

Un rien , un mirmidon , un petit ver de terre ,

Au ciel impunément croit déclarer la guerre ?

Allez , malheur cent fois à qui vous applaudit.

C'est bien à vous. . . Je parle au maître que j'ai dit ;

A vouloir vous railler des choses les plus saintes .

A secouer le joug des plus louables craintes.

Pour avoir de grands biens , & de la qualité ,

Une perruque blonde , être propre , ajusté ,

Tout en couleur de feu , pensez-vous. . . . Prenez

garde ,

Ce n'est pas vous au moins que tout ceci regarde.

Pensez vous en avoir plus de droit d'éclater

Contre les vérités dont vous osez douter ?

*De moi votre valet , aprenez , je vous prie ,
Qu'en vain les libertins de tout font raillerie ,
Que le ciel tôt ou tard pour leur punition. . .*

D. JUAN.

Paix.

S G A N A R E L L E.

Çà, voyons. De quoi seroit-il question?

D. JUAN.

De te dire en deux mots qu'une flamme nouvelle
Ici, sans t'en parler, m'a fait suivre une belle.

S G A N A R E L L E.

Et n'y craignez-vous rien pour ce commandeur
mort?

D. JUAN.

Je l'ai si bien tué, chacun le fait.

S G A N A R E L L E.

D'accord,

On ne peut rien de mieux; & s'il osoit s'en plain-
dre,

Il auroit tort, mais . . .

D. JUAN.

Quoi?

S G A N A R E L L E.

Ses parens sont à craindre.

D. JUAN.

Laiſſons-là tes frayeurs, & ſongeons ſeulement
A ce qui me peut faire un deſtin tout charmant.
Celle qui me réduit à ſoupirer pour elle,
Eſt une fiancée aimable, jeune, belle,
Et conduite en ces lieux où j'ai ſuivi ſes pas;
Par l'heureux, à qui ſont deſtinés tant d'appas.
Je la vis par hazard, & j'eus cet avantage,
Dans le temps qu'ils ſongeoient à faire leur voyage.
Il faut te l'avouer. Jamais, juſqu'à ce jour,
Je n'ai vu deux amans ſe montrer tant d'amour.
De leurs cœurs trop unis la tendreſſe viſible,
Me frappant tout-à-coup, rendit le mien ſenſible;

220 LE FESTIN DE PIERRE,

Et les voyant céder aux transports les plus doux,
Si je devins amant, je fus amant jaloux.
Oui, je ne pus souffrir, sans un dépit extrême,
Qu'ils s'aimassent autant que l'un & l'autre s'aime;
Ce bizarre chagrin alluma mes desirs,
Je me fis un plaisir de troubler leurs plaisirs,
De rompre adroitement l'étroite intelligence,
Dont mon cœur délicat se faisoit une offense.
N'ayant pu réussir, plus amoureux toujours,
C'est au dernier remède enfin que j'ai recours.
Cet époux prétendu, dont le bonheur me blesse,
Doit aujourd'hui sur mer régaler sa maîtresse.
Sans t'en avoir rien dit, j'ai dans mes intérêts
Quelques gens qu'au besoin nous trouverons tous
prêts ;

Ils auront une barque, où la belle enlevée
Rendra de mon amour la victoire achevée.

S G A N A R E L L E.

Ah ! Monsieur.

D. J U A N.

Hé ?

S G A N A R E L L E.

C'est-là le prendre comme il faut ;

Vous faites bien.

D. J U A N.

L'amour n'est pas un grand défaut ;

S G A N A R E L L E.

Sottise ; il n'est rien tel que de se satisfaire.

[à part.]

La méchante ame !

D. J U A N.

Allons songer à cette affaire :

Voici l'heure à peu près où ceux... Mais qu'est-ce
ceci ?

Tu ne m'avois pas dit qu'Elvire étoit ici.

S G A N A R E L L E

Savois-je que si-tôt vous la verriez paroître ?

S C E N E III.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE,
GUSMAN.

ELVIRE.
D On Juan voudra-t-il encor me reconnoître ?
Et, puis je me flatter que le soin que j'ai pris...

D. JUAN.
Madame, à dire vrai, j'en suis un peu surpris ;
Rien ne devoit ici presser votre voyage.

ELVIRE.
J'y viens faire sans doute un méchant personnage ;
Et, par ce froid accueil, je commence de voir
L'erreur où m'avoit mise un trop crédule espoir.
J'admire ma foiblesse, & l'imprudence extrême
Qui m'a fait consentir à me tromper moi même,
A démentir mes yeux sur une trahison,
Où mon cœur refusoit de croire ma raison.
Oui, pour vous contre moi, ma tendresse séduite,
Quoi qu'on pût m'opposer, excusoit votre fuite.
Cent soupçons, qui doivent alarmer mon amour ;
Avoient beau contre vous, me parler chaque jour,
A vous justifier toujours trop favorable,
J'en rejettois la voix qui vous rendoit coupable ;
Et je ne regardois, dans ce trouble odieux,
Que ce qui vous peignoit innocent à mes yeux ;
Mais un accueil si froid & si plein de surprise,
M'apprend trop ce qu'il faut que pour vous je me
dise ;
Je n'ai plus à douter qu'un honteux repentir
Ne vous ait, sans rien dire, obligé de partir.
J'en veux pourtant, j'en veux, dans mon malheur
extrême,

222 LE FESTIN DE PIERRE ;
Entendre les raisons de votre bouche même ;
Parlez donc , & sachons par où j'ai mérité
Ce qu'ose contre moi votre infidélité.

D. J U A N.

Si mon éloignement m'a fait croire infidèle ;
J'ai mes raisons , Madame , & voilà Sganarelle ;
Qui vous dira pourquoi. . .

S G A N A R E L L E.

Je le dirai ? Fort bien.

D. J U A N.

Il fait . . .

S G A N A R E L L E.

Moi ? S'il vous plaît , Monsieur , je ne sais rien.

E L V I R E.

Hé bien , qu'il parle , il faut souffrir tout pour vous
plaire.

D. J U A N.

Allons , parle à Madame , il ne faut point se taire.

S G A N A R E L L E.

Vous vous moquez , Monsieur.

E L V I R E à Sganarelle.

Puisqu'on le veut ainsi ;

Approchez , & voyons ce mystère éclairci.

Quoi , tous deux interdits ! Est-ce-là pour con-
fondre . . .

D. J U A N.

Tu ne répondras pas ?

S G A N A R E L L E.

Je n'ai rien à répondre.

D. J U A N.

Veux-tu parler , te dis-je ?

S G A N A R E L L E.

Hé bien , allons tout doux.

Madame . . .

E L V I R E.

Quoi ?

COMEDIE, 223
S G A N A R E L L E à D. Juan.

Monfieur.

D. J U A N.

Redoute mon courroux.

S G A N A R E L L E.

Madame, un autre monde avec quelqu'autre chose,
Comme les conquérans, Alexandre, est la cause
Qui nous a fait en hâte, &, fans vous dire adieu,
Décamper l'un & l'autre, & venir en ce lieu.
Voilà pour vous, Monfieur, tout ce que je puis
faire.

E L V I R E.

Vous plaît il, D. Juan, m'éclaircir ce mystere ?

D. J U A N.

Madame, à dire vrai, pour ne pas abuser...

E L V I R E.

Ah, que vous savez peu l'art de vous déguifer !
Pour un homme de cour, qui doit avec étude
De feindre, de tromper, avoir pris l'habitude ;
Demeurer interdit, c'est mal faire valoir
La noble effronterie où je vous devois voir.
Que ne me jurez-vous que vous êtes le même ;
Que vous m'aimez toujours autant que je vous aime ;
Et que la seule mort, dégageant votre foi,
Rompra l'attachement que vous avez pour moi ?
Que ne me dites-vous qu'une affaire importante
A causé le départ dont j'ai pris l'épouvante,
Que si de ton départ j'ai lieu de m'offenser,
Vous avez craint les pleurs qu'il m'auroit fait verser ;
Qu'ici d'un long séjour ne pouvant vous défendre,
Je n'ai qu'à vous quitter, & vous aller attendre,
Que vous me rejoindrez avec l'empressement,
Qu'a pour ce qu'il adore un véritable amant,
Et, qu'éloigné de moi, l'ardeur qui vous enflamme ;
Vous rend ce qu'est un corps séparé de son ame ?
Voilà par où, du moins, vous me feriez douter
D'un oubli que mes feux devroient peu redouter.

224 LE FESTIN DE PIERRE ;
D. J U A N.

Madame , puisqu'il faut parler avec franchise ;
Apprenez ce qu'en vain mon trouble vous déguise ;
Je ne vous dirai point que mes empressements
Vous conservent toujours les mêmes sentimens ;
Et que , loin de vos yeux , ma juste impatience
Pour le plus grand des maux me fait compter l'absence.

Si j'ai pu me résoudre à fuir , à vous quitter ,
Je n'ai pris ce dessein que pour vous éviter ;
Non que mon cœur encor , trop touché de vos charmes ,

N'ait le même penchant à vous rendre les armes ;
Mais un pressant scrupule , à qui j'ai dû céder ,
M'ouvrant les yeux de l'ame a sù m'intimider ;
Et fait voir qu'avec vous , quelque amour qui m'engage ,

Je ne puis , sans péché , demeurer davantage.
J'ai fait réflexion que pour vous épouser ,
Moi même trop long temps j'ai voulu m'abuser ,
Que je vous ai forcée à faire au ciel l'injure
De rompre , en ma faveur , une sainte clôture ,
Où par des vœux sacrés vous aviez entrepris
De garder pour le monde un éternel mépris.
Sur ces réflexions , un repentir sincère
M'a fait appréhender la céleste colère.

J'ai crû que votre hymen , trop mal autorisé ;
N'étoit pour tous les deux qu'un crime déguisé.
Et que je ne pouvois en éviter les peines ,
Qu'en tâchant de vous rendre à vos premières chaînes.

N'en doutez point ; voilà , quoiqu'avec mille ennuis ,
Et pourquoi je m'éloigne , & pourquoi je vous fuis.
Par un frivole amour , voudriez vous , Madame ,
Combattre le remords qui déchire mon ame ,
Et , qu'en vous retenant , j'attirasse sur nous ,
Du ciel , toujours vengeur , l'implacable courroux ?

COMEDIE. 225
E L V I R E.

Ah ! Scélérat , ton cœur , auffi lâche que traître ,
Commence tout entier à fe faire connoître ;
Et ce qui me confond dans les maux que j'attens ,
Je le connois enfin lorsqu'il n'en eft plus temps.
Mais fache , à me tromper , quand ce cœur s'étu-
die ,

Que ta perte fuivra ta noire perfidie ,
Et que ce même ciel , dont tu t'oses railler ,
A me venger de toi voudra bien travailler.

S G A N A R E L L E *bas.*

Se peut-il qu'il réfifte , & que rien ne l'étonne ?

(*haut.*)

Monfieur...

D. J U A N.

De fauffeté je voi qu'on me foupçonne ;
Mais , Madame. . .

E L V I R E.

Il fuffit , je t'ai trop écouté.

En ouir davantage . eft une lâcheté ;
Et , quoi qu'on ait à dire , il faut qu'on fe furmonte ;
Pour ne fe faire pas trop expliquer fa honte.
Ne te figures point qu'en reproches en l'air ,
Mon courroux contre toi veuille ici s'exhaler ,
Tout ce qu'il peut avoir d'ardeurs , de violence ,
Se réferve à mieux faire éclater ma vengeance.
Je te le dis encor , le ciel armé pour moi ,
Punira , tôt ou tard , ton manquement de foi ;
Et fi tu ne crains point fa justice bleffée ,
Crains du moins la fureur d'une femme offensée.



SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE.

ISGANARELLE.
IL ne dit mot , il rêve , & les yeux sur les
miens. . .

Hélas ! Si le remords le pouvoit prendre.

D. JUAN.

Viens ,

Il est temps d'achever l'amoureuse entreprise ,
Qui me livre l'objet dont mon ame est éprise.
Sui-moi.

SGANARELLE.

Le détestable ! A quel maître maudit ,
Malgré moi , si long temps , mon malheur m'asservit !

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

CHARLOTTE, PIERROT.

CHARLOTTE.
NOtre-dinse, Piarrot, pour les tirer de peine ;
 Tu t'es là rencontré bian à point.

PIERROT.

Oh, marguienne

Sans nou c'en étoit fait.

CHARLOTTE.

Je le croi bian.

PIERROT.

Voi-tu ?

Il ne s'en falloit pas l'époisseur d'un festu.
 Tou deux de se nayer eussiont fait la sottise.

CHARLOTTE.

C'est donc l'vent d'a main...

PIERROT.

Aga quien, sans feintise ;

Je te vas tout fin draït conter, par le menu.

Comme, en n'y pensant pas le hazard est venu ;

Il aviont bian besoin d'un œil comme le nôtre.

Qui les vist de tout loïn, car c'est moi, com'fdit l'au-
 tre.

Qui les ai le premier avisez. Tanquia don,

Sur le bord de la mar bian leu prend que j'équion ;

Où de tarre Gros-Jean me jettoit une motte,

Tout en batifolant, car com'tu fais, Charlotte,

Pour v'nir batifoler Gros-Jean ne cherche qu'ou ;

Et moi, par fouas-aussi, je batifole itou.

228. LE FESTIN DE PIERRE,

En batifolant don , j'ai fait l'appercevançe
 D'un grouillement sugliau , sans voir la différence
 De squi pouvoit grouiller ; ça grouilloit à tou coups,
 Et grouillant par secouffe alloit comme en vars nous,
 J'estas embarrassé ; s'nestoit point stratagême ,
 Et tout com' je te vois , je voyas ça de même ,
 Aussi fixiblement , & pis tout d'un coup , quien ,
 Je voyas qu'après ça je ne voyas plus rian.

*Hé, Gros-Jean, ça je fait, stan pendant que je somme
 A niaiser parmi nous ; je peñs' que vla de zomme ,
 Qui nagiant tout là bas. Bon , sm'a-t-i fait, viament,
 Tauras de queuque chat vû le trépassement ;
 Tas la veu' trouble. Oh bian , ç'ai-je fait , t'as bian
 dire ,*

*Je n'ai point la veu' trouble , & sn'est point jeu pou
 rire.*

*C'est là de zomme. Point , m'a-t-i fait , sn'en est pas ,
 Piarrot , t'as la barlue. Oh ! J'ai sque tu voudras ,
 Ç'ai-je fait , mais gageon que je n'ai point la barlue ,
 Et que ça qu'en voit là bas , ç'ai-je fait , qui remue ,
 C'est de zomme voi-tu , qui nageons vars ici.*

*Gag' que non , sm'a-t-i fait. Oh , margué , gag' que si ,
 Dix sous. Oh , sm'a-t-i fait , je le veux bian , marguienne ;
 Quien , met argent sur jeu , vla le mien. Pallanguenne
 Je n'ai fait aussi tôt l'étourdi , ni le fou ,
 J'ai bravement bouté par tarre mé dix sou ,
 Quatre piéce tapée , & le restant en double ,
 Jarnigué , je varron si j'avon la veu' trouble.*

*Ç'ai-je fait , les boutant . . . plus hardiment enfin ,
 Que si j'eusse avalé queuque varre de vin ;
 Car je sis hazardeux , moi , qu'en m' mette en bou
 tade ,*

*Je vas , sans tant de raisons , tout à la débandade
 Je savas bien pourtant sque j'faisas d'en par là ,
 Queuque gniais ! Enfin don , j'non pas plûtôt mis ,
 vla ,*

Que j'voion tout à plain com'deux zomme à la nage ,

Nous faisons signe; & moi, sans rien dir davantage,
 De prendre le zenjeux. *Allon, Gros-Jean allon,*
C'ai-je fait, voi tu pas comme i nou rappellon ?
Is vont nayer. Tant mieux, sm'a t-i fait, je m'engausse,
I m'an fait perdre. A don, le tirant par le chausse,
J'l'ai si bian sarmoné, qu'à la parfin vars eux,
J'avon dans une barque avironné tous deux.
 Et pis cahin cahas, j'on tant fait que je somme
 Venu tout contre, & pis j'les avon tiré comme
 Il avion quasi bû déjà pu que de jeu,
 Et pis j'le zon cheu nou menez auprès du feu,
 Où je l'zon veu tous deux nuds fécher leu zoupe
 lande,

Et pis il en est venu deux autres de leur bande,
 Qui s'équian, voi-tu bian, sçauvez tout seul, & pis
 Mathurine est venue à voir leu biaux habits;
 Et pis i liont conté qu'al n'étoit pas tant sotté,
 Qu'al avoit du mâlin dans l'œil, & pis, Charlotte;
 Vla tout com'ça s'est fait pour te l'dire en un mot.

C H A R L O T T E.

Et ne m'disois-tu pas qu'glien avoit un, Piarrot,
 Qu'étoit bian pû mieux fait que tretous?

P I E R R O T.

C'est le maître;

Queuque bian gros Monsieur, dé pû gros qui puisse
 être;

Car i n'a que du d'or par ila, par ici,
 Et ceux qui le sarvont sont dé Monsieus aussi.
 Stanpendant, si je n'eûme été là, palfanguenne
 Il en tenoit.

C H A R L O T T E.

Ardez un peu.

P I E R R O T.

Jamais marguienne;

Tout gros Monsieur qui l'est, il n'en fu revenu.

C H A R L O T T E.

Et cheu toi, di, Piarrot, est-il encor tout nu?

230 LE FESTIN DE PIERRE ;
P I E R R O T.

Nannin , tou devant nou qui le regardion faire ;
I l'avon rabillé. Monguiou , combian d'affaire !
J'n'avois vû s'habiller jamais de courtifans ,
N'y leu Zangingorniaux , je me pardrois dedans.
Pour le zy faire entré comme n'en lé balote !
J'estas tout ébobi de voir ça. Quien , Charlotte ;
Quand i sont zabillés , y vou zan tout à point
De grands cheveux toufus, mais qui ne tenont point
à leu reste , & pis vla tout d'un coup qui l'y passe.
I boutont ça tout comme un bonnet de filace.
Leu chemise qu'à voir j'estas tout étourdi ,
Ant démanche où tou deux j'entrierions tout brandi.
En deglieu d'haut de chauffe, il ant faitaine histoire
Qui ne leu vient que là. J'auras bian de quoi boire ,
Si j'avas tout l'argent dé lifets de dessus.
Glien a tant , glien a tant , qu'an n'an seroit voir pû
Il n'ant jusqu'au colet qui n'va point en darrière ,
Et qui leu pen devant bâty d'une maniere ,
Que je n'tel serois dire , & si j'lai vû de près.
Il ant au bout débras d'autres petits colets ,
Aveu des passemens faits de dantale blanche
Qui veniant par le bout faison le tour démanche.

C H A R L O T T E.

Il faut que j'aïlle voir , Piarrot...

P I E R R O T.

Oh , si te plaist ;.

J'ai queu'chose à te dire.

C H A R L O T T E.

Hé bian , di qu'esque c'est !

P I E R R O T.

Voi-tu, Charlotte i faut qu'aveu toi, com'fdit l'au-
tre ,

Je débonde mon cœur , il irroit trop du nôtre ,
Quand je somme pour estre à nou deux tou de bon ;
Si je n'me plaignas pas.

COMEDIE. 231

CHARLOTTE.

Quement, qu'est-qu'iglia don ?

PIERROT.

Iglia que franchement tu me chagrine l'ame;

CHARLOTTE.

Et d'où vient ?

PIERROT.

Tastigué, tu dois être ma femme,

Et tu ne m'aime pas.

CHARLOTTE.

Ah, ah, n'est-ce que ça ?

PIERROT.

Non, sn'est que ça, stampendant c'est bian assez;

Viança...

CHARLOTTE.

Mon guieu, toujou, Piarrot, tu m'dis la mesme chose.

PIERROT.

Si j'te la dit toujou, c'est toi qu'en est la cause;

Et si tu me faisois queuquefouas autrement,
J'te diras autre chose.

CHARLOTTE.

Apprend-moi donc quement

Tu voudrois que j'te fisse.

PIERROT.

Oh, je veux que tu m'aime;

CHARLOTTE.

Es-que je n'taime pas ?

PIERROT.

Non, tu fais tou de même:

Que si j'navion point fait no zacordaille, & si
J'n'ai rien à me reprocher là-dessus, Dieu merci.
Das qui passe un marcier, tout aussitost j'rajette
Lé pu jolis lacets qui soient dans sa banette.
Pour t'aller dénicher de marle je ne fai zou,
Tou les jours je m'azarde à me rompre le cou.
Je fai jouer pour toi le vielleu za ta fête.

232 LE FESTIN DE PIERRE,

Et tout ça contre un mur, c'est me battre la teste.
J'n'y gagne rien, Voi-tù? Ça n'est ni biau ni bon.
De n'vouloir pas aimer les gens qui nou zaimon.

CHARLOTTE.

Monguiou, j'et'aime aussi, de quoi te mettre en peine?

PIERROT.

Oui, tu m'aime, mais c'est d'une belle déguaine.

CHARLOTTE.

Qu'es donc que tu veux qu'en fasse?

PIERROT.

Oh, je veux que tou haut,

L'en fasse ce qu'en fait pour aimer comme i faut.

CHARLOTTE.

J'taime aussi comme i faut, pourquoi don q'tu t'é-
tonne?

PIERROT.

Non, ça s'voit quand il est, & toujou zau parfonne,
Quand c'est tout d'bon qu'on aime, en leu fait en
passant.

Mil ptite singerie; & sis-je un innocent?

Margué, je n'veux que voir com'la grosse Tomasse,

Fait au jeune Robain, al n'tien jamais en place,

Tant al n'est assotée, & dès qu'al l'voit passer,

Al n'attend point qui vienne, al s'en court l'agacer,

Li jett' son chapiau bas, & toujou sans reproche

Li fait exprès queuq' niche, ou baille une taloche;

Et darrainement oncor que su zun escabiau

Il regardoit danser, al s'en fur bian & biau

Li tirer de dessous, & l'mit à la renvarse.

Jarny, vla-sq'c'est qu'aimer, mais margué l'en me
barse,

Quand dret comme un piquet j'voi q'tu viens te
parcher.

Tu n'me dis jamais mot, & j'ai biau tentincher,

Englieu de m'faire present d'une bonne égratineure,

De m'bailler queuque coup, ou d'voir par aventure

Si j'fis point chatouilleux, tu te grates les doigts;

Et t'es là toujou comme une vrai fouche de bois.

COMEDIE. 233

T'est trop fraide , voi-tu , ventregué ça me choque.

CHARLOTTE.

C'est mon imeur , Piarrot , que veux-tu ?

PIERROT.

Tu te moques

Quand l'en aime les gens , l'en en baille toujou

Queuqu' petit signifiante.

CHARLOTTE.

Oh , cherche don par où

Stu pense qu'à t'aimer queuque autre soit pu promte,

Va l'aimer , j'te l'accorde.

PIERROT.

Hé bian , vla pas mon compte !

T'astigué , stu m'aimois , m'dirois-tu ça ?

CHARLOTTE.

Pourquoi

M'viens-tu tarabuster toujou l'esprit ?

PIERROT.

Di-moi ,

Queu mal t'fais je à vouloir que tu m'fasse paroître

Un peu d'amiquié ?

CHARLOTTE.

Va , ça viendra peut-estre.

Ne me presse point tant , & laisse faire.

PIERROT.

Hé bian ,

Touche donc là , Charlotte , & d'bon cœur.

CHARLOTTE.

Hé bian , quien :

PIERROT.

Promets que tu tâchera za m'aimer davantage.

CHARLOTTE.

Es-ce là su monsieu ?

PIERROT.

Oui , le vla.

CHARLOTTE.

Queu dommage

234 LE FESTIN DE PIERRE ;
Qui l'eust été nayé ! Qui l'est genti !
P I E R R O T.

Je vas
Boire chopaine , aguien , je ne tarderai pas.

S C E N E II.

D. JUAN , SGANARELLE ;
C H A R L O T T E.

D. JUAN.
I L n'y faut plus penser , c'en est fait , Sganarelle ;
La force entre mes bras alloit mettre la belle ,
Lorsque ce coup de vent , difficile à prévoir ,
Renversant notre barque , a trompé mon espoir ;
Si par là de mon feu l'espérance est frivole ,
L'aimable paysanne aisément m'en console ;
Et c'est une conquête assez pleine d'appas ,
Qui dans l'occasion , ne m'échappera pas.
Déjà par cent douceurs j'ai jetté dans son ame
Des dispositions à bien traiter ma flamme ,
On se plaît à m'entendre , & je puis espérer
Qu'ici je n'aurai pas long-tems à soupirer.

S G A N A R E L L E.

Ah ! Monsieur , je frémis à vous entendre dire.
Quoi ? Des bras de la mort quand le ciel nous re-
tire ,
Au lieu de mériter , par quelque amandement ,
Les bontés qu'il répand sur nous incessamment ;
Au lieu de renoncer aux folles amourettes ,
Qui déjà tant de fois . Paix , coquin , que vous êtes
Monsieur sçait ce qu'il fait , & vous ne sçavez ,
vous ,
Ce que vous dites.

D. JUAN.
Ah ! Que vois-je auprès de nous ?

COMEDIE.
SGANARELLE.

235

Qu'est-ce ?

D. JUAN.

Tourne les yeux , Sganarelle , & condamne
La surprise où me met cette autre paysanne.
D'où sort-elle ? Peut-on rien voir de plus charmant ?
Celle-ci vaut bien l'autre , & mieux.

SGANARELLE.

Affurément.

D. JUAN.

Il faut que je lui parle.

SGANARELLE.

Autre pièce nouvelle.

D. JUAN.

L'agréable rencontre ! Et d'où me vient , la belle ;
L'inespéré bonheur de trouver en ces lieux ,
Sous cet habit rustique , un chef-d'œuvre des cieux ?

CHARLOTTE.

Hé , Monsieur.

D. JUAN.

Il n'est point un plus joli visage.

CHARLOTTE.

Monsieur.

D. JUAN.

Demeurez-vous , ma belle en ce village ?

CHARLOTTE.

Oui , Monsieur.

D. JUAN.

Votre nom ?

CHARLOTTE.

Charlotte à vous servir.

Si j'en étois capable.

D. JUAN.

Ah ! Je me sens ravir.

Qu'elle est belle , & qu'au cœur sa vûe est dange-
reuse !

Pour moi .

Qu'il est né rayé ! Qui l

P I E R

Boire chopaine , agnieu ,

S C E N

D. JUAN , SG

C H A R I

D. JU

I L n'y faut plus penser,

La force entre mes bras

Lorsque ce coup de vent

Mouvent sans notre barque

Sur la tête de mon feu l'es

L'aimable paysanne aisé

Et c'est une conquête all

Qui dans l'occasion ,

Désa par cent douceurs,

Des dispositions à bien tr

On se plaît à m'entendre,

Qu'ici je n'aurai pas long

S G A N A

Ah ! Monsieur , je frémis à

Quoi ? Des bras de la mo

me.

Au lieu de mériter , par qu

Les bontés qu'il répand sur

Au lieu de renoncer aux fol

Qui déjà tant de fois . Paix

Monsieur (sait ce qu'il fait

vous,

Ce que vous dites.

D. J U A

Ah ! Que voi

COMEDIE.
GANARELLE.

239

D. JUAN.

...x. Sganarelle, & condamne
...ne met cette autre payfanne.
...Peut-on rien voir de plus charmant?
...rien l'autre, & mieux.

GANARELLE.

Assurément.

D. JUAN.

...i parle.

GANARELLE.

Autre pièce-nouvelle.

D. JUAN.

...contre! Et d'où me vient, la belle
...neur de trouver en ces lieux,
...uffique, un chef-d'œuvre des cieux?

HARLOTTE.

D. JUAN.

Il n'est point un plus joli visage.

HARLOTTE.

D. JUAN.

...neurez-vous, ma belle en ce village?

HARLOTTE.

...neur.

D. JUAN.

...Votre nom?

CHARLOTTE

Charlotte à son père.

...ois capable.

D. JUAN

Al! Sganarelle.

...est belle, & ~~...~~

...euse!

...age;

...non age;

...enter,

236 LE FESTIN DE PIERRE,
CHARLOTTE.

Vous me rendez, Monsieur toute honteuse?

D. JUAN.

Honteuse, d'ouïr dire ici vos vérités!

Sganarelle, as-tu vû jamais tant de beautés?

Tournez-vous, s'il vous plaît. Que la taille est mi-
gnone!

Haussez un peu la tête. Ah, l'aimable personne!

Cette bouche ces yeux ouvrez les tout à fait;

Qu'ils sont beaux! E vos dents? Il n'est rien si parfait;

Ces lèvres ont sur tout un vermeil que j'admire,

J'en suis charmé.

CHARLOTTE.

Monsieur, cela vous plaît à dire?

Et je ne sçai si c'est pour vous railler de moi.

D. JUAN.

Me railler de vous? Non, j'ai trop de bonne foi.

Regarde cette main plus blanche que l'yvoire,

Sganarelle, peut-on...

CHARLOTTE.

Fy, Monsieur, al est noire

Tout comme je n'ai quois.

D. JUAN.

Laissez là moi baiser.

CHARLOTTE.

C'est trop d'honneur pour moi, j'oserois vous refuser;

Mais si j'eus sût tout ça, devant votre arrivée,

Exprès avec du son je m'la serois lavée.

D. JUAN.

Vous n'êtes point encor mariée?

CHARLOTTE.

Oh, non pas;

Mais je dois bien tôt l'être au fils du grand Lucas.

Il se nomme Piarrot; c'est ma tante Philipote

Qui nou fait marier.

D. JUAN.

Quoi, vous, belle Charlotte?

D'un simple payfan être la femme? Non,

Il vous faut autre chose , & je crois tout de bon
 Que le ciel m'a conduit exprès dans ce village ,
 Pour rompre cet injuste & honteux mariage ;
 Car enfin je vous aime , & malgré les jaloux ;
 Pourvû que je vous plaise , il ne tiendra qu'à vous
 Qu'on ne trouve moyen de vous faire paroître
 Dans l'éclat des honneurs où vous méritez d'être.
 Cet amour est bien prompt, je l'avoueraï; mais quoi?
 Vos beautés tout d'un coup vont triompher de moi;
 Et je vous aime autant , Charlotte , en un quart
 d'heure ,

Qu'on aimeroit un autre en six mois.

C H A R L O T T E.

Oui ?

D. J U A N.

Je meure ;

S'il est rien de plus vrai.

C H A R L O T T E.

Monsieur , je voudrois bien

Que ça fust tou com'ça ; car vou n'me dites rien
 Qui ne me fasse assé zaize , & j'orois bien envie
 De n'vou m'écroire point ; mais j'ai toute ma vie
 Entendu dire à ceux qui savon bien s'que c'est ,
 Qui n'est point de monsieurs qui ne soient toujou
 prest

A tromper queuque fille , à moins qu'al n'y regarde.

D. J U A N.

Suis-je de ces gens-là ? Non , Charlotte.

S G A N A R E L L E.

Il n'a garde.

D. J U A N.

Le temps vous fera voir comme j'en veux user.

C H A R L O T T E.

Aussi je n'voudrois pas me laisser abuser.

Voyez vou , si j'fis pauvre & native au village ;
 J'ai d'honneur tout autant qu'on en ait à mon age ;
 Et pour tout l'or du monde en n'me pourroit tenter ,
 Si j'pensois qu'en m'aimant l'en me l'voulût ôter.

238 LE FESTIN DE PIERRE ;

D. J U A N.

Je voudrois vous l'ôter , moi ? Ce soupçon m'of-
fense.

Croyez que pour cela j'ai trop de conscience ,
Et que si vos appas m'ont sù d'abord charmer ,
Cen'est qu'en tout honneur que je vous veux aimer.
Pour vous le faire voir , apprenez que dans l'ame
J'ai formé le dessein de vous faire ma femme ,
J'en donne ma parole ; & pour vous , au besoin ,
L'homme que vous voyez en fera le témoin.

C H A R L O T T E.

Vous m'voudriez épouser , moi ?

D. J U A N.

Cela vous étonne ?

Demandez au témoin que mon amour vous donne ,
Il me connoît.

S G A N A R E L L E.

Très-fort. Ne craignez rien , allez ,

Il vous époufera cent fois , si vous voulez.

J'en répons.

D. J U A N.

Hé bien , donc , pour le prix de ma flamme ,
Ne consentez-vous pas à devenir ma femme ?

C H A R L O T T E.

Il faudroit à ma tante en dire un petit mot ,
Pour qu'al en fût contente ; al aime bian Piarrot.

D. J U A N.

Je dirai ce qu'il faut , & m'en rendrai le maître.
Touchez-là seulement , pour me faire connoître
Que , de votre côté , vous voulez bien de moi.

C H A R L O T T E.

J'n'en veux que trop , mais vous ?

D. J U A N.

Je vous donne ma foi ;

Et deux petits baisers vous vont servir de gage...

C H A R L O T T E.

Oh , Monsieur , attendez qu'on fait le mariage.
Après ça , voyez-vous , que je vous baiserais tant

Que vous n'erez qu'à dire.

D. JUAN.

Ah ! Me voilà content !

Tout ce que vous voulez , je le veux pour vous
plaire ;

Donnez moi seulement votre main.

CHARLOTTE.

Pourquoi faire ?

D. JUAN.

Il faut que cent baisers vous marquent l'intérêt...

SCENE III.

D. JUAN, CHARLOTTE, PIERROT,
SGANARELLE.

PIERROT.
Tout doucement, Monsieur, tenez vous si vous
plaist.

Vous pourriez-v.-s. échauffant, gagner la purésie.

D. JUAN.

D'où cet impertinent nous vient-il ?

PIERROT.

Oh, jarnie,
J'vou dis qu'ou vous tegniais, & qu'i n'est pas be
soin

Qu'ou vegniais courtisé no femme de si loin.

D. JUAN *le poussant.*

Ah ! Que de bruit.

PIERROT.

Margué, je neno zemouvons guere
Pour cé pouffeus de gens.

CHARLOTTE.

Piarrot, laisse-le faire.

PIERROT.

Quement, que je j'laisse faire ? Et je ne l'veux pas,
moi.

240 LE FESTIN DE PIERRE,
D. J U A N.

Ah!

P I E R R O T.

Parqu'il est monfieu , i s'en viendra , je croi ;
Careffer à not' barbe ici no zacordées.
Pargué , j'en fis d'avis que j'vou l'ayon gardées.
Allez v-s'en carreffer les votres.

D. J U A N *lui donnant plusieurs soufflets.*

Hé ?

P I E R R O T.

Hé ! margué ,
Ne v-s-avisé pas trop de m'frapper. Jarnigué ,
Ventrigué , tastigué , voyez un peu la chance ,
De v'nir battre les gens. Sn'est pas la récompense
De v-sestre allez tantost sauvé d'estre nayé.
J'vou devion laisser boire. Il est bien employé.

C H A R L O T T E.

Va , ne te fâche point , Piarrot.

P I E R R O T.

Oh , palfanguienne ;
I m'plaît de me fâcher , & t'es une vilaine ,
D'endurer qu'en t'cageole.

C H A R L O T T E.

Il me veut épouser ;
Et tu n'te devrois pas si fort colérifer.
Sn'est pas sque tu penses dea.

P I E R R O T.

Jarny , tu m'es promise.

C H A R L O T T E.

Can'y fait rien , Piarrot , tu n'mas pas encor prise.
S'tu m'aime comme i faut , fr-as-tu pas tout joyeux
De m'voir madame ?

P I E R R O T.

Non , j'aimerois cent fois mieux
Te voir crever qu'nen pas qu'un autre t'eust. Mar-
guenne...

C H A R L O T T E.

C O M E D I E. 241
C H A R L O T T E.

Lais'moi que je la fois, & n'te mets point en peine,
Je te ferai cheux nous apporter des œufs frais,
Du beurre...

P I E R R O T.

Palsangué, je gnien portrai jamais,
Quand tu m'en frais poyer deux fois autant;acoute,
C'est donc com'ça q'tu fais? Si j'en eusse eu qu'euq'
doute,
Je m'fras bien empasché de le tirer de gliau,
Et je gliaurais baillé putoft un chinfreneau,
D'un bon coup d'aviron sur la tête.

D. J U A N.

Hé?

P I E R R O T *s'éloignant.*

Parfonne

N'me fait peur.

D. J U A N

Attendez, j'aime assez qu'on raisonne.

P I E R R O T *s'éloignant toujours.*

Je m'gobarg' de tout, moi.

D. J U A N.

Voyons un peu cela.

P I E R R O T.

J'en avon bien vû d'autre.

D. J U A N.

Houais.

S G A N A R E L L E.

Monfieur, laissez là

Ce pauvre diable, à quoi peut servir de le battre?

Vous voyez bien qu'il est obftiné comme quatre.

Va, mon pauvre garçon, va-t-en, retire-toi,

Et ne lui dis plus rien.

P I E R R O T.

Et j'li veut dire, moi.

L

242 LE FÊTIN DE PIERRE ,

D. JUAN *donnant un soufflet à Sganarelle ;
croyant le donner à Pierrot qui se baisse.*

Ah ! Je vous apprendrai...

SGANARELLE.

Peste , soit du maroufle ;

D. JUAN.

Voilà ta charité

PIERROT.

Je m'ris d'quenqu'vent qui souffle ;

Et j'm'en vas à ta tante en lâcher quatre mots ,

Laisse faire.

(*Il s'en va.*)

D. JUAN.

A la fin il nous laisse en repos ;

Et je puis à la joie abandonner mon ame.

Que de ravissemens quand vous serez ma femme !

Sera-t-il un bonheur égal au mien ?

SGANARELLE *voyant Mathurine.*

Ah , ah !

Voici l'autre.

SCENE IV.

D. JUAN , CHARLOTTE ,
MATHURINE , SGANARELLE.

MATHURINE.

Monsieu , qu'es don qu'ou faire-là ?
Es-qu'ou parlez d'amour à Charlotte ?

D. JUAN *à Mathurine.*

Au contraire ;

C'est qu'elle m'aime ; & moi , comme je suis sin-
cère ,

Je lui dis que déjà vous possédez mon cœur.

COMEDIE.

243

CHARLOTTE.

Qu'es-donc que vous veut la Mathurine ?

D. JUAN à Charlotte.

Elle a peur.

Que je ne vous épouse ; & je viens de lui dire

Que je vous l'ai promis.

MATHURINE.

Quoi, Charlotte, es' pour rire ?

D. JUAN à Mathurine.

Tout ce que vous direz ne servira de rien.

Elle me veut aimer.

CHARLOTTE.

Mathurine, est-il bien

D'empêcher que Monsieu...

D. JUAN à Charlotte.

Vous voyez qu'elle enrage ;

MATHURINE.

Oh ; je n'empêche rien, il m'a déjà...

D. JUAN à Charlotte.

Je gage

Quelle vous soutiendra qu'elle a reçû ma foi.

CHARLOTTE.

Je n'pensois pas...

D. JUAN à Mathurine.

Gageons qu'elle dira de moi

Que j'aurai fait serment de la prendre pour femme.

MATHURINE.

Vous v'né un peu trop tard.

CHARLOTTE.

Vous le dites.

MATHURINE.

Tredame,

Pourquoi me disputer ?

CHARLOTTE.

Pis q'monsieu me veut bien ;

L 2

244 LE FESTIN DE PIERRE ;

MATHURINE.

C'est moi qu'il veut putôt.

CHARLOTTE.

Oh, pourtant j'n'en croi rien.

MATHURINE.

Il m'a vû la prumiere, & m'la dit ; qu'il réponde ;

CHARLOTTE.

Si v-s a vû la prumiere, il m'a vû la seconde,

Et m'veut époufer.

MATHURINE.

Bon...

D. JUAN à *Mathurine*.

Hé, que vous ai-je dit ?

MATHURINE.

C'est moi qu'il époufra. Voyez le bel esprit.

D. JUAN à *Charlotte*.

N'ai-je pas deviné ? La folle ! Je l'admire.

CHARLOTTE.

Si j'navon pas raison, le vla qu'est pour le dire,
Il fait notre querelle.

MATHURINE.

Oui, puis- qu'i fait squ'en est,

Qui nous juge.

CHARLOTTE.

Monfieu, jugé nou, si vou plaît.

La queule est parmy nou...

MATHURINE.

Gageon que c'est moi qu'il aime,

Vou zallez voir.

CHARLOTTE.

Tant mieux, vou zallez voir vou-même ;

MATHURINE.

Dites.

CHARLOTTE.

Parlez.

COMEDIE. 145
D. J U A N.

Comment, est-ce pour vous moquer ?
Quel besoin avez-vous de me faire expliquer ?
A l'une de vous deux j'ai promis mariage ,
J'en demeure d'accord , en faut-il davantage ?
Et chacune de vous , dans un débat si prompt ,
Ne fait-elle pas bien comme les choses vont ?
Celle à qui je me suis engagé , doit peu craindre
Ce que pour l'étonner l'autre s'obstine à feindre ;
Et tous ces vains propos ne sont qu'à mépriser ,
Pourvû que je sois prêt toujours à l'épouser.
Qui va de bonne foi , hait les discours frivoles ;
J'ai promis des effets , laissons-là les paroles.
C'est par eux que je songe à vous mettre d'accord ;
Et l'on saura bientôt qui de vous deux a tort ,
Puisqu'en me mariant je dois faire connoître
Pour laquelle l'amour dans mon cœur a sù naître.

(à Mathurine.)

Laissez-la se flatter , je n'adore que vous.

(à Charlotte.)

Ne la détrompez point , je serai votre époux.

(à Mathurine.)

Il n'est charmes si vifs que n'effacent les vôtres.

(à Charlotte.)

Quand on a vû vos yeux , on n'en peut souffrir
d'autres.

Une affaire me presse , & je cours l'achever.

Adieu. Dans un moment je viens vous retrouver.



S C E N E V.

MATHURINE, CHARLOTTE ;
SGANARELLE.

C H A R L O T T E.
C'Est moi qui l'y plaît mieux , au moins.

M A T H U R I N E.

Pourtant , je pense

Que je l'épouferon.

S G A N A R E L L E.

Je plains votre innocence ,

Pauvres jeunes brébis, qui, pour trop croire un fou,

Vous-même vous jetez dans la gueule du loup.

Croyez-moi toutes deux , ne soyez point si prom-
ptes

A vous laisser ainsi duper par de beaux contes.

Songez à vos oysons , c'est le plus assuré.

S C E N E V I.

D. J U A N , M A T H U R I N E ;
CHARLOTTE , S G A N A R E L L E.

D D. J U A N *dans le fond du théâtre.*
Où vient que Sganarelle est ici demeuré ?

S G A N A R E L L E.

Mon maître n'est qu'un fourbe , & tout ce qu'il dé-
bite ,

Fadaïse , il ne promet que pour aller plus vite.

Parlant de mariage , il cherche à vous tromper.

Il en épouse autant qu'il en peut attraper ,

Et...

(*appercevant D. Juan qui l'écoute*)

Cela n'est pas vrai ; si l'on vient vous le dire ,
Répondez hardiment qu'on se plaît à médire ,
Que mon maître n'est fourbe en aucune action ,
Qu'il n'épouse jamais qu'à bonne intention ,
Qu'il n'abuse personne , & que s'il dit qu'il aime...
Ah ! Tenez , le voilà , fachez-le de lui-même.

D. J U A N à Sganarelle.

Oui ?

S G A N A R E L L E.

Le monde est si plein , Monsieur , de médifans ;
Que , comme on parle mal sur-tout des courtifans ,
Je leur faisois entendre à toutes deux , pour cause ,
Que si quelqu'un de vous leur disoit quelque
chose ,
Il falloit n'en rien croire , & que de suborneur...

D. J U A N.

Sganarelle.

S G A N A R E L L E.

Oui , mon maître est homme d'honneur ;
Je le garantis tel.

D. J U A N.

Hon ?

S G A N A R E L L E.

Ce seront des bêtes ,
Ceux qui tiendront de lui des discours mal-honné-
tes.

S C E N E V I I.

D. JUAN, LA RAME'E, CHARLOTTE,
MATHURINE , SGANARELLE.

L A R A M E ' E.

J E viens vous avertir , Monsieur , qu'ici pour
vous

248 LE FESTIN DE PIERRE ;

Il ne fait pas fort bon.

SGANARELLE.

Ah ! Monsieur , sauvons-nous ;

D. JUAN.

Qu'est-ce ?

LARAMEE.

Dans un moment doivent ici descendre
Douze hommes à cheval commandés pour vous
prendre ,

Ils ont dépeints vos traits à ceux qui me l'ont dit ;
Songez à vous.

SGANARELLE.

Pourquoi s'aller perdre à crédit ?

Tirons-nous promptement , Monsieur.

D. JUAN.

Adieu les belles ;

Celle que j'aime aura demain de mes nouvelles.

MATHURINE *s'en allant.*

C'est à moi qui promet , Charlotte.

CHARLOTTE.

Oh ! C'est à moi ;

SCENE VIII.

D. JUAN , SGANARELLE.

D. JUAN.

IL faut céder , la force est une étrange loi.
Viens pour ne risquer rien , usons de stratagème ;
Tu prendras mes habits.

SGANARELLE.

Moi , Monsieur ?

D. JUAN.

Oui , toi-même ;

COMEDIE. 249
SGANARELLE.

Monfieur , vous vous moquez. Comment , fous
vos habits

M'aller faire tuer ?

D. J U A N.

Tu mets la chose au pis.

Mais di-moi , lâche , di , quand cela devoit être,
N'est-on pas glorieux de mourir pour fon maître ?

SGANARELLE.

Serviteur à la gloire. O ciel , fais qu'aujourd'hui
Sganarelle , en fuyant , ne foit pas pris pour lui.

Fin du second Acte.



A C T E I I I .

S C E N E P R E M I E R E .

D. JUAN, SGANARELLE *habillé
en médecin.*

A S G A N A R E L L E .
A Vouez qu'au besoin j'ai l'imaginative
Aussi prompte d'aller que personne qui vive.
Votre premier dessein n'étoit point à propos.
Sous ce déguisement j'ai l'esprit en repos.
Après tout , ces habits nous cachent l'un & l'autre
Beaucoup mieux qu'on n'eût pû nous cacher sous
le vôtre ,
J'en regardois le risque avec quelque souci ;
Tout franc , il me choquoit.

D. J U A N .

Te voilà bien ainsi :

Où diable as-tu donc pris ce grotesque équipage ?

S G A N A R E L L E .

Il vient d'un médecin qui l'avoit mis en gage ,
Quoique vieux , j'ai donné de l'argent pour l'avoir ;
Mais Monsieur , savez-vous quel en est le pouvoir ?
Il me fait saluer des gens que je rencontre ,
Et passer pour docteur par tout où je me montre ;
Ainsi qu'un habile homme on me vient consulter.

D. J U A N .

Comment donc ?

S G A N A R E L L E .

Mon sçavoir va bien-tôt éclater :

Déjà six paysans , autant de paysannes ,
Accoutumés sans doute à parler à des ânes ,
M'ont sur différens maux demandé mon avis.

D. J U A N.

Es qu'as tu répondu ?

S G A N A R E L L E.

Moi ?

D. J U A N.

Tu t'es trouvé pris ?

S G A N A R E L L E.

Pas trop. Sans m'étonner, de l'habit que je porte ;
 J'ai soutenu l'honneur, & raisonné de sorte
 Que sur mon ordonnance aucun d'eux n'a douté
 Qu'il n'eût entre les mains un trésor de santé.

D. J U A N.

Et comment as-tu pû bâtir tes ordonnances,

S G A N A R E L L E.

Ma foi, j'ai ramassé beaucoup d'impertinences,
 Mêlé casse, opium, rhubarbe, *Et cætera*,
 Tout par drachme, & le mal aille comme il pourra
 Que m'importe ?

D. J U A N.

Fort bien. Ce que tu viens de dire

Me réjouit.

S G A N A R E L L E.

Et si, pour vous faire mieux rire,
 Par hazard, car enfin quelquefois, que fait-on ;
 Mes malades venoient à guérir ?

D. J U A N.

Pourquoi non ?

Les autres médecins que les sages méprisent,
 Dupent-ils moins que toi dans tout ce qu'ils nous
 disent ?

Et, pour quelques grands mots que nous n'enten-
 dons pas,

Ont-ils aux guérisons plus de part que tu n'as ?

Croi moi, tu peux comme eux, quoi qu'on s'en per-
 suade,

Profiter, s'il avient, du bonheur du malade,

Et voir attribuer au seul pouvoir de l'art,

252 LE FESTIN DE PIERRE,

Ce qu'avec la nature aura fait le hazard...

S G A N A R E L L E.

Oh, jusqu'ou vous poussez votre humeur libertine ?

Je ne vous croyois pas impie en médecine.

D. J U A N.

Il n'est point parmi nous d'erreur plus grande.

S G A N A R E L L E.

Pour un art tout divin vous n'avez point de foi ?
La casse, le séné, ni le vin hémétique...
Quoi ?

D. J U A N.

La peste soit le fou !

S G A N A R E L L E.

Vous êtes hérétique,

Monsieur, songez-vous bien quel bruit depuis un
tems,

Fait le vin hémétique ?

D. J U A N.

Oui, pour certaines gens.

S G A N A R E L L E.

Ses miracles partout ont vaincu les scrupules,
Leur force a converti jusqu'au plus incrédules ;
Et, sans aller plus loin, moi qui vous parle, moi,
J'en ai vû des effets si surprenans...

D. J U A N.

En quoi ?

S G A N A R E L L E.

Tout peut être nié, si sa vertu se nie.
Depuis six jours un homme étoit à l'agonie,
Les plus experts docteurs n'y connoissoient plus rien,
Il avoit mis à bout la médecine.

D. J U A N.

Hé bien ?

S G A N A R E L L E.

Recours à l'hémétique. Il en prend pour leur plaisir
Soudain...

COMEDIE. 253

D. JUAN.

Le grand miracle ! Il réchappe ?

SGANARELLE.

Au contraire ;

Il en meurt.

D. JUAN.

Merveilleux moyen de le guérir !

SGANARELLE.

Comment ? Depuis six jours il ne pouvoit mourir ;

Et, dès qu'il en a pris, le voilà qui trépasse.

Nit-on jamais remede avoir plus d'efficace ?

D. JUAN.

Tu raisonnes fort juste.

SGANARELLE.

Il est vrai, cet habit

Sur le raisonnement m'inspire de l'esprit ;

Et si sur certains points où je voudrois vous mettre,

La dispute . . .

D. JUAN.

Une fois je veux te le permettre.

SGANARELLE.

Errez en médecine autant qu'il vous plaira,

La seule faculté s'en scandalisera ;

Mais sur le reste, là, que le cœur se déploie.

Que croyez-vous ?

D. JUAN.

Je croi ce qu'il faut que je croie.

SGANARELLE.

Bon, parlons doucement, & sans nous échauffer,

Le ciel . . .

D. JUAN.

Laiſſons cela . . .

SGANARELLE.

C'est fort bien dit. L'enfer. . .

D. JUAN.

Laiſſons cela, te dis-je.

254 LE FESTIN DE PIERRE ;
S G A N A R E L L E.

Il n'est pas nécessaire
De vous expliquer mieux , votre réponse est claire ;
Malheur si l'esprit fort s'y trouvoit oublié.
Voilà ce que vous fert d'avoir étudié ;
Temps perdu. Quant à moi , personne ne peut dire
Que l'on m'ait rien appris , je fais à peine lire ,
Et j'ai de l'ignorance à fond ; mais , franchement ,
Avec mon petit sens ; mon petit jugement ,
Je voi , je comprends mieux ce que je dois com-
prendre ,
Que vos livres jamais ne pourroient me l'appren-
dre.

Ce monde où je me trouve , & ce soleil qui luit ;
Sont-ce des champignons venus en une nuit ?
Se sont-ils faits tout seuls ? Cette masse de pierre
Qui s'éleve en rochers , ces arbres , cette terre ;
Ce ciel planté là haut , est ce que tout cela
S'est bâti de soi-même ? Et , vous , seriez-vous là ;
Sans votre pere , à qui le sien fut nécessaire
Pour devenir le vôtre ? Ainsi , de pere en pere ,
Allant jusqu'au premier , qui veut-on qui l'ait fait ;
Ce premier ? Et dans l'homme , ouvrage si parfait ,
Tous ces os agencés l'un dans l'autre , cette ame ;
Ces veines , ce poumon , ce cœur , ce foie . . . Oh ,
dame ,

Parlez à votre tour comme les autres font ;
Je ne puis disputer si l'on ne m'interrompt.
Vous vous taisez exprès , & c'est belle malice.

D. J U A N.

'Ton raisonnement charme , & j'attens qu'il finisse.

S G A N A R E L L E.

Mon raisonnement est , Monsieur , quoi qu'il en
soit ,
Que l'homme est admirable en tout , & qu'on y
voit

Certains ingrédiens , que , plus on les contemple ,
Moins on peut expliquer ; d'où vient que ... Par
exemple ,

N'est il pas merveilleux que je sois ici , moi ,
Et qu'en la tête , là , j'aie un je ne sai quoi ,
Qui fait qu'en un moment , sans en savoir les cau-
ses ,

Je pense , s'il le faut , cent différentes choses ,
Et ne me mêle point d'ajuster les ressorts
Que ce je ne sai quoi fait mouvoir dans mon corps ?
Je veux lever un doigt , deux , trois , la main en-
tiere ,

Aller à droit , à gauche , en ayant , en arriere ...

D. JUAN *appercevant Léonor au fond du théâtre.*
Ah ! Sganarelle , voi. Peut on , sans s'étonner ...

SGANARELLE.

Voilà ce qu'il vous faut, Monsieur, pour raisonner.
Vous n'êtes point muet en voyant une belle.

D. JUAN.

Celle-ci me ravit.

SGANARELLE.

Vraiment.

D. JUAN.

Que cherche-t-elle ?

SGANARELLE.

Vous devriez déjà l'être allé demander.

SCENE II.

D. JUAN , LEONOR , SGANARELLE.

D. JUAN.

Quel bien plus grand le ciel pouvoit-il m'ac-
corder ?

Présenter à mes yeux dans un lieu si sauvage ,

256 LE FESTIN DE PIERRE ;

La plus belle personne . . .

LEONOR.

Oh , point , Monsieur !

D. JUAN.

Je gage
Que vous n'avez encor que quatorze ans au plus.

SGANARELLE à D. Juan.

C'est comme il vous les faut.

LEONOR.

Quatorze ans ? Je les eus

Le dernier de Juillet.

SGANARELLE *bas*.

O , ma pauvre innocente !

D. JUAN.

Mais que cherchez-vous là ?

LEONOR.

Des herbes pour ma tante !

C'est pour faire un remède , elle en prend très-
souvent.

D. JUAN.

Veut-elle consulter un homme fort savant ?

Monsieur est médecin.

LEONOR.

Ce seroit-là sa joie.

SGANARELLE *d'un ton grave* :

Où son mal lui tient-il ? Est-ce à la rate , au foie ?

LEONOR.

Sous des arbres assise , elle prend l'air là bas.

Allons le savoir d'elle.

D. JUAN.

Hé , ne nous pressons pas.

[à Sganarelle.]

Qu'elle est propre à causer une flamme amoureuse !

LEONOR.

Il faudra que je sois pourtant religieuse.

COMEDIE.

257

D. JUAN.

Ah , quel meurtre ! Et d'où vient ? Est-ce que vous
avez

Tant de vocation ?

LEONOR.

Pas trop , mais vous savez

Qu'on menace une fille, & qu'il faut sans murmure.

D. JUAN.

C'est cela qui vous tient ?

LEONOR.

Et puis ma tante assure

Que je ne suis point propre au mariage.

D. JUAN.

Vous ?

Elle se moque , allez , faites choix d'un époux.

Je vous garantis , moi , s'il faut que j'en réponde ;

Propre à vous marier plus que fille du monde.

Monsieur le médecin s'y connoît , & je veux

Que lui-même. . .

SGANARELLE *lui tâtant le poux.*

Voyons. Le cas n'est point douteux.

Mariez-vous , il faut vous mettre deux ensemble ,

Sinon , il vous viendra mal encombre.

LEONOR.

Ah ! Je tremble.

Et quel mal est-ce là que vous nommez ?

SGANARELLE.

Un mal

Qui consume en six mois l'humide radical ,

Mal terrible , astringent , vaporeux ,

LEONOR.

Je suis morte ;

SGANARELLE.

Mal sur tout qui s'augmente au couvent.

LEONOR.

Il n'importe ;

On ne laissera pas de m'y mettre.

258 LE FESTIN DE PIERRE ,

D. J U A N.

Et pourquoi ?

L E O N O R.

A cause de ma sœur qu'on aime plus que moi.
On la mariera mietix , quand on n'aura plus qu'elle :

D. J U A N.

Vous êtes pour cela trop aimable & trop belle.
Non , je ne puis souffrir cet excès de rigueur ;
Et , dès demain , pour faire enrager votre sœur ,
Je veux vous épouser. En serez-vous contente ?

L E O N O R.

Hé , mon Dieu , n'allez pas en rien dire à ma tante ;
Si-tôt que du couvent elle voit que je ris ,
Deux soufflets me sont sûrs ; & ce seroit bien pis
Si vous alliez pour moi parler de mariage.

D. J U A N.

Hé bien , marions-nous en secret ; je m'engage ;
Puisqu'elle vous maltraite , à vous mettre en état
De ne rien craindre d'elle.

S G A N A R E L L E.

Et par un bon contrat ;

Ce n'est point à demi que monsieur fait les choses :

D. J U A N.

J'avois pour fuir l'hymen d'assez pressantes causes ;
Mais pour vous faire entrer au couvent malgré vous ,
Savoir qu'à la menace on ajoûte les coups ,
C'est un acte inhumain dont je me rens coupable
Si je ne vous épouse.

S G A N A R E L L E.

Il est fort charitable :

Voyez , se marier pour vous ôter l'ennui
D'être religieuse , attendez tout de lui.

L E O N O R.

Si j'osois m'assurer ...

S G A N A R E L L E.

C'est une bagatelle ;

Que ce qu'il vous promet. Sa bonté naturelle

COMEDIE. 259

Va si loin, qu'il est ptêt, pour faire trêve aux coups,
D'épouser, s'il le faut, votre tante avec vous.

LEONOR

Ah! Qu'il n'en fasse rien; elle est si dégoûtante...
Mais moi, suis je assez belle...

D. JUAN.

Ah, ciel! Toute charmante.

Quelle douceur pour moi de vivre sous vos loix!
Non, ce qui fait l'hymen n'est point de notre choix,
J'en suis trop convaincu, je vous connois à peine,
Et, tout-à-coup, je cède à l'amour qui m'entraîne.

LEONOR.

Je voudrois qu'il fut vrai, car ma tante & la peur
Que me fait le couvent...

D. JUAN.

Ah! Connoissez mon cœur,

Voulez-vous que ma foi, pour preuve indubitable;
Vous fasse le serment le plus épouvantable?
Que le ciel...

LEONOR.

Je vous croi, ne jurez point.

D. JUAN.

Hé bien?

LEONOR.

Mais, pour nous marier, sans que l'on en sût rien,
Si la chose pressoit, comment faudroit-il faire?

D. JUAN.

Il faudroit avec moi venir chez un notaire,
Signer le mariage; &, quand tout seroit fait,
Nous laisserions gronder votre tante.

S G A N A R E L L E.

En effet;

Quand une chose est faite, elle n'est pas à faire.

LEONOR.

Oh, ma tante & ma sœur seront bien en colere;
Car j'aurai pour ma part plus de vingt mille écus;
Bien des gens me l'ont dit.

260 LE FESTIN DE PIERRE ;

D. J U A N.

Vous me rendez confus
Pensez-vous que ce soit votre bien qui m'engage ?
Ce sont les agrémens de ce charmant visage ,
Cette bouche , ces yeux ; enfin , foyez à moi ;
Et je renonce au reste.

S G A N A R E L L E.

Il est de bonne foi.

Vos écus sont pour lui des beautés peu touchantes.

L E O N O R.

J'ai dans le bourg voisin une de mes parentes
Qui veut qu'on me marie , & qui m'a toujours dit
Que si quelqu'un m'aimoit . . .

D. J U A N.

C'est avoir de l'esprit.

L E O N O R.

Elle envoyeroit chercher de bon cœur le notaire ;
Si nous allions chez elle ?

D. J U A N.

Hé bien , il le faut faire.

Me voilà prêt , allons.

L E O N O R.

Mais quoi , seule avec vous ?

D. J U A N.

Venir avecque moi , c'est suivre votre époux.
Est-ce un scrupule à faire , après la foi promise ?

L E O N O R.

Pas trop , mais j'ai toujours . . .

D. J U A N.

Vous verrez ma franchise.

L E O N O R.

Du moins . . .

D. J U A N.

Par où faut-il vous mener ?

L E O N O R.

Par ici.

Mais par malheur !

D. JUAN.

Comment ?

LEONOR.

Ma tante que voici. . .

D. JUAN.

Le facheux contre-temps ! Qui diable nous l'amene ?

SGANARELLE.

Ma foi , c'en étoit fait sans cela.

D. JUAN.

Quelle peine !

LEONOR.

Sans rien dire , venez m'attendre ici ce soir ,
Je m'y rendrai.

SCENE III.

THERESSE , LEONOR , D. JUAN ,
SGANARELLE.

THERESSE. à Léonor.

Vraiment , j'aime assez à vous voir ;
Impudente , il vous faut parler avec des hommes.

SGANARELLE.

Vous ne savez pas bien , Madame , qui nous sommes ,

LEONOR.

Est-ce faire du mal , quand c'est à bonne fin ?
Ce monsieur là m'a dit qu'il étoit médecin ,
Et je lui demandois si pour guérir votre asme ,
Il ne savoit pas . . .

SGANARELLE.

Qui , j'ai certain cataplasme ,
Qui posé , lorsqu'on tombe en suffocation ,

262 LE FESTIN DE PIERRE ;

Facilite aussi-tôt la respiration.

T H E R E S E.

Hé, mon Dieu, là-dessus j'ai vu les plus habiles ;
Leurs remèdes me sont remèdes inutiles.

S G A N A R E L L E.

Je le croi. La plupart des plus grands médecins
Ne sont bons qu'à venir visiter des bassins ;
Mais pour moi, qui va droit au souverain dictame,
Je guéris de tous maux, & je voudrois, Madame,
Que votre asme vous tint du haut jusques au bas,
Trois jours mon cataplasme, il n'y paroîtroit pas.

T H E R E S E.

Hélas, que vous feriez une admirable cure !

S G A N A R E L L E.

Je parle hardiment, mais ma parole est sûre.
Demandez à monsieur. Outre l'asme, il avoit
Un bolus au côté qui toujours s'élevoit.
Du diaphragme impur l'humeur trop réunie,
Le mettoit tous les ans dix fois à l'agonie ;
En huit jours je vous ai balayé tout cela,
Nettoyé l'impur, &... Regardez, le voilà
Aussi frais, aussi plein de vigueur énergique,
Que s'il n'avoit jamais eu tache d'asmatique.

T H E R E S E.

Son teint est frais, sans doute, & d'un vif éclatant.

S G A N A R E L L E.

Ça, voyons votre poux. Il est intermittent ;
La palpitation du poumon s'y dénote.

T H E R E S E.

Quelquefois...

S G A N A R E L L E.

Votre langue. Elle n'est pas tant fotte.
En dessous, levez-la. L'asme y paroît marqué.
Ah ! si mon cataplasme étoit vite appliqué...

T H E R E S E.

Où donc l'applique-t-on ?

C O M E D I E. 263

SGANARELLE *lui parlant avec action ,
pour l'empêcher de voir que D. Juan
entretient tout bas Léonor.*

 Tout droit sur la partie
Où la force de l'asme est la plus départie.
Comme l'obstruction se fait de ce côté ,
Il faut , autant qu'on peut , la mettre en liberté ;
Car , selon que d'abord la chaleur restringente
A pu se ramasser , la partie est souffrante ,
Et laisse à respirer le conduit plus étroit.
Or est-il que le chaud ne vient jamais du froid.
Par conséquent , si-tôt que dans une famille ,
Vous voyez que le mal prend cours. . .

 T H E R E S E à Léonor.

 Petite fille ;

 Passez de ce côté.

 SGANARELLE *continuant.*

 Ne différez jamais.

 D. J U A N *bas à Léonor.*

 Vous viendrez donc ce soir ?

 L E O N O R.

 Oui , je vous le promets.

 S G A N A R E L L E

 A vous cataplasmer commencez de bonne heure.

 En quel lieu faites-vous ici votre demeure ?

 T H E R E S E.

 Vous voyez ma maison.

 S G A N A R E L L E *tirant sa tabatière.*

 Dans trois heures d'ici

 Prenez dans un œuf frais de cette poudre-ci ,

 Et du reste du jour ne parlez à personne.

 Voilà , jusqu'à demain , ce que je vous ordonne ;

 Je ne manquerai pas à me rendre chez vous.

 T H E R E S E.

 Venez , vous faites seul mon espoir le plus doux.

 Allons , petite fille , aidez-moi.

 L E O N O R.

 Ça , ma tante.

S C E N E I V.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.
Q U'en dites-vous, Monsieur ?

D. JUAN.

La rencontre est plaisante :

SGANARELLE.

M'érigeant en docteur, j'ai là, fort à propos,
Pour abuser la tante, étalé de grands mots :

D. JUAN.

Où diable as-tu pêché ce jargon ?

SGANARELLE.

Laissez faire ;

J'ai servi quelque temps chez un apothicaire.

S'il faut jafer encor, je suis médecin né.

Mais ce tabac en poudre à la vieille donné ?

D. JUAN.

Sa nièce est fort aimable, & doit ici se rendre

Quand le jour...

SGANARELLE.

Quoi, Monsieur, vous l'y viendrez attendre ?

D. JUAN.

Oui, sans doute.

SGANARELLE.

Et de-là, vous, l'épouseur banal ;

Vous irez lui passer un écrit nuptial ?

D. JUAN.

Souffrir, faute d'un mot, qu'elle échappe à ma
flamme ?

SGANARELLE.

Quel diable de métier ! Toujours femme sur fem-
me ?

D. JUAN,

COMEDIE. 265

D. JUAN.

En vain pour moi ton zele y voit de l'embarras,
Les femmes n'en font point.

S G A N A R E L L E.

Je ne vous comprends pas!
Mille gens, dont je voi par-tout qu'on se contente,
En ont souvent trop d'une, & vous en prenez trente?

D. JUAN.

Je ne me pique pas aussi de les garder,
Le grand nombre en ce cas pourroit m'incommoder.

S G A N A R E L L E.

Pourquoi? Vous en feriez un ferrail. Mais je trem-
ble.

Quel cliquetis, Monsieur? Ah!

D. JUAN.

Trois hommes ensemble
En attaquent un seul, il faut le secourir.

S G A N A R E L L E *seul.*

Voilà l'humeur de l'homme. Où s'en va t-il courir?
S'aller faire échigner, sans qu'il soit nécessaire.
Quels grands coups il allonge! Il faut le laisser faire.
Le plus sûr cependant est de m'aller cacher,
Si a besoin de moi, qu'il vienne me chercher.

S C E N E V.

D. CARLOS. D. JUAN.

D. CARLOS.

Ces voleurs par leur fuite ont assez fait connoître
Qu'où votre bras se montre on n'ose plus paroître;
Et je ne puis nier qu'à cet heureux secours,
Si je respire encor, je ne doive mes jours.
Ainsi, Monsieur; souffrez que pour vous rendre
grace...

M

266 LE FESTIN DE PIERRE ,

D. J U A N.

J'ai fait ce que vous-même auriez fait en ma place ;
Et prendre ce parti contre leur lâcheté,
Étoit plutôt devoir que générosité.
Mais d'où vous êtes-vous attiré leur poursuite ?

D. C A R L O S.

Je m'étois , par malheur , écarté de ma suite,
Ils m'ont rencontré seul , & mon cheval tué
A leur infame audace a fort contribué.
Sans vous j'étois perdu.

D. J U A N.

Vous allez à la ville ?

D. C A R L O S.

Non , certains intérêts...

D. J U A N.

Vous peut-on être utile ?

D. C A R L O S.

Cette offre met le comble à ce que je vous doi.
Une affaire d'honneur , très-sensible pour moi ,
M'oblige dans ces lieux à tenir la campagne.

D. J U A N.

Je suis à vous , souffrez que je vous accompagne ;
Mais puis-je demander , sans me rendre indiscret ,
Quel outrage reçu...

D. C A R L O S.

Ce n'est plus un secret ;
Et je ne dois songer , dans le bruit de l'ofense ,
Qu'à faire promptement éclater ma vengeance.
Une sœur qu'au couvent j'avois fait élever ,
Depuis quatre ou cinq jours s'est laissée enlever.
Un D. Juan Giron est l'auteur de l'injure ,
Il a pris cette route , au moins on m'en assure ,
Et je viens l'y chercher sur ce que j'en ai sû.

D. J U A N.

Et le connoissez-vous ?

D. C A R L O S.

Je ne l'ai jamais vu.

COMEDIE. 267

Mais j'amene avec moi des gens qui le connoissent,
Et par ses actions telles qu'elles paroissent,
Je croi sans passion, qu'il peut être permis...

D. JUAN.

N'en dites point de mal, il est de mes amis.

D. CARLOS

Après un tel aveu j'aurois tort d'en rien dire;
Mais, lorsque mon honneur à la vengeance aspire,
Malgré cette amitié, j'ose espérer de vous...

D. JUAN.

Je fai ce que se doit un si juste courroux;
Et, pour vous épargner des peines inutiles,
Quels que soient vos desseins, je les rendrai faciles:
Si d'aimer D. Juan je ne puis m'empêcher,
C'est sans avoir servi jamais à le cacher.

D'un enlèvement fait avecque trop d'audace
Vous demandez raison, il faut qu'il vous la fasse.

D. CARLOS.

Et comment me la faire?

D. JUAN.

Il est homme de cœur,
Vous pouvez là-dessus consulter votre honneur.
Pour se battre avec vous, quand vous aurez sù prendre

Le lieu, l'heure, & le jour, il viendra vous attendre.

Vous répondre de lui, c'est vous en dire assez.

D. CARLOS.

Cette assurance est douce à des cœurs offensés.
Mais je vous avouerai que vous devant la vie,
Je ne puis sans douleur vous voir de la partie.

D. JUAN.

Une telle amitié nous a joints jusqu'ici,
Que s'il se bat, il faut que je me batte aussi.
Notre union le veut.

D. CARLOS.

Et c'est dont je soupire.

M 2

268 LE FESTIN DE PIERRE ;

Faut-il , quand je vous doi le jour que je respire ;
Que j'aye à me venger , & qu'il vous soit permis
D'aimer le plus mortel de tous mes ennemis ?

S C E N E V I.

D. CARLOS , D. JUAN , ALONSE.

A L O N S E à un valet.
FAis boire nos chevaux , & que l'on nous attende.
Par où donc... Mais , ô ciel ; que ma surprise est
grande !

D. C A R L O S à *Alonse.*
D'où vient qu'ainsi sur nous vos regards attachés...

A L O N S E.
Voilà votre ennemi , celui que vous cherchez ,
D. Juan.

D. C A R L O S.

D. Juan ?

D. J U A N.

Oui , je renonce à feindre ;
L'avantage du nombre est peu pour m'y contraindre ,
Je suis ce D. Juan , dont le trépas juré...

A L O N S E à *D. Carlos.*
Voulez-vous...

D. C A R L O S.

Arrêtez. M'étant seul égaré ;
Des lâches m'ont surpris , & je lui dois la vie
Qui par eux , sans son bras , m'auroit été ravie.
D. Juan , vous voyez , malgré tout mon courroux ,
Que je vous rends le bien que j'ai reçu de vous.
Jugez par-là du reste , & si de mon offense ,
Pour payer un bienfait , je suspens la vengeance ;
Croyez que ce délai ne fera qu'augmenter
Le vif ressentiment que j'ai fait éclater.
Je ne demande point qu'ici , sans plus attendre ,

Vous preniez le parti que vous avez à prendre.
 Pour m'acquiter vers vous je veux bien vous laisser,
 Quoi que vous résolviez, le loisir d'y penser.
 Sur l'outrage reçu, qu'en vain on voudroit taire,
 Vous savez quels moyens peuvent me satisfaire.
 Il en est de sanglans, il en est de plus doux.
 Voyez-les, consultez, le choix dépend de vous.
 Mais enfin, quel qu'il soit, souvenez vous, de grace,
 Qu'il faut que mon affront par D Juan s'efface,
 Que ce seul intérêt m'a conduit en ce lieu,
 Que vous m'avez pour lui donné parole. Adieu;

A L O N S E.

Quoi, Monsieur ?

D. C A R L O S.

Suivez-moi.

A L O N S E.

Faut-il...

D. C A R L O S.

Notre querelle

Se doit vuider ailleurs.

S C E N E V I I.

D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

HOlà, ho, Sganarelle.

SGANARELLE *derriere le théâtre*

Qui va là ?

D. JUAN.

Viendras-tu ?

SGANARELLE.

Tout-à l'heure. Ah ! C'est vous !

270 LE FESTIN DE PIERRE ;

D. J U A N.

Coquin , quand je me bats , tu te sauves des coups ?

S G A N A R E L L E.

J'étois allé , Monsieur , ici près , d'ou j'arrive.

Cet habit est , je croi , de vertu purgative ;

Le porter ; c'est autant qu'avoir pris ...

D. J U A N.

Effronté ;

D'un voile honnête , au moins , couvre ta lâcheté.

S G A N A R E L L E.

D'un vaillant homme mort la gloire se publie ,

Mais j'en fais moins de cas que d'un poltron en vie.

D. J U A N.

Sçais-tu pour qui mon bras vient de s'employer ?

S G A N A R E L L E.

Non.

D. J U A N.

Pour un frere d'Elvire.

S G A N A R E L L E.

Un frere ? Tout de bon ?

D. J U A N.

J'ai regret de nous voir ainsi brouillés ensemble ;

Il paroît honnête homme.

S G A N A R E L L E.

Ah ! Monsieur , il me semble

Qu'en rendant un peu plus de justice à sa sœur ...

D. J U A N.

Ma passion pour elle est usée en mon cœur ,

Et les objets nouveaux le rendent si sensible ,

Qu'avec l'engagement il est incompatible.

D'ailleurs , ayant pris femme en vingt lieux différens ;

Tu fais pour le secret les détours que je prens.

A ne point éclater toutes je les engage ;

Et si l'une en public avoit quelque avantage ,

Les autres parleroient , & tout seroit perdu.

S G A N A R E L L E.

Vous pourriez bien alors , Monsieur , être pendu.

Maraud.

S G A N A R E L L E.

Je vous entens , il seroit plus honnête ;
Pour mieux vous ennoblir , qu'on vous coupât la tête ;
Mais c'est toujours mourir.

D. J U A N *voyant un tombeau sur
lequel est une statue.*

Quel ouvrage nouveau

Vois-je paroître ici !

S G A N A R E L L E.

Bon ! Et c'est le tombeau
Où votre commandeur , qui pour lui le fit faire ;
Grace à vous , git plutôt qu'il n'étoit nécessaire.

D. J U A N.

On ne m'avoit pas dit qu'il fut de ce côté.
Allons le voir.

S G A N A R E L L E.

Pourquoi cette civilité ?

Laiſſons-le là , Monsieur , aussi-bien il me semble
Que vous ne devez pas être trop bien ensemble.

D. J U A N.

C'est pour faire la paix que je cherche à le voir ;
Et , s'il est galant homme , il doit nous recevoir.
Entrons.

S G A N A R E L L E.

Ah , que ce marbre est beau ! Ne lui déplaise ;
Il s'est là pour un mort logé fort à son aise.

D. J U A N.

J'admire cette aveugle & sotte vanité.
Un homme , en son vivant , se fera contenté
D'un bâtiment fort simple , & le visionnaire
En veut un tout pompeux quand il n'en a que faire.

S G A N A R E L L E.

Voyez-vous sa statue , & comme il tient sa main ?

D. J U A N.

Parbleu , le voilà bien en empereur Romain.

272 LE FESTIN DE PIERRE ;
S G A N A R E L L E.

Il me fait quasi peur. Quels regards il nous jette !
C'est pour nous obliger , je pense , à la retraite.
Sans doute qu'à nous voir il prend peu de plaisir.

D. J U A N.

Si de venir dîner il avoit le loisir ,
Je le régèlerois. De ma part , Sganarelle ,
Va l'en prier.

S G A N A R E L L E.

Lui ?

D. J U A N.

Cours.

S G A N A R E L L E.

La priere est nouvelle.

Un mort ! Vous moquez-vous ?

D. J U A N.

Fais ce que je t'ai dit.

S G A N A R E L L E.

Le pauvre homme , Monsieur , a perdu l'appétit.

D. J U A N.

Si tu n'y vas ...

S G A N A R E L L E.

J'y vais. Que faut-il que je dise ?

D. J U A N.

Que je l'attens chez moi.

S G A N A R E L L E.

Je ris de ma sottise.

Mais mon maître le veut. Monsieur le Comman-
deur ,

D. Juan voudroit bien avoir chez lui l'honneur

De vous faire un régal. Y viendrez-vous ?

[*La statue baisse la tête , & Sganarelle tom-
bant sur les genoux , s'écrie :*]

A l'aide.

D. J U A N.

Qu'est-ce ? Qu'as-tu ? Di donc.

COMÉDIE. 273
SGANARELLE.

Je suis mort sans remède.

La statue...

D. JUAN.

Hé bien, quoi? Que veux-tu dire?

SGANARELLE.

He las!

La statue...

D. JUAN.

Enfin donc, tu ne parleras pas?

SGANARELLE.

Je parle, & je vous dis, Monsieur, que la statue...

D. JUAN.

Encor?

SGANARELLE.

Sa tête...

D. JUAN.

Hé bien?

SGANARELLE.

Vers moi s'est abbatue!

Elle m'a fait...

D. JUAN.

Coquin!

SGANARELLE.

Si je ne vous dis vrai!

Vous pouvez lui parler pour en faire l'essai.

Peut-être...

D. JUAN.

Viens, maraud, puisqu'il faut que j'en rie,

Viens être convaincu de ta poltronnerie,

Prensgarde. Commandeur, te rendras-tu chez moi?

Je t'attens à dîner.

(*La statue baisse encore la tête.*)

SGANARELLE.

Vous en tenez, ma foi.

Voilà mes esprits forts qui ne veulent rien croire.

Disputons à présent, j'ai gagné la victoire.

M. 5

274 LE FESTIN DE PIERRE,

D. JUAN *après avoir rêvé un moment*
Allons, sortons d'ici.

S G A N A R E L L E.

Sortons, je vous promets,
Quand j'en serai dehors, de n'y rentrer jamais.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

D. JUAN, SGANARELLE.

Cesse de raisonner sur une bagatelle.
 Un faux rapport des yeux n'est pas chose nouvelle,
 Et souvent il ne faut qu'une simple vapeur,
 Pour faire ce qu'en toi j'imputois à la peur.
 La vûe en est troublée, & je tiens ridicule.

SGANARELLE.

Quoi, là dessus encor vous êtes incrédule,
 Et ce que de nos yeux, de ces yeux que voilà ;
 Tous deux nous avons vû, vous le démentez ? Là ;
 Traitez-moi d'ignorant, d'impertinent, de bête,
 Il n'est rien de plus vrai que ce signe de tête ;
 Et je ne doute point que pour vous convertir,
 Le ciel, qui de l'enfer cherche à vous garantir,
 N'ait rendu tout exprès ce dernier témoignage.

D. JUAN.

Ecoute, s'il t'échappe un seul mot davantage
 Sur tes moralités, je vais faire venir
 Quatre hommes des plus forts, te bien faire tenir ;
 Afin qu'un nerf de bœuf à loisir te réponde.
 M'entens tu Di.

SGANARELLE.

Fort bien, Monsieur, le mieux du monde.
 Vous vous expliquez net, c'est-là ce qui me plaît.
 D'autres ont des détours qu'on ne sçait ce que c'est,
 Mais vous, en quatre mots que vous faites entendre
 Vous dites tout, rien n'est si facile à comprendre.

276 LE FESTIN DE PIERRE,
D. J U A N.

Qu'on me fasse dîner le plutôt qu'on pourra:
Un siège.

S C E N E II.

D. J U A N, S G A N A R E L L E ;
L A V I O L E T T E.

S G A N A R E L L E *à la Violette.*

V A sçavoir quand monsieur dînera ;
Dépêche.

D. J U A N.

Que veut-on ?

L A V I O L E T T E.

C'est monsieur votre père ;

D. J U A N.

Ah, que cette visite étoit peu nécessaire !

Quels contes de nouveau me vient-il débiter ?

Qu'il a de temps à perdre !

S G A N A R E L L E.

Il le faut écouter.

S C E N E III.

D. L O U I S, D. J U A N, S G A N A R E L L E ;
L A V I O L E T T E.

D. L O U I S.

M A présence vous choque, & je voi que sans
peine

Vous pourriez vous passer d'un père qui vous gêne.

Tous deux à dire vrai , par plus d'une raison ,
 Nous nous incommodons d'une étrange façon ;
 Et si vous êtes las d'ouïr mes remontrances ,
 Je suis bien las aussi de vos extravagances.
 Ah ! Que d'aveuglement , quand , raisonnant en
 fous ,

Nous voulons que le ciel soit moins sage que nous ;
 Quand sur ce qu'il connoît qui nous est nécessaire ,
 Nos imprudens desirs ne le laissent pas faire ,
 Et qu'à force de vœux nous tâchons d'obtenir
 Ce qui nous est donné souvent pour nous punir !
 La naissance d'un fils fut ma plus forte envie ;
 Mes souhaits en faisoient tout le bien de ma vie ;
 Et ce fils que j'obtiens est le fléau rigoureux
 De ces jours que par lui je croyois rendre heureux ;
 De quel œil , dites-moi , pensez-vous que je voie
 Ces commerces honteux qui seuls font votre joie ,
 Ce scandaleux amas de viles actions
 Qu'entassent chaque jour vos folles passions ,
 Ce long enchainement de méchantes affaires ,
 Où du prince pour vous les graces nécessaires
 Ont épuisé déjà tout ce qu'auprès de lui
 Mes services pouvoient m'avoir acquis d'appui ?
 Ah , fils ! Indigne-fils ! Quelle est votre bassesse ,
 D'avoir de vos ayeux démenti la noblesse !
 D'avoir osé ternir , par tant de lâchetés ,
 Le glorieux éclat du sang dont vous sortez ,
 De ce sang que l'histoire en mille endroits renom-
 me !

Et qu'avez-vous donc fait pour être gentilhomme ?
 Si ce titre ne peut vous être contesté ,
 Pensez-vous avoir droit d'en tirer vanité ,
 Et qu'il ait rien en vous qui puisse être estimable ;
 Quand vos déréglemens l'y rendent méprisable ?
 Non , non , de nos ayeux on a beau faire cas ,
 La naissance n'est rien où la vertu n'est pas ;
 Aussi nous ne pouvons avoir part à leur gloire ,

278 LE FESTIN DE PIERRE ;

Qu'autant que nous faisons honneur à leur mémoire
L'éclat que leur conduite à répandu sur nous ,
Des mêmes sentimens nous doit rendre jaloux ;
C'est un engagement dont rien ne nous dispense ,
De marcher sur les pas qu'a tracés leur prudence ,
D'être à les imiter attachés , prompts , ardens ,
Si nous voulons passer pour leurs vrais descendans.
Ainsi de ces héros que nos histoires louent ,
Vous descendez en vain, lorsqu'ils vous défavouent,
Et que ce qu'ils ont fait & d'illustre & de grand ,
N'a pû de votre cœur leur en être garant.

Loin d'être de leur sang , loin que l'on vous en
compte ,

L'éclat n'en réjaillit sur vous qu'à votre honte ;
Et c'est comme un flambeau, qui devant vous porté,
Fait de vos actions mieux voir l'indignité.

Enfin , si la noblesse est un précieux titre ,
Sachez que la vertu en doit être l'arbitre ,
Qu'il n'est point de grands noms , qui sans elle obs-
curcis..

D. J U A N.

Monsieur , vous seriez mieux si vous parliez assis.

D. L O U I S.

Je ne veux pas m'asseoir , insolent. J'ai beau dire ;
Ma remontrance est vaine , & tu n'en fais que rire.
C'est trop, si jusqu'ici dans mon cœur, malgré moi,
La tendresse de pere a combattu pour toi ,
Je l'étouffe ; aussi-bien il est temps que j'efface
La honte de te voir déshonorer ma race ,
Et qu'arrêtant le cours de tes dérèglements ,
Je prévienne du ciel les justes châtimens ;
J'en mourrai , mais je dois mon bras à sa colere.



SCENE IV.

D. JUAN, SGANARELLE ;

D. JUAN.

Mourez quand vous voudrez, il ne m'importe guère.

Ah, que sur ce jargon qu'à toute heure j'entens,
Les peres sont fâcheux qui vivent trop long-temps,

SGANARELLE.

Monsieur...

D. JUAN.

Quelle sottise à moi quand je l'écoute!

SGANARELLE.

Vous avez tort.

D. JUAN.

J'ai tort ?

SGANARELLE.

Hé.

D. JUAN.

J'ai tort ?

SGANARELLE.

Oui, sans doute,

Vous avez très grand tort de l'avoir écouté
Avec tant de douceur & tant d'honnêteté.
Le chassant au milieu de sa sottie harangue,
Vous lui deviez apprendre à mieux régler sa langue.
A t on jamais rien vû de plus impertinent ?
Un pere contre un fils faire l'entreprenant ?
Lui venir dire au nez que l'honneur le convie
A mener dans le monde une louable vie ?
Le faire souvenir qu'étant d'un noble sang,
Il ne deyroit rien faire indigne de son rang ?

280 LE FESTIN DE PIERRE ,
Les beaux enseignemens ! C'est bien ce que doit
suivre
Un homme tel que vous , qui fait comme il faut vi-
vre ;
De votre patience on se doit étonner.
Pour moi , je vous l'aurois envoyé promener.

S C E N E V.

D. JUAN, LA VIOLETTE,
SGANARÈLLE.

V LA VIOLETTE.
Otre marchand est là , Monsieur.
D. JUAN.

LA VIOLETTE. ^{Qui?}
Ce grand homme ?

Monsieur Dimanche.

SGANARÈLLE.

Peste , un créancier assomme !

De quoi s'avise-t il d'être si diligent
A venir chez les gens demander de l'argent ?
Que ne lui disois-tu que monsieur dîne en ville ?

LA VIOLETTE.

Vraiment oui, c'est un homme à croire bien facile,
Malgré ce que j'ai dit il a voulu s'asseoir
Là dedans pour l'attendre.

SGANARÈLLE.

Hé bien , jusques au soir

Qu'il y demeure.

D. JUAN.

Non , fais qu'il entre au contraire ;
Je ne tarderai pas long-temps à m'en défaire.
Lorsque des créanciers cherchent à nous parler ,

Je trouve qu'il est mal de se faire céler.
 Leurs visites ayant une fort juste cause ,
 Il les faut tout au moins payer de quelque chose ;
 Et , sans leur rien donner , je ne manque jamais
 A les faire de moi retourner satisfaits.

S C E N E V I.

D. JUAN , M. DIMANCHE ;
 S'IGNARELLE.

D. JUAN.

B On jour , Monsieur Dimanche. Hé , que ce
 m'est de joie
 De pouvoir... Ne souffrez jamais qu'on vous ren-
 voie.

J'ai bien grondé mes gens , qui sans doute ont eu tort
 De n'avoir pas voulu vous faire entrer d'abord ,
 Ils ont ordre aujourd'hui de n'ouvrir à personne ,
 Mais ce n'est pas pour vous que cet ordre se donne ;
 Et vous êtes en droit , quand vous venez chez moi ,
 De n'y trouver jamais rien de fermé.

M. DIMANCHE.

Je crois

Monsieur , qu'il...

D. JUAN.

Les coquins ! Voyez , laisser attendre
 Monsieur Dimanche seul ! Oh , je leur veux apprendre
 A connoître les gens.

M. DIMANCHE.

Cela n'est rien.

D. JUAN.

Comment ?

Quand je suis dans ma chambre , oser effrontément
 Dire à Monsieur Dimanche , au meilleur...

282 LE FESTIN DE PIERRE ;
M. DIMANCHE.

Sans colere ;
Monsieur, une autrefois ils craindront de le faire.
J'étois venu...

D. JUAN.

Jamais il ne font autrement.

Çà, pour Monsieur Dimanche un siège, promptement.

M. DIMANCHE.

Je suis dans mon devoir.

D. JUAN.

De bout ! Que je l'endure !

Non vous serez assis.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je vous conjure...

D. JUAN.

Aportez. Je vous aime & je vous vois d'un œil.
Otez-moi ce pliant, & donnez un fauteuil.

M. DIMANCHE.

Je n'ai garde, Monsieur, de...

D. JUAN.

Je le dis encore.

Au point que je vous aime, & que je vous honore,
Je ne souffrirai point qu'on mette entre nous deux
Aucune différence.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur.

D. JUAN.

Je le veux !

Allons, asseyez-vous

M. DIMANCHE.

Comme le temps empire..

D. JUAN.

Mettez-vous là.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je n'ai qu'un mot à dire

J'étois...

COMEDIE.

283

D. JUAN.

Mettez-vous là, vous dis-je.

M. DIMANCHE.

Je suis bien.

D. JUAN.

Non, si vous n'êtes là, je n'écouterai rien.

M. DIMANCHE *s'affeyant dans un fauteuil.*
C'est pour vous obéir. Sans le besoin extrême...

D. JUAN.

Parbleu, Monsieur Dimanche, avouez-le vous même,

Vous vous portez bien.

M. DIMANCHE.

Oui, mieux depuis quelque mois
Que je n'avois fait. Je suis...

D. JUAN.

Plus je vous vois,
Plus j'admire sur vous certain vif qui s'épanche.
Quel teint !

M. DIMANCHE.

Je viens, Monsieur...

D. JUAN.

Et Madame Dimanche ?

Comment se porte-t-elle ?

M. DIMANCHE.

Affez bien, Dieu merci.

Je viens vous...

D. JUAN.

Du ménage elle a tout le souci ;
C'est une brave femme.

M. DIMANCHE.

Elle est votre servante.

J'étois...

D. JUAN.

Elle a tout lieu d'avoir l'ame contente.
Que ses enfans sont beaux. La petite Louison,
Hé ?

284 LE FESTIN DE PIERRE,
M. DIMANCHE.

C'est l'enfant gâté, Monsieur, de la maison.
Je...

D. JUAN.

Rien n'est si joli.

M. DIMANCHE.

Monsieur, je...

D. JUAN.

Que je l'aime!

Et le petit Colin, est-il encor de même?
Fait-il toujours grand bruit avecque son tambour?

M. DIMANCHE.

Oui, Monsieur, on est étourdi tout le jour.
Je venois..

D. JUAN.

Et brusquet, est-ce à son ordinaire?
L'aimable petit chien, pour ne pouvoir se taire;
Mord-il toujours les gens aux jambes?

M. DIMANCHE.

A ravir.

C'est pis que ce n'étoit, nous n'en saurions chevir;
Et quand il ne voit pas que notre petite fille...

D. JUAN.

Je prens tant d'intérêt en toute la famille,
Qu'on doit peu s'étonner si je m'informe ainsi
De tout l'un après l'autre.

M. DIMANCHE.

Oh, je vous compte aussi
Parmi ceux qui nous font...

D. JUAN.

Allons donc, je vous prie;
Touchez, Monsieur Dimanche.

M. DIMANCHE.

Ah!

D. JUAN.

Mais, sans raillerie;
M'aimez-vous un peu? Là.

COMEDIE. 285
M. DIMANCHE.

Très-humble serviteur.

D. JUAN.

Parbleu, je suis à vous aussi de tout mon cœur.

M. DIMANCHE.

Vous me rendez confus. Je...

D. JUAN.

Pour votre service ;

Il n'est rien qu'avec joie en tout tems je ne fisse.

M. DIMANCHE.

C'est trop d'honneur pour moi ; mais, Monsieur ;
s'il vous plaît,

Je viens pour...

D. JUAN.

Et cela sans aucun intérêt ;

Croyez-le.

M. DIMANCHE.

Je n'ai point mérité cette grace.

Mais ..

D. JUAN.

Servir mes amis n'a rien qui m'embarrasse.

M. DIMANCHE.

Si vous...

D. JUAN.

Monseigneur Dimanche, oh ça, de bonne foi ;
Vous n'avez point dîné, dînez avecque moi,
Vous voilà tout porté.

M. DIMANCHE.

Non, Monsieur, une affaire
Me rappelle chez nous, & m'y rend nécessaire.

D. JUAN *se levant.*

Vîte, allons, ma calèche.

M. DIMANCHE.

Ah ! C'est trop de moitié.

D. JUAN.

Dépêchons.

286 LE FESTIN DE PIERRE ;

M. DIMANCHE

Non, Monsieur.

D. JUAN.

Vous n'irez point à pied.

M. DIMANCHE.

Monsieur, j'y vais toujours.

D. JUAN.

La résistance est vaine ;

Vous m'êtes venu voir, je veux qu'on vous remène,

M. DIMANCHE.

J'avois là...

D. JUAN.

Tenez moi pour votre serviteur.

M. DIMANCHE.

Je voulois...

D. JUAN.

Je le fais, & votre débiteur.

M. DIMANCHE.

Ah ! Monsieur.

D. JUAN.

Je n'en fais un secret à personne ;

Et de ce que je dois j'ai la mémoire bonne.

M. DIMANCHE.

Si vous me..

D. JUAN.

Voulez-vous que je descende en bas ?

Que je vous reconduise ?

M. DIMANCHE.

Ah ! Je ne le vauz pas.

Mais...

D. JUAN.

Embrassez-moi donc, c'est d'une amitié pure ;

Qu'une seconde fois ici je vous conjure

D'être persuadé qu'envers & contre tous,

Il n'est rien qu'au besoin je ne fisse pour vous.

SCENE VII.

M. DIMANCHE, SGANARELLE.

V SGANARELLE.
 Vous avez en Monsieur un ami véritable ;
 Un...

M. DIMANCHE.
 De civilités il est vrai qu'il m'accable ;
 Et j'en suis si confus , que je ne sçai comment
 Lui pouvoir demander ce qu'il me doit.

SGANARELLE.
 Vraiment ;
 Quand on parle de vous , il ne faut que l'entendre :
 Comme lui tous ses gens ont pour vous le cœur ten-
 dre ;

Et pour vous le montrer, ah ! Que ne vous vient-on
 Donner quelque nazarde , ou des coups de bâton ?
 Vous verriez de quel air...

M. DIMANCHE.
 Je le croi , Sganarelle :
 Mais pour lui mille écus sont une bagatelle ;
 Et deux mots dits par vous...

SGANARELLE.
 Allez , ne craignez rien ;
 Vous en dût-il vingt mille , il vous payeroit bien.

M. DIMANCHE.
 Mais vous, vous me devez aussi pour votre compte.

SGANARELLE.
 Fi, parler de cela ! N'avez vous point de honte ?

M. DIMANCHE.
 Comment ?

SGANARELLE.
 Ne fai-je pas que je vous doi ?

283 LE FESTIN DE PIERRE,
M. DIMANCHE.

Si tous...

SGANARELLE.

Allez, Monsieur Dimanche, on vous attend chez
vous.

M. DIMANCHE.

Mais mon argent ?

SGANARELLE.

Hé bien, je dois ; qui doit, s'oblige.

M. DIMANCHE.

Je veux...

SGANARELLE.

Ah !

M. DIMANCHE.

J'entens.

SGANARELLE.

Bon.

M. DIMANCHE.

Mais...

SGANARELLE.

Fi.

M. DIMANCHE.

Je...

SGANARELLE.

Fi, vous dis-je !

SCENE VIII.

D. JUAN, SGANARELLE.

SGANARELLE.
Nous en voilà défaits.

D. JUAN.

Et fort civilement.

A-t-il lieu de s'en plaindre ?

SGANARELLE.

COMEDIE. 289
SGANARELLE.

Il auroit tort. Comment ?

D. JUAN.

N'ai-je pas... ?

SGANARELLE.

Ceux qui font les fautes, qu'ils les boivent :
Est-ce aux gens comme vous à payer ce qu'ils doi-
vent ?

D. JUAN.

Qu'on sache si bientôt le dîné sera prêt.

SCENE IX.

ELVIRE, D. JUAN, SGANARELLE.

D. JUAN.

Q Uoi, vous encor, Madame ! En deux mots, s'il
vous plaît.
J'ai hâte.

ELVIRE.

Dans l'ennui dont mon ame est atteinte ;
Vous craignez ma douleur, mais perdez cette crainte
Je ne viens pas ici pleine de ce courroux,
Que je n'ai que trop fait éclater devant vous.
Par un premier hymen une autre vous possède,
On m'a tout éclairci, c'est un mal sans remède ;
Et je me ferois tort de vouloir disputer
Ce que contre les loix je ne puis emporter.
J'ai sans doute à rougir, malgré mon innocence ;
D'avoir cru mon amour avec tant d'imprudence,
Qu'en vous donnant la main j'ai reçu votre foi,
Sans voir si vous étiez en pouvoir d'être à moi.
Ce dessein avoit beau me sembler téméraire,
Je cherchois le secret par la crainte d'un frere ;
Et le tendre penchant qui me fit tout oser,

N

290 LE FESTIN DE PIERRE ;

Sur vos sermens trompeurs servit à m'abuser.
Le crime est pour vous seul, puisqu'enfin éclaircie ;
Je songe à satisfaire à ma gloire noircie ,
Et que ne vous pouvant conserver pour époux ,
J'éteins la folle ardeur qui m'attachoit à vous.
Non qu'un juste remords l'étouffe dans mon ame,
Jusques à n'y laisser aucun reste de flamme ;
Mais ce reste n'est plus qu'un amour épuré ,
C'est un feu dont pour vous mon cœur est éclairé,
Un feu purgé de tout ; une sainte tendresse
Qu'au commerce des sens nul desir n'intéresse,
Qui n'agit que pour vous.

S G A N A R E L L E.

Ah !

D. J U A N.

Tu pleures, je croi

Ton cœur est attendri.

S G A N A R E L L E.

Monsieur, pardonnez-moi.

E L V I R E.

C'est ce parfait amour qui m'engage à vous dire
Ce qu'aujourd'hui le ciel pour votre bien m'inspire ;
Le ciel dont la bonté cherche à vous secourir ,
Prêt à cheoir dans l'abîme où je vous vois courir.
Oui, D. Juan, je sai par quel amas de crimes
Vos peines qu'il résout lui semblent légitimes ;
Et je viens de sa part vous dire que pour vous
Sa clémence a fait place à son juste courroux ,
Que las de vous attendre, il tient la foudre prête ;
Qui, depuis si long-temps, menace votre tête.
Qu'il est encore en vous, par un prompt repentir ;
De trouver les moyens de vous en garantir,
Et que pour éviter un malheur si funeste,
Ce jour, ce jour peut être est le seul qui vous reste.

S G A N A R E L L E.

Monsieur !

COMEDIE. 291
ELVIRE.

Pour moi , qui fors de mon aveuglement ,
Je n'ai plus pour la terre aucun attachement ,
Ma retraite est conclue ; & c'est là que sans cesse
Mes larmes tâcheront d'effacer ma foiblesse ,
Heureuse , si je puis par mon austerité.

Obtenir le pardon de ma crédulité.

Mais, dans cette retraite, où l'on meurt à soi même,
J'aurois , je vous l'avoue , une douleur extrême ,
Qu'un homme à qui j'ai crû pouvoir innocemment,
De mes plus tendres vœux donner l'empressement,
Devint par un revers aux méchans redoutable ,
Des vengeances du ciel l'exemple épouvantable.

S G A N A R E L L E.

Monsieur, encore un coup...

E L V I R E.

De grace , accordez-moi

Ce que doit mériter l'état où je me voi.

Votre salut fait seul mes plus fortes alarmes ,

Ne le refusez point à mes vœux , à mes larmes ;

Et si votre intérêt ne vous sauroit toucher ,

Au crime en ma faveur daignez vous arracher ,

Et m'épargner l'ennui d'avoir pour vous à craindre

Le courroux que jamais le ciel ne laisse éteindre.

S G A N A R E L L E.

La pauvre femme !

E L V I R E.

Enfin , si le faux nom d'époux

M'a fait tout oublier pour vivre toute à vous ,

Si je vous ai fait voir la plus forte tendresse

Qui jamais d'un cœur noble ait été la maîtresse ,

Tout le prix que j'en vœux, c'est de vous voir songer

Au bonheur que pour vous je tâche à ménager.

S G A N A R E L L E.

Cœur de tigre !

E L V I R E.

Voyez que tout est périssable,

192 LE FESTIN DE PIERRE ;

Examinez la peine infaillible au coupable,
Et de votre salut faites-vous une loi,
Ou pour l'amour de vous, ou pour l'amour de moi:
C'est à ce but qu'il faut que tous vos desirs tendent,
Et ce que, de nouveau, mes larmes vous demandent,
Si ces larmes sont peu j'ose vous en presser
Par tout ce qui jamais vous put intéresser.
Après cette priere, adieu, je me retire.
Songez à vous, c'est tout ce que j'avois à dire.

D. J U A N.

J'ai fort prêté l'oreille à ce pieux discours,
Madame, avecque moi demeurez quelques jours;
Peut-être en me parlant vous me toucherez l'ame.

E L V I R E.

Demeurer avec vous n'étant point votre femme!
Je vous ai découvert de grandes vérités,
D. Juan, craignez tout, si vous n'en profitez.

S C E N E X.

D. J U A N , S G A N A R E L L E ;

suite.

L S G A N A R E L L E.
LA laisser partir sans . . .

D. J U A N.

Sais-tu bien, Sganarelle;
Que mon cœur s'est encor presque senti pour elle ?
Ses larmes, son chagrin, sa résolution,
Tout cela m'a fait naître un peu d'émotion.
Dans son air languissant je l'ai trouvée aimable;

S G A N A R E L L E.

Et tout ce qu'elle a dit n'a point été capable . . .

D. J U A N.

Vite à diner;

C O M E D I E.
S G A N A R E L L E.
Fort bien.

D. J U A N.

Pourquoi me regarder ?

Va, va, je vais bientôt songer à m'amender.

S G A N A R E L L E.

Ma foi, n'en riez point, rien n'est si nécessaire
Que de se convertir.

D. J U A N.

C'est ce que je veux faire!

Encor vingt ou trente ans des plaisirs les plus doux,
Toujours en joie, & puis nous penserons à nous.

S G A N A R E L L E.

Voilà des libertins l'ordinaire langage,
Mais la mort...

D. J U A N.

Hé ?

S G A N A R E L L E.

Qu'on serve. Ah, bon, Monsieur, courage !
Grande chère, tandis que nous nous portons bien.

[*Il prend un morceau dans un des plats qu'on
apporte, & le met dans sa bouche.*]

D. J U A N.

Quelle enflure est-ce-là ! Parle, di, qu'as-tu ?

S G A N A R E L L E.

Rien.

D. J U A N.

Attens, montre. Sa joue est toute contrefaite,

C'est une fluxion, qu'on cherche une lancette.

Le pauvre garçon ! Vite. Il le faut secourir.

Si cet abcès rentroit, il en pourroit mourir.

Qu'on le perce, il est mûr. Ah ! Coquin que vous
êtes,

Vous osez donc...

S G A N A R E L L E.

Ma foi, sans chercher de défaites,

Je voulois voir, Monsieur, si votre cuisinier

295 **LE FESTIN DE PIERRE ,**

N'avoit point trop poivré ce ragout ; le dernier
L'étoit en diable, aussi vous n'en mangeâtes guère.

D. J U A N.

Puisque la faim te presse , il faut la satisfaire.
Fai- toi donner un siege , & mange avecque moi ;
Aussi bien , cela fait , j'aurai besoin de toi.
Mets-toi là.

S G A N A R E L L E *prenant un siége :*
Volontiers , j'y tiendra bien ma place.

D. J U A N.

Mange donc.

S G A N A R E L L E.

Vous serez content ; de votre grace ;
Vous m'avez fait partir sans déjeuner , ainsi
J'ai l'appétit , Monsieur , bien ouvert , Dieu merci.

D. J U A N.

Je le voi.

S G A N A R E L L E.

Quand j'ai faim je mange comme trente ;
Tâtez-moi de cela , la fausse est excellente.
Si j'avois ce chapon , je le menerois loin.
[à la Violette qui lui veut donner une assiette blanche.]
Tout doux , petit compere , il n'en est pas besoin.
Rengâinez. Vertubleu , pour lever les assiettes ,
Vous êtes bien soigneux d'en présenter de nettes.
Et vous , Monsieur Picard , trêve de compliment ;
Je n'ai point encor soif.

D. J U A N.

Va , dine posément.

S G A N A R E L L E.

C'est bien dit.

D. J U A N.

Chante moi quelque chanson à boire.

S G A N A R E L L E.

Bientôt , Monsieur , laissons travailler la mâchoire.
Quand j'aurai dit trois mots à chacun de ces plats...
Qui diable frappe ainsi ?

D. JUAN à un laquais.

Di que je n'y suis pas.

SGANARELLE.

Attendez, j'aime mieux l'aller dire moi-même.

Ah, Monsieur!

D. JUAN.

D'où te vient cette frayeur extrême?

SGANARELLE *baissant la tête.*

C'est le...

D. JUAN.

Quoi?

SGANARELLE.

Je suis mort.

D. JUAN.

Veux-tu pas t'expliquer!

SGANARELLE.

Du faiseur de... Tantôt vous pensiez vous moquer.

Avancez, il est là, c'est lui qui vous demande.

D. JUAN.

Allons le recevoir.

SGANARELLE.

Si j'y vais, qu'on me pend.

D. JUAN.

Quoi, d'un rien ton courage est si-tôt abattu?

SGANARELLE.

Ah! Pauvre Sganarelle, où te cacheras-tu?

SCENE XI.

D. JUAN, LA STATUE *du commandeur,*

SGANARELLE, *suite.*

D. JUAN.

Une chaise, un couvert. Je te suis redevable
D'être si ponctuel.

296 LE FESTIN DE PIERRE ,

[à Sganarelle].

Viens te remettre à table!

S G A N A R E L L E.

J'ai mangé comme un chancre, & je n'ai plus de faim!

D. J U A N au commandeur.

Si de t'avoir ici j'eusse été plus certain ,

Un repas mieux réglé t'auroit marqué mon zèle!

A boire. A ta santé, Commandeur. Sganarelle ;

Je te la porte ; allons, qu'on lui donne du vin.

Bois.

S G A N A R E L L E.

Je ne boi jamais quand il est si matin!

D. J U A N.

Chante, le commandeur te voudra bien entendre.

S G A N A R E L L E.

Je suis trop enrhumé.

L A S T A T U E.

Laisse-le s'en défendre,

C'en est assez , je suis content de ton repas ,

Le temps fuit , la mort vient , & tu n'y penses pas!

D. J U A N.

Ces avertissemens me sont peu nécessaires.

Chantons , une autre fois nous parlerons d'affaires!

L A S T A T U E.

Peut être un autre fois tu le voudras trop tard ;

Mais puisque tu veux bien encourir le hazard ,

Dans mon tombeau ce soir à souper je t'engage.

Promets-moi d'y venir , auras-tu ce courage ?

D. J U A N.

Oui, Sganarelle & moi nous irons.

S G A N A R E L L E.

Moi? Non pas!

D. J U A N.

Poltron!

S G A N A R E L L E.

Jamais par jour je ne fais qu'un repas.

COMEDIE:
LA STATUE:

297

Adieu.

D. JUAN.

Jusqu'à ce soir.

LA STATUE:

Je t'attens.

SGANARELLE:

Misérable !

Où me veut-il mener ?

D. JUAN.

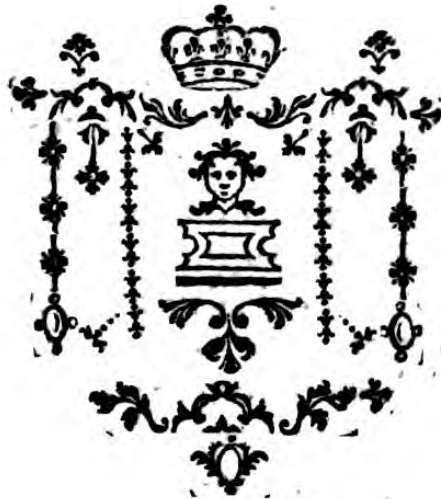
J'irai , fut-ce le diable !

Je veux voir comme on est régalaé chez les morts !

SGANARELLE.

Pour cent coups de bâton que n'en suis-je dehors !

Fin du quatrieme Acte.



 A C T E V.

SCENE PREMIERE.

D. LOUIS, D. JUAN, SGANARELLE.

D. L O U I S.
 N E m'abusez-vous point , & seroit il possible
 Que votre cœur , ce cœur si long-temps inflexible ;
 Si long-temps en aveugle au crime abandonné ,
 Eût rompu les liens dont il fut enchainé ?
 Qu'un pareil changement me va causer de joie !
 Mais , encore une fois , faut-il que je le croie ?
 Et se peut-il qu'enfin le ciel m'ait accordé
 Ce qu'avec tant d'ardeur j'ai toujours demandé ?

D. J U A N.

Oui , Monsieur , ce retour dont j'étois si peu digne ,
 Nous est de ses bontés un témoignage signe.
 Je ne suis plus ce fils , dont les lâches desirs
 N'eurent pour seul objet que d'infames plaisirs ;
 Le ciel , dont la clémence est pour moi sans seconde ;
 M'a fait voir tout-à-coup les vains abus du monde ;
 Tout-à-coup de sa voix l'attrait victorieux
 A pénétré mon ame , & défillé mes yeux ;
 Et je vois par l'effet dont sa grace est suivie ,
 Avec autant d'horreur les taches de ma vie ,
 Que j'eus d'emportement pour tout ce que mes sens
 Trouvoient à me flatter d'appas éblouissans.
 Quand j'ose rappeler l'excès abominable
 Des défordres honteux dont je me sens coupable ,
 Je frémis & m'étonne , en m'y voyant courir ,
 Comme le ciel a pû si long temps me souffrir ,
 Comme cent & cent fois il n'a pas sur ma tête

Lancé l'affreux carreau qu'aux méchans il apprête.
 L'amour qui tint pour moi son courroux suspendu,
 M'apprend à ses bontés quel sacrifice est dû,
 Il l'attend, & ne veut que ce cœur infidèle,
 Ce cœur jusqu'à ce jour à ses ordres rebelle.
 Enfin, & vos soupirs l'ont sans doute obtenu,
 De mes égaremens me voilà revenu.
 Plus de remise, il faut qu'aux yeux de tout le monde,
 A mes folles erreurs mon repentir réponde,
 Que j'efface, en changeant mes criminels desirs,
 L'empressement fatal que j'eus pour les plaisirs,
 Et tâche à réparer, par une ardeur égale,
 Ce que mes passions ont causé de scandale.
 C'est à quoi tous mes vœux aujourd'hui sont portés,
 Et je devrai beaucoup, Monsieur, à vos bontés,
 Si dans le changement où ce retour m'engage,
 Vous me daignez choisir quelque saint personnage,
 Qui me servant de guide, ait soin de me montrer
 A bien suivre la route où je m'en vais entrer.

D. L O U I S.

Ah, qu'aisément un fils trouve le cœur d'un pere
 Prêt au moindre remords à calmer sa colere.
 Quels que soient les chagrins que par vous j'ai reçus,
 Vous vous en repentez, je ne m'en souviens plus.
 Tout vous porte à gagner cette grande victoire,
 L'intérêt du salut, celui de votre gloire;
 Combattez, & sur-tout ne vous relâchez pas;
 Mais, dans cette campagne, où s'adressent vos pas,
 J'ai sorti de la ville exprès pour une affaire,
 Où dès hier ma présence étoit fort nécessaire,
 Et j'ai voulu marcher un moment au retour,
 Mon carrosse m'attend à ce premier détour,
 Venez.

D. J U A N.

Non, aujourd'hui souffrez-moi l'avantage
 D'un peu de solitude au prochain hermitage.

300 LE FESTIN DE PIERRE ;

C'est-là que retiré , loin du monde & du bruit ;
Pour m'offrir mieux au ciel , je veux passer la nuit ;
Ma peine y finira ; tout ce qui m'en peut faire
Dans ce détachement qui m'est si nécessaire ,
C'est que pour mes plaisirs je me suis fait prêtér,
Des sommes que je suis hors d'état d'acquiter.
Faute de rendre , il est des gens qui me maudissent ,
Qui font...

D. LOUIS.

Que là-dessus vos scrupules finissent.
Je payerai tout , mon fils , & prétens de mon bien
Vous donner...

D. JUAN.

Ah ! Pour moi , je ne demande rien ;
Pourvu que par mes pleurs mes fautes réparées...

D. LOUIS.

O consolations ! Douceurs inespérées !
Tous mes vœux sont enfin heureusement remplis ;
Grace aux bontés du ciel , j'ai retrouvé mon fils ,
Il se rend à la voix qui vers lui le rappelle.
Je cours à votre mere en porter la nouvelle.
Adieu , prenez courage , & , si vous persistez ,
N'attendez plus que joie & que prospérités.

S C E N E II.

D. JUAN , SGANARELLE ;

M SGANARELLE *en pleurant.*
Monsieur.

D. JUAN.

Qu'est-ce ?

SGANARELLE.

Ah !

D. JUAN.

Comment , tu pleures ?

COMEDIE. 301
SGANARELLE.

C'est de joie

De vous voir embrasser enfin la bonne voie.
Jamais encor , je croi , je n'en ai tant senti.
Ah , quel plaisir ce m'est de vous voir converti !
Le ciel a bien pour vous exaucé mon envie.
Franchement , vous meniez une diable de vie ;
Mais à tout pécheur , grace , il n'en faut plus parler.

L'hermitage est-il loin où vous voulez aller ?

D. JUAN.

Hé.

SGANARELLE.

Seroit-ce là bas vers cet endroit sauvage ?

D. JUAN.

Peste soit du benêt avec son hermitage !

SGANARELLE.

Pourquoi ? Frere Pacome est un homme de bien ;
Et je croi qu'avec lui vous ne perdriez rien.

D. JUAN.

Parbleu , tu me ravis. Quoi , tu me crois sincere
Dans un conte forgé pour attraper mon pere ?

SGANARELLE.

Comment ? Vous ne... Monsieur , c'est... Où donc
allons nous ?

D. JUAN.

La belle de tantôt m'a donné rendez-vous.
Voici l'heure , & j'y vais , c'est là mon hermitage ;

SGANARELLE.

La retraite sera méritoire. Ah ! J'enrage.

D. JUAN.

Elle est jolie , oui ?

SGANARELLE.

Mais l'aller chercher si loin ?

D. JUAN.

Elle m'a touché l'ame ; & , s'il étoit besoin ,
Pour ne la manquer pas , j'irois jusqu'à Rome.

302 LE FESTIN DE PIERRE,
S G A N A R E L L E.

Belle conversion ! Ah, quel homme, quel homme !
Vous l'attendez en vain, elle ne viendra pas.

D. J U A N.

Je croi qu'elle viendra, moi.

S G A N A R E L L E.

Tant pis.

D. J U A N.

En tout cas,

Ma peine au rendez-vous ne sera point perdue,
C'est où du commandeur on a mis la statue,
Il nous a conviés à souper. On verra
Comment, s'il nous reçoit, il s'en acquitera.

S G A N A R E L L E.

Souper avec un mort ? tué par vous ?

D. J U A N.

N'importe,

J'ai promis, sur la peur ma Promesse l'emporte.

S G A N A R E L L E.

Et si la belle vient, & se laisse emmener ?

D. J U A N.

Oh ma foi, la statue ira se promener.

Je préfère à tout mort une jeune vivante.

S G A N A R E L L E.

Mais voir une statue & mouvante, & parlante,
N'est ce pas...

D. J U A N.

Il est vrai, c'est quelque chose; en vain
Je ferois là-dessus un jugement certain,
Pour ne s'y point méprendre, il en faut voir la suite,
Cependant, si j'ai feint de changer de conduite,
Si j'ai dit que j'allois me déchirer le cœur,
D'une vie exemplaire embrasser la rigueur,
C'est un pur stratagème, un ressort nécessaire,
Par où ma politique éblouissant mon pere,
Me va mettre à couvert de divers embarras,
Dont, sans lui, mes amis ne me tireroient pas.

Si l'on m'en inquiète , il obtiendra ma grace.
 Tu vois comme déjà ma première grimace
 L'a porté de lui-même à se vouloir charger
 Des dettes dont par lui je me vais dégager.

S G A N A R E L L E.

Mais n'étant point dévot , par quelle effronterie
 De la dévotion faire une momerie ?

D. J U A N.

Il est des gens de bien , & vraiment vertueux ;
 Tout méchant que je suis , j'ai du respect pour eux ;
 Mais , si l'on n'en peut trop élever les mérites
 Parmi ces gens de bien il est mille hypocrites ,
 Qui ne se contrefont que pour en profiter ;
 Et pour mes intérêts je veux les imiter.

S G A N A R E L L E.

Ah , quel homme , quel homme !

D. J U A N.

Il n'est rien si commode ;

Vois-tu ? L'hypocrisie est un vice à la mode ,
 Et quand de ses couleurs un vice est revêtu ,
 Sous l'appui de la mode il passe pour vertu.
 Sur-tout , ce qu'à jouer il est de personnages ,
 Celui d'homme de bien a de grands avantages ;
 C'est un art grimacier dont les détours flatteurs
 Cachent sous un beau voile un amas d'imposteurs.
 On a beau découvrir que ce n'est qu'un faux zèle ,
 L'imposture est reçue , on ne peut rien contre elle ,
 La censure voudroit y mordre vainement.
 Contre tout autre vice on parle hautement ,
 Chacun a liberté d'en faire voir le piège ;
 Mais pour l'hypocrisie elle a son privilège ;
 Qui , sous le masque adroit d'un visage emprunté ,
 Lui fait tout entreprendre avec impunité.
 Flatant ceux du parti , plus qu'aucun redoutable ;
 On se fait d'un grand corps le membre inséparable ;
 C'est alors qu'on est sûr de ne succomber pas.
 Quiconque en blesse l'un , les a tous sur les bras ;

304 LE FESTIN DE PIERRE ;

Et ceux même qu'on fait que le ciel seul occupe ;
Des finges de leurs mœurs sont l'ordinaire dupe ;
A quoi que leur malice ait pû se dispenser ,
Leur appui leur est sûr , s'ils l'ont vû grimacer.
Ah ! Combien j'en connois qui , par ce stratagème ,
Après avoir vécu dans un désordre extrême ,
S'armant du bouclier de la religion ,
Ont rhabillé sans bruit leur dépravation ,
Et pris droit , au milieu de tout ce que nous sommes ,

D'être sous ce manteau les plus méchans des hommes.

On a beau les connoître , & savoir ce qu'ils font ;
Trouver lieu de scandale aux intrigues qu'ils ont ;
Toujours même crédit. Un maintien doux , honnête.

Quelques roulemens d'yeux , des bailemens de tête ,

Trois ou quatre soupirs mêlés dans un discours ;
Sont , pour tout rajuster , d'un merveilleux secours ;
C'est sous un tel abri qu'assurant mes affaires ,
Je veux de mes censeurs duper les plus sévères ;
Je ne quitterai point mes pratiques d'amour ,
J'aurai soin seulement d'éviter le grand jour ,
Et saurai , ne voyant en public que des prudes ;
Garder à petit bruit mes douces habitudes.
Si je suis découvert dans mes plaisirs secrets ,
Tout le corps en chaleur prendra mes intérêts ;
Et , sans me remuer , je verrai la cabale
Me mettre hautement à couvert du scandale.
C'est-là le vrai moyen d'oser impunément
Permettre à mes desirs un plein emportement ;
Des actions d'autrui je ferai le critique ,
Médirai saintement , & , d'un ton pacifique ;
Applaudissant à tout ce qui sera blâmé ,
Ne croirai que moi seul digne d'être estimé.
S'il faut que d'intérêt quelque affaire se passe ,

Fût-ce veuve, orphelin, point d'accord, point de
grace ;

Et, pour peu qu'on me choque, ardent à me ven-
ger,

Jamais rien au pardon ne pourra m'obliger.

J'aurai tout doucement le zele charitable

De nourrir une haine irréconciliable ;

Et quand on me viendra porter à la douceur ;

Des intérêts du ciel je serai le vengeur ;

Le prenant pour garant du soin de sa querelle ;

J'appuierai de mon cœur la malice infidelle ,

Et, selon qu'on m'aura plus ou moins respecté ;

Je damnerai les gens de mon autorité.

C'est ainsi que l'on peut, dans le siècle où nous som-
mes,

Profiter sagement des foibleſſes des hommes ;

Et qu'un esprit bien fait, s'il craint les mécontents ;

Se doit accommoder aux vices de son temps.

S G A N A R E L L E.

Qu'entens-je ? C'en est fait, Monsieur, & je vous
quitte,

Il ne vous manquoit plus que vous faire hypocrite ;

Vous êtes de tout point achevé, je le voi.

Assommez-moi des coups, percez-moi, tuez-moi ;

Il faut que je vous parle, il faut que je vous dise,

Tant va la cruche à l'eau qu'enfin elle se brise,

Et comme dit fort bien en moindre ou pareil cas ;

Un auteur renommé que je ne connois pas,

Un oiseau sur la branche est proprement l'exemple

De l'homme qu'en pécheur ici bas je contemple ;

La branche est attachée à l'arbre, qui produit,

Selon qu'il est planté, de bon ou mauvais fruit ;

Le fruit, s'il est mauvais, nuit plus qu'il ne profite,

Ce qui nuit, vers la mort nous fait aller plus vite ;

La mort est une loi d'un usage important ;

Qui peut vivre sans loi, vit en brute ; & partant

Ramassez, ce sont là preuves indubitables,

Qui font que vous irez, Monsieur, à tous les diables.

306 LE FESTIN DE PIERRE ;

D. J U A N.

Le beau raisonnement !

S G A N A R E L L E.

Ne vous rendez donc pas ,
Soyez damné tout seul , car pour moi je suis las..

D. J U A N *apercevant Léonor.*

N'avois-je pas raison ? Regarde , Sganarelle ,
Vient-on au rendez-vous ?

S C E N E I I I.

D. J U A N , L E O N O R , P A S C A L E ,
S G A N A R E L L E.

D. J U A N.

Q U E de joie ! Ah , ma belle
Vous voilà ! Je tremblois que par quelque embarras
Vous ne pussiez sortir.

L E O N O R.

Oh , point. Mais n'est-ce pas
Monsieur le médecin que je voi là ?

D. J U A N.

Lui même.

Il a pris cet habit , mais c'est par stratagême ;
Pour certain langoureux chez qui je l'ai mené ,
Contre les médecins de tout temps déchainé ,
Il n'en veut voir aucun ; & monsieur , sans rien
dire ,

A reconnu son mal dont il ne fait que rire.
Certaine herbe déjà l'a fort diminué.

L E O N O R.

Ma tante a pris sa poudre.

S G A N A R E L L E *gravement.*

A-t-elle éternué ?

COMEDIE.

307

LEONOR.

Je ne fai, car soudain, sans vouloir voir personne,
Elle s'est mise au lit.

S G A N A R E L L E.

La chaleur est fort bonne
Pour ces fortes de maux.

LEONOR.

Oh, je croi bien cela

D. J U A N.

Et qui donc avec vous nous amenez-vous là?

LEONOR.

C'est ma nourrice. Ah! Si vous sçaviez, elle m'ai-
me...

D. J U A N.

Vous avez fort bien fait, & ma joie est extrême,
Que quand je vous épouse elle soit caution...

P A S C A L E.

Vous faites là, Monsieur, une bonne action.
Pour entrer au couvent la pauvre créature
Tous les jours de soufflets avoit pleine mesure;
C'étoit pitié...

D. J U A N.

Bientôt, Dieu merci la voilà

Exempte, en m'épousant, de tous ces chagrins-là!

LEONOR.

Monsieur...

D. J U A N.

C'est à mes yeux la plus aimable fille...

P A S C A L E.

Jamais vous n'en pouviez prendre une plus gentille
Qui vous pût mieux... Enfin, traitez-la douce-
ment.

Vous en aurez, Monsieur, bien du contentement.

D. J U A N.

Je le croi, mais allons, sans tarder davantage,
Dresser tout ce qu'il faut pour notre mariage,
Je veux le faire en forme, & qu'il n'y manque rien!

308 LE FESTIN DE PIERRE ;
P A S C A L E.

Hé, vous n'y perdrez pas, ma fille a de bon bien ;
Quand son pere mourut, il avoit des pistoles
Plus gros...

D. J U A N.

Ne perdons point de temps à des paroles !
Allons, venez, ma belle. Ah, que j'ai de bonheur !
Vous allez être à moi.

L E O N O R.

Ce m'est beaucoup d'honneur ;

S G A N A R E L L E *bas à Pascale.*

Il cherche à la duper, gardez qu'il ne l'emméne,
C'est un fourbe.

P A S C A L E.

Comment ?

S G A N A R E L L E *bas :*

A plus d'une douzaine.. ;

(*haut, se voyant observé par D. Juan.*)

Ah, l'honnête homme ! Allez, votre fille aujourd'hui

Auroit eu beau chercher pour trouver mieux que lui
Il a de l'amitié... Croyez-moi qu'une femme
Sera la bien... Et puis il la fera grand'dame.

D. J U A N *à Léonor.*

Ne nous arrêtons point, ma belle, j'aurois peur
Que quelqu'un ne survînt.

S G A N A R E L L E *bas à Pascale.*

C'est le plus grand trompeur.. ;

P A S C A L E *à D. Juan.*

Ou donc nous menez-vous ?

D. J U A N.

Tout droit chez un notaire ;

P A S C A L E.

Non Monsieur, dans le bourg il seroit nécessaire
D'aller chez sa cousine, afin qu'étant témoin.
De votre foi donnée..

COMEDIE.

309

D. JUAN.

Il n'en est pas besoin ,
Monsieur le médecin , & vous , devez suffire.

LEONOR à *Pascale.*

Sommes-nous pas d'accord ?

D. JUAN.

Il ne faut plus qu'écrire,
Quand ils auront signé tous deux avec nous ,
Que je vous prens pour femme , & vous , moi pour
époux ,
C'est comme si...

PASCAL E.

Non , non , sa cousine y doit être ;

SGANARELLE *bas à Pascale.*

Fort bien.

LEONOR.

Quelque amitié qu'elle m'ait fait paroître ;
Si chez elle il n'est pas nécessaire d'aller ,
Ne disons rien , peut-être elle voudroit parler.

D. JUAN.

Oui , quand on veut tenir une affaire secrète ,
Moins on a de témoins , plus la chose est bien faite.

PASCAL E.

Mon Dieu , tout comme ailleurs , chez elle sans
éclat ,

Les notaires du bourg dresseront le contrat.

SGANARELLE.

Pourquoi vous défier ? Monsieur a-t-il la mine

(*bas à Pascale.*)

D'être un fourbe ? Voyez. Ferme chez la cousine !

D. JUAN à *Léonor.*

Au hazard de l'entendre enfin nous quereller ,

Avançons.

PASCAL E *arrêtant Léonor.*

Ce n'est point par là qu'il faut aller ;

Vous n'êtes pas encore où vous pensez , beau sire !

D. JUAN à *Léonor.*

Doublons le pas ensemble , il faut la laisser dire ;

SCENE DERNIERE.

LA STATUE *du commandeur*, D. JUAN,
LEONOR, PASCALLE,
SGANARELLE.

LA STATUE *prenant D. Juan par la main*,

Arrête D. Juan.

LEONOR.

Ah ! Qu'est-ce que je voi ?
Sauvons-nous vite , hélas !

D. JUAN *tâchant à se défaire de la statue.*

Ma belle , attendez-moi.

Je ne vous quitte point.

LA STATUE.

Encore un coup , demeure ;

Tu résistes en vain.

SGANARELLE.

Voici ma dernière heure ;

C'en est fait.

D. JUAN *à la statue.*

Laisse-moi.

SGANARELLE.

Je suis à vos genoux ;

Madame la statue , ayez pitié de nous.

LA STATUE.

Je t'attendois ce soir à souper.

D. JUAN.

Je t'en quitte ;

On me demande ailleurs.

LA STATUE.

Tu n'iras pas si vite ,

L'arrêt en est donné , tu touches au moment

Où le ciel va punir ton endurcissement.
Tremble.

D. J U A N.

Tu me fais tort quand tu m'en crois capable ;
Je ne sçai ce que c'est que trembler.

S G A N A R E L L E.

Détestable !

L A S T A T U E.

Je t'ai dit , dès tantôt , que tu ne songeois pas
Que la mort chaque jour s'avançoit à grands pas ;
Au lieu d'y réfléchir , tu retournes au crime ,
Et t'ouvres à toute heure abîme sur abîme.
Après avoir en vain si long tems attendu ,
Le ciel se lasse , prens , voilà ce qui t'est dû.

(*La statue embrasse D. Juan , & un moment
après tous les deux sont abîmés.*)

D. J U A N.

Je brûle, & c'est trop tard que mon ame interdite...
Ciel !

S G A N A R E L L E.

Il est englouti , je cours me rendre hermite ;
L'exemple est étonnant pour tous les scélérats ,
Malheur à qui le voit , & n'en profite pas.

F I N.

LA
COMTESSE
D'ORGUEIL,
COMÉDIE.

A C T E U R S.

LE MARQUIS de Lorgnac.

LE CHEVALIER , frere du marquis ;
amant d'Olimpe.

ORONTE , amant de Lucrèce.

ANSELME , pere d'Olimpe , & tuteur
de Lucrèce.

OLIMPE , fille d'Anselme.

LUCRECE , nièce d'Anselme.

VIRGINE , suivante d'Olimpe.

LISE , suivante de la comtesse d'Orgueil.

CARLIN , valet du marquis.

CASCARET.

La scène est à Paris.



LA
COMTESSE
D'ORGUEIL,
COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

CARLIN.

UOI, te trouver encore & seule &
sans maîtresse?

LISE.

J'attens de jour en jour madame la
comtesse,

Qui depuis près d'un mois absente de Paris,
Abandonne à mes soins la garde du logis.

On croit ne point tarder d'abord que l'on s'engage;
Mais insensiblement on prend goût au voyage;

Q 2.

316 LA COMTESSE D'ORGUEIL;
D'Orléans on veut voir Saumur, Angers & Tours;
Et le retour ainsi se diffère toujours.

CARLIN.

Tant mieux pour toi, d'avoir liberté toute entière;
De prendre du bon temps, & te donner carrière.
Ah, si pour moi le cœur t'en disoit tant soit peu,
Sotte!

LISE.

En faut-il douter?

CARLIN.

Le mien est tout en feu;
Et depuis cette nôce où tu me fis tant boire,
Je me suis si bien mis ta largesse en mémoire,
Qu'aussi-tôt que la soif commence à me presser,
Pour en guérir plutôt je voudrois t'embrasser.

LISE.

Tout de bon?

CARLIN.

Tout de bon, & s'il t'en faut plus dire,
Ecoute, en te voyant, de quel ton je soupire.

LISE.

Tu te sens donc pour moi d'amour bien travaillé?

CARLIN.

Ma foi, je n'en dors point quand je suis éveillé;
Et si ton cœur sensible à la friponnerie...
Lise, ma chère Lise.

LISE.

Ah! Point de brusquerie.

Et, que diroit Virgine à qui tu t'es promis?

CARLIN.

Y doit-on regarder de si près entre amis?

LISE.

Tu n'es point scrupuleux.

CARLIN.

Vois-tu? J'aime Virgine;
Mais ce qui m'en dégoûte, elle est un peu trop fine;
Et fait tant de détours, qu'à ce que j'en entens,

Avec elle un mari passera mal son temps.

Anselme aussi, voyant du trouble en sa famille,
L'a depuis peu chassée en dépit de sa fille.

L I S E.

Olimpe en sa disgrâce a donc pris grande part ?

C A R L I N.

Elle la garde encore à l'insû du vieillard ;
Le temps rajuste tout.

L I S E.

Elle doit r'être chère.

C A R L I N.

Veux-tu de mon amour savoir tout le mystere ?
Je suis homme d'intrigue, &, tel que tu me vois,
J'entreprends de servir deux maîtres à la fois,
Ou plutôt, près de l'un faisant le bon apôtre,
Je tâche à le duper pour être utile à l'autre.

L I S E.

Ton marquis de Lorgnac est le sot ?

C A R L I N.

Justement.

Jamais on ne fut sot si méthodiquement.
Comme il est de naissance & fort riche, il croit être
L'homme le plus parfait qu'on ait encor vû naître ;
Et dans cette folie il est persuadé
Qu'on meurt d'amour pour lui dès qu'on l'a regardé.
Aussi fait-il le beau, le plaisant, l'agréable,
Vain s'il en fût jamais, contrariant en diable,
Grand parleur, curieux des affaires d'autrui.

L I S E.

Le chevalier, son frere, est il fait comme lui ?

C A R L I N.

Comme lui ? Dieu l'en garde, il est son antipode ;
C'est un homme discret, civil, d'humeur commode,
Poli, galant, qui fait les choses comme il faut.
Et dont la gueuserie est l'unique défaut.

L I S E.

La tache est un peu forte.

318 LA COMTESSE D'ORGUEIL;
C A R L I N.

Et d'autant plus qu'il aime
Etre gueux en amour est un malheur extrême ;
Mais aux beaux yeux d'Olimpe il n'a pu résister,
A Virgine par-là j'eus ordre d'en conter.
Pour gagner quelque accès auprès de sa maîtresse,
Le chevalier voulut . . .

L I S E.

Je comprends la finesse,
Olimpe par Virgine a sù sa passion ?

C A R L I N.

Non pas, grace à l'excès de sa discrétion.
Depuis deux mois & plus que pour elle il soupire ;
Il s'est fait remarquer, mais sans vouloir rien dire.
Moi-même, il m'a fallu faire le réservé,
Cependant, tout d'un coup, le frere est arrivé,
Ce diable de marquis, qui s'en va d'importance
Faire sonner par tout son manque de finance.

L I S E.

Peut-il le décrier sans qu'il se fasse tort ?

C A R L I N.

Tort ou non, il le hait, & voudroit le voir mort,
Pour détourner ce coup j'ai joué d'artifice.

L I S E.

Comment ?

C A R L I N.

Du chevalier j'ai quitté le service ;
Et cent sujets de plainte au besoin inventés,
Ont été du marquis avec joie écoutés.
En moi par cette fourbe il a pris confiance ;
Et, comme j'applaudis à son extravagance,
Je suis chez lui le tout, je tranche, ordonne, agis.

L I S E.

Ainsi . . .

C A R L I N.

Prends garde à toi, voici notre marquis,
Le cœur te bat-il point ?

LISE.

Quelle rare figure!

CARLIN.

Hé bien, fuit-il la mode?

LISE.

Il comble la mesure.

Quel attirail de points, de rubans, d'affiquets!

SCENE II.

LE MARQUIS, CARLIN, LISE,
CASCARET.

LE MARQUIS à *Carlin montrant Lise.*
C'Est de moi qu'on te parle?

CARLIN.

Oui, Monsieur.

LE MARQUIS.

Bon. Laquais,

A ce prochain détour que faisoit cette belle?

CASCARET.

Elle vous regardoit, Monsieur.

LE MARQUIS.

Tant pis pour elle.

CARLIN.

Elle s'en souviendra.

LE MARQUIS.

Je le croi. Celle-ci,

Qui de loin m'envisage, a l'œil bien radouci

CARLIN.

Elle vient de la part de certaine comtesse...

LE MARQUIS.

Diable, il faut l'écouter. Tu nommes ta maîtresse?

LISE.

La comtesse d'Orgueil.

320 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
LE MARQUIS.

D'Orgueil ! Le nom est grand ;
Vieille ou jeune ?

L I S E.

Elle n'a que vingt ans.

LE MARQUIS.

Bien lui prend :

La jeunesse est mon goût , sans cela point de tendre.
Avec que le mari quelle mesure à prendre ,
Est-il accommodant ?

L I S E.

Elle est veuve.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

Les veuves , la plupart , sont mets délicieux ;
Et de quinze à vingt ans il en est d'égrillardes
Qui donnent au défunt de terribles nazardes.
Pour moi , j'en ai tant vû de toutes les façons ;
Qu'au besoin je pourrois en faire des leçons.
Et fille & femme , & brune & blonde , j'ai beau faire ;
Tout m'en veut.

L I S E.

Qui pourroit n'aimer pas à vous plaire ?
Un marquis qu'on fait gloire en tous lieux d'admirer.

LE MARQUIS.

J'écarte assez la foule afin de respirer ,
Mais toujours , malgré moi , j'ai quelque soupirante.
La comtesse est jolie ?

L I S E.

Elle est votre servante.

LE MARQUIS.

C'est-à-dire , son cœur en tient déjà pour moi ?

L I S E.

Hé , vous pouvez penser . . .

LE MARQUIS.

J'en ai pitié , ma foi.

Vingt ans , veuve , & languir ! Viens , condui moi
chez elle ,

Il faut la voir ; au moins , tu me dis qu'elle est belle ?

L I S E.

Elle a dans Orléans tout fait mourir d'amour ;
Mais vous en jugerez , Monsieur , à son retour.

L E M A R Q U I S.

Elle n'est pas ici ?

C A R L I N.

Puisqu'il faut vous le dire :

Pour vouloir fuir le mal quelquefois on l'empire.
L'autre jour , en passant , la comtesse vous vit,
Votre mine , votre air , enfin tout la surprit ;
Et chez elle d'abord l'amour faisant ravage ,
Pour guérir par l'absence elle a fait un voyage ;
Mais de fièvre en chaud mal son cœur par là tombé
Est contraint avec vous de venir à jubé.
Sa flamme impatiente en ces lieux la rappelle,
Vous la verrez demain.

L E M A R Q U I S.

Je me souviendrai d'elle.

Seulement du retour prends soin de m'avertir.

L I S E.

Vous viendrez donc ?

L E M A R Q U I S.

Oui, va.

[à Carlin].

Je puis m'en divertir ;

Et selon . . . Mais je voi mon impertinent frere.

L I S E à Carlin.

C'est là le chevalier ?

C A R L I N.

Lui même. Adieu , ma chere.

L I S E.

Est-il original qui vaille ton marquis ?

SCENE III.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER,
CARLIN.

LE CHEVALIER.
Peut-être que je viens mal à-propos?

LE MARQUIS.

Tant pis!

Qui vous force à venir?

LE CHEVALIER.

Vous voyant dans la rue;

Passerai-je tout droit sans que je vous salue?

LE MARQUIS.

Saluez-moi de loin, & ne me dites mot.

LE CHEVALIER.

Mais ceux qui me verront...

LE MARQUIS.

Vous prendront pour un sot;

Que m'importe?

LE CHEVALIER.

Toujours injure sur injure?

Vous êtes mon aîné, je me tais, & j'endure.

LE MARQUIS.

Hé bien, n'endurez point, qu'est-ce que vous ferez?

Vous me chanterez pouille, & vous retirerez.

C'est là ce que je veux.

LE CHEVALIER.

Grace à votre injustice;

Me voir & me parler est pour vous un supplice;

J'en suis trop convaincu.

LE MARQUIS.

Ne l'ignorez donc pas.

J'en suis content.

LE CHEVALIER.

Ma peine a pour vous des appas ;
Et plus vous connoissez que le malheur m'accable.

LE MARQUIS.

Il est vrai , votre vie est gueuse & misérable ;
Mais enfin , sans appui , sans ressource , sans bien ,
Vous devriez mourir , & vous n'en faites rien ,
Est ce ma faute ?

LE CHEVALIER.

Au moins , si par le droit d'ainesse
Vous avez de grands biens , j'ai la même noblesse.

LE MARQUIS.

Vous êtes chevalier , mais quand il faut manger ,
Votre chevalerie , est un mets bien léger ;
Et souvent la machoire est fort mal occupée
A qui n'a , comme vous , que la cape & l'épée.

LE CHEVALIER.

Et la cape & l'épée auront toujours de quoi
Faire considérer des gens faits comme moi.
Jouissez de vos droits , l'ainesse vous les donne ,
Je n'y demande rien.

LE MARQUIS.

Vous me la baillez bonne ,
Si dans votre chaumiere il vous eût plû rester ,
Votre part de cadet vous eût fait subsister ,
Mais on ne va pas loin avec petite somme.
Vous avez voulu faire ici le gentilhomme ,
Et n'ayant plus de quoi , vous voilà sur le point
D'être franc parasite , ou de ne diner point.
Gueusez , servez , volez , ce n'est point mon affaire.

LE CHEVALIER.

J'ai fait quelque dépense , & crû la devoir faire.
Ma gloire étant la vôtre , il vous doit être doux.

LE MARQUIS.

Mais Carlin que voici mouroit de faim chez vous ,
Et s'il n'eût avec moi cherché ses avantages ,
C'étoit fait de sa vie ainsi que de ses gages.

324 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
CARLIN.

Sans monsieur le marquis j'étois sec, autant vaut

LE MARQUIS.

Oyez.

LE CHEVALIER.

Mon peu de bien vous semble un grand défaut

Toujours sur ce reproche; & ne peut-il pas être...

LE MARQUIS.

Mon nom vous fait honneur, on me l'a fait connoître,

Il pourra vous servir à duper un bourgeois.

L'alliance d'Anselme est, dit-on, votre choix;

Vous muguetez sa fille, elle a de quoi vous plaire;

Et quand ce ne seroit que les grands biens du pere,

Pour qui n'a point de pain à mettre sous les dents,

C'est un trait de beauté des plus accommodans.

LE CHEVALIER.

Puisque, malgré moi-même, on a lû dans mon ame

Il est vrai, mon dessein est de prendre une femme;

Et, comme Anselme est riche, & qu'il manque d'appui,

Ma naissance m'a fait espérer tout de lui.

La sienne, je l'avoue, est basse & fort commune.

LE MARQUIS.

Ce n'étoit qu'un maraud, mais il a fait fortune;

Puisqu'il a du douzain, il est démaraudé.

Sait-il votre amour?

LE CHEVALIER.

Non, c'est un secret gardé.

Mais quand il l'apprendra, veuillez ne me pas nuire;

Forcez-vous...

LE MARQUIS.

Laissez moi cette affaire à conduire.

Moi, parlant, moi, faisant la demande pour vous,

Je croi qu'il recevra cet honneur à genoux

Un faquin qu'on a vû petit clerc de notaire,

COMEDIE

325

D'un cadet de Marquis devenir le beau-pere ,
S'allier des Lornacs , peste !

LE CHEVALIER.

M'offrir vos soins ;

Vous à qui je déplais !

LE MARQUIS.

M'en déplaidez-vous moins ?

Je vous décrierois bien , mais si je vous décrie ,
J'ai sur mon dos le faix de votre gueuserie.

Au moins , quand du bourgeois vous aurez les écus ,
Vous battrez en retraite , & ne me verrez plus.

Allez , tout de ce pas , je vais lui faire entendre

Qu'il choisit un brave homme en vous prenant pour
gendre ;

S'il s'informe du bien , je suis prêt à mentir.

Reposez-vous sur moi.

LE CHEVALIER.

Mais ..

LE MARQUIS.

Mais sans repartir :

J'agis de-là. La fille est de vous fort éprise ?

LE CHEVALIER.

J'ignore encor pour moi quelle estime elle a prise ,
Mais vingt fois , dans sa rue , elle m'a remarqué.

LE MARQUIS.

Votre amour autrement ne s'est point expliqué ?

LE CHEVALIER.

Le pere étant pour nous , il nous répondra d'elle.

LE MARQUIS.

Je vous entens , l'argent vous plaît mieux que la
belle ;

Et pourvû qu'il vous soit bien & duement compté ,
Peut vous chaut du reste.

LE CHEVALIER.

Ah !

LE MARQUIS.

Dites la vérité.

326 LA COMTESSE D'ORGUEIL ,
Franchement aimez-vous ? Car à moins que l'on
n'aime ,

Tâter du mariage est la misere même ;
Et je ne voudrois pas qu'une fille eût sujet...

LE CHEVALIER.

Non, Olimpe est pour moi le plus charmant objet...
Jamais rien de si beau ne s'offrit à ma vûe ;
Et de tant de mérite on la trouve pourvûe ,
Que sa seule conquête assurant mon repos ,
N'eût-elle aucune dot , je...

LE MARQUIS.

Voilà de mes fots :

Pour trois jours de douceurs trente ans de gueuserie ;
Mais , si vous l'épousez , dites-moi , je vous prie ,
Cadet , prétendez vous avoir beaucoup d'enfans ?

LE CHEVALIER.

Peut-on...

LE MARQUIS.

Point de peut-on , car je vous le défens :
La cause est qu'il n'est point de famille nombreuse
Qui , presque en moins de rien , ne dégénere en
gueuse ;

Et quand l'oncle est marquis , & des plus apparens ,
Serviteur aux neveux qui sont dégénérons.

LE CHEVALIER.

J'aurai soin que jamais aucune plainte à faire...

LE MARQUIS.

Fort bien , & là-dessus je vais voir le beau-pere ;
Carlin.

CARLIN.

Monsieur.

(*Le Marquis parlant bas à Carlin.*)

J'entens.

LE MARQUIS.

Va , cours , le temps m'est cher.
Si la marquise vient , qu'on me fasse chercher.

SCENE IV.

LE CHEVALIER , CARLIN.

LE CHEVALIER.
C'Est encore un Message à faire à quelque belle.

CARLIN.
Grand mystere toujours , & toujours bagatelle.
Mais d'où diable a-t-il sù votre amoureux secret ?

LE CHEVALIER.
Un amant bien épris est toujours indiscret.
J'ai trop parlé d'Olimpe , il aura pû l'apprendre ;
Et soupçonné l'amour que ses yeux m'ont fait prendre.

Mais , puisqu'à m'y servir il est si disposé ,
Le succès pour mes vœux en sera plus aisé.

CARLIN.
J'en doute, il n'eut jamais pour vous que de la haine.

LE CHEVALIER.
Oui , mais me voir sans bien lui donne quelques peines ;

Et craignant d'en avoir un jour de l'embarras ,
Si mon feu touche Olimpe , il ne me nuira pas.

CARLIN.
Il est homme pourtant à nous en donner d'une.
Son cœur est plein pour vous d'une vieille rancune ;
Ainsi j'aurois voulu qu'avant qu'il eût parlé ,
Votre amour à Virgine eût été révélé.

Contre ce qu'il eût dit , comme elle a de l'adresse ;
Elle auroit préparé l'esprit de sa maîtresse ;
Mais vous m'avez fait taire , & tout étoit perdu
Si j'eusse osé...

LE CHEVALIER.
Je voi que j'ai trop attendu.

328 LA COMTESSE D'ORGUEIL ;
Qu'il seroit bon qu'Olimpe eût approuvé in flamme ;
Mais je ne savois pas qu'on dût lire en mon ame ,
Et que de mon secret , malgré moi , trop instruit ,
Le marquis...

CARLIN.

Pour ou contre , il va faire grand bruit ;
Et le vieillard...

LE CHEVALIER.

Tai toi , je voi venir Oronte.

S C E N E V.

LE CHEVALIER, ORONTE, CARLIN.

LE CHEVALIER.

Enfin donc il n'est rien que l'amour ne surmonte ,
Lucrece a pris sur vous un pouvoir absolu ,
Et pour elle à l'hymen vous voilà résolu ?

ORONTE.

J'ai pesté jusqu'ici contre le mariage ,
J'en tremble même encor lorsque je l'envisage ,
C'est un marché terrible , & qui doit étonner ;
Cependant au torrent je me laisse entraîner.

LE CHEVALIER.

Le péril en est beau.

ORONTE.

Telle est ma destinée :

LE CHEVALIER.

L'ordre vous en est doux ; mais à quand l'hyménée ?
Lucrece vous aimant...

ORONTE.

Anselme son tuteur

Attend obstinément le retour de ma sœur ,
Parce qu'elle est comtesse , il s'est mis à la tête
Qu'il faut , pour plus d'éclat , qu'elle honore la fête ,
Sans cela point de nocce.

COMEDIE. 329
LE CHEVALIER.

Il aime à faire bruit.

ORONTE.

A trois jours seulement le délai se réduit.

LE CHEVALIER.

Vous croyez donc bientôt voir ici la comtesse ?

ORONTE.

Peut-être dès demain ; mais j'aperçois Lucrece ;
De grace , pardonnez aux transports d'un amant ,
Si je cours où m'appelle un objet si charmant.

LE CHEVALIER.

Sur tout autre devoir l'amour toujours l'emporte.

CARLIN *au chevalier.*

Olimpe est avec elle.

LE CHEVALIER.

Eloignons nous , n'importe.

Jene lui veux parler qu'après que j'aurai sù
Quel accueil du vieillard ma flamme aura reçu.

S C E N E V I.

ORONTE , OLIMPE , LUCRECE.

ORONTE *à Lucrece.*

Q Uoi , sortir sans m'attendre ? Ah ! J'ai lieu de
m'en plaindre.

LUCRECE.

Oui , car je viens de faire une visite à craindre ;
Et ma cousine sçait..

OLIMPE.

Que dans tout l'entretien
Vous avez écouté de grands diseurs de rien.
Qu'il est d'impertinens !

ORONTE.

Olimpe est difficile.

330 LA COMTESSE D'ORGUEIL ;

O L I M P E.

Quoi, d'abord qu'on vous voit, recourir au doux
style,

Prodiguer la fleurette, & vous affaïner
De cent offres d'un cœur qu'on n'a plus à donner ?
Pour moi, je suis un peu délicate en mérite,
Plus le vrai me sçait plaire, & plus le faux m'irrite ;
Et, comme j'aime en tout qu'on foit de bonne foi,
Les soupirans d'office ont bientôt fait chez moi.

O R O N T E.

C'est l'usage du monde ; & si toutes les belles
Traitoient, ainsi que vous, l'encens de bagatelles,
A quoi seroient réduits nos galans du bel air,
Qui par-là près de vous apprennent à parler ?
Pour faire un honnête homme il n'est point d'autre
école,

Le beau sexe aux muets fait trouver la parole ;
Et par ce qu'à vous plaire ils prennent du souci,
Tout ce qu'ils ont de rude est soudain adouci.

O L I M P E.

La douceur s'étend loin.

L U C R E C E.

Vous l'avez mendiée !

S C E N E V I I.

OLIMPE, LUCRECE, ORONTE,
V I R G I N E.

E V I R G I N E à Olimpe.
Nfin c'est tout de bon, vous êtes mariée !

O L I M P E.

Moi mariée ?

V I R G I N E.

Oui, vous. Quel malheur à souffrir !
M'en voici hors d'haleine à force d'accourir.

COMEDIE.

331

Pour prix d'une nouvelle à mes desirs si chere,
Daignez faire ma paix avecque votre pere,
Faudra-t-il que de lui je me cache toujours ?

OLIMPE.

Ne t'inquiète point, encor deux ou trois jours,
Son chagrin passera, j'en répons.

LUCRECE.

Mais, Virgine ;

Apprens nous quel époux mon oncle lui destine ?

VIRGINE.

Un marquis si charmé, dit-il, de ses appas,
Qu'il se pendra demain s'il ne l'épouse pas,
Le marquis de Lorgnac.

OLIMPE.

Quoi, j'en serois aimée ?

VIRGINE.

De votre cabinet où j'étois enfermée,
Je viens d'entendre tout ; sur mon ame il dit d'or :
Vos attraits sont pour lui le plus riche trésor,
Le bon-homme se rend aux desirs qui le pressent,
Et, de l'heure qu'il est, les articles se dressent.

OLIMPE.

Sans m'avoir consultée ?

VIRGINE.

Hé, pour se marier,

Est-il fille aujourd'hui qui se fasse prier ?
Et puis, quand il s'agit du grand nom de marquise...

OLIMPE.

Fort bien, chez moi pourtant l'esprit seul est de mise ;
Et de quelque haut rang que l'on me pût flatter,
Un sot qui m'en voudroit n'auroit qu'à décompter.

ORONTE.

Je crains donc bien qu'ici le marquis ne décompte.
Il donne lieu sans cesse à quelque nouveau compte,
Et, sur ce qu'on en dit, ce n'est pas son défaut
Que d'avoir eu jamais plus d'esprit qu'il ne faut ;
Il croit charmer par tout, fait le beau, l'agréable.

332 LA COMTESSE D'ORGUEIL ;
LUCRECE.

Que vous me faites peur !

ORONTE.

Brusque , dit-on , en diable ;

OLIMPE.

Voilà ce qu'il me faut.

VIRGINE.

Moquez-vous du dit on.

Voulez-vous un époux sage comme un Caton ,
Qui prétend , en vertu de sa grave figure ,
Qu'on marche par compas , & parle par mesure ?

LUCRECE.

Virgine a l'humeur gaie , & pense que...

VIRGINE.

Ma foi ;

Bien d'autres là-dessus penseroient comme moi.
Pour devenir marquise il n'est esprit qui tienne ,
Le titre en plaît toujours , de quelque part qu'il
vienne ;

Et d'ailleurs, quelquefois , s'il faut trancher le mot,
Il est avantageux d'être femme d'un sot ,
Excuse, adresse, fourbe, il n'est rien qu'il ne croie ,
Quoi qu'on fasse, il ne voit que ce qu'on veut qu'il
voie ;

Et se laissant mener au besoin par le nez...

OLIMPE.

C'est par où se prendroient des esprits maltournés ;
Mais quand la vertu seule a pouvoir sur une ame...

VIRGINE.

D'accord, c'est fort bien fait que d'être honnête fem-
me ,

Mais Dieu veuille du trop préserver tous maris.

LUCRECE.

Laissons là cette folle , & venons au marquis.
Le connoissez-vous ?

ORONTE.

Non , mais je connois son frere ;
Qui, s'il étoit plus riche, auroit bien de quoi plaire ,

Il a l'air si galant & si particulier ,
Qu'on ne peut...

OLIMPE.

Vous voulez parler du chevalier ?

ORONTE.

De lui-même.

OLIMPE.

A sa mine on connoît sa naissance ;
Mais l'effet répond mal souvent à l'apparence ,
L'air ne fait pas l'esprit , & je douterois fort
Que le sien fût de ceux...

ORONTE.

Ah ! C'est lui faire tort.

D'où vient qu'à ce soupçon votre cœur s'abandonne ?

OLIMPE.

C'est un secret qu'encor je n'ai dit à personne.
Depuis plus de deux mois, en cherchant à me voir,
Ce brave chevalier a paru m'en vouloir.
Au palais pour emplette , au temple , dans la rue ;
Je le trouve par-tout , par-tout il me salue ;
Mais quoi qu'il ait eu lieu cent fois de m'aborder ,
Il n'a jamais plus fait que de me regarder.
Jugez si c'est à tort que je le crois stupide.

ORONTE.

Un excès de respect l'a pû rendre timide ;
Et je vous plaindrois peu pour l'hymen arrêté ;
Si le marquis avoit même stupidité.

OLIMPE.

Quoi qu'on ait fait sans moi , s'il est tel que vous
dites ,

La puissance d'un pere a ses bornes prescrites ;
Et , par précaution , avant que m'engager ,
Lui parlant en secret , je prétens en juger.

LUCRECE.

En secret ? Et comment ?

OLIMPE.

Ce soir par ma fenêtre.

**334 LA COMTESSE DORGUEIL,
VIRGINE.**

Un premier entretien vous le fera connoître ;
Et si pour son début il n'a tous mots exquis ,
Madame , vous voulez refuser un marquis ?
Ma foi , si vous sçaviez combien ..

O L I M P E.

Laisse-moi faire !

Et l'attens au moment qu'il quittera mon pere.
Le jour baisse déjà ; si-tôt qu'il sera nuit ,
Di-lui sous mon balcon qu'il se rende sans bruit.

L U C R E C E.

Mais si pour vous donner cette grande nouvelle ,
Lorsque nous rentrerons, mon oncle vous appelle ,
Et qu'à voir le marquis, dont sans doute il fait cas ..

O L I M P E.

J'aurai quelque migraine , & ne paroîtraî pas.
Fais ce que je te dis , Virgine.

L U C R E C E.

Vous , Oronte ;

Rendez-moi du marquis un plus fidele compte ,
Informez-vous par tout en quelle estime il est.

O R O N T E.

Il suffit , vous sçavez si j'y prens intérêt.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, ANSELME.

LE MARQUIS.

N'Allez pas plus avant, beau-pere, il fait trop
sombre,
Et quoique de la nuit mes yeux incagent l'ombre,
Chez vous de vos vieux ans le cours trop actuel
Doit avoir affoibli le rayon visuel;
Et par-là j'aurois peur qu'en marchant, quelque
pierre

Vous fit mal-à-propos donner du nez en terre.
Seulement pour demain, quand je vous irai voir,
Préparez votre fille à faire son devoir.

ANSELME.

Dès mes plus jeunes ans un chevalier de Malte
M'apprit que quand l'honneur qu'on daigne nous
faire...

LE MARQUIS.

Alte

Votre caducité de trop loin se souvient;
Si je vous fais l'honneur, le profit m'en revient.

ANSELME.

Du moins, je vous répons d'une fille fort sage,
Modeste, accorte, douce, à qui, dès son bas âge,
Où l'esprit est toujours de fadaïses rempli,
Les quatrins de Pybrac ont donné le bon pli;
Elle les favoit tous, sur chacun bonne glose.

LE MARQUIS.

Les quatrins de Pybrac ne font rien à la chose;
Et votre fille étant ce que je me la peins,

336 LA COMTESSE D'ORGUEIL,

Ne se mariera pas pour dire des quatrains.

Est-elle propre ?

A N S E L M E.

Autant qu'une fille peut l'être :

L E M A R Q U I S.

Je vous eusse prié de la faire paroître ;
Mais j'ai craint , en suivant ma curiosité ,
Quelque souillon d'habit qui m'en eût dégoûté.
J'aime l'ajustement.

A N S E L M E.

La dépense est petite ;
Plus de cent mille écus dont elle seule hérite ,
Tant en maisons , effets , qu'en bon argent comptant...

L E M A R Q U I S.

Ma terre de Lornac en vaut deux fois autant ,
Qu'elle est belle ! Grands parcs pour vaches , bœufs ,
génisses ,
Grandes foires aux bourgs , grandes hautes justices ,
Grands moulins , sans compter de grands fossés
pleins d'eau ,
Qu'on passe en ponts-levis pour aller au château.

A N S E L M E.

Quand je ne vous verrois pour tout bien que la gloire

D'être sorti de gens renommés dans l'histoire ,
Mon choix seroit pour vous , & ne regardant qu'eux .

L E M A R Q U I S.

Ah ! Que tous les Lornacs ont été belliqueux !

A N S E L M E.

La race en est célèbre , & d'abord qu'on la nomme...

L E M A R Q U I S.

Beau-pere , ainsi je crois que je suis gentilhomme ;
Hem !

A N S E L M E.

De votre noblesse on n'est guere en souci.

LE

COMEDIE. 337
LE MARQUIS.

Vous avez pensé voir un amoureux transi,
Mon cadet, qui, sans moi, plein d'une sotte flamme,

Vous auroit demandé votre fille pour femme.

ANSELME.

Vous touchant de si près, il m'auroit fait honneur;
Et l'on tiendra toujours sa recherche à bonheur.

LE MARQUIS.

Il est gueux, archigueux.

ANSELME.

Mais son sang est illustre,
Et par-tout sa vertu lui donne tant de lustre,
Que sur ce qu'on en dit...

LE MARQUIS.

Monsieur, on, est un sot.

Mon frere fait le doux, le benin, le cagot,
A l'ouir, vous diriez qu'il n'est rien plus traitable;
Cependant, entre nous, il ne vaut pas le diable;
C'est un rieur sous cape, & tous ces beaux semblans,
S'ils amorcent quelqu'un, le mettent en draps blancs.
Dit-on draps blancs, beau-pere, ou blanc draps?

ANSELME.

Il n'importe.

LE MARQUIS.

Non, à ce qu'il paroît aux gens de votre sorte;
Mais parmi le beau monde où l'on parle correct;
L'arrangement des mots veut un soin circonspect.
L'esprit est un grand fonds. Votre fille en a-t-elle?

ANSELME.

Chacun le croit.

LE MARQUIS.

Est-il de rue, ou de ruelle?

ANSELME.

Qu'appellez-vous, de rue?

LE MARQUIS.

Un esprit trop bourgeois,

P.

338 LA COMTESSE D'ORGUEIL;

Un esprit dandinant , de ses filles sans poids ,
Qui , pour toute réponse à ce qu'on leur peut dire ,
N'ont qu'un *vous vous moquez* , & se mettent à rire.

A N S E L M E.

Ma fille , en discourant , pourra vous étonner ,
Sur quoi qu'on lui propose elle fait raisonner ,
Jamais de bagatelle , ou c'est la faire taire.

L E M A R Q U I S.

Et vous l'auriez donnée à mon drille de frere !
Quel dommage ! A demain je verrai ce que c'est ,
Et de la noce ensuite on résoudra l'apprêt.
Les clauses du contrat déjà sont arrêtées.

A N S E L M E.

Il suffit qu'entre nous elles soient concertées ;
Et qu'un dédit signé qui vous répond de moi ,
Quoi qui puisse arriver , m'engage votre foi.
Du reste , un peu de temps est assez nécessaire
A qui tout à la fois a deux noces à faire.

L E M A R Q U I S.

Deux noces !

A N S E L M E.

D'une nièce on m'a fait le tuteur ,
Pour l'épouser , Oronte attend ici sa sœur ,
Demain elle y doit être.

L E M A R Q U I S.

Il differe pour elle ?

A N S E L M E.

On lui doit cet honneur.

L E M A R Q U I S.

Et cette sœur s'appelle ?

A N S E L M E.

La comtesse d'Orgueil.

L E M A R Q U I S.

La comtesse ! Ma foi . . .

A N S E L M E.

Quoi , vous la connoissez ?

COMEDIE. 333
LE MARQUIS.

Ah ! Si je la connois ?

C'est une jeune veuve, aimable, alerte, drue,
ANSELME.

On le dit, car pour moi je ne l'ai jamais vue.

LE MARQUIS.

Nous la gouvernerons. Elle est riche ?

ANSELME.

Et très-fort.

Un vieillard a tout fait pour elle avant sa mort.

Comme sur ses vieux ans il l'avoit épousée,

Avec lui sa fortune à faire fut aisée.

Son revenu, du moins, monte à dix mille écus.

LE MARQUIS.

Dix mille écus de rente !

ANSELME.

Et peut-être encor plus.

LE MARQUIS.

On fait florès à moins. Peste quelle commerce !

ANSELME.

Un duc aussi, dit-on, cherche fort à lui plaire.

LE MARQUIS.

Un duc ?

ANSELME.

Oui, qui voudroit...

LE MARQUIS.

Je croi qu'il voudroit, mais...

ANSELME.

Elle en est peu touchée.

LE MARQUIS.

Il ne l'aura jamais.

ANSELME.

Le temps...

LE MARQUIS.

Hé, je sai trop où lui tient l'enclouûre.

SCENE II.

LE MARQUIS, ANSELME, CARLIN.

CARLIN *au marquis.*
Quatre mots à quartier, Monsieur.

LE MARQUIS *à Anselme:*

Beau-pere, vous savez comme on rentre chez vous?
ANSELME.

Si je nuis...

LE MARQUIS.

Preste, ici vous gagneriez la toux:

Bon soir.

SCENE III.

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

Combien as-tu de poulets à me rendre?
CARLIN.

La marquise chez-vous a passé pour vous prendre,
J'ai voulu l'arrêter, mais ne vous trouvant pas...
C'est donc comme il en fait, fracas contre fracas,
M'a t-elle dit : Di-lui que puisqu'il me dedaigne,
L'abbé qui lui déplait va commencer son règne ;
J'aurois pû me résoudre à ne l'écouter plus,
Mais...

LE MARQUIS.

Ces diables d'abbés la plupart sont courts

Hé , n'en médifons point , certains abbés novices
Ne font pas à courir de méchans bénéfices.
Les belles trouvent là de quoi se régaler,
Bijoux , cadeaux , bombance , elles n'ont qu'à
parler,
L'argent ne coûte rien ; mais , pour votre mar-
quise,
Que faire ?

LE MARQUIS.

Une douceur la rendra plus soumise.

CARLIN.

Je le croi.

LE MARQUIS.

Ce vieillard qui vient de me quitter ;
Tout chat-huant qu'il est , m'a-t-il pû résister ?
Où l'on me voit , tout cède.

CARLIN.

Il se réfout à prendre.

Sur votre bonne foi , le chevalier pour gendre ?

LE MARQUIS.

Il m'a tout accordé.

CARLIN.

Que vous êtes heureux

D'avoir pû vous défaire à la fin de ce gueux ,
Il l'eût fallu nourrir , c'est toujours votre ftere.
Que diable auriez-vous fait ?

LE MARQUIS.

Ce que je prétens faire ?

Né le pas fecourir du moindre verre d'eau.

CARLIN.

Olimpe y suppléera.

LE MARQUIS.

Tu l'entens. Quel cerveau ?

J'aurois parlé pour lui ?

CARLIN.

Pour qui donc ?

342 LA COMTESSE D'ORGUEIL;
LE MARQUIS.

Pour moi-même;

CARLIN.

Ah, le traître! Quoi donc, vous aimez?

LE MARQUIS.

Moi, si j'aime?

Point du tout; mais mon frere ayant ce vilain mal,
Pour le désespérer je me fais son rival.

CARLIN.

Si vous lui souhaitez misere sur misere,
Il veut le conjugo, Monsieur, laissez-le faire;
N'est-ce pas, quand lui même il vous en vient prier,
L'accabler de tous maux, que de le marier?
Qu'on ait volé, brûlé, causé famine & peste,
Mariez-moi les gens, ils sont punis de reste;
Mais la pitié vous prend, & tant de charité,
Pour votre cher cadet vous tient inquiété,
Que résolu, sur l'heure, à vous mettre en ménage,
Il vous plaît d'enrager de crainte qu'il n'enrage.

LE MARQUIS.

Pauvre ignorant! Apprens un tour d'homme d'esprit;
J'ai sù contraindre Anselme à signer un dédit,
Qui de dix mille écus tient la somme assignée
Sur celui de nous deux qui rompra l'hymenée.

CARLIN.

Rien que cela? Bon, bon, vous voilà garotté.

LE MARQUIS.

Contre le chevalier c'est là ma sûreté.
Par ces dix mille écus où son feing le condamne,
Anselme pour sa fille est bridé comme un âne.

CARLIN.

Vous connoit-elle?

LE MARQUIS.

Non, l'entrevûe à demain;

J'y dirai de bons mots si je me mets en train,
Car je crois que je puis, sans peur d'engendrer
noise,

COMEDIE. 343

Pousser l'humeur gaillarde avec une bourgeoise.

CARLIN.

Mais vous l'épouserez ?

LE MARQUIS.

Oui, si le cœur m'en dit.

CARLIN.

Comment !

LE MARQUIS.

Vivent, Carlin, vivent les gens d'esprit.

Sans tenir jamais rien, je promettrai sans cesse ;

Tant qu'enfin la jaunisse entraîne la maîtresse ;

Et que le chevalier qui n'aura pas le sou,

S'aïlle, de désespoir, faire casser le cou.

Les Turcs le devoient bien échigner en Candie.

CARLIN.

Ils ont tort ; mais pour lui, que voulez-vous qu'on die.

C'est l'ordre, chacun vit le plus long-tems qu'il peut.

LE MARQUIS.

Tai-toi, l'on vient à nous. Jour & nuit on m'en veut.

C'est quelque belle encor.

CARLIN.

Je vais la reconnoître.

SCENE IV.

LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

CARLIN. VIRGINE.

CARLIN.

C'est toi, Virgine !

344 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
VIRGINE

Oui, qui cherche ton maître ?
Vous puis-je dire un mot, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Quatre au lieu d'un.

La honte vous fait donc choisir le moment brun ;
Et vous venez dans l'ombre en fine tapinoise,
Eprouver si mon cœur aisément s'apprivoise ?

VIRGINE.

Du moins je vous apporte un avis important ;
Ce soir à sa fenêtre Olimpe vous attend.

LE MARQUIS.

Quoi, la fille d'Anselme ?

VIRGINE.

Elle-même.

LE MARQUIS.

La chatte ?

L'honneur de m'épouser terriblement la flatte ;
Dès ce soir, seul à seul vouloir m'entretenir !

VIRGINE.

Vous voyez le balcon, y peut-elle venir ?
La nuit se fait obscure.

LE MARQUIS.

Obscure, ou non, qu'importe ?

Cours assembler mes gens pour me servir d'escorte,
Carlin, dans un moment, je te rejoins chez moi.

CARLIN.

On vous demande seul.

LE MARQUIS.

Quelque badaud, ma foi.

Tiens-moi prête, sur-tout, cette cotte de maille
Qui me sert quand de nuit le cas veut qu'on cha-
maille.

Que fait-on quelquefois ce qui peut arriver ?
Va vite.

SCENE V.

LE MARQUIS, VIRGINE.

LE MARQUIS.

AU rendez-vous je saurai me trouver,
VIRGINE.

Ne vous éloignez point, Monsieur, à la fenêtre
Avec moi, tout à l'heure, Olimpe va paroître.

LE MARQUIS.

Tu la peux avertir, je reviens sur mes pas.
St. Elle me connoît ?

VIRGINE.

Qui ne vous connoît pas ?
Un homme dont par tout on parle avec éloge ?

LE MARQUIS.

Il est vrai qu'il faudroit être pis qu'allobroge.
Je fais bruit, si jamais aucun marquis en fit.

VIRGINE.

Vous êtes beau, galant, gracieux, plein d'esprit.

LE MARQUIS.

Tu te connois en gens. Pour l'esprit, d'ordinaire,
J'en cache la moitié dont je ne sçai que faire ;
Sans cela, je mettrois tout le monde en défaut.

VIRGINE.

Olimpe est donc, Monsieur, tout comme il vous la
fait,

Vous pouvez pratiquer le haut stile avec elle,
Lui parler sérieux, d'un ton grave.

LE MARQUIS.

Es-tu belle ?

Car dans l'obscurité je ne sçauois sçavoir
Comme ton nez est fait, s'il est ou blanc ou noir ?

346 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
V I R G I N E.

Vous êtes curieux.

LE MARQUIS.

Tu me parois friponne ,

Et comme en certains temps volontiers on raisonne,
Si je te connoissois digne de raisonner...

V I R G I N E.

J'entens marcher , adieu.

S C E N E V I.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

Qui vient m'importuner ?

LE CHEVALIER.

Je vous ai par hazard apperçû dans la rue ,
Je m'en allois chez vous.

LE MARQUIS.

Vous avez bonne vue.

Je ne vous voyois pas ; moi.

LE CHEVALIER.

L'amour est pressant ;

Et me fait vous...

LE MARQUIS.

Autant en un mot comme en cent.

Vous venez demander l'effet de ma harangue ?
Jamais je ne me suis mieux servi de ma langue ,
Et j'ai si bien prêché , qu'à l'éclat de mon nom
Le bon-homme ébloui n'a pû me dire non.

LE CHEVALIER.

Elle donne sa fille ?

LE MARQUIS.

Elle fera Bornaque.

COMEDIE.

347.

LE CHEVALIER.

Quelle gloire !

LE MARQUIS.

Pour vaincre il suffit que j'attaque.

LE CHEVALIER.

Que ne vous dois-je point !

LE MARQUIS.

Mon dieu, je le sçai bien !

LE CHEVALIER.

Si mon sang...

LE MARQUIS.

Laissons-là vos complimens de chien ;

Je n'en veux point.

LE CHEVALIER.

Il faut me taire, mais, sans doute...

LE MARQUIS.

Eloignons-nous d'ici de peur qu'on nous écoute.

LE CHEVALIER.

Puisque mes feux d'Olimpe ont mérité la main,

Je voudrois....

LE MARQUIS.

Hé bien, quoi, j'oser jusqu'à demain ?

Venez, pour satisfaire à votre impatience,

Jusqu'au prochain détour je vous donne audience.

LE CHEVALIER *bas.*

Ne vois-je pas quelqu'un qui s'avance au balcon ?

Si c'est Olimpe ?

LE MARQUIS.

Enfin, me suivez-vous, ou non ?



S C E N E V I I.

LUCRECE , OLIMPE , VIRGINE.

J LUCRECE *dans le balcon.*
E n'entens plus personne.

V I R G I N E.

Il ne tardera guère ;

O L I M P E *à Lucrèce.*

Cousine , va , de grace , entretenir mon pere ;
Et l'amuse si bien par ce que je te dis ,
Que je trouve le temps de parler au marquis.

L U C R E C E.

J'aurois à l'écouter une joie excessive ;
Mais , pour tes intérêts , il faut que je m'en prive ;
Tel qu'il puisse être ; au moins , j'en attens le portrait.

O L I M P E.

Repose-t-en sur moi , tu l'auras trait pour trait.

S C E N E V I I I.

O L I M P E , V I R G I N E.

V I R G I N E.

N'En déplaîse à quiconque à fait la médifance ;
Je maintiens le marquis , un marquis d'importance.
Si ce grand sérieux n'est pas dans ce qu'il dit ,
C'est qu'il a l'humeur gaie , & qu'il se divertit ;
Mais quand il veut , il parle , & des mieux.

O L I M P E.

Je souhaite

Qu'il n'ait pas les défauts...

COMEDIE. 349
VIRGINE.

Charités qu'on lui prête,
Croyez moi , le mal est qu'à trop l'examiner ,
Vous êtes prévenue , & voudrez raffiner ?

OLIMPE.

Mais tu sçais à quel point Oronte le méprise.

VIRGINE.

C'est qu'il enrageroit si vous étiez marquise ,
Et qu'il ne sauroit voir , sans en être jaloux ,
Qu'en l'épousant , Lucrece ait moins de rang que
vous.

SCENE IX.

LE CHEVALIER, OLIMPE.
VIRGINE.

LE CHEVALIER *bas.*

J'Ai quitté mon brutal pour chercher ce que j'aime.

OLIMPE.

N'entens-tu pas du bruit ?

VIRGINE.

J'écoute , c'est lui-même.

OLIMPE.

Son retour est bien prompt.

VIRGINE.

L'amour l'a fait voler.

LE CHEVALIER.

Mes vœux étant reçus , je puis enfin parler.

Est ce vous , belle Olimpe ?

OLIMPE.

Oui , parlez bas , de grace.

LE CHEVALIER.

Un pere de ma flamme autorise l'audace ;

350 LA COMTESSE D'ORGUEIL ;

Et, fort de son aveu, je pourrois m'applaudir
Sur le flatteur espoir qu'il lui plaît d'enhardir
J'en prens, je vous l'avoue, assez de confiance
Pour ne balancer plus à rompre le silence ;
Mais cet aveu, Madame, assure peu ma foi,
Voyant tout ce qui doit vous parler contre moi.
Quoiqu'il semble à mes vœux donner pleine vic-
toire,

Vous demeurez toujours arbitre de ma gloire ;
Et l'espoir qu'il me souffre est pour moi fans dou-
ceur

Si je n'ai mérité de toucher votre cœur.

C'est lui qu'à cet espoir l'amour veut qu'il consente,
Je ne suis point heureux si vous n'êtes contente ;
Et le moindre soupir à votre ame échappé,
Me reproche un pouvoir lâchement usurpé.
Aurois-je le malheur de vous en faire naître ?

V I R G I N E.

Madame, ce début ? hem ? m'y sai-je connoître ?

O L I M P E.

Voyons la suite, il peut l'avoir étudié.

L'amour hait ce qu'il tient d'un secours mendié,
Et tout autre peut-être eût tâché de me plaire
Avant que d'employer l'autorité d'un pere.
N'importe, c'est beaucoup pour flatter votre espoir,
Sa parole est donnée, & je sçai mon devoir.

L E C H E V A L I E R.

Si je m'en prévalois vous pourriez vous en plaindre ;
Mais quoi qu'il m'ait promis, vous n'avez rien à
craindre.

Pressé de mon amour je ne l'ai fait parler
Que pour être en pouvoir de vous plus immoler.
Incertain autrement s'il agréeroit ma flamme,
Vous tiendriez vos feux renfermés dans votre ame ;
Mais lorsque mon respect vous soumet son aveu,
Je vous donne plein droit d'ordonner de mon feu
Sur lui, sur son espoir vous êtes souveraine,

C O M E D I E. 351

Ainsi, dites un mot, sa victoire est certaine,
C'est de vous qu'il la veut, prêt à la refuser,
Si vos desirs contraints s'y peuvent opposer

O L I M P E.

Ce n'est pas grand effort que de se rendre maître
D'un amour qui ne fait que commencer à naître.

L E C H E V A L I E R.

Que commencer à naître? Ah! Ne le croyez pas!
Je brûle dès longtemps pour vos divins appas,
Le respect, il est vrai, jusqu'ici m'a fait taire,
Mais je n'en ai pas eu moins d'ardeur de vous plaire;
Et mes yeux ont trahi les ordres de mon cœur
S'ils ne vous ont, cent fois, parlé de ma langueur.
A vous chercher par-tout leur soin étoit extrême,
Au temple, dans la rue, à votre balcon même;
Et les vôtres souvent, par un regard rendu,
Ont semblé m'avertir que j'étois entendu.

O L I M P E.

Une ardeur si discret à mérité, sans doute,
De me trouver sensible aux soins qu'elle vous coûte;

Mais ma mémoire en vain vous cherche sur mes pas.

L E C H E V A L I E R.

Vous ne m'avez point vû?

O L I M P E.

Jene m'en souviens pas.

L E C H E V A L I E R.

Je m'en étois flatté; pour moi je vous ai vûe,
Mais cent fois, mais toujours de tant d'attraits pour
vûe,

Que mes brûlans transports s'augmentant chaque
jour,

A peine tout mon cœur suffit à mon amour.
Tout ce qui de mes sens fit d'abord la surprise,
N'eut rien que ma raison aujourd'hui n'autorise.
Sans cesse, elle me dit qu'il faut vous adorer,

352 LA COMTESSE DORGUEIL ;

Qu'à l'heur de vous servir rien n'est à préférer.

Madame , je me perds pour avoir trop à dire.

V I R G I N E *bas à Olimpe.*

Pouvez vous écouter ces fadaïses sans rire ?

O L I M P E.

Tai-toi.

V I R G I N E.

Ce n'est qu'un sot , il ne sçait ce qu'il dit ;

Il vous plaît donc ?

O L I M P E.

Que trop.

V I R G I N E.

Il n'avoit point d'esprit ;

L E C H E V A L I E R.

Vous consultez ensemble. Hélas ! Qu'en dois-je croire ?

Parlez , résolvez-vous ou ma perte , ou ma gloire ?

O L I M P E.

Vous venez de me peindre un cœur bien enflammé ;

Et quiconque aime ainsi mérite d'être aimé.

Mais si d'un autre amour j'étois préoccupée ?

L E C H E V A L I E R.

Ah , de quel désespoir j'aurois l'ame frappée !

J'en mourrois de douleur ; mais , dans mes déplaisirs ,

Vous ne me verriez point contraindre vos desirs ;

Je vous l'ai déjà dit , malgré l'aveu d'un pere ,

Je renonce à l'espoir si je ne puis vous plaire.

Un autre à votre bien pourroit être attaché ,

Mais ce n'est que de vous que j'ai le cœur touché ;

Et quand vous auriez eu le sort moins favorable ;

Vous seriez à mes yeux également aimable ,

Votre seule personne est tout ce que je voi.

O L I M P E.

Ces nobles sentimens obtiennent tout de moi ;

Et tien ne sçauroit plus m'obliger à vous taire ,

Que , quand vous ne seriez que ce qu'est votre frere ;

COMEDIE. 353

Trahi de la fortune , avec la même ardeur
Je voudrois vous donner & ma main & mon cœur,
Ni le rang de marquis, ni tous vos droits d'aïnesse...

LE CHEVALIER *bas.*

Elle croit que je suis le marquis ? Ah, dieux !

OLIMPE *bas.*

Qu'est ce ?

Nous vient-on écouter ?

LE CHEVALIER.

Non ; Madame , achevez ;
(*bas.*)

Voilà les derniers coups qu'il m'avoit réservés ,
Je le voi trop , le lâche a parlé pour lui-même.

OLIMPE.

Non , votre marquisât ne fait pas ce que j'aime ;
Et , pour gagner mes vœux sur le choix d'un
époux ,

Vos soins n'avoient besoin seulement que de vous.

LE CHEVALIER.

Donc , à ce que j'apprens , vous connoissez mon
frere ?

OLIMPE.

Quoi , votre chevalier ? Il prétend à me plaire ;
Et je croi qu'il est bon de vous en avertir ,
Bien moins par vanité , que pour vous divertir ;

LE CHEVALIER.

Vous le voyez souvent ?

OLIMPE.

Plus que je ne souhaite.

Il me cherche en tous lieux dans sa flamme secret-
te ,

Jour & nuit fait la ronde , & je m'étonne bien
Qu'il n'est déjà venu troubler notre entretien.

LE CHEVALIER.

Et ses empressemens ne font que vous déplaire ?

OLIMPE.

Je le dois épargner , puisqu'il est votre frere.

354 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
LE CHEVALIER.

Non, vous m'obligerez de ne me point cacher
D'où vient que tant de soins ne vous ont pû tou-
cher.

Le trouvez-vous mal fait ?

OLIMPE.

Sa personne est bien prise ;
Si j'en crois ses amis, dans le monde on le prise ;
Mais puisqu'il vous en faut dire la vérité,
Il me paroît avoir grande stupidité ;
Et comme enfin le cœur a ses secrets suffrages,
Eut-il & votre bien & tous vos avantages,
Si mon pere pour lui dispoſoit de ma foi,
Mon devoir me ſeroit une fort dure loi,
J'irai juſqu'à l'éclat plutôt que m'y réſoudre.
Vous ne me dites rien ?

LE CHEVALIER *bas.*

Ah, dieux, quel coup de foudre !

VIRGINE *à Olimpe.*

C'est qu'on fait quelque bruit, & qu'il écoute.

S C E N E X.

LE MARQUIS, OLIMPE,
LE CHEVALIER, VIRGINE,
CARLIN.

LE MARQUIS *à Carlin.*

Alons ;

Pour m'entendre jaſer tiens-toi ſur mes talons.
Mille jolivetés qui dans l'eſprit me viennent...
Mon cocher, mon laquais ?

COMEDIE.

357

CARLIN.

Ils font là.

LE MARQUIS.

Qu'ils s'y tiennent.

OLIMPE *au chevalier.*

Quelqu'un s'avance. Adieu, marquis, séparons-nous.

LE CHEVALIER *à Olimpe.*

C'est mon frere.

OLIMPE

Je crains l'insulte d'un jaloux ;
Je vous l'avois bien dit qu'il passoit à toute heure.

LE MARQUIS.

Qui va là ?

LE CHEVALIER.

Moi.

LE MARQUIS.

Qui ?

LE CHEVALIER.

Moi.

LE MARQUIS.

C'est mon frere, ou je meure.

Carlin.

CARLIN.

Qu'il se retire.

LE MARQUIS.

Et s'il fait le mutin ?

OLIMPE.

Ah, dieux !

LE CHEVALIER.

Ne craignez rien.

LE MARQUIS *au chevalier.*

Jusqu'à demain matin ;
Je veux être ici seul, qu'on déloge.

356 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
LE CHEVALIER

Quoi, traître ?
Tu prétens avec moi toujours parler en maître ?

LE MARQUIS.
Des gens.

LE CHEVALIER.

Tu m'as fourbé
LE MARQUIS.

Vite, mes gens, à moi,
Main basse.

LE CHEVALIER.

Quoi, main basse ? Avance, & songe à toi,
Tu recules, infame.

OLIMPE.
Où me vois-je réduite ?

VIRGINE.
Monsieur le chevalier prend galamment la fuite.

OLIMPE.
Quel brutal ! Contre un frère ?

VIRGINE.
Il se sauve en larron ;

Et cependant le jour il fait le fanfaron,
A le voir vous diriez que c'est la valeur même.

OLIMPE.
Le nombre m'épouvante, & ma peine est extrême !

VIRGINE.
Le marquis est adroit. Comme il l'a relancé !
Ils sont déjà bien loin.

OLIMPE.
S'il faut qu'il soit blessé ?

VIRGINE.
Il se ménagera.

OLIMPE.
Retirons-nous, Virgine.

VIRGINE.
Vous vous inquiétez, n'en faites point la fine,

COMEDIE.
OLIMPE.

357

Je crains toujours pour lui.

VIRGINE.

Vous l'aimez donc ?

OLIMPE.

Hélas !

Je ne craindrois pas tant si je ne l'aimois pas.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

SCENE PREMIERE.

LUCRECE, ORONTE.

V LUCRECE.
ous vous éloignez donc ?

ORONTE.

La peine m'est cruelle ;

Mais il faut obéir , l'ordre du roi m'appelle.
Au moins , ce qui me rend ce malheur adouci ,
J'espere à mon retour trouver ma sœur ici ,
Et que tout sera prêt pour l'heureux hyménée
Qui doit à votre sort unir ma destinée.

LUCRECE.

Je crains un long séjour si l'ordre est important.

ORONTE.

Je prens , pour moins tarder , la poste au même
instant ,
Et j'obtiens dans trois jours le bonheur que je pres-

se ,
Pourvû qu'en arrivant je trouve la comtesse ,
L'amitié qui nous joint la fera se hâter.
Olimpe cependant pourra se consulter ,
Je crains tout de l'époux qu'Anselme lui destine.

LUCRECE.

J'ignore , en le voyant , ce que fera sa mine ;
Mais l'ayant cette nuit long-temps entretenu ,
Elle veut que d'erreur chacun soit prévenu ;
Jamais , s'il l'en faut croire , on n'eut tant de mérite.

ORONTE.

Mais moi-même je viens de lui rendre visite.

COMEDIE.

359

Votre oncle m'a mené lui faire compliment ;
Et, puis que je l'ai vû , j'en parle savamment.

LUCRECE.

Et que vous a-t-il dit ?

ORONTE.

Sottise sur sottise ,

Qu'un abbé lui fait pièce avec une marquise ;
Et que jamais ma tœur ne lui pardonnera ,
S'il néglige à la voir dès qu'elle arrivera.

LUCRECE.

Il connoît la comtesse ?

ORONTE.

Il se le persuade.

Où l'auroit il pô voir ? Pure fanfaronnade !
Le bon-homme lui-même en est scandalisé.

LUCRECE.

A cela près encor a-t-il l'esprit aisé ?

ORONTE.

Rien moins , & l'on croiroit qu'il cherche à faire
rire.

SCENE II.

OLIMPE , LUCRECE , ORONTE ,

OLIMPE à Oronte.

Est-ce une vérité que l'on vient de me dire ?
Vous partez ?

ORONTE.

Oui , madame , & par l'ordre du roi.

LUCRECE.

Mais vous m'avez promis...

ORONTE.

Je sçai ce que je doi.

Mon cœur qui vous demeure , assure ma promesse ;

360 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
Cependant, belle Olimpe, ayez soin de Lucrece.
Tous les momens qu'ici je donne à mon amour,
Ne font que différer d'autant plus mon retour ;
Ainsi, puisqu'il le faut, je m'arrache à moi-même.

S C E N E III.

LUCRECE, OLIMPE.

OLIMPE.

LE chagrin de l'absence est cruel quand on aime ;
Cousine, je te plains.

LUCRECE.

Il doit si tôt cesser ;

Que je n'aurai pas trop de loisir d'y penser.

D'ailleurs, j'ai tant de part à prendre dans ta joie.

OLIMPE.

Tu m'aimes, & je sais ce qu'il faut que j'en croie ;
Mais que t'a dit Oronte ? Il a vû le marquis.

LUCRECE.

Que sert de te parler, si ton dessein est pris ?
Il te plaît, c'est assez.

OLIMPE.

Mais, quoi qu'il m'ait sù plaire,

Si tu m'ouvrais les yeux. . .

LUCRECE.

Vois-tu ? Je suis sincere ;

Et je te dirois plus que tu ne veux savoir.

OLIMPE.

Quels défauts a-t-il vûs ?

LUCRECE.

Tout ce qu'on en peut voir ;

Une vanité sotte, un esprit ridicule.

OLIMPE.

Ah ! Pour l'esprit, permets que je sois incrédule ;

COMEDIE. 361

Je m'y connois un peu ; pour quelque vanité
C'est un vice ordinaire aux gens de qualité ;
Et peut-être est-il bon , quoi que le monde en cau-
se ,

De croire quelquefois que l'on vaut quelque chose ;
Si le marquis se juge un peu d'orgueil permis ,
Avec moi , pour le moins , il n'est rien plus sou-
mis ,

C'est un respect si grand , une ardeur si discrète ,
Que . . .

LUCRECE.

T'en voilà coëffée , il t'a dit la fleurette ;
Mais ce qui me confond , c'est de voir qu'un moment
Ait produit dans ton ame un si grand changement.
Je veux qu'il ne soit pas ce qu'on le prétend être ,
Ce n'est que d'hier au soir que tu le peux connoi-
tre ,

L'entretien dura peu , tu parlas sans le voir ,
Et déjà sur ton cœur l'amour a tout pouvoir ?

OLIMPE.

Voilà ce que sur moi fait l'esprit , cest mon charme ;
Quoique fière , par lui ma fierté se désarme ;
Et pour être le prix d'un don si précieux ,
Mon cœur n'a pas besoin du conseil de mes yeux .

LUCRECE.

Sans ce raffinement , di que ce qui t'a prise ,
C'est la douceur de voir que tu seras marquise ;
Cousine , un si beau nom couvre bien des défauts .

OLIMPE.

Ah ! Tu me connois mal .

LUCRECE.

Je fais ce que tu vaux ;
Le faste jusqu'ici ne t'a point éblouie ;
Mais le marquis peut bien . . .

OLIMPE.

Tu t'en es réjouie ;
Soit ; au moins croi tes yeux plutôt qu'un faux rap-
port .

Q

362 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
Je l'estime , il viendra , tu verras si j'ai tort.
Ce n'est pas seulement son esprit que j'admire ;
Son courage l'égale , & l'on n'en peut trop dire.
Si je te pouvois bien dépeindre de quel air
Il repoussa son frere , & le fit reculer...

S C E N E I V.

OLIMPE , LUCRECE , VIRGINE.

M VIRGINE à Olimpe.
Madame , une visite où vous ne songiez guère.

LUCRECE à Virgine.

Ce n'est pas le marquis ?

VIRGINE.

Non , c'est son brave frere.

OLIMPE.

De quoi s'avise-t-il ?

LUCRECE.

Quoi que l'on t'en ait dit,

Tu t'es préoccupée , il doit manquer d'esprit.

OLIMPE.

Sur un pareil défaut quand je lui terois grace ,
Ce qu'il fit hier au soir marque une ame si basse,
Qu'au moins , si je m'en tais , il fera mal aisé
Qu'il me trouve à l'estime un cœur bien disposé.

VIRGINE.

De peur que le vieillard lui-même ne l'amene,
Je vais vous écouter de la chambre prochaine.
Prenez l'occasion de faire enfin ma paix.

OLIMPE.

J'employerai le marquis , va , je te le promets.

S C E N E V.

LE CHEVALIER, OLIMPE,
LUCRECE.

LE CHEVALIER.

M Adame, j'ai douté si ce seroit vous plaire
Que venir prendre part au bonheur de mon
frere;

Je suis né malheureux, & voi, malgré mes soins,
Que souvent j'importune où je l'ai crû le moins.
Mais l'honneur que sur moi fait rejaillir sa flamme,
Avec que trop de force a pénétré mon ame,
Pour ne m'avoir pas fait à la fin surmonter
Le scrupuleux respect qui vouloit m'arrêter.
Si d'un pareil devoir l'empressement vous gêne,
Au moins daignez songer qu'un beau zèle m'amène,
Et qu'il ne me falloit qu'avoir le sort plus doux,
Pour en rendre l'ardeur moins indigne de vous.

OLIMPE.

Je dois trop aux bontés du marquis votre frere,
Pour ne pas estimer ce qu'il vous plaît de faire,
Et vous m'avez fait tort quand vous avez douté
Si vous hazarderiez cette civilité,
Non que je la mérite, & que je dûsse attendre
Que vous puissiez songer si tôt à me la rendre;
Mais j'ai quelque lumiere, & , sans rien exiger,
Je fai ce que je dois à qui veut m'obliger.

LE CHEVALIER.

Ah ! Vous ne devez rien, & , quoi qu'on puisse
faire,

On en est trop payé par l'honneur de vous plaire.
Mais, hélas ! que's devoirs si pressans, si soumis
Pourroient jamais laisser ce doux espoir permis ?

364 LA COMTESSE D'ORGUEIL;

Vous plaire est une gloire au dessus de toute autre ;
Tout mérite s'efface à voir briller le vôtre ?
Et le bonheur d'un seul , par ses flatteurs appas ,
Cause bien des soupirs que vous n'entendez pas.

LUCRECE à *Olimpe*.

Est-il stupide ?

OLIMPE.

Non , j'en suis assez contente ;
Mais le marquis , c'est bien autre chose , il enchante
[*au chevalier.*]

J'étois peu préparée à recevoir de vous
Des éloges conçûs en des termes si doux ?
Je les trouve un peu forts.

LE CHEVALIER.

S'ils n'ont rien qui vous touche ;
C'est qu'ils perdent leur grace en passant par ma bouche ;
Mais l'absence où je suis tout prêt à recourir ,
Vous laissera de moi peu de chose à souffrir.

LUCRECE.

Vous nous abandonnez ?

LE CHEVALIER.

Paris m'est trop contraire ,
Le ciel depuis long-temps m'y voit d'un œil sévère ;
Et peut-être qu'ailleurs j'aurai le sort plus doux.

OLIMPE.

Quel malheur assez grand vous éloigne de nous ?

LE CHEVALIER.

Celui de trop aimer , & de ne savoir plaire.

OLIMPE.

La damme est bien cruelle.

LE CHEVALIER.

Ah , dieux , qu'elle m'est chère !
Quoique ses durs mépris me causent mille maux ,
Je n'ai point à m'en plaindre , elle fait mes défauts ;
J'en dois subir la peine , en aimer la justice ,

COMEDIE.
LUCRECE.

365

Il n'est point de rigueur que le temps ne fléchisse.
Voyez, parlez, pressez, pourquoi vous rebuter ?
LE CHEVALIER.

Que je presse ! Non, non, rien n'est plus à tenter.

L'amour plus de cent fois m'a fait cher sa vûe,
Je n'en ai parlé qu'une, & cette fois me tue ;
Dans cette seule fois elle m'a fait savoir
Tout ce qui porte un ame au plus vif désespoir ;
Dans cette seule fois elle m'a fait entendre . . .

OLIMPE.

Cette façon d'agir ne me peut trop surprendre ;
Le cœur doit être libre à se laisser charmer,
Mais on peut, sans mépris, se défendre d'aimer ;

LUCRECE.

Que je lui veux de mal !

LE CHEVALIER.

Ah ! Non, quoiqu'il m'arrive,

Qu'elle ait tout le bonheur dont sa rigueur me
prive,

Par-là mon désespoir peut être soulagé ;
Et, tout ce que j'en crains, c'est d'en être vengé ;

OLIMPE.

Tant de respect gardé fait voir . . .

LE CHEVALIER.

Adieu, Madame ;

A trop d'emportement j'abandonne ma flamme ;
Et, sans doute, j'ai tort de mêler mes chagrins
Aux sensibles douceurs de vos heureux destins ;

S C E N E V I.

L U C R E C E , O L I M P E .

D I tant que tu voudras que ton marquis l'efface,
Sa plainte m'a touchée.

O L I M P E .

Il l'a faite avec grace ;
Et , sans ce qu'il fit hier qui témoigne un cœur bas ,
Son esprit , tel qu'il est , ne me déplairoit pas.

L U C R E C E .

Il a voulu toujours épargner ce qu'il aime ;
Et d'abord je croyois qu'il parlât de toi même ,
Son œil étoit vers toi si tendrement tourné . . .

O L I M P E .

Sur quelques soins rendus je l'aurois soupçonné ;
Mais pour lui quel mépris ai je laissé paroître ;

L U C R E C E .

Cette nuit au marquis tu les a fait connoître.

O L I M P E .

Le marquis est discret.

L U C R E C E .

Ne te répons de rien.

O L I M P E .

Mais avec lui jamais ai-je eu quelque entretien ?
Il dit qu'il a parlé.

L U C R E C E .

Ce n'est pas toi qu'il aime ;

D'accord ; on le maltraite , & tu ferois de même.
Qu'importe quel objet sa passion ait eu ?

O L I M P E .

Voici quelque message.

SCENE VII.

OLIMPE , LUCRECE , CARLIN.

LUCRECE.

A Proche.

OLIMPE.

Que veux-tu?

CARLIN.

C'est monsieur le marquis, Madame, qui m'envoie.

OLIMPE.

Le marquis?

CARLIN.

Il est là.

LUCRECE à Olimpe.

Tes yeux brillent de joie.

OLIMPE.

Qu'il entre.

CARLIN *bas*.

Elles verront un rare original.

OLIMPE.

Enfin tu vas juger si je m'y connois mal.

LUCRECE.

Je me tais.

OLIMPE.

Le voici

LUCRECE.

Quel excès de parure!

J'admire son épaisse & vaste chevelure.

OLIMPE.

Que dis tu de son air ? l'a-t-il galant & doux?

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS, OLIMPE, LUCRECE,
C A R L I N.

LE MARQUIS.

[à *Olimpe.*

C'Est celle-ci? Bon jour. Comment vous portez-vous?

O L I M P E.

Comme ayant eu long-tems toute l'inquiétude,
Où d'un malheur qu'on craint plonge l'incertitude,
Ce combat imprévu...

LE MARQUIS.

Vous parlez d'hier au soir?

Ce n'est rien. En courant j'eus belle peur de cheoir,
J'en tenois tout du long faisant la culebute.

O L I M P E.

De nuit les plus vaillants sont sujets à la chûte.

LE MARQUIS.

Comment aurois-je fait pour n'être point vaillant?
Ce n'est que feu par tout, j'ai le sang pétillant.
Ta, ta ta, quand je vois l'ennemi qui recule,
Et haye après.

O L I M P E.

D'où vient qu'il fait le ridicule?

Me veut-il éprouver?

LE MARQUIS.

Je croi qu'en cet instant.

Vous avez à me voir le cœur bien palpitant.
Que je tâte.

O L I M P E.

Ah, grands dieux!

C O M É D I E. 369
LE MARQUIS *montrant Lucrece.*
C'est-là votre cousine?

O L I M P E.

Pourquoi le demander?

L E M A R Q U I S.

On le voit à sa mine;

Elle a le front ouvert, la bouche à l'avenant,
Et visage jamais ne fut plus coufinant.

L U C R E C E à *Olimpe.*

C'est-là ce grand esprit?

O L I M P E.

Ne me di rien. J'enrage.

Se peut-il faire...

L E M A R Q U I S.

Encore un mot de coufinage.

Tout à l'heure en entrant j'ai trouvé deux blondins
Qui, pour me haranguer, se sont dits vos cousins;
Je leur ai de mes gens chez eux offert l'escorte,
Baissé la tête ensuite, & fait fermer la porte.

L U C R E C E.

Ils méritoient de vous plus de civilité.

L E M A R Q U I S.

Je t'ai ces complimens à droit de parenté.

Cent devoirs, dans l'abord, de peur qu'on se mu-
tine.

Grand accueil au cousin, & tout pour la cousine;

L U C R E C E.

Quoi, vous serez jaloux?

L E M A R Q U I S.

Oui, si je deviens fou.

Jaloux! Je ne voi pas ni comment ni par où.

Diable, après qu'on m'a vû, regarde t. on personne?

Cet œil perçant, ce tour de visage? Ah, fripon-
ne,

Je vous voi me lancer un regard tendre & doux,

[à *Olimpe.*]

Qui fait... Votre-cousine est plus belle que vous

370 LA COMTESSE D'ORGUEIL;
LUCRECE.

Vous nous déconcertez. Cela se doit-il dire?

LE MARQUIS.

Doive ou non, je m'en ris.

LUCRECE.

Mais pourquoi vous en rirez?

Puisqu'enfin vous l'aimez...

LE MARQUIS.

C'est-là la question.

L'amour me cause encor peu d'indigestion,

Et j'ai le cœur...

LUCRECE.

Nier une flamme avouée?

OLIMPE.

Il faut m'en éclaircir, sans doute, on m'a jouée.

Etes-vous le marquis?

LE MARQUIS.

La buse!

OLIMPE.

Répondez.

LE MARQUIS.

Vous-même savez-vous ce que vous demandez?

OLIMPE.

Cousine, on me fait pièce.

LUCRECE.

Elle seroit bien forte.

LE MARQUIS.

Si je suis le marquis? Oui, le diable m'emporte.

Je le suis.

OLIMPE.

Quoi, celui qu'en qualité d'époux...

LE MARQUIS.

Celui qui cette nuit avoit le rendez vous.

Quel rendez vous! Jamais je n'eus frayeur semblable.

Mon cadet dédaignant a fait d'abord le diable.

Et si je n'eusse pas promptement détalé ,
J'en avois tout au moins pour un bras avalé.

LUCRECE à *Olimpe*.

C'est-là comme tu dis qu'il a poussé son frere ?

OLIMPE.

A la fin je commence à percer le mystere.

Vous n'avez pû me voir ?

LEMARQUIS.

Il m'avoit prévenu.

Mais dites, l'avez vous longtemps entretenu ?

Il vous en a bien dit ; car enfin , il enrage

D'avoir été dupé sur votre mariage.

Ayant auprès d'Anselme imploré votre appui

Il croyoit sottement que j'eusse agi pour lui ;

Même pour me pouvoir divertir de sa flamme ;

Je l'avois assuré qu'il vous auroit pour femme ,

Qu'on approuveroit ses feux. Vous l'aurez détrom-

pé ?

OLIMPE.

De quel étonnement mon esprit est frappé !

LUCRECE à *Olimpe*.

Oronte avoit-il tort ? Ton marquis...

OLIMPE à *Lucrée*.

Je le quitte.

Celui-là dont j'ai tant élevé le mérite ,

Que j'ai crû le marquis , c'étoit le chevalier.

LEMARQUIS.

Vous donnez toutes deux dans le particulier.

Parlez haut ; si l'amour à l'envi vous talonne ,

Vous m'avez vû , le mal n'a plus rien qui m'éton-

ne.

Quand avec le grand mot recevrez-vous ma foi ,

Rêveuse ?

OLIMPE.

Rien ne presse.

LEMARQUIS.

Et je veux presser , moi.

372. LA COMTESSE D'ORGUEIL,
LUCRECE.

Un amant prend toujours l'ordre d'une maîtresse;

LE MARQUIS.

Bon pour les non-marquis.

OLIMPE.

Ah, ma chère Lucrece!

Quel malheur est le mien?

LE MARQUIS.

Lucrece est un beau nom.

Est-ce par chasteté que vous l'avez pris? Non.

Vous avez l'œil tourné...

LUCRECE.

Que me voulez-vous dire?

LE MARQUIS.

Qu'une Lucrece en vous... Regardez-moi sans rire;

Si comme il est encor des Tarquins, par hazard

Vous en trouviez quelqu'un, joueriez-vous du poi-
gnard?

LUCRECE.

Je ne vous entens point.

LE MARQUIS.

Vous avez lû l'histoire?

Coquine, vous riez.

OLIMPE.

Qui l'eût jamais pû croire?

LE MARQUIS à Olimpe.

Mais vous ne riez point, vous?

OLIMPE.

Moi, rir? Et de quoi?

LE MARQUIS.

De la voir rir. Elle est grassette.

OLIMPE.

Laissez-moi.

LE MARQUIS.

Je veux....

OLIMPE.

Ne veuillez rien.

COMÉDIE. 373
LE MARQUIS.

Ah, petite dodue !
Pour un peu d'embonpoint vous faites l'entendue !
Sil ne faut pour cela que faire voir du gras,
Je m'en vais vous montrer...

LUCRECE.
Ah ! Ne vous montrez pas
Mon Dieu le vilain homme !

OLIMPE.
Où peut-être mon pere ?
Il le faut appeller.

LE MARQUIS.
Nous n'en avons que faire ;
Ces bouquins du vieux temps ne sont propres à rien.

OLIMPE.
Vous le traitez si mal....

LE MARQUIS.
Je le traite assez bien.
Si le nom de bouquin est un nom qui le choque ;
D'où vient qu'il vieillissoit ? C'est pour lui , je m'en
moque.

LUCRECE.
Mais quand vous vieillirez...

LE MARQUIS.
Pourquoi vieillir ? Les ans
Ne sont faits proprement que pour les sottes gens.
Qu'on ait l'air tel que moi , galant , fin , le visage
Soutenu d'un brillant... C'est toujours le bel âge.
Voyez moi bien , je suis des propres , s'il-en est.
Mon habit vous plaît-il ?

OLIMPE.
Rien de vous ne me plaît.

LE MARQUIS.
Rien de moi ne vous plaît ! La laide , la mauvaise !

LUCRECE.
L'injurier !

374 LA COMTESSE D'ORGUEIL ;
LE MARQUIS.

Je veux que mon habit lui plaise ,
Il est bien entendu , chamarré haut & bas ,
Fort riche en points , pourquoi ne lui plaira-t-il
pas ?

O L I M P E.

Qu'il me donne la main ?

LE MARQUIS.

Vous ôtant à mon frere ?

J'étois fort résolu de n'en vouloir rien faire ;
Mais , puis que vous sçavez si peu me ménager ;
Je vous épouserai pour vous faire enrager.

O L I M P E.

M'épouser ?

LE MARQUIS.

Dès demain.

L U C R E C E.

Oui , si...

LE MARQUIS.

Point de réplique !

L U C R E C E.

Est-elle...

LE MARQUIS.

Contre vous gardez que je me pique.

Je vous épouserois toutes deux.

L U C R E C E.

Bon cela.

LE MARQUIS à *Olimpe*.

Oh , oh , ma reine , donc vous en voulez par-là ;
J'en vais danser de joie.



SCENE IX.

LE MARQUIS, ANSELME, OLIMPE,
LUCRECE, CLARICE.

LE MARQUIS.

AH! Vous voilà, beau-pere.
Je croi qu'en votre temps vous étiez un bon frere.
Peste; l'heureux grison! Qu'il est rablu!

ANSELME.

Mais vieux;

Et c'est....

LE MARQUIS.

Courez vous point quelquefois les bons lieux?
Vous en avez la mine, & tout vieux que vous êtes..

ANSELME.

Pareilles questions n'ont jamais été faites.

OLIMPE.

Voilà les beaux discours & les termes choisis.
Dont nous régale ici monsieur votre marquis.

ANSELME.

C'est qu'il est gai, ma fille.

LE MARQUIS.

Et gai seul plus que trente!

Je ne vois point ici paroître de suivante.

ANSELME.

Ma fille en avoit une, il l'a fallu chasser.

Certains rours trop rusés...

LE MARQUIS.

Je veux la remplacer;

Vous en choisir moi-même une drôle, follette.

C'est contre le chagrin une douce recette;

Et comme votre fille a l'air trop sérieux,

376 LA COMTESSE D'ORGUEIL,

Ayant où m'égayer, je m'en porterai mieux.

A N S E L M E.

Ma fille aura toujours si grand soin de vous plaire.

L E M A R Q U I S.

Est-ce depuis long temps que vous êtes son pere ?

A N S E L M E.

Que répondre à cela ? Je l'ai toujours été.

L E M A R Q U I S.

Toujours ? Quoi, même avant votre nativité ?

Le stupide !

A N S E L M E.

J'entens depuis qu'elle est au monde.

L E M A R Q U I S.

C'est aussi là-dessus que je veux qu'on réponde.

Quel âge a-t-elle ?

A N S E L M E.

Elle a...

O L I M P E.

Quarante ans, à peu près.

A N S E L M E.

Elle raille.

L E M A R Q U I S.

Pourtant son teint n'est pas trop frais.

Le lait de sa nourrice étoit-il bon ?

L U C R E C E.

Courage.

L E M A R Q U I S.

Par-là l'humeur des gens...

A N S E L M E.

N'en ayez point d'ombrage.

L E M A R Q U I S.

Et sa mere, soit dit sans vous désobliger.

Vous faisoit-elle point quelquefois enrager ?

Un enfant tient de tout. Elle n'est pas la seule.

O L I M P E à Anselme.

De la mere il ira jusqu'à la bisayeule ;

COMEDIE.

377

Et, si vous l'écoutez, vous courez grand hazard...

LE MARQUIS à *Olimpe.*

De quoi vous mêlez vous ?

OLIMPE.

Je dois y prendre part ;

Et ne pas endurer....

LE MARQUIS.

Vous devriez vous taire,

Voyez, elle fera la leçon à son pere.

Hé, qu'on me la... Suffit, j'y veux mettre la main.

Concluons pour la noce

ANSELME.

Il est juste.

LE MARQUIS.

A demain.

ANSELME.

La comtesse d'Orgueil qu'on attend à toute heure

Réglera....

LE MARQUIS.

J'ai réglé ; l'un rit quand l'autre pleure ;

Si votre fille est sotte, à son dam.

OLIMPE à *Anselme.*

Jusqu'ici

L'heur de vous plaire a fait mon unique souci ;

Mais, si vous m'ordonniez d'accepter...

ANSELME.

J'ai de l'âge ;

Taisez-vous.

LE MARQUIS.

Bon. Voilà parler en homme sage.

OLIMPE.

Plûtôt que me résoudre....

LE MARQUIS à *Anselme.*

A croire son dépit ;

J'aurois dix mille écus portés par le dédit ;

Mais comme il ne faut pas que d'un honnête pere...

Pourquoi diable vous être avisé de la faire ?

378 LA COMTESSE D'ORGUEIL ;
ANSELME.

C'est un fruit de l'hymen.

LE MARQUIS.

Je vous en déferai.

Elle a la tête creuse , & j'y remédierai.

Ah ! Tu m'épouseras , guenonne.

OLIMPE à *Anselme.*

Si ma vie

Vous est....

ANSELME.

Encor un coup , taifez-vous.

LE MARQUIS à *Olimpe.*

Je vous prie ;

Finirez-vous bien tôt vos lamentables tons ?

LUCRECE.

Mais , mon oncle , souffrez....

LE MARQUIS.

Voici l'autre. Sortons ;

Beau-pere , mon carrosse est là-bas , & je pense

Qu'on peut , tout en roulant , se donner audience.

ANSELME.

Il vaut mieux qu'ici seul....

LE MARQUIS.

Vous viendrez avec moi ;

ANSELME.

J'aurois soïn de calmer....

LE MARQUIS.

Vous y viendrez , ma foi ;

Je ne m'étonne pas si la fille est têtue.

Marchez.

ANSELME.

Ah !

LE MARQUIS *le poussant.*

Marchez donc , là , quel pas de tortue !

ANSELME.

Sortirai-je avant vous ?

Oui le maudit vieillard ?
Qu'il aime à contester ! Les belles, Dieu vous gard.

SCENE X.

OLIMPE, LUCRECE.

OLIMPE.
A-T-on jamais parlé de pareille folie ?

LUCRECE.

C'est encor pis cent fois que ce qu'on en publie.

OLIMPE.

Pour se l'imaginer, je le donne au plus fin.

SCENE XI.

OLIMPE, LUCRECE, VIRGINE.

VIRGINE.
Le bon-homme est parti, je puis paroître enfin.

OLIMPE.

Ah ! Virgine !

VIRGINE.

Ma foi, j'en suis toute interdite.

LUCRECE.

Mais tu nous le vantois ; où donc est ce mérite ?

Comment avois-tu pu lui trouver de l'esprit ?

VIRGINE.

Les foux semblent-ils foux quand on leur applaudit ?

J'avois bien hier connu, m'acquittant du message,

Que son humeur étoit portée au badinage ;

Mais devois-je le croire aussi blessé qu'il est ?

380 LA COMTESSE D'ORGUEIL,

LUCRECE.

Cousine, cependant le chevalier te plaît ?

OLIMPE.

Je l'avoue.

LUCRECE.

Et c'est toi dont le mépris trop rude

Donne tant de matière à son inquiétude ?

OLIMPE.

J'eusse eu peine à lui croire un esprit aussi doux.

VIRGINE.

Carlin m'avoit appris qu'il soupiroit pour vous ;

Mais, outre qu'il avoit ordre de n'en rien dire,

Sachant son peu de bien, je n'en faisois que rire.

OLIMPE.

L'esprit répare tout, il m'aime, c'est assez.

LUCRECE à *Olimpe*.

Attendant que ses vœux puissent être exaucés ;

Tu peux lui faire dire en secret qu'il espère ;

Mais les dix mille écus arrêteront ton père,

Il faudra qu'il les paye, en trompant le marquis.

OLIMPE.

Ah ! Pour m'en dégager, vingt mille au lieu de dix.

Moi, l'épouser ?

LUCRECE.

Encor si nous ayons Oronte :

Qu'il pût. . . .

VIRGINE.

Il n'est donc plus à Paris, à ce compte ?

LUCRECE.

Non, il vient de partir.

VIRGINE.

Attendant son retour ;

Il me tombe en l'esprit un assez plaisant tour.

Je cours chercher Carlin.

OLIMPE.

Fais agir ton adresse.

COMEDIE.
VIRGINE.

381

Ma frayeur est de voir arriver la comtesse,
Elle gâteroit tout.

LUCRECE.

Qu'est-ce que tu prétens ?

VIRGINE.

Allons, vous le saurez quand il en sera temp.

Fin du troisieme Acte.



A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

LUCRECE, LE CHEVALIER, LISE.

E LUCRECE.
Stes-vous satisfait ?

LE CHEVALIER.

Quelle aimable surprise ?
Quoi, Madame, à l'espoir Olimpe m'autorise ?
Mes vœux sont préférés à ceux de mon rival ?

LUCRECE.

L'erreur du rendez-vous a causé tout le mal ;
Et, la fourbe éclaircie, il ne faut plus vous taire
Qu'autre que vous jamais n'aura droit de lui plaire.
Le respect que pour elle a gardé votre amour,
Méritoit la douceur d'un si charmant retour.
Tandis qu'à d'autres soins ce changement l'appelle,
J'ai voulu vous donner cette heureuse nouvelle,
Et vous mander ici pour prendre votre avis
Sur le tour qu'on s'apprête à jouer au marquis.
Lise de ce logis rend Virgine maîtresse.

LISE.

Vous sçavez que j'attens madame la comtesse ;
Il faut de l'arrivée essuyer le hazard.

LUCRECE.

Mais, quand elle viendrait, ce ne seroit que tard.

LISE.

En tout cas on n'a point à craindre de surprise,
La porte de derriere ici nous favorise ;
Vous n'aurez qu'à sortir.

LUCRECE.

J'avois à t'assurer

COMEDIE.

383

Que d'Olimpe & de moi tu peux tout espérer,
Et que son premier soin sera de reconnoître
Le zele officieux que tu lui fais paroître.
Voilà, ce qui, sur-tout, m'a fait venir ici.

L I S E.

Je voudrois que déjà la chose eût réussi.
Le bon est que dès hier, par un pur badinage;
Carlin à son marquis me fit faire message;
Ainsi tout ira bien.

L E C H E V A L I E R.

Mais par où me flatter
Qu'Anselme à son défaut daignera m'écouter?
Les grands biens de mon frere auront touché son
ame.

L U C R E C E.

Ce n'est pas ce qui doit allarmer votre flamme,
N'ayez point là dessus l'esprit inquieté,
Tout gendre lui plaira s'il est de qualité;
Et l'estime d'ailleurs qu'il a pour vous conçue,
De nos prétentions facilite l'issue;
L'obstacle le plus fort vient de dix mille écus,
Il est grand, mais enfin nous ne le craindrons plus;
Si Virgine, pour vous poussant le stratagème,
Peut forcer le marquis à rompre de lui-même.
C'est de quoi divertir Oronte à son tour.

L E C H E V A L I E R.

Vous aurez cette joie avant la fin du jour.

L U C R E C E.

Il ne part point?

L E C H E V A L I E R.

Chez vous vous le verrez se rendre;
Les ordres sont changés, on vient de me l'appren-
dre.

L I S E.

N'importe, il sera bon que la piece ait effet
Avant qu'il sache rien de ce qu'on aura fait.
Je craindrois son scrupule & sa délicatesse,

384 LA COMTESSE D'ORGUEIL ;

A voir qu'on se sert du nom de la comtesse ;
Ainsi , jusqu'au succès , cachez-lui ce dessein.

LE CHEVALIER.

Mais pour jouer ce rôle....

LUCRECE.

Il est en bonne main ;

Virgine a de l'esprit , croyez-moi. Que fait-elle ?
Virgine.

S C E N E II.

LUCRECE , LE CHEVALIER ;
VIRGINE , LISE.

L VIRGINE.

On y va. Voyez si je suis belle.
Ai-je perdu mon temps ?

LUCRECE.

Tu m'éblouis les yeux.

Quel éclat !

VIRGINE.

Je ferai la comtesse des mieux.

LUCRECE.

Je crains ta folle humeur , garde-toi bien de rire ;
Tu fais....

VIRGINE.

J'ai vû le loup , Madame , c'est tout dire,
De l'air dont je soutiens certains tendres souris ,
Je brouillerois le timbre aux plus sages marquis.
Jugez de celui ci , sa conquête m'est dûe.

LUCRECE.

Mais s'il te reconnoît. J'oubliois qu'il t'a vûe.

VIRGINE.

Il est vrai qu'avec lui j'eus hier quelque entretien ;
Mais se voit-on de nuit ? N'en appréhendez rien.

COMEDIE. 385

Qu'au besoin seulement ma suivante m'observe.

L I S E.

Dame.

V I R G I N E.

Je payerai bien ; mais j'entens qu'on me serve.

L I S E.

Ma, je sai les respects dûs à ta qualité.

V I R G I N E.

Souviens-toi du message entre nous concerté.

L I S E à *Virgine*.

'Autre embarras, qui peut mettre à bout ton adresse :

Depuis hier qu'au marquis je nommai la comtesse ;

Sur ce qu'il croit pour lui qu'elle brûle en secret ,

S'il s'en étoit fait faire à peu près le portrait ?

Adieu ton étalage en prétendu mérite.

Elle est grande , fort blonde , & toi brune & petite.

Quoiqu'elle ait l'air galant , tu l'as plus dégagé.

V I R G I N E.

C'est à quoi je répons qu'il n'aura pas songé.

Voici Carlin.

S C E N E III.

LUCRECE , LE CHEVALIER ,
VIRGINE , LISE , CARLIN.

LE CHEVALIER à *Carlin*.

H E bien ?

C A R L I N à *Chevalier*.

Monsieur , quittez la place ;

Le marquis , d'un ruban corrige la grimace ,

Il est sur l'escalier où ce foin le retient.

L U C R E C E à *Chevalier*

Allons trouver Olimpe. Adieu , prends garde...
R

386 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
CARLIN.

Dépêchez.

Il vient.

SCENE IV.

VIRGINE, LISE, CARLIN.

L VIRGINE.

LA dedans j'attendrai le message.
A fortir gravement mon nouveau rang m'engage.

SCENE V.

LISE, CARLIN.

CARLIN.

C'Est l'entendre.

LISE.

Il croit donc que par excès d'amour
Pour lui seul la comtesse est ici de retour?

CARLIN.

S'il le croit? A-t on vû jamais de ridicule
Qu'il n'eût, entre autres dons, celui d'être crédule?
Pour le voir, il croira, si tu veux, qu'à grands frais
La reine de Congo vient ici tout exprès.
Voi dans ces nœuds confus quel amas de mérite.



SCENE VI.

LE MARQUIS, LISE, CARLIN.

LE MARQUIS à *Lise*.

QU'en dis-tu ? Suis-je exact ? J'ai promis , je m'acquitte.

La comtesse

LISE.

Je vais l'avertir de ce pas.

Qu'elle en aura de joie !

LE MARQUIS.

Ah ! Je n'en doute pas.

J'ai quitté sans mot dire , un trio de marquises
 Pour venir... Mais encore à diverses reprises ;
 Car j'ai , de rue en rue , été forcé de voir
 Vingt carrosses à qui j'ai donné le bon soir.
 Pour m'avoir , à l'envi , chacun faisoit instance.

LISE.

Vous en serez payé largement.

LE MARQUIS.

Je le pense.

SCENE VII.

LE MARQUIS, CARLIN.

LE MARQUIS.

Cette maison est belle.

CARLIN.

Et le meuble ?

R 2

388 LA COMTESSE D'ORGUEIL
LE MARQUIS.

Encor plus.

CARLIN.

La comtesse a pris soin d'amasser des écus,
Il la faut mitonner.

LE MARQUIS.

Grace à ma destinée,

Je la tiens déjà prise, & toute mitonnée ;
Elle m'a vû, suffit.

CARLIN.

Faites bien le transi.

Les veuves d'ordinaire aiment le radouci ;
C'est par-là qu'on les prend.

LE MARQUIS.

Pour peu qu'elle m'entende ;

A moins que d'être bête, il faut qu'elle se rende.

CARLIN.

Bête ? Hé quoi ? Son esprit fait la nique aux plus
prompts,

Il est toujours en l'air, & ne va que par bonds ;
Vous en serez charmé.

LE MARQUIS.

S'il a ces avantages,

Nous pourrons, elle & moi, faire de grands voya-
ges.

Je vais haut quand je veux.

CARLIN.

La voici.

LE MARQUIS.

L'air m'en plaît.



SCENE VIII.

LE MARQUIS , VIRGINE , LISE ;
CARLIN , *un page.*

R VIRGINE.
Entrez , page.

LE MARQUIS *à Carlin.*

Du reste , il faut voir ce que c'est.

VIRGINE.

Qu'aujourd'hui mon étoile est heureuse !

LE MARQUIS.

Madame ;

Je m'étois fait de vous un portrait... Sur mon ame ,
C'étoit si bien votre air , qu'à la parole près ,
Mon imaginative avoit pris tous vos traits.
Un agrément de taille , & certain caractère...
Dieu me damne , je croi que vous me pourrez
plaire.

Il entre en votre corps petit , mais bien trouffé ,
Je ne sai quoi de grand dont je me sens blessé ;
Et vos yeux ont , sur tout , la physionomie....

VIRGINE.

Leur clarté doit pourtant être bien endormie ;
Les veilles , la fatigue....

LE MARQUIS.

Ah ! Je suis enchanté ;

Que des yeux , la fatigue endorme la clarté.
Voilà ce qui s'appelle un tour beau , grand , fa-
cile.

VIRGINE.

L'enflure de l'esprit paroît dans le haut style.

LE MARQUIS *à Carlin.*

L'enflure !

390 LA COMTESSE D'ORGUEIL;
VIRGINE.

Qu'avec vous je ferois du profit !
LE MARQUIS.

Ah !

VIRGINE.

Vous ne dites rien qui ne soit si bien dit...

LE MARQUIS.

Qu'on me donne deux mois , & je vais vous ap-
prendre

Ce qu'un autre , en dix ans , ne feroit pas com-
prendre ;

Mais quand vous le sauriez , autant de bien perdu ;

On parle à des lourdauds , il faut être entendu.

Dites un mot nerveux , vous trouverez des ânes...

VIRGINE.

Il est , j'en avouerai , peu d'esprits diaphanes ,
De ces esprits à jour bien ouverts.

LE MARQUIS.

C'est pitié !

Aussi , pour la plûpart , j'en rabats de moitié.

J'y trouve une épaisseur....

VIRGINE.

Que vous êtes à plaindre !

LE MARQUIS.

Si je le suis ! Bien plus qu'on ne croît. Sans rien fein-
dre ,

De cent belles à qui je parois en conter ,

Je ne sache que vous digne de m'écouter.

Au lieu qu'en admirant les gens d'esprit s'écrient ,

Je ne trouve par tout que des sottes qui rient ,

Point de raisonnement.

VIRGINE.

Pourquoi les voyez-vous ?

LE MARQUIS.

Qui donc voir ? Il faut bien hurler avec les loups :

On me cherche , on me court ; je suis bon , com-
ment faire ?

COMEDIE. 391
VIRGINE.

Vous souffrez bien , je pense , à force de trop plaire !

LE MARQUIS.

Si je voulois tenir papier de tous les cœurs....

VIRGINE.

Qu'on vous fait chaque jour paroître de langueurs !

Que d'amoureux transports qui s'échappent !

LE MARQUIS.

Je meure ;

Je suis sourd des soupirs que j'entens à toute heure.

VIRGINE.

Il en est qui pour vous auroient pû s'enhardir ;

Mais , puisque l'on connoît que c'est vous assour-
dir....

LE MARQUIS.

M'assourdir ? Non pas vous.

VIRGINE.

Ah !

LE MARQUIS.

Ma belle comtesse ;

Soupirez à votre aise , & que rien ne vous presse.

Diable , vous n'êtes pas à mettre à tous les jours.

Carlin , son mal en moi prend déjà même cours.

Mon cœur palpite.

CARLIN.

Ailleurs , où trouver qui la vaille ?

VIRGINE.

A dissiper mon trouble en vain mon cœur travaille,

L'assaut que sa langueur me livre à l'impouryû....

Ah ! Monsieur le marquis , pourquoi vous ai-je
vû ?

LE MARQUIS.

Ne vous repentez point , comtesse de mon ame :

Si vous êtes en feu , je me sens tout en flamme ,

Et pour prix des soupirs que j'ai sù vous tirer ,

Ecoutez , je commence à contre-soupirer.

Ah !

392 LA COMTESSE D'ORGUEIL;
VIRGINE.

Monsieur le Marquis, voulez vous que je meure ?
LE MARQUIS.

Non. Pourquoi tant souffrir ? Guérissez - vous sur
l'heure ,

Et sans mettre avec moi cent soupirs bout-à-bout ,
Rognez , taillez , coupez , me voilà prêt à tout.
VIRGINE.

La comtesse d'Orgueil seroit assez heureuse ,
Pour mériter le choix....

LE MARQUIS.

Oui , ma belle orgueilleuse ,
Mon cœur , de tous les cœurs l'inévitable écueil ,
Ne veut s'enorgueillir qu'auprès de votre orgueil.

VIRGINE.

Je pourrois vous avoir tout à moi , sans partage ?

LE MARQUIS.

Tout.

VIRGINE.

Il ne faut donc point différer davantage :
L'ordre est donné chez moi de cacher mon retour ,
Pour témoin de notre heur ne prenons que l'amour ,
L'hymen peut, dès demain , nous unir l'un à l'autre.
Ordonnez du contrat , tout mon bien est le vôtre.

LE MARQUIS *bas à Carlin.*

Carlin , si je conclus après le mot lâché ,
Tu diras que de moi je fais trop bon marché ?

CARLIN.

Sans les meubles elle a dix mille écus de rente.
Vous pourriez trouver mieux.

LE MARQUIS.

J'en trouverois cinquante.

Mais l'esprit ?

CARLIN.

C'est à vous , Monsieur , à vous sonder ;

LE MARQUIS.

Les autres , avec moi semblent goguenarder.
Celle-ci parle juste , est accorte & fait vivre.

C O M E D I E. 393

(à *Virgine.*)

Se promettre n'est rien , à moins qu'on ne se livre.
Je m'y résous, demain , tout comme il vous plaira.

V I R G I N E.

Mon cher Marquis.

L E M A R Q U I S à *Carlin.*

De joie elle se pâmera.

V I R G I N E.

Qu'au brillant de mon astre on va porter envie !

L E M A R Q U I S.

J'en sai qui creveront.

V I R G I N E.

Que j'en serai ravie !

L E M A R Q U I S.

Garde aussi le poison , si l'on fait que mon choix...

V I R G I N E à *Lise qui rentre sur le théâtre.*

après en être sortie un moment.

Qu'est-ce ?

L I S E.

Monsieur le duc pour la dixième fois...

V I R G I N E.

Qu'il vienne trente encor, je n'y suis pour personne

L I S E.

On a suivi votre ordre.

L E M A R Q U I S.

Il vous trouve mignonne ;

Ce duc ?

V I R G I N E.

Malgré l'ardeur de son empressement...

L E M A R Q U I S.

Vous en voudroit-il point concubinalement ?

V I R G I N E.

Concubinalement !

L E M A R Q U I S.

Sans courroux , ma Comtesse.

Vous savez que nature est un peu larronnesse ,

Que par tout elle pille , & qu'on voit , de nos ans ;

Plus d'amours concubijs qu'il n'en est dépousans.

394 LA COMTESSE D'ORGUEIL;
VIRGINE.

Le duc est grand ami de mon frere.

LE MARQUIS.

D'Oronte ?

VIRGINE.

Quoi, vous le connoissez ?

LE MARQUIS.

Ah !

VIRGINE.

Que j'en ai de honte !

LE MARQUIS.

A certaine Lucrece....

VIRGINE.

Admirez le beaux choix.

Un homme comme lui donner dans le bourgeois !

Si j'eusse pû de vous me priver davantage ,

Il eût eu beau presser la fin de mon voyage ,

Son hymen pour six mois m'eût fait fuir de Paris !

Cette Lucrece est riche , & c'est ce qui l'a pris.

Est-elle belle ?

LE MARQUIS.

Non ; c'est un nez.... une bouche..

Des yeux... un teint... Enfin elle n'a rien qui tou-
che ;

Vous la verrez.

VIRGINE.

Trop tôt ; j'en meurs déjà de peur ;

Car enfin le bourgeois me fait si mal au cœur..

LE MARQUIS.

Aussi fait il à moi.

VIRGINE.

Passé encor pour Lucrece ;

Son bien répare assez le manque de noblesse ;

Mais il est une Olimpe...

LE MARQUIS.

Hé bien ?

COMEDIE. 395
VIRGINE.

Que t'a-t-on dit,

Lise ?

L I S E.

Dans son quartier tout le monde s'en rit ;
Un campagnard fort riche & de bonne famille,
Est si sot que d'Anselme il épouse la fille ;
Le voilà bien logé.

L E M A R Q U I S.

Comment ?

V I R G I N E.

Elle n'a rien.

L E M A R Q U I S.

Ne dit-on pas qu'Anselme...

V I R G I N E.

Oui, qu'il a quelque bien,

Mais il se fait honneur de celui de Lucrèce,
Il en a la tutelle ; & , comme avec adresse,
Des grands deniers qu'il touche il éblouit les yeux,
Une dupe à trouver...

L E M A R Q U I S.

On en trouve en tous lieux.

Ne nous vantons de rien, Carlin.

C A R L I N.

C'est votre affaire.

V I R G I N E.

Cette Olimpe a d'ailleurs la tache de sa mere,
Qui tombant du haut mal....

L E M A R Q U I S.

Du haut mal ? J'en dis fin.

L I S E.

Cependant de superbe elle a le cœur bouffi ;
Et, selon qu'on la trouve en son humeur verbeuse,
On la voit quelquefois faire la dédaigneuse.

V I R G I N E.

Je plains la pauvre dupe, il faudroit l'avertir.
Ce mariage est trop....

396 LA COMTESSE D'ORGUEIL ;

L I S E.

Comment l'en garantir ?

Le dédit est signé d'une fort grande somme.

C A R L I N *bas au marquis.*

Monfieur , voilà ce tour , difiez-vous , d'habile
homme.

La comteffe demain vous époufe en fecret ,
Mais les dix mille écus , Anfelme a votre fait ;
Comment le retirer ?

L E M A R Q U I S.

Il faut pourtant le faire.

V I R G I N È *à Lise.*

Quel bruit faifoit-on là ?

L I S E.

Rentrez , c'est votre frere.

V I R G I N È.

Dronte ?

C A R L I N.

Adieu la fourbe.

L I S E.

Il monte promptement.

L E M A R Q U I S.

Et quand il la verroit ?

C A R L I N.

C'est pour vous feulement.

Quelle rentre à Paris ; voulez-vous qu'il le fache ?

L I S E *au marquis.*

Suivez vite.

L E M A R Q U I S.

Il faut donc auffi que je me cache ?

L I S E.

Entrez.

L E M A R Q U I S.

Il n'est plus temps , il m'a vû , le voici ;

SCENE IX.

ORONTE , LE MARQUIS , LISE ;
CARLIN.

A O R O N T E.
H ! Monsieur le Marquis , que faites-vous ici ?

LE M A R Q U I S.
Je venois m'informer si la belle comtesse...

O R O N T E,
Ainsi , pour son retour même desir nous presse !
Lise , aucun de ses gens n'est-il encore venu ?

L I S E.
Non , Monsieur.

O R O N T E.
Un portier qui ne m'est pas connu ;
M'a fait façon là bas quand je t'ai demandée.

L I S E.
Du duc & de ses gens je me trouve obsédée ;
Il vient ici sans cesse , & , pour m'en garantir ;
J'ai fait dire souvent que je viens de sortir.

LE M A R Q U I S.
Ce duc n'a pas le goût dépravé ; la comtesse
Fait bien enrager ceux qui n'aiment pas la presse !
C'est un œil attirant...

O R O N T E.
Le duc lui fait honneur.

LE M A R Q U I S.
Lui fait honneur ? Là , là.

L I S E à Oronte.
Quel est ce bon seigneur ?
Des contes qu'il me fait je suis toute surprise.

398 LA COMTESSE D'ORGUEIL ;
O R O N T E.

C'est un fou toujours prêt à dire une sottise.

L E M A R Q U I S.

La comtesse par tout remportera le prix,
Dans sa petite taille elle a l'air si bien pris....

O R O N T E.

Petite ?

L I S E à *Carlin*.

Il va tout perdre.

O R O N T E.

En est-il de plus grandes ?

L E M A R Q U I S.

Où diable a-t-il les yeux ? S'il en est ? Et par ban-
des.

O R O N T E.

Pour vous , étant géante , elle auroit plus d'appas.

L E M A R Q U I S.

Géante !

O R O N T E, à *Lise*.

Il parle d'elle , & ne la connoît pas.

L E M A R Q U I S.

Je ne la connois pas , dites vous ? Par exemple ;
Elle a les cheveux bruns , le nez court , le front am-
ple ,

Les sourcils bien taillés , l'air fripon , l'œil perçant ;
Le teint des plus unis , le regard languissant ,
La gorge....

O R O N T E.

Ce portrait est le plus beau du monde.

Mais si je vous disois que la comtesse est blonde ?

L E M A R Q U I S.

Et si je vous disois que j'ai l'œil de travers ,
Le visage de singe , & la mine à l'envers ,

L'équipage & l'habit d'un pauvre gentilhomme ;
Vous ne me croiriez pas , mon très cher ; C'est tout
comme.

COMEDIE.

399

LISE à *Oronte.*

Voulez-vous disputer contre un fou ?

ORONTE.

Je le voi ;

Ma sœur vous est du moins connue autant qu'à moi ;

LE MARQUIS.

Sai-je peindre ?

ORONTE.

On n'en peut conserver mieux l'idée

Mais où l'avez-vous vûe ?

LE MARQUIS.

Où je l'ai regardée.

ORONTE.

Encor , quelle rencontre. . .

LE MARQUIS.

Il n'importe comment !

Ces freres curieux parlent si lentement.

Laissez-moi mes secrets , je vous laisse les vôtres.

ORONTE.

J'admire. . .

LE MARQUIS.

Admirez donc , vous en verrez bien d'autres !

S C E N E X.

ANSELME, ORONTE, LE MARQUIS,
LISE, CARLIN.

ANSELME.

LA compagnie est belle.

ORONTE.

Ah, Monsieur !

LE MARQUIS à *Carlin.*

Où va-t-il ?

Ce diable de beau-pere a l'odorat subtil.

400 LA COMTESSE D'ORGUEIL,

Il nous sent de bien loin.

A N S E L M E à *Oronte*.

En passant par la rue ,
Le hazard sur vos gens m'a fait jeter la vue ;
Et c'est d'eux que j'ai sù que vous étiez ici.

O R O N T E.

J'ai reçu nouvel ordre.

A N S E L M E.

Ils me l'ont dit aussi ;
Et , puisque vous restez , l'affaire qui nous presse
Est de voir arriver madame la comtesse.

Qu'en avez-vous appris ?

O R O N T E.

Lise l'attend toujours ,
Mais à certaine amie elle écrit tous les jours ,
Et , pour m'en informer , j'allois passer chez elle.

A N S E L M E.

Tandis que vous irez , sur quelque bagatelle
Pourrions-nous , sans témoins , parler mon gendre
& moi ?

Je le trouve à propos.

O R O N T E.

Lise , retire-toi.

Vous pouvez tout ici.

LE MARQUIS à *Carlin* :

Le beau-pere demeure

LISE au *marquis*.

Monfieur , défaites-nous du vieillard.

LE MARQUIS.

Tout-à-l'heure ,

Carlin , s'il va parler ?



SCENE XI.

ANSELME, LE MARQUIS, CARLIN.

ANSELME.

Comme on ne peut trop-tôt
Appaiser les débats qui . . .

LE MARQUIS.

Le reste à tantôt,

Serviteur.

ANSELME.

Quatre mots

LE MARQUIS.

En maison étrangère ;

N'en eût-on qu'un à dire, il est bon de se taire.

ANSELME.

Puisqu'on fait que pour vous ma fille . . .

LE MARQUIS.

On ne fait rien !

Décampez.

ANSELME.

A quoi bon me pousser ?

LE MARQUIS.

Je fais bien.

A quoi bon m'étourdir, vous ?

ANSELME.

L'avis est utile.

LE MARQUIS.

Je ne veux point d'avis.

ANSELME.

Ecoutez.

LE MARQUIS.

L'imbécille !

402. LA COMTESSE D'ORGUEIL,

Faire écouter les gens.

A N S E L M E.

N'entrez point en courroux.

Si vous savez....

L E M A R Q U I S.

Tantôt j'irai chez vous.

Ne vous suffit-il pas ?

A N S E L M E.

Peut-être....

L E M A R Q U I S.

Allez m'attendre.

A N S E L M E.

Vous étant de vous même offert à moi pour gen-
dre ...

L E M A R Q U I S.

Tu ne te tairas point, vieux loup garou ?

A N S E L M E.

Pourquoi ?

Vous ne vous moquerez d'Olimpe ni de moi,
Je ne suis que bourgeois, mais....

L E M A R Q U I S.

Qui te le conteste ?

A N S E L M E.

Chacun vaut ce qu'il vaut, je ne dis pas le reste.
Adieu.

S C E N E X I I.

L E M A R Q U I S, C A R L I N.

Q U'IL EST MUTIN !

L E M A R Q U I S.

Le traître m'a perdu.

COMEDIE. 403
CARLIN.

Je crois que la comtesse aura tout entendu.

LE MARQUIS.

J'enrage.

CARLIN.

La voici qui sort toute éplorée.

SCENE XIII.

LE MARQUIS, VIRGINE, LISE,
CARLIN.

AH! VIRGINE.
Monsieur le Marquis, je suis désespérée!

LE MARQUIS.

Ma reine, un peu de cœur.

VIRGINE.

Non, laissez-moi mourir!

LE MARQUIS.

Ne vous pressez point tant, j'ai de quoi vous guérir!

VIRGINE.

Vous ?

LE MARQUIS.

Moi.

VIRGINE.

De ce vieillard n'êtes vous pas le gendre ?

Olimpe... Ah, nom fatal, que me viens-tu d'apprendre ?

C'étoit donc vous. . . .

LE MARQUIS.

En vain je l'ai dissimulé.

Je suis le campagnard dont on vous a parlé,

Et pourtant pas trop dupe.

VIRGINE.

Olimpe a sù vous plaire.

Ah !

104 LA COMTESSE D'ORGUEIL;
LE MARQUIS.

Je n'ai fait le sot que pour berner mon frere ;
Certain cadet qu'au monde on voit mince & le-
ger ,
Et qui , pour mes péchés , n'en veut point délo-
ger.

Charmé de cette Olimpe , il crut qu'à ma requête
On tiendroit sa recherche un parti fort honnête ;
Mais comme , à le bien prendre , il n'est bon qu'à
noyer ,

Au diable si pour lui je voulus m'employer.
Loin de cela , craignant qu'il n'obtînt ce qu'il aime ,
Je courus m'affurer du parti pour moi-même.

VIRGINE.

C'est là mon désespoir , qu'une bourgeoise . . .

LE MARQUIS.

Non !

En m'offrant au vieillard parlois-je tout de bon ?

VIRGINE.

Mais le dédit signé . . .

LE MARQUIS.

Quitte à l'aller reprendre ;
Deux mots , & trop heureux encor de me le rendre.

VIRGINE.

Vous iriez chez Olimpe ? Ah ! Ne me quittez pas !
Si l'ardeur de ma flamme a pour vous quelques ap-
pas ,

Pour ne troubler en rien l'heur de ma destinée ,
Avant que de voir personne achevons l'hyménée ;
Après , s'il faut payer le dédit , j'ai du bien.

LISE.

A quoi qu'il puisse aller , pour tous deux ce n'est rien ;
Mais , Madame , en payant , voulez-vous que l'on
dise

Qu'un marquis d'un bourgeois soit la dupe ?

VIRGINE.

Tu veux donc hazarder . . .

Quoi , Lise !

COMEDIE. 405
LE MARQUIS.

Que hazarderez-vous ?

VIRGINE.

L'amour n'est guère fort quand il n'est point jaloux ;
Olimpe , vous voyant , essayera de vous plaire ,

LE MARQUIS.

Je sai sa tache , il faut y rembarquer mon frere ;
Ma foi , je rirai bien si , pour don nuptial ,
Je le voi régalé d'un brouet du haut mal .

VIRGINE.

Mais ne peut-elle pas vous paroître si belle... ?

LE MARQUIS.

Rien n'est plus laid .

VIRGINE.

Enfin ; vous me serez fidele ?

LE MARQUIS.

Le dédit rendu nul , je suis à vous ce soir .

Touchez , foi de marquis

VIRGINE.

Je vis sur cet espoir ;

Mais si vous me trompez... ?

LE MARQUIS.

Vous tromper ! Je n'ai garde :

VIRGINE.

Craignez tout , il n'est rien où je ne me hazarde ,
Eclat , emportement , fer , poison .

LE MARQUIS.

J'aurai soin ,

En pressant mon retour , qu'il n'en soit pas besoin .

Adieu , mon astre , adieu .



SCENE XIV.
VIRGINE , LISE.
VIRGINE.

Tout va le mieux du monde.
LISE.

Auprès de ton vieillard pourvû qu'on te seconde,
Les vœux du chevalier pourront avoir effet.

VIRGINE.
Vien savoir avec moi ce qu'Olimpe aura fait.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, VIRGINE.

VIRGINE.

Demeurez-en d'accord, Madame, quand on aime

On trouve grand plaisir à se gêner soi-même.
Des rebus du marquis ; votre pere en courroux
Semble être encor de lui plus dégouté que vous ;
Et ce qui doit, sur-tout, flatter votre espérance,
Avec le chevalier il est en conférence.

Cependant on diroit, à vos fréquens soupirs,
Que tout se montre ici contraire à vos desirs.

OLIMPE.

Quoique du chevalier les vœux puissent me plaire ;
Par où te répons-tu qu'ils plairont à mon pere ?
Que sur lui son mérite aura même pouvoir ?

VIRGINE.

S'il ne l'agréoit pas, l'auroit il voulu voir ?

OLIMPE.

Je ne vais pas si vite en ce qui m'intéresse.

VIRGINE.

Ma foi, je me repens d'avoir été comtesse,
De n'avoir point laissé la chose au même point.

Vous ne méritez pas...

OLIMPE.

Ne me querelle point.

VIRGINE.

Et le moyen ! N'étoit que je vous considère
Pour avoir fait ma paix avecque votre pere,
Vous n'en seriez pas quitte.

408 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
O L I M P E.

Au moins tu m'avoueras
Que de pareils focis causent de l'embarras.
Le bien pour les vieillards est une douce amorce ;
A consentir à tout , c'est par-là qu'on les force ,
Le chevalier en manque.

V I R G I N E.

Et celui du marquis ?
A ce frere déjà je le tiens tout acquis.
Impérieux , fantasque , & plein d'extravagance ;
Qui voudroit l'épouser ? Ce seroit conscience ;
Et j'en détournerois... S'il me vouloit pourtant ;
Je prendrois le parti d'un cœur assez content ,
Et ferois , ce me semble , avecque plus d'adresse ;
La marquise à beau jeu que la fausse comtesse ,
Puis à bon chat , bon rat ; s'il vouloit être sot ,
Peut-on pas contenter les gens sans dire mot ?

O L I M P E.

Tu seras toujours folle.

S C E N E I I.

OLIMPE , VIRGINE , CARLIN.

V I R G I N E.

HE bien , quelle nouvelle ?
Le marquis ?

C A R L I N.

Ton air fin lui brouille la cervelle ;
Du grand don d'être beau tout entêté qu'il est ,
Il voit rire toujours quand on lui dit qu'il plaît ,
Ton sérieux le charme ; & , ce soir , il se com-
pte

D'aller ;

D'aller, en t'épousant, gagner le nom de comte.
Son fait à retirer le met seul en souci.

O L I M P E.

Doit-il venir bientôt ?

C A R L I N.

Je le croyois ici.

Il aura sur ses pas trouvé quelque marquise.

O L I M P E.

Mais, par le chevalier s'il voit la place prise,
N'aura-t-il point d'ombrage ?

C A R L I N.

Il n'en est plus jaloux ;

Et cela, grace au bien que l'on a dit de vous.

Madame la comtesse, outre la gueuserie,

Vous a donné d'un plat de sa matoiserie ;

Si vous ne le savez, vous tombez du haut mal.

O L I M P E.

A se rendre crédule il n'a point son égal.

C A R L I N.

Ces prétendus défauts peuvent tant sur son ame,

Qu'avec joie à son frere il vous cède pour femme ;

V I R G I N E.

Mais, dégagé d'ici, quand il voudra ce soir

Aller chez la comtesse essayer son pouvoir,

Et qu'au lieu d'y trouver un accueil amiable,

On lui dira néant ?

C A R L I N.

Ce fera bien le diable.

V I R G I N E.

Tu l'iras consoler.

C A R L I N:

Peste, il y feroit chaud.

Il n'est pas toutefois plus méchant qu'il ne faut ;

J'en viendrai bien à bout ; & pourvû que Virgine.

O L I M P E.

Tu prétens l'épouser, & je te la destine.

Jamais, en me servant, on ne perd avec moi.

S

110 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
CARLIN à *Virgine*.

Ah , ma chere comtesse !

S C E N E III.

OLIMPE , LUCRECE , VIRGINE.
CARLIN.

LUCRECE à *Olimpe*.

ENfin , réjouis-toi ,
Cousine , dans tes vœux tu n'as rien de contraire.
L'esprit du chevalier plaît si fort à ton pere ,
Que pour l'avoir pour gendre , au hazard du dé-
dit ,
S'il falloit éclater , il n'est rien qu'il ne fit.
Ainsi des deux côtés la parole est donnée ,
Et c'est de ton aveu que dépend l'hyménée ,
On t'attend pour cela.

VIRGINE à *Olimpe*.

Courez donc promptement

LUCRECE.

J'ai déjà répondu de ton consentement ,
Mais enfin , pour la forme , il est bon qu'on te voie
Viens.

VIRGINE à *Olimpe*.

Vous craignez , je crois , d'en montrer de la joie ;
C'est bien fait , votre honneur par-là seroit noirci.

OLIMPE.

Tu ne changeras point.

VIRGINE.

Je vous attens ici.

Allez , sur le grand oui , faites bien la grimace ;

SCENE IV.

CARLIN, VIRGINE.

T CARLIN.

Un'oses donc encor....

VIRGINE.

Je suis remise en grace ;

Et sans plus de façon je me montre au vieillard ;

Mais je crains le marquis.

CARLIN.

C'est une affaire à part ;

VIRGINE.

S'il m'avoit ici vûe en habit de suivante ,

Comme la fourbe alors deviendroit apparente ,

Piqué de cet affront , dans son secret dépit ,

Penses-tu qu'il voulût renoncer au dédit ?

CARLIN.

Il tiendrait bon , sans doute , & feroit de la peine.

VIRGINE.

Cependant n'ai je pas de quoi faire la vaine ?

Mon rôle de tantôt ne se peut mieux jouer ,

Me suis-je démentie ?

CARLIN.

Il le faut avouer ,

Tes charmes rehauffés m'ont fort chatouillé l'ame ;

Mais avec ton talent de faire la grand'dame ,

Quand tu seras à moi , ne va pas t'aviser

De devenir comtesse , ou de t'emmarquiser :

Il est , sans chercher loin , certains marquis , & comtes

Qui , sur la gaie intrigue , ont les démarches promptes ,

112 LA COMTESSE DORGUEIL,
Et je n'aimerois pas que, s'adressant à toi,
Ma race, de par eux, fût plus noble que moi!

VIRGINE.

Le beau raisonnement !

CARLIN.

Quand on craint la disgrâce

Il est bon...

VIRGINE.

Va là-bas savoir ce qui se passe ;

Et lorsque tu verras le marquis arriver...

Mais...

S C E N E V.

LE MARQUIS, VIRGINE, CARLIN.

LE MARQUIS *à un domestique
d'Anselme.*

Cours dire au vieillard qu'il me vienne trou-
ver,

Que je prétens ici m'expliquer tête-à-tête.

VIRGINE *à Carlin.*

C'est lui, tout est perdu. Dieux !

CARLIN.

Ne fais pas la bête...

Il se faut, comme on peut, tirer d'un mauvais pas.

LE MARQUIS.

Me trompai je, Carlin ?

VIRGINE.

Ne me découvrez pas ;

Marquis.

LE MARQUIS.

C'est la comtesse. Ah, ma chère !

COMEDIE. 413
CARLIN à *Virginie*!

Courage.

LE MARQUIS.

Vous trouver chez Anselme, & dans cet équipage!

VIRGINE.

Je vous aime, & l'amour cause bien du souci.

Carlin, dis lui pourquoi je me déguise ainsi.

CARLIN.

Monsieur, c'est qu'elle a craint qu'Olimpe... Dans
son ame,

Si vous connoissiez bien ce que l'amour... Madame,
Vous direz mieux vous-même à monsieur le mar-
quis...

VIRGINE.

Ne le juge-t-il pas ? J'aurois fait encor pis ;

Si pour remédier au mal qui me tourmente

Il n'avoit pas suffi de me faire suivre.

Olimpe en cherchoit une, & j'ai, sans hésiter ;

Employé mon adresse à me faire accepter.

Restant chez moi, sans vous, mon amour en al-
larmes

Eût de votre bourgeoisie appréhendé les charmes ;

Et pour peu de pitié que son malheur vous fit,

Vous croyant son époux, j'aurois perdu l'esprit.

Ici, présente à tout, je soutiendrai peut-être

Les bontés que déjà vous m'avez fait paroître ;

Voyant ce que je fais, vous me préférerez.

LE MARQUIS.

J'ai de ravissement les sens tous égarés.

Carlin, ai-je le don de charmer les mieux faites ?

Des comtesses pour moi se changer en soubrettes,

Se résoudre à servir plutôt que hazarder

Qu'une autre seul à seul puisse me regarder ?

Je vaudrais trop, Dieu me sauve.

VIRGINE.

Ai-je l'heur de vous plaire

Par ce que vous voyez que l'amour m'a fait faire ?

414 LA COMTESSE D'ORGUEIL ;
LE MARQUIS.

Il vous a fait choisir un emploi des plus bas ,
Mais enfin , c'est pour moi , vous ne le perdrez pas ;
VIRGINE.

Pourvû que vous rompiez , & qu'Olimpe ait la hon-
te....

LE MARQUIS.

Laissez faire , à présent la bourgeoise a son compte ;
Mais , pour la faire rire , & vous mettre en repos ,
Je prétens , devant vous , lui dire quatre mots ;
Elle les entendra.

VIRGINE.

Sur-tout , sans plus attendre ;

Déchirons le dédit.

LE MARQUIS.

Je sai par où m'y prendre

Mais , pour m'encourager....

VIRGINE.

Ah ! Point d'emportement ;

LE MARQUIS.

Ma comtesse.

VIRGINE.

Arrêtez.

LE MARQUIS.

Un baiser seulement ;

Je vous en tiendrai compte ; &....



S C E N E V I.

ANSELME, LE MARQUIS, VIRGINE;
CARLIN.

A N S E L M E.

LA pièce est galante:
Vous fuyez la maîtresse, & courez la suivante ?

LE MARQUIS.

J'en veux par-là. Cassé, vieux & prêt à mourir ;
Vous enragez assez de ne pouvoir courir.

A N S E L M E.

Continuez, le jeu commençoit à vous plaire.

VIRGINE à Anselme.

Ne croyez pas, Monsieur...

A N S E L M E.

Tai-toi.

LE MARQUIS.

Pourquoi se taire ?

Je veux qu'elle raisonne, & , quand il me plaira ;
Malgré vous & vos dents elle raisonnera.

A N S E L M E.

Vous prenez son parti d'un air...

LE MARQUIS.

Je veux le prendre.

Qu'en est-il ?

VIRGINE à Anselme.

Si monsieur...

A N S E L M E.

Encore ? Il faut t'entendre.

C'est depuis un moment qu'on t'a reçue ici,
Et déjà... C'est assez, n'en sois point en souci.
Rentre.

216 LA COMTESSE D'ORGUEIL;
LE MARQUIS.

Pourquoi rentrer ?

ANSELME.

Rentre , te dis-je.

LE MARQUIS.

Ventre

Gardez de m'échauffer, je ne veux pas qu'elle entre.

ANSELME.

Quoi , toujours vos je veux ?

LE MARQUIS.

Ma foi , j'en suis d'avis ;

Qu'un pied plat comme vous glose sur un marquis.

ANSELME.

Vous l'êtes , & je sçai ce qu'est votre famille.

Mais d'où vient ce mépris quand vous aimez ma
fille ?

Son hymen avec vous n'est-il pas résolu ?

Vous le vouliez tantôt.

LE MARQUIS.

Je veux l'avoir voulu ,

Bon pour lors , à présent il me plaît de m'en rire.

ANSELME.

Mais dans ma fille encor que trouvez-vous à dire ?
N'est-elle pas...

LE MARQUIS.

Elle est tout ce qu'il vous plaira ,

Je n'en veux point.

ANSELME.

Demain cette humeur passera.

LE MARQUIS.

Point. Comme il parle doux !

ANSELME.

L'affaire est donc conclue ?

LE MARQUIS.

Oui , plaignez-vous , pestez.

ANSELME.

La plainte est superflue ;

C O M E D I E. 417

Je dirai seulement , sans plus d'émotion ;
Que nous avons tous deux la même intention ,
Et que je ne venois que pour vous faire entendre
Que jamais , moi vivant , vous ne seriez mon gen-
dre.

V I R G I N E *au marquis.*

L'occasion est belle , au dédit promptement.

L E M A R Q U I S.

Je vous sçai fort bon gré d'entrager doucement.
Sus , rendez-moi mon fait , voici le vôtre ; vite !
Votre madame Olimpe où fait-elle son gîte ?
Il nous la faut ici , je la veux pour témoin...

A N S E L M E.

Pour rester quitte à quitte , on n'en a pas besoin.

L E M A R Q U I S *à Virgine.*

Non , ce vous semble , vas , fais venir ta maîtresse ;
(*bas.*)

Dépêche. Pardonnez , ma divine Comtesse ;
Pour duper le barbon , il faut vous tutoyer.

V I R G I N E.

Vous attendrez fort peu , je vais vous l'envoyer.

S C E N E V I I.

LE MARQUIS , ANSELME , CARLIN.

L E M A R Q U I S.

C E coup inopiné vous rabattra la huppe.
Franchement vous pensiez que je fusse une
dupe ,

Et que m'étant laissé bonnement prendre au mot ;
Avec vous , tout de grand , j'allois faire le sot ?

A N S E L M E.

Quand vous m'auriez tenu...

L E M A R Q U I S.

Je sçai de vos nouvelles.

418 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
Diable ! Quel maître fire avecque ses tutelles !
Sur ces centmille écus dont on m'a crû leurrer !
Dites, combien la nièce a t-elle à retirer ?

A N S E L M E.

De quoi me parlez-vous ?

L E M A R Q U I S.

On m'a dit le mystère !

Pour la fille, elle a trop hérité de sa mere ;
Tombe-t-elle souvent... Là, vous m'entendez bien ?

A N S E L M E.

Est-ce donc que ses yeux ne lui servent à rien ?
Tomber !

L E M A R Q U I S.

Ce vilain mal, puisqu'il faut qu'on s'explique !
En quel tems devient-il plus ou moins domestique ?
Hem ?

A N S E L M E.

J'ignore à quoi tend ce galimathias !

C A R L I N *au Marquis*

Ne voulant point entendre, il ne répondra pas.

L E M A R Q U I S.

Voici sa géniture.

S C E N E V I I I.

LE MARQUIS, ANSELME, OLIMPE ;
C A R L I N , V I R G I N E.

L E M A R Q U I S.

A pprochez, notre prude !
O L I M P E.

Je vous ai dit tantôt quelque chose de rude,
Vous en êtes choqué ; mais, si vous étiez prêt
A recevoir l'excuse.

COMEDIE. 419
LE MARQUIS.

Alte là , s'il vous plaît.
Tantôt , faute d'avoir oui de moi fleurettes ,
Vous avez fait la folle , & c'est ce que vous êtes ;
Mais quand vous auriez eu l'accueil benin & doux ,
Vous parlant d'épouser , je me moquois de vous.
Outre qu'à droit , à gauche , & devant & derriere,
Votre race a l'honneur d'être fort roturiere ,
Vous possédez encor très personnellement
Tout ce que la laideur peut avoir d'ornement.
Vous êtes fotte , vieille , impertinente , gueuse ,
Sans esprit , sans talent que celui de grondeuse ;
Et le diable qui loge avecque les hiboux ,
Voulant se marier , ne voudroit pas de vous.
(à *Virgine bas.*)

Ma Comtesse.

VIRGINE bas au marquis.

J'entens.

ANSELME.

Vous ne pouviez mieux dire!

LE MARQUIS.

Qu'elle m'en dise autant , je n'en ferai que rire.
On me connoît.

OLIMPE.

Autant ! A vous le beau des beaux !

LE MARQUIS.

'Afin de m'adoucir vous direz mots nouveaux ;
Point de rapatriement , cela vaut fait , rupture ;

VIRGINE bas au marquis

Vite.

LE MARQUIS.

Pour déchirer , déployons l'écriture.

Allons , vieux roquentin , les armes à la main.

*VIRGINE prenant le billet du marquis
qu'elle déchire.*

Donnez-moi , vous seriez d'ici jusqu'à demain.

420 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
LE MARQUIS.

Bon, voilà ton dédit, bourgeois.

ANSELME *déchirant son billet.*

Et voilà comme

Je fais état du tien, monsieur le gentilhomme.

LE MARQUIS.

La colere vous prend, ne vous contraignez pas,
Enragez à votre aise, & faites du fracas.

(à Olimpe.)

Fort bien, il vous falloit des marquis ?

OLIMPE.

Je l'avoue :

J'ai touchant votre hymen, mérité qu'on me joue,
Mais vous trouverez bon que fort modestement
Je vous fasse à mon tour un léger compliment,
Et ne vous cache plus que si prendre une femme
Est un dessein fixé que vous ayez dans l'ame,
Vous êtes obligé par beaucoup de raisons
D'en aller chercher une aux petites maisons,
Vous avez le cerveau...

LE MARQUIS.

Tout doux, ma colombelle :

Je sçai que je vous fais une injure mortelle,
Vous laisser encor fille est un tort des plus grands,
Mais ne vous fâchez point, tout vient avec le tems,
De peur qu'à trop garder ce vieux nom qui vous
choque,
Votre virginité vous presse & vous suffoque,
Demain je vous amène un galant achevé,
Joli, beau.

ANSELME.

J'ai sans vous un gendre tout trouvé :
Qu'on le fasse venir.

LE MARQUIS.

Ah ! Voyons donc ce gendre :
Trois jours après l'hymen c'est un homme à se pen-
dre.

COMEDIE.

421

Et la chere Lucrece , elle n'est point ici ?
Je la cherchois des yeux.

O L I M P E.

Vous met-elle en souci ?

Virgine , promptement.

LE MARQUIS.

Vous l'appellez Virgine ?

O L I M P E.

Pour monsieur le marquis avertis ma cousine.

LE MARQUIS *arrétant Virgine.*

Elle l'avertira si je veux. Demeurez.

Vous vous faites servir ; ma foi , vous en aurez
Des valets , qui plus hauts que vous de trois étages ,
Quand vous commanderez se mettront à vos ga-
ges !

A N S E L M E.

Il est fort pour Virgine , & ne sauroit souffrir. . .

LE MARQUIS.

Demain vous en pourrez tout au long discourir.
Bouche close aujourd'hui , compere.

A N S E L M E.

Elle est heureuse ?

Et tandis que ma fille est sotte , vieille , gueuse ,
C'est pour elle un sujet d'orgueil . . .

LE MARQUIS.

Voilà le point ,

Vous y touchez du doigt , & ne l'entendez point.
Laissez faire à l'orgueil , il vous promet miracle.

A N S E L M E.

Monsieur le chevalier n'y mettra pas obstacle.



S C E N E I X.

ANSELME, LE MARQUIS, LE
CHEVALIER, OLIMPE, LUCRECE,
VIRGINE, CARLIN.

ANSELME *au Chevalier.*

Venez, on vous attend pour un ordre assez
doux.

J'ai repris ma parole, & ma fille est à vous,
Donnez-lui votre main.

LE CHEVALIER.

L'aurois je pû prétendre ?

Quel heur !

LE MARQUIS.

C'est mon cadet, Bonjour, monsieur le gendre !
Je suis ravi du choix ; quand je la régalois
De l'offre d'un amant, c'est lui dont je parlois.

LE CHEVALIER.

A l'obtenir pour moi vous avez eu grand zèle.

LE MARQUIS.

Trop heureux de l'avoir quand je ne veux plus
d'elle.

Te voilà bien, cadet, tiens-y-toi.

ANSELME.

Je prétens

Que tous trois nous aurons sujet d'être contents ;
Et qu'entre nous jamais ni discorde ni guerre. . .

LE MARQUIS *à Anselme.*

Et quand il la verra se débattre par terre,
Faire des cris, hurler, rira-t-il bien ?

ANSELME.

De quoi ?

LE MARQUIS,
De quoi ? Le fin renard !

COMEDIE.

423

ANSELME.

C'est de l'hébreu pour moi.

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, je fais ce qu'il faut qu'on lui cache.

Ils sont bien assortis, chacun d'eux a sa tâche.

Mon cadet est sans bien, je vous l'ai déjà dit,

Mais...

ANSELME.

Il aime la gloire, & cela me suffit.

Si quelque qualité peut en lui me déplaire,

Puisqu'il faut parler franc, c'est qu'il est votre frère.

LE MARQUIS.

S'il ne tient qu'à cela, pour vous rendre content,

Je me défraternise, il en peut faire autant,

Laisser du nom Lorgnac la noblesse en arrière,

Et se faire appeler monsieur de l'Anselmière.

La seigneurie est belle, & bien digne de vous,

[à Eucrece.]

Père Anselme. Le père & la fille sont fous.

Qu'en dites-vous, ma belle? Il vous faut, que je
pense,

Pour les pouvoir souffrir, grand fond de patience?

LUCRECE.

Vous me croyez peut-être encor plus folle qu'eux?

LE MARQUIS.

Vous croire folle? Ah! Non, c'est bien assez de
deux;

Et d'ailleurs j'ai pour vous...

LUCRECE.

J'en devine la cause.

On m'a dit que je dois vous être quelque chose,

Que vous épouserez la comtesse.

LE MARQUIS.

Comment?

Qui vous l'a dit?

LUCRECE.

Qu'importe, à quand l'hymen?

424 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
LE MARQUIS.

Vraiment !
La comtesse ! C'est bien mon amour qu'elle brigue.
LUCRECE.

Pourquoi non ?

LE MARQUIS.

Demandez à notre vieux rodrigue
Si la plus misérable accepteroit mon cœur.

ANSELME.

Vous pensez vous railler ? Je plaindrois son mal-
heur ;

Et, si j'en étois cru, quoique le bien nous tente,
Virgine que voilà qui n'est qu'une suivante,
Quand vous la voudriez...

LE MARQUIS.

Il est bon, sur ma foi ;

Virgine ! Le moyen qu'elle voulût de moi ?

Mon bel ange, parlez, que faut-il que j'en croie ?

VIRGINE.

Jugez-en.

S C E N E X.

ANSELME, LE MARQUIS, ORONTE,
OLIMPE, LUCRECE, LE CHEVA-
LIER, VIRGINE, CARLIN.

J O R O N T E.

JE vous viens faire part de ma joie,
Ma sœur est arrivée, enfin, selon mes vœux ;
Et demain je me vois en état d'être heureux.

VIRGINE *au marquis.*

Je me cache un moment afin de le surprendre.

ANSELME *à Oronte.*

C'est d'elle pour l'hymen que le jour se doit pren-
dre.

COMEDIE.

425

ORONTE *au chevalier.*

Pour surcroît d'allégresse on m'a là-bas appris
Ce que doit votre amour à monsieur le marquis,
S'il daignoit honorer ma sœur d'une visite,
Elle est civile, douce, & connoît son mérite.

LE MARQUIS.

Vous ne m'apprenez rien, n'en soyez point jaloux,
Je l'ai vue, & savois son retour avant vous.

ORONTE.

Vous l'avez vue ?

LE MARQUIS.

Holà, qu'on appelle Virgine !

Que j'en vais voir ici qui feront grise mine !

VIRGINE *rentrant.*

On a besoin de moi, qu'est ce ?

LE MARQUIS *à Oronte.*

Ne dites mot.

ORONTE.

D'où vient que...

LE MARQUIS *à Oronte.*

Nous verrons qui de nous est le sot.

Motus.

CARLIN *au chevalier.*

Garde mon dos, ce n'est plus raillerie.

LE CHEVALIER.

Va, ne crains rien.

VIRGINE.

Tandis que chacun se marie ;

Si j'en faisois autant ?

ORONTE.

Virgine a de l'esprit.

ANSELMÉ.

L'exemple tout d'un coup la met en appétit.

VIRGINE.

J'ai promis en secret, puis-je tenir parole ?

LE MARQUIS.

Vous allez voir à qui

426 LA COMTESSE D'ORGUEIL,
VIRGINE.

C'est la fin de mon rôle.

Touche, Carlin.

CARLIN.

Mon tout, ma Virgine!

LE MARQUIS.

Maraud.

[à Oronte.]

Elle se divertit.

VIRGINE *au Marquis.*

Je n'ai pas le cœur haut.

Si pourtant vous pouviez vouloir d'une suivante,
Je suis votre très-humble & très tendre servante.

LE MARQUIS.

La suivante m'a plû, me plaît & me plaira.

ANSELME.

Quel est donc ce mystère?

LE MARQUIS.

Oronte le dira.

ORONTE *à Anselme.*

Je m'y perds comme vous.

LE MARQUIS *à Anselme.*

Il veut pousser la pièce.

La Virgine est sa sœur, madame la comtesse.

ORONTE.

Ma sœur?

ANSELME.

Qui nous rendra raison de tout ceci?

Depuis un an & plus Virgine sert ici,

Après l'avoir chassée, on vient de la reprendre,

Et c'est une comtesse! Y peut-on rien comprendre?

LE MARQUIS.

Carlin.

CARLIN.

Monsieur.

VIRGINE.

Je puis débrouiller ce cahos.

COMEDIE.

427

Si l'on veut m'écouter , j'aurai fait en deux mots.
Le marquis prétendant épouser ma maîtresse ,
J'ai , pour l'en dégoûter , contrefait la comtesse ;
Et par-là lui faisant pour moi tout oublier ,
J'ai levé tout obstacle aux vœux du chevalier.

LE MARQUIS.

M'avoir fourbé !

VIRGINE.

J'ai tort , mais Carlin qui me gâte..

LE MARQUIS.

Ah ! Coquin , tu mourras.

CARLIN.

Moi ? Je n'ai point de hâte.

LE CHEVALIER.

Ce valet est à moi , point de bruit , s'il vous plaît.

LE MARQUIS.

D'un gibier de bourreau tu prends donc l'intérêt ,
Cadet maudit ? Et toi , rieuse ridicule ,
Epouse-le , j'en dois avaler la pilule ;
C'en est fait , je vois bien qu'en pensant l'attraper ,
Moi-même je me suis enfin laissé duper.

Pour un fat comme lui qui n'avoit pas la maille ,
Cent mille écus sont beaux , il en fera gogaille ;
Mais puisse-t-il se voir plus marqué sur le front
Que cent des mieux timbrés ensemble ne le sont ;
Que le nombre d'enfans , vous rendant misérables ,
Vous fasse chaque jour donner à tous les diables ;
Puissiez vous en seize ans en avoir trente-deux ,
Tous borgnes , tous bossus , tous tortus , tous boi-
teux ,

Si-tôt qu'ils seront grands , que chacun d'eux vous
crache ,

A toi sur la criniere , à toi sur la moustache ;
Et pour l'achèvement d'un malheur consommé ;
Qu'ils soient haïs par-tout comme je suis aimé.

SCENE DERNIERE.

ANSELME , ORONTE , OLIMPE ;
LUCRECE , LE CHEVALIER ,
VIRGINE , CARLIN.

ORONTE.

Vous en voilà défaits.

VIRGINE.

Et tout par mon adresse.

Quel présent fera-t-on à la fausse comtesse ?

Il m'en faut un de noce , & des plus beaux.

ANSELME.

Sui-nous.

C'est moi qui dois payer , & je répons pour tous.

F I N.

L'INCONNU,

COMÉDIE.

MÊLÉE D'ORNEMENS
& de musique.

A U L E C T E U R.

A PRÈS avoir fait paroître dans *Circé* une partie de ce que le théâtre a de plus pompeux pour la beauté des machines , j'ai crû que le public ne seroit pas fâché d'être diverti par les agrémens qu'une matiere galante est capable de recevoir. C'est ce qui m'a fait choisir le sujet de l'*Inconnu* , où vous ne trouverez point ces grandes intrigues qui ont accoutumé de faire le nœud des comédies de cette nature , parce que les ornemens qu'on m'a prêtés , demandant beaucoup de temps , n'ont pu souffrir que j'aie poussé ce sujet dans toute son étendue. Si ce retranchement d'incidens est un défaut , il est réparé par quantité de choses agréables qui forment les divertissemens que l'*Inconnu* donne à sa maîtresse. Je me suis servi des noms de la comtesse , du marquis , du chevalier & du vicomte , comme s'accommodant mieux à l'oreille , & étant plus de notre usage que les noms de romans , dont on se sert quelquefois pour les pièces d'invention. Vous trouverez ici le cinquième acte plus rempli qu'il ne l'est dans la représentation , où le marquis se contente de promettre la comédie à la comtesse. J'en fais un divertissement effectif qu'il lui fait donner sur le petit théâtre , sous le titre de l'*Inconnu*. Il consiste en trois scènes fort courtes , qui regardent l'embarras de Psyché enlevée par l'Amour dans un palais magnifique , où rien ne manque à ses plaisirs , que la satisfaction de connoître l'aimant qui prend soin de les lui procurer ; & comme cet incident n'éloigne point l'idée des fêtes galantes du marquis , j'en fers pour dénouer plus agréablement l'aventure de la comtesse.

ACTEURS DU PROLOGUE.

THALIE, muse de la Comédie.
LE GENIE DE LA FRANCE.

ACTEURS DE LA COMEDIE.

LA COMTESSE.
OLIMPE, aimée du chevalier.
LE MARQUIS, amant de la comtesse.
LE CHEVALIER, amant d'Olimpe.
LE VICOMTE, amant de la comtesse.
LA MONTAGNE, valet de chambre du
marquis.
VIRGINE, suivante de la comtesse.
MÉLISSE, suivante d'Olimpe.
DEUX ENFANS, représentans l'Amour &
la Jeunesse.
CASCARET, laquais de la comtesse.

ACTEURS DE LA PETITE COMEDIE
du cinquieme acte.

ZEPHIRE.
AGLAURE, }
CEPHISE, } confidentes de Psyché.
L'AMOUR.

La scène est dans le château de la comtesse.

P R O L O G U E.

L'A décoration est une montagne toute de rochers, & aux côtés de laquelle on découvre plusieurs arbres, avec cette différence, que les montagnes qui ont été vues jusqu'ici au théâtre, sont d'une peinture plate qui représente le relief, & que celle-ci est un relief effectif. C'est en ce lieu que thalie, qui est celle des muses qui préside à la comédie, rencontre le genie de la France, avec qui elle s'étoit déjà déclarée sur la peine où elle se trouvoit touchant quelque nouveauté qu'elle avoit dessein de faire paroître; & comme elle ne pouvoit sortir de cet embarras par elle-même, elle lui adresse les paroles suivantes.

T H A L I E , L E G E N I E D E L A F R A N C E.

T H A L I E.
Genie incomparable, esprit à qui la France
 Doit les sages conseils qui la font admirer,
 Pour réparer mon impuissance,
 De ton secours qu'ai-je lieu d'espérer ?

L E G E N I E.
 Tout, divine Thalie, & je suis sans excuse;
 Si, pouvant t'appuyer contre ce qui t'abat,
 Je néglige à servir la muse.

De qui la comédie emprunte son éclat.
C'est toi qui fait paroître avec pompe, avec gloire,
 Sur le théâtre des François,
 Ce qu'aux étrangers quelquefois

Le récit qu'on en fait rend difficile à croire.

T H A L I E
 Je promettrai encor des divertissemens

T

L I N C O N N U ;

Dont on aimeroit le spectacle ,

Si pour faire crier miracle

J'en pouvois à mon choix régler les ornemens.

Quand Sémélé , Circé , la Toison , Andromède ,

Sur la scène à l'envi se sont fait admirer ,

Par la machine à qui tout cède ,

Chacun avec plaisir se laissoit attirer.

Mais que pensera-t-on , si toujours je m'obstine

A faire voir machine sur machine ?

Comme on se plaît à la diversité ,

Il est de galantes matieres ,

Qui par les agrémens de quelque nouveauté ;

Auroient des graces singulieres.

L E G E N I E.

J'en ferai tant voir à la fois ;

Que je pourrai te satisfaire ;

La nouveauté charme tous les François ;

Et ce m'est un moyen assuré de leur plaire.

T H A L I E.

Je t'ai parlé déjà d'un amant inconnu ,

Qui , pour toucher une fiere maîtresse ;

Lui donnant des fêtes sans cesse ,

En auroit enfin obtenu

L'heureux aveu de sa tendresse ;

Mais l'amour aura beau le rendre ingénieux ;

Que fera-t-il de magnifique ,

S'il n'a pour l'oreille & les yeux ,

Ni pompes de balets , ni charmes de musique ?

L E G E N I E.

Il peut se reposer sur moi

Du soin de ses galantes fêtes ;

Pour plaire à ce qu'il aime , & lui marquer sa foi ;

Il les trouvera toujours prêtes.

T H A L I E.

Ses desseins doivent être heureusement conduits ;

Si ta bonté les favorise.

COMEDIE.

435

LE GENIE.

Il faut par un essai dont tu seras surprise,
Te faire voir ce que je puis.
Vois-tu cette inégale masse,
Qui par-tout n'est que pierre ? En ce même mo-
ment,
Je lui veux, devant toi, donner du mouvement,
Et que les corps divers qui naîtront en sa place,
Attirent ton étonnement.

THALIE.

Je brûle de voir ces merveilles.

LE GENIE.

Tu m'avoueras peut-être que jamais
Il ne s'en est vu de pareilles ;
Mais il est temps d'en venir aux effets.
Animez-vous, rochers, & changez de figure ;
Paraissez tout couverts d'hommes & de verdure ;
C'est moi qui veux ces divers changemens,
Et voir de votre sein naître des instrumens.

(On voit ici la montagne se remuer ; elle est en un moment couverte d'arbres , & il s'en détache des pierres qui sont changées en hommes. Ces hommes touchent d'autres pierres , & elles deviennent des violons entre leurs mains. Ils en jouent un air dont la vitesse du mouvement rend Thalie toute surprise.)

THALIE.

Tu promets moins que tu ne donnes,
Et ma peine déjà commence à s'adoucir.
Quels divertissemens, lorsque tu les ordonnes,
Peuvent manquer de réussir ?

LE GENIE.

C'est encor peu ; je veux que vous voyez paroître
Un berger dont les doux accens
Suivent les tons ravissans
De quelque nymphe champêtre.

436 L'INCONNU,

(*En même temps on voit deux morceaux de rocher se changer en une nymphe & en un berger; ils s'avancent & chantent les paroles qui suivent.*)

CHANSON DE LA NYMPHE.

A Mans, qui vous rebutez
De la fierté d'une belle,
Aimez, souffrez, méritez;
La constance vous appelle
Aux grandes félicités.
Languir pour une inhumaine
Que d'abord en vain on poursuit;
C'est une cruelle gêne;
Mais regardez-en le fruit,
Vous en aimerez la peine.

CHANSON DU BERGER.

*Q*uand on diffère à se rendre;
Une belle peut prendre
De la fierté;
Mais contre un cœur tendre
Pourquoi défendre
Sa liberté?

LE GENIE.

Achevez, & formez pour spectacles nouveaux,
Et des buissons & des berceaux,

[*Les arbres qui ont paru sur la montagne s'en séparent & forment successivement des buissons, des allées, & des berceaux.*]

LE GENIE poursuit.
Hé bien, Muse, es-tu satisfaite?

PROLOGUE: 437
THALIE.

Je t'admire & me tais.

LE GENIE.

Après ce que tu vois ;
Des fêtes dont l'amour me doit laisser le choix ;
Puis que j'en prens le soin , ne sois plus inquiète

LA NYMPHE & LE BERGER,
chantent ensemble.

A H, qu'il est doux de s'unir à l'amour !

Avec l'amour on peut tout faire ;

La beauté la plus sévère

A beau fuir ce qui peut l'enflammer à son tour ;

Cherchez toujours à lui plaire ,

Vous trouverez un heureux jour.

Ah, qu'il est doux de s'unir à l'amour !

Avec l'amour on peut tout faire.

LE GENIE.

Allons , c'est trop tarder , sui-moi ;

THALIE.

Pour l'Inconnu j'attens beaucoup de toi.

L'entreprise est un peu hardie ;

Mais je n'ai rien promis dont je ne vienne à bout.

LE GENIE.

Je le croi, ce n'est pas d'aujourd'hui qu'on publie

Que les François ont un génie

Qui les rend capables de tout.

(Ils passent en s'en retournant par-dessous une allée qui occupe le milieu du théâtre , & qui en tient toute la longueur ; & lors qu'ils sont tout à fait retirés , cette grande allée forme trois petits monts , qui se changent en un instant en plusieurs arbres. Ces arbres se retirent un moment après , & les violons jouent une ouverture.)

Fin du Prologue.

T 3.



L'INCONNU,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE MARQUIS, LA MONTAGNE.

LE MARQUIS.

Entrer dans ce château !

LA MONTAGNE.

Le grand péril !

LE MARQUIS.

Je tremble

Que quelqu'un ne t'observe, & ne nous voie ensemble.

LA MONTAGNE.

Et quand on me verroit ? Monsieur, j'ai de l'esprit, C'est vous qui m'employez ; je conduis tout, suffit, Ne craignez rien.

LE MARQUIS.

On peut remarquer ton visage.

COMEDIE. 439
LA MONTAGNE.

Et n'en changeai-je pas à chaque personnage ?
Quand je suis déguisé, je le donne au plus fin,
Si me voulant connoître, il n'y perd son latin.
Ne vous inquiétez pour aucun de mes rôles,
Je les jouerai d'un air ... Mais trêves de paroles,
Vous avez par l'effet déjà vu ce que vaut ...

LE MARQUIS.

N'as tu rien oublié de tout ce qu'il nous faut ?

LA MONTAGNE.

Quand je vous fais en tout paroître un zele extrême,

Douter de moi qui suis la vigilance même ;
Et qui toujours sur pied pour servir votre amour ;
Depuis un mois & plus, ne dort ni nuit ni jour ?
Au moins, si par hazard mon cerveau se démonte,
Ce sera, s'il vous plaît, Monsieur, sur votre compte.
A force de veiller ...

LE MARQUIS.

Va, j'en répons.

LA MONTAGNE.

Ma foi ;

Je suis sûr qu'un jaloux dormiroit plus que moi.
Avoir tout à la fois, tant de choses à faire,
C'est assez pour ... Allez, quoique prompt à vous
plaire,
Pour bien songer à tout, bien vous prend qu'au be-
soin

Ma mémoire ait fourni de quoi nous mener loin.
Il ne manque plus rien à l'ordre de la fête ;
Et de l'air dont chacun sur mes leçons s'apprête ;
Ce que j'ai préparé de divertissemens,
Aura tout ce qu'on peut souhaiter d'agrémens.
Ainsi la belle veuve à qui vous voulez plaire,
Ignorant d'où lui vient ce qu'elle verra faire,
Vous croira tout au moins demi forcier, pour moi,
Je mets le diable au pis, s'il brigue mon emploi,

T 4

440 L'INCONNU ;
C'est de quoi l'exercer , quelque adroit qu'il puisse
être.

LE MARQUIS.

Mais tout cela n'est rien , si l'on me fait connoître ;
Prends bien garde au secret.

LA MONTAGNE.

Il vous est sûr.

LE MARQUIS.

Comment ?

LA MONTAGNE.

La plupart de mes gens ne parlent qu'Allemand :
Comme j'entens la langue assez pour les instruire ;
J'ai voulu les choisir incapables de nuire.
D'ailleurs , que craindre d'eux , puisqu'ils ignorent
tous

Que vous êtes mon maître , & que j'agis pour vous ?
Je les paye , & c'est-là tout ce qui leur importe.

LE MARQUIS.

C'en est assez. Va-t-en , avant que quelqu'un sorte.

LA MONTAGNE.

Vous croyez donc qu'ici je sois venu pour rien ?
Il me faut . . .

LE MARQUIS.

Quoi ? Di vite.

LA MONTAGNE.

Attendez , c'est . . .

LE MARQUIS.

Hé bien ?

LA MONTAGNE.

Vous m'avez fait songer à ce que je prépare ,
Et souvent en courant ma mémoire s'égare.

LE MARQUIS.

Veux-tu que . . .

LA MONTAGNE.

Laissez-là , Monsieur , se retrouver ;
En rêvant . . .

C O M E D I E. 441
L E M A R Q U I S.

Est-ce ici, bourreau, qu'il faut rêver ?

L A M O N T A G N E.

La montre qu'il faudra... Non, je l'ai.

L E M A R Q U I S.

Va-t en, traître ;

Tu me perdras.

L A M O N T A G N E.

Hé bien, serviteur ; mais peut-être ;

Quelque chose manquant, vous en aurez regret ;

L E M A R Q U I S.

Non, fors.

L A M O N T A G N E.

Ah ! Je le tiens, Monsieur, votre portrait ;

L E M A R Q U I S.

Prends, & t'éloigne. Quoi, tu reviens ?

L A M O N T A G N E.

Autre affaire ;

J'oubliois de l'argent, c'est le plus nécessaire.

L E M A R Q U I S.

Voilà ma bourse.

L A M O N T A G N E.

Mais...

L E M A R Q U I S.

Redoute mon courroux ;

Veux-tu sortir ?

L A M O N T A G N E.

Je fors. Combien me donnez-vous ?

J'ai besoin tout au moins...

L E M A R Q U I S.

Quelqu'un ici s'avance ;

L A M O N T A G N E.

Bon, c'est Virgine, elle est de notre intelligence ;

L E M A R Q U I S.

Laisse moi lui parler, & songe qu'il est temps ;

Qu'à faire ce qu'il faut tu prépares tes gens ;

S C E N E II.

LE MARQUIS, VIRGINE ;

H E M A R Q U I S.
 E bien , comment la nuit s'est-elle ici passée ?
 Que fait-on ?

V I R G I N E.

Ma maîtresse est fort embarrassée ;
 Et ce que l'inconnu fait pour la régaler ,
 Lui donne à tous momens matiere de parler.
 Olimpe , aussi bien qu'elle , admire son adresse ;
 Sa manière engageante , & toutes deux , sans cesse ,
 Font rouler l'entretien sur les soins d'un amant ,
 Qui , sans se découvrir , aime si fortement.

L E M A R Q U I S.

Si toujours le succès répond à l'entreprise ;
 La suite aura de quoi mériter leur surprise.

V I R G I N E.

Ce qui m'en cause à moi , dont je ne reviens pas ;
 C'est de vous voir tranquille , & si peu d'embarras ,
 Que quelque fête ici tous les jours qui se donne ,
 On en cherche l'auteur , sans que l'on vous soup-
 çonne.

L E M A R Q U I S.

Par où me soupçonner ? J'en ai peu de souci.
 Je loge dans le bourg à quatre pas d'ici.
 Tous mes gens , hors un seul qui fait ce qu'il faut
 taire ,
 Passent là tout le jour à rire , à ne rien faire ;
 Et cet unique agent , par qui tout se conduit ,
 Va porter dans un bois mes ordres chaque nuit.
 Peut-on mieux assurer un secret ?

Je l'avoue ,
Tant de précaution mérite qu'on vous loue ;
Mais vous perdrez beaucoup à vous cacher ainsi ,
Déjà pour vous Olimpe à le cœur adouci ,
Et le galant auteur de tant de belles fêtes ,
La mettroit aisément au rang de ses conquêtes .

LE MARQUIS.

Il est vrai , j'ai connu par certain embarras
Qu'elle seroit d'humeur à ne me haïr pas ;
Mais , quand je serois moins à ma belle comtesse ;
Olimpe au chevalier doit toute sa tendresse ;
Il l'adore ; & je l'ai toujours trop estimé ,
Pour lui ravir l'objet dont je le vois charmé .

VIRGINE.

Ma maîtresse aime Olimpe , & pour voir cette belle ;
Permet au chevalier un libre accès chez elle .
Depuis qu'elle est ici , par mille tendres soins ,
De l'amour qui l'attire , il rend nos yeux témoins ;
Mais plus on vous verra , plus je crains pour sa
flamme ,
Les devoirs qu'il lui rend ne touchent point son ame ;
Et ses regards sur vous à toute heure arrêtés ,
Ne parleroient que trop s'ils étoient écoutés :
Mais vous , par quel motif vouloir toujours vous
taire ?

A-t-on à se cacher , quand on est sûr de plaire ?
Vos soins , sous votre nom , auroient été reçus .

LE MARQUIS.

Chacun a ses raisons , & j'en ai là-dessus .
Tout ce qui peut charmer se trouve en la comtesse ;
Mais , soit par défiance , ou par délicatesse ,
Le secret de son cœur se ménage si bien ,
Qu'avec elle un amant n'est jamais sûr de rien ;
Elle veut être aimée , attire , écoute , engage ,
Mais le plus avancé n'a pas grand avantage ;
La presser , c'est se rendre indigne de sa foi ,

Et vingt fois, tu le fais, elle a dit devant moi
 Qu'on auroit vers son cœur moins de chemin à faire
 Plus, sans rien exiger, on seroit pour lui plaire.
 D'abord qu'elle fut veuve, un tendre & pur amour
 M'engagea, sans réserve, à lui faire ma cour ;
 Aucun autre, avant moi, n'avoit brûlé pour elle,
 Et par toute l'ardeur qui peut suivre un beau zèle ;
 Je n'ai pû mériter qu'en faveur de mes feux,
 Elle ait daigné jamais refuser d'autres vœux.
 J'en vois qui se livrant, sans que rien les allarme ;
 Aux malignes douceurs d'un accueil qui les charme ;
 Sur la foi de ses yeux s'osent imaginer
 Que son cœur est sensible & prêt à se donner ;
 Mais je connois le piège, & plains leur imprudence ;
 Cependant, pour agir avec plus d'assurance,
 J'ai voulu joindre aux vœux qu'elle reçoit par moi
 L'amour d'un Inconnu qui prétend à sa foi.
 D'estime en sa faveur je la voi prévenue,
 Et de ce double appui ma flamme soutenue,
 En aura moins de peine à me faire emporter
 Ce qu'en vain mes rivaux me voudront disputer.
 Son cœur aimant en moi mon amour, ma personne ;
 Aime dans l'Inconnu les plaisirs qui lui donne ;
 Elle y rêve, & mon feu, par cet heureux secours,
 A trouvé les moyens de l'occuper toujours.
 D'ailleurs, j'ai la douceur, quel plaisir quand on
 aime !

Que souvent elle vient me parler de moi même,
 Et vantant l'Inconnu, sans le croire si près,
 Me montre un cœur touché de tout ce que je fais ;
 Que s'en dit-elle à toi ? Parle.

V. I. R. G. I. N. N. E.

Elle en est ravie.

La gloire fut toujours le charme de sa vie.
 Plus vos soins font d'éclat, plus elle s'applaudit
 De ce qu'à son mérite il donne de crédit.
 Ce n'est point par sa flamme une flamme enhardie,

C O M E D I E. 445

Elle reçoit des vœux sans qu'elle les mandie ;
Et puis contre l'amour quoi qu'on ait résolu ,
Le nombre des amans n'a jamais trop déplû ;
Et comme on veut plutôt augmenter que rabattre ;
Un avec un fait deux , & deux & deux font quatre.
Les femmes la plupart en font-là. Mais voici
De quoi changer de note ; Olimpe vient ici.
Songez à vous , elle a grand dessein de vous plaire.

L E M A R Q U I S.

Souviens-toi seulement de ce que tu dois faire ;
Je m'en tirerai bien.

S C E N E I I I.

L E M A R Q U I S , O L I M P E ,
M E L I S S E.

O L I M P E.

Vous a-t-on fait savoir
Le petit différend que nous venons d'avoir ?
Je voulois empêcher qu'on ne vous fit l'outrage
De souffrir avec vous un rival en partage ;
Mais contre l'Inconnu je me déclare en vain ,
La comtesse....

L E M A R Q U I S.

Hé , Madame , à quoi bon ce dessein ?
Laissons à son panchant liberté toute entiere.
Pour moi...

O L I M P E.

La complaisance est un peu singulière ;
Un rival rend des soins , la comtesse en fait cas...

L E M A R Q U I S.

S'ils lui plaisent , pourquoi ne me plairoient-ils pas ?

L'INCONNU;
OLIMPE.

Et s'il faut qu'à l'aimer enfin elle consente ?
Qu'elle l'épouse ?

LE MARQUIS.

Hé bien , elle sera contente :

C'est tout ce que je veux.

OLIMPE.

Ah ! Puis qu'il est ainsi ;

Marquis, j'ai tort pour vous de m'en mettre en souci,
Puisque pour l'Inconnu vous avez tant de zèle ,
Pour vous plaire , je vais vous servir auprès d'elle :

LE MARQUIS.

Je ne m'en plaindrai point , favorisez ses feux ,
Peut-être son bonheur me rendra-t-il heureux ;
L'amour a des douceurs & pour l'un & pour l'autre :

OLIMPE.

Un mérite aussi-bien établi que le vôtre ,
Peut prétendre beaucoup , &...

LE MARQUIS.

Je sçai bien aimer :

C'est-là mon seul mérite.

OLIMPE.

On le doit estimer ;

Et j'en connois fort peu , qui , comme la comtesse ,
Ayant de votre cœur attiré la tendresse ,
Voulussent consentir au chagrin sans égal ,
Où vous peut exposer l'obstacle d'un rival.

LE MARQUIS.

Ce chagrin n'a sur moi qu'un assez foible empire ;
Et , sans m'expliquer mieux , je puis ici vous dire
Que j'aurai vû remplir mes souhaits les plus doux ,
Si la comtesse prend l'inconnu pour époux.
Adieu , Madame.

SCENE IV.

OLIMPE, MELISSE.

OLIMPE.

IL sort, & veut bien que je croie
 Qu'en perdant la comtesse il aura de la joie.
 D'un pareil sentiment que dois-je présumer ?
 Aurois-je sù lui plaire ? Et pourroit-il m'aimer ?

MELISSE.

Quoi, vous le souffrirez ?

OLIMPE.

Qu'il est bien fait, Mélisse !

MELISSE.

Oui, mais au chevalier il faut rendre justice.

SCENE V.

LA COMTESSE, OLIMPE,
 VIRGINE, MELISSE.

LA COMTESSE.
 Avez-vous que Dorante arrive ici ce soir ?

OLIMPE.

Avouez que déjà vous brûlez de le voir.

LA COMTESSE.

Je ne le cache point, j'en aurai de la joie.

OLIMPE.

Je ne sai plus de vous ce qu'il faut que je croie :
 Les devoirs du marquis ne vous déplaisent pas,
 Dans ceux de l'inconnu vous trouvez quelque ap-
 pas ;

448 L'INCONNU ;
Et d'autres soupirans , aussi-tôt qu'ils arrivent ;
Peuvent prétendre au cœur que tous les deux pour
suivent.

C'est aller un peu loin.

L A C O M T E S S E.

De quoi vous étonner ?

Pour prétendre à mon cœur , me les font-ils don-
ner ?

Croyez-moi , pour n'avoir nul reproche à se faire ;
Il faut de sa conduite éloigner le mystère ,
S'acquérir des amis , sans trop les rechercher ,
Se divertir de tout , & ne point s'attacher.
C'est ainsi que j'en use , & je m'en trouve heureuse ;
Point d'affaire de cœur qui me tienne rêveuse.
Tous ceux qu'un peu d'estime engage à m'enconter ;
Me trouvent , sans façon , prête à les écouter.
Je vois avec plaisir leur différent génie ,
Et j'appelle cela recevoir compagnie.

O L I M P E.

Mais, en vous en contant, ils vous parlent d'aimer ?

L A C O M T E S S E.

Je n'y vois pas contre eux de quoi se gendarmer.
Est-il quelque entretien , hors de là , qui n'ennuie ;
Et nous parleront-ils de beau temps , ou de pluie ;
Notre sexe , par tout , fait des adorateurs ;
Et , fût-ce la plus laide , on lui dit des douceurs.
Pour moi , qu'aucun aveu sur l'amour n'effarouche ;
A personne jamais je ne ferme la bouche ;
Et , grossissant ma cour d'esclaves différens ,
J'écoute les soupirs , & ris des soupirans.
Ce n'est pas , après tout , leur faire grande injure ;
Ils ont beau de leurs maux nous tracer la peinture ,
Tous ces empressements de belle passion ,
Souvent sont moins amour que conversation ;
Et le plus languissant , alors qu'il nous proteste ,
A , tout prêt d'expirer , de la santé de reste.
Si sur nous quelquefois le murmure s'étend ,
C'est pour ce qu'on fait , non pour ce qu'on entend ;

C O M E D I E. 445

Et ces miroirs d'honneur, ces prudes consommées,
Qui du seul nom d'amour se trouvent allarmées,
Succomberoient bien-tôt à la tentation,
Puis qu'un mot sur leurs cœurs fait tant d'impression;
Jamais à prendre feu je n'ai l'ame si prompte,
Les déclarations ne sont pour moi qu'un conte;
Et, quoi que mes amans par-là se soient promis;
Je ne voi, ne regarde en eux que mes amis;
Je prens sur leur esprit un empire commode;
Et, s'ils m'aiment, il faut qu'ils vivent à ma mode;
L'un veille à mes procès, l'autre à mes bâtimens.

O L I M P E.

Et comment accorder ce grand nombre d'amans ?

L A C O M T E S S E.

Si c'est être coquette, au moins quoi qu'on en
croie,

C'est l'être de bon sens, & vivre pour la joie.

Chacun cherche à me plaire, &, ne promettant
rien,

Je fais amas de cœurs sans engager le mien.

Comme a fuir le chagrin tous mes soins aboutissent;

Il n'est pas jusqu'aux fots qui ne me divertissent,

Et dont le ridicule à pousser des soupirs,

Ne me soit quelquefois un sujet de plaisirs.

Quoique veuve, je suis peut-être encor d'un âge

A suivre l'humeur gaie, où mon panchant m'en-
gage;

J'en veux jouir. Jamais je n'aurai meilleur temps;

J'ai du bien, des maisons à Paris comme aux
champs,

Ma personne a de quoi ne pas déplaire, on m'aime;

Et, tant que je voudrai, me garder à moi même,

Ne point prendre de maître en prenant un époux.

Mon sort égalera le destin le plus doux.

O L I M P E.

C'est ce qu'encor long-temps vous aurez peine à
faire;

450 L'INCONNU,

Le marquis n'est point fait d'un air à ne pas plaire;
 Et vous estimez tant ce qu'il vous rend de soins,
 Qu'il n'y va, pour l'aimer, que du plus ou du moins.
 L'Inconnu peut d'ailleurs avoir touché votre ame;
 Et, si par ce qu'il fait on juge de sa flamme,
 Il est bien mal-aisé qu'un si parfait amant
 N'ait mérité de vous un peu d'engagement.
 Son cœur impatient de vous voir attendrie,
 Joint la magnificence à la galanterie,
 Et les porte si loin, qu'on y voit chaque jour
 Briller également & l'esprit & l'amour.

L A C O M T E S S E.

Il faut vous l'avouer, l'Inconnu m'embarrasse,
 Ce qu'il ordonne est fait avecque tant de grace,
 Que je m'en sens touchée, & craindrois de l'aimer,
 Si je le voyois tel qu'on peut le présumer.
 J'admire chaque jour les détours qu'il emploie
 Pour me faire agréer les bouquets qu'il m'envoie;
 Jamais si galamment rien ne fut concerté,
 C'est toujours de l'adresse & de la nouveauté.
 Cependant j'ai beau faire afin de le connoître,
 Tous ses gens sont muets sur le nom de leur maître;
 Et même, comme ils sont étrangers la plupart,
 Son secret avec eux ne court point de hazard;
 C'est en vain qu'on les suit, on n'en peut rien apprendre,
 Ce sont acteurs instruits qui savent où se rendre;
 Et qui se séparant quand ils sortent d'ici,
 Par leur promptre retraite augmentent mon souci,
 Qui peut les employer?

O L I M P E.

J'en voi tant qui font gloire
 De soupirer pour vous, que je ne sai qu'en croire.
 Quel qu'il soit, c'est de vous un amant bien épris.

L A C O M T E S S E.

Mes soupçons sont d'abord tombés sur le marquis,

COMEDIE. 451

Il m'aime, il est galant; mais ses gens qu'on épie
Demeurent en repos dans son hôtellerie,
Et n'y passeroient pas tout le jour sans emploi,
Si leur maître faisoit tant de fêtes pour moi.
D'ailleurs, qu'a-t-il besoin d'user de cette adresse?
Je souffre que son cœur m'explique sa tendresse;
Et, depuis mon veuvage, à me plaire attaché,
Quand il m'a divertie, il ne s'est point caché.

OLIMPE.

Soupçonner le marquis! Non, non, quoi qu'il pût
faire,
Son amour si long-tems auroit peine à se taire;
Et voyant votre peine, un sourire indiscret,
De ses soins applaudis trahiroit le secret.
Il vous parle à toute heure.

LACOMTESSE.

Et si notre vicomte

S'étoit avisé...

OLIMPE.

Lui?

LACOMTESSE.

Que j'en aurois de honte?

C'est un fatigant homme.

OLIMPE.

Il va jusqu'à l'excès.

LACOMTESSE.

Il doit venir m'instruire ici de mon procès.

OLIMPE.

Vous pouvez seule à seul lui donner audience;
Car pour moi je déserte, & suis sans complaisance!

LACOMTESSE.

Et ne pouvez-vous pas en rire comme moi?

OLIMPE.

Non, ces fortes d'amans... Mais qu'est-ce que je vois
Madame...

SCENE VI.

LA COMTESSE, OLIMPE, *deux enfans representant L'AMOUR & LA JEUNESSE*, VIRGINE, MELISSE, un MORE *vêtu en Indien.*

L'AMOUR.

Vous voyez l'Amour & la Jeunesse,
Qui viennent admirer la charmante comtesse,
Et lui dire à l'envi qu'être de ses plaisirs,
Fait l'unique bonheur qui flatte leurs desirs.

LA COMTESSE.

Et qui les a conduits ?

VIRGINE.

Ce More qui jargonne
Certains mots qui ne sont entendus de personne.
Ils sont tous deux entrés, demandant à vous voir.

OLIMPE.

C'est encor l'Inconnu.

LA COMTESSE.

Nous allons le savoir.

L'AMOUR.

Nous n'avions pas besoin que l'on nous vint con-
duire,

Et d'eux-mêmes, jusqu'à ce jour,
Jamais dans aucun lieu la Jeunesse & l'Amour
N'ont eu de peine à s'introduire.

OLIMPE.

L'aimable couple !

LA COMTESSE.

Il n'est rien de si beau.

OLIMPE.

De leur petite mascarade.

COMEDIE.

752

Le dessein est assez nouveau.
LA COMTESSE.

Il faut les écouter, car je me persuade
Qu'ils nous vont de l'amour faire un joli tableau.

DIALOGUE DE L'AMOUR

ET DE LA JEUNESSE.

LA JEUNESSE.

*Q*uoique vous nous voyez ensemble,
C'est assez rarement que nous sommes d'accord.

L'AMOUR.

*Comme tout me cède, il me semble
Que me céder aussi ne vous feroit pas tort.*

LA JEUNESSE.

*Moi, vous céder ? Et pourquoi, je vous prie ?
Si vous avez des charmes assez doux,
Qui plaisent en coquetterie,
Je me fais aimer plus que vous :
Jamais je ne quitte personne,
Qu'on ne s'en fasse un dur tourment !*

*Hélas ! dit-on, faut-il si promptement
Que la jeunesse m'abandonne ?*

*Mais quand le noir chagrin de vos transports jaloux
Force deux cœurs à la rupture,
On y trouve un repos si doux,
Qu'on vous laisse aller sans murmure ;
Et je ne sache que les fous,
Qui, mal guéris de leur blessure,
Veulent renouer avec vous.*

L'AMOUR.

Et quand on ne rompt point, est-il douceurs pareilles ?

L'INCONNU;
LA JEUNESSE,

*C'est un miracle dont le bruit
Vient rarement à mes oreilles ;
Mais regardons le dégoût qui le suit.
Ce n'est pas comme la jeunesse ,
Qui se trouve aimable en tout temps ;
Vous n'avez point d'agrément qui ne cesse ,
Pour peu que vous alliez au-delà du printemps.
Quand l'âge vient , la belle chose
Que les soupirs de deux amans barbons !
A quoi peuvent-ils être bons ,
Qu'à plaindre leur métamorphose ?
Ce n'est plus en douceurs qu'ils passent tout le jour ;
L'un dort tandis que l'autre gronde ;
Et jamais on ne vit au monde
Rien de si sot qu'un vieil amour.*

L'AMOUR.

De vos jeunes attraits vous faites bien la fiere.

LA JEUNESSE.

*On la feroit à moins ; par-tout je saute aux yeux ;
On me nomme par-tout des beautés la premiere ,
Et c'est en quoi sur vous je l'emporte encor mieux.
Car enfin , pour me vaincre , employez ruse , adresse ;
Cherchez artifice , détours ,
Il n'est point de laide jeunesse ,
Mails il est de vilains amours.*

L'AMOUR.

*Vous croyez que je me chagrine
De vous voir ravalier mes droits.*

LA JEUNESSE.

*Il n'est pas défendu de faire bonne mine ,
Quoiqu'on enrage quelquefois.
Pour moi je n'aime que la joie ;
Et , malgré nos débats qui durent trop long-temps ;
Il faut qu'à danser je m'emploie.*

L'AMOUR.

Danser ! Ignorez-vous qu'on a...

COMEDIE. 455
LA JEUNESSE.

*Je vous entens ,
Mais je puis tout comme déesse ;
En vain on croiroit m'arrêter ;
D'ailleurs rien ne sauroit contraindre la jeunesse ;
Et qui voudroit l'empêcher de sauter ,
La feroit mourir de tristesse.*

L'AMOUR.

Songez-y bien , j'apprehende pour vous.

LA JEUNESSE.

Chacun doit soutenir son rôle.

L'AMOUR.

*Il est vrai , la jeunesse est toujours un peu folle ;
Et l'on ne prend pas garde aux fous.*

OLIMPE *après que la Jeunesse a dansé un menuet.*
La cadence à trouver ne lui fait point de peine.

LACOMTESSE.

Elle est née à la danse , & peut s'en faire honneur.

L'AMOUR *au More qui l'a amené.*

Tandis qu'elle reprend haleine ,

Approchez , notre conducteur ,

C'est à vous d'entrer sur la scène.

CHANSON ITALIENNE DU MORE.

*O Cchi neri il cui splendore
Hora uccide , hora dà vita*

Al mio cuore

Che si muore

Deh , pietosi date aita.

*Quel sol di gioventù ch'in voi risplende ;
Quei raggi ridenti onde ogn'un s'accende ,
V'insegnano , non già rigore.*

Occhi neri , il cui splendore

Hora uccide , hora dà vita ;

L'INCONNU,

*Al mio cuore
Che si muore
Deh, pietosi date aita.*

*Con sguardi lusinghieri strali di fuoco
Begli occhi, nel petto colto m'havete.
S'aiuto cortese non mi porgete,
Ahime, ch'io vó morendo à pocc-poco.*

*Sù, sù, dunque, che fato;
Pupille adorate?
Consguardo amoroso,
Non piu disdegnosco,
La piaga sanate
D'un alma ferita,
Ahi che troppo tardate.
E che non mirate
Che già nel mio seno
Lo sporto vien meno;
E stà su l'uscita.*

*Occhi neri, cui splendore
Hora uccide, hora dà vita;
Al mio cuore
Che si muore
Deh, pietosi date aita.*

O L I M P E.

En toute langue on vous dit des douceurs.

L A C O M T E S S E.

*Ignorant qui me les adresse,
Ce sont d'assez vaines ardeurs;
Mais laissons parler la Jeunesse.*

L A J E U N E S S E.

Hé bien, de moi que dites vous, Amour?

L' A M O U R.

A danser, à sauter employez tout le jour,

Cela

COMEDIE.

457

Cela n'a rien qui m'intéressé ;
Mais puisqu'aucun de nous n'est d'humeur à céder,
Il faut du moins nous accorder,
Pour louer dignement cette belle comtesse.

LA JEUNESSE.

La louer ? Ce n'est point mon fait ;
Je ne pourrois assez élever son mérite ;
Et j'aime mieux en être quitte
Pour ma guirlande & ce bouquet.

Prenez, d'une déesse il n'est rien qu'on refuse.

L'AMOUR.

Pour moi, qui cherche à voir tous les cœurs sous ses
loix,

Je fais comme il faut que j'en use,
Et veux mettre à ses pieds mon arc & mon carquois.
OLIMPE *reprenant le carquois de l'Amour d'où
elle tire un billet parmi les flèches.*

Qu'il est bien fait ! Mais, dieux !

(à la Comtesse.)

Madame, c'est à vous que ce billet s'adresse,

LACOMTESSE.

Lisons.

OLIMPE.

De l'inconnu j'admire le talent,
Tout ce qu'il fait enchante.

LACOMTESSE.

Il n'est rien plus galant.

BILLET.

*Quoique ma passion extrême
M'e fasse un souverain bonheur
Du plaisir de vous dire à quel point je vous aime,
Permettez que l'Amour vous parle en ma faveur,
Avant que j'en parle moi-même.
J'ose attendre beaucoup d'un entretien si doux.
Hé, qui sent mieux que lui ce que je sens pour vous ?*

V.

L'INCONNU,
OLIMPE.

C'est s'exprimer avec tendresse.

LA COMTESSE.

On dit plus qu'on ne sent ; mais je veux à mon tour
Faire présent à la Jeunesse.

[*La comtesse lui donne un diamant.*]

LA JEUNESSE.

J'accepte cette bague , attendant l'heureux jour
Où vous saurez pour qui je m'intéresse.

LA COMTESSE.

Je ne donne rien à l'Amour ;

Il se vante , & je crains ses contes ordinaires.

L'AMOUR.

Par lui-même l'Amour trouve à se contenter.

Et tant qu'il se fait écouter ,

Il n'est pas mal dans ses affaires.

[*L'Amour & la jeunesse s'en vont avec le More.*]

OLIMPE.

On les a bien instruits.

LA COMTESSE.

Tâche à les amuser ;

Virgine. Les enfans n'aiment point à se taire ;

Et de notre inconnu par eux...

VIRGINE.

Laissez moi faire ;

En badinant je les ferai jaser.

Fin du premier Acte.



 ACTE II.

SCENE PREMIERE.

OLIMPE, MELISSE.

MELISSE.
A Insi par une vûe au chevalier fatale,
 La comtesse en ces lieux trouve en vous sa rivale ?

OLIMPE.

Il est vrai, c'est ici que j'ai pris, malgré moi,
 Ce qui vers le marquis a fait pancher ma foi.
 A le voir, à l'entendre, à toute heure exposée,
 J'ai crû ne risquer rien, & me suis abusée ;
 Son esprit engageant, son air plein de douceur,
 Sa mine, tout pour lui m'a demandé mon cœur.
 Pour peu qu'on se hazarde auprès d'un vrai mérite ;
 Que la raison est foible, & que ce cœur va vite !
 D'un tendre mouvement l'appas flatteur & doux
 M'a fait voir la comtesse avec des yeux jaloux.
 S'il lui parle un moment, je m'en sens inquiète ;
 Et trop pleine du trouble où ce chagrin me jette,
 Dans ce bois frais & sombre où je la vienstrouver,
 Je la cherche à pas lents, & n'aime qu'à rêver.

MELISSE.

Mais vous n'ignorez pas qu'il aime la comtesse ?

OLIMPE.

Vous pouvons l'une & l'autre avoir même foiblesse ;
 J'aimois le chevalier avant ce changement,
 Du moins je le souffrois en qualité d'amant.
 Cependant le marquis fait balancer mon ame ;
 Et, quoiqu'à la comtesse il ait montré sa flamme ;

Que fait-on si l'amour, pour m'assurer sa foi,
 N'aura pas fait en lui ce qu'il a fait en moi ?
 Tu fais ce qu'il m'a dit, loin qu'il en prenne ombrage
 Il voit avec plaisir que l'inconnu l'engage,
 Qu'il s'en fasse estimer, & voudroit que l'amour,
 Pour les unir ensemble, eût déjà pris le jour.
 Me découvrir ainsi le secret de son ame,
 Mélisse, n'est-ce pas me parler de sa flamme,
 Et me dire à demi que son cœur tout à moi,
 N'aspire qu'au bonheur de dégager sa foi ?

M E L I S S E.

Gardez de vous flatter, on croit ce qu'on desire;
 Mais souvent. . .

O L I M P E.

Ne crains rien. Si pour lui je soupire,
 L'amour qui m'y contraint se conduira si bien,
 Qu'aux yeux de la comtesse il n'en paroîtra rien.
 Tout ce que je prétens, est de vanter sans cesse
 Les soins de l'inconnu, son esprit, son adresse;
 Et si de cet amour son hymen est le prix,
 Je pourrai faire alors expliquer le marquis.

M E L I S S E.

Ainsi le chevalier n'a plus rien à prétendre ?

O L I M P E.

Le voici, je ne puis refuser de l'entendre;
 Mais son amour du mien s'est un peu trop promis.

S C E N E I I.

LE CHEVALIER, OLIMPE, MELISSE.

LE CHEVALIER.

MADAME, apprenez-moi quel espoir m'est permis.

Mon chagrin ne peut plus se forcer au silence;
 Je vous vois, vous retrouvez après un mois d'absence

COMEDIE. 461

Et vous me recevez d'un air froid , sérieux...

O L I M P E.

Je rêve , & j'en ai pris l'habitude en ces lieux.
A me bien divertir quelques soins qu'on emploie ;
Il y manque toujours quelque chose à ma joie ,
La campagne n'a point les charmes de Paris.

LE CHEVALIER.

Paris a des beautés dont on peut être épris ;
Mais enfin, je n'en veux pour juge que vous-même ;
On ne regrette rien quand on voit ce qu'on aime ;
Et vous n'enviez pas les plaisirs les plus doux ,
Si vous étiez pour moi ce que je suis pour vous.

O L I M P E.

Je croyois n'être pas obligée à vous rendre
Le même empressement que l'amour vous fait prendre ,

Et qu'il m'étoit permis , en recevant vos soins ,
De vous trouver sensible , & de l'être un peu moins.

LE CHEVALIER.

Quelle réponse , hélas ! C'est donc tout ce qu'em-
porte

Cette parfaite ardeur ?

O L I M P E.

Je l'avoue , elle est forte ;
Vos feux par cent devoirs m'ont été confirmés ;
Mais, de grace , est-ce vous , ou moi, que vous aimez ?

Je parois à vos yeux bien faite , belle , aimable ,
Vous me cherchez, de quoi vous suis-je redevable ?
Forcez vous en cela votre inclination ?

Et quand vous me parlez d'ardeur , de passion ,
Si le secret penchant qui pour moi vous inspire ;
Ne vous attiroit pas autant qu'il vous attire ,
Ne trouvant rien en moi qui pût vous enflammer ;
Pour mes seuls intérêts me pourriez-vous aimer ?
De vos prétentions voyez l'abus extrême.

Parce que je vous plais , il faut que je vous aime ;

462 **L'INCONNU,**

Et je dois vous payer de la nécessité

Qui vous tient , malgré vous , dans mes fers arrêtés

Tâchez de les briser , si leur poids vous étonne ;

Sinon , mon cœur est libre , attendez qu'il se dorme ;

Et , quoi qu'enfin pour vous sa conquête ait d'appas ,

N'exigez point de lui ce qu'il ne vous doit pas.

LE CHEVALIER.

Ah ! Contre mon amour je vois ce qui s'apprête ;

On veut....

OLIMPE.

Finissons là , j'ai quelque chose en tête ;

Et comme je vous crois généreux & discret ,

Je veux bien avec vous n'en pas faire un secret.

L'inconnu par ses soins offre ici son hommage ,

A lui vouloir du bien quelque intérêt m'engage.

LE CHEVALIER.

Qu'entens-je ? L'inconnu ! Madame , l'aimez-vous ?

Me quittez-vous pour lui ? sera-t il votre époux ?

Vous a-t il fait parler ?

OLIMPE.

Voilà de jalousie

Comme souvent sans cause on a l'ame saisie.

LE CHEVALIER.

Il est galant , je vois que vous en faites cas ;

Vous dédaignez mes vœux , & je ne craindrois pas ?

OLIMPE.

Non ; puisque si pour lui ma bonté s'intéresse ,

Ce n'est que pour lui faire épouser la comtesse.

LE CHEVALIER.

Favorable assurance ! En des maux si pressans ,

Pardonnez si d'abord l'inconnu....

OLIMPE.

J'y consens ,

Mais à condition que pour servir sa flamme

Vous verrez la comtesse , & ferez....

LE CHEVALIER.

Moi , Madame ?

COMEDIE.

453

Le marquis qui l'adore est mon ami.

OLIMPE.

Fort bien.

LE CHEVALIER.

Le marquis vous est tout , & je ne vous suis rien.
Madame....

OLIMPE.

A l'amitié l'on doit un cœur fidèle ,
Prompt, ardent ; pour l'amour c'est une bagatelle.

LE CHEVALIER.

Mais si du marquis..

OLIMPE.

Non , faites-vous son appui ;
Je veux qu'il l'emporte , & vous laisse avec lui.
Adieu.

S C E N E III.

LE MARQUIS , LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

DE quel chagrin vous vois-je atteint ? Il
semble

Qu'elle sort en colere ; êtes-vous mal ensemble ?

LE CHEVALIER.

Oui, Marquis, & jamais amant ne fut traité
Avec tant d'injustice & tant de cruauté.
C'est peu que je la trouve ici toute changée,
A nuire à votre amour elle s'est engagée
Et veut me voir servir l'inconnu contre vous.

LE MARQUIS.

Si vous la refusez , j'approuve son courroux.
Qui se déclare amant , doit tout à ce qu'il aime.

LE CHEVALIER.

Contre un parfait ami ? Contre un autre soi-même ?

464 L'INCONNU,
LE MARQUIS.

L'amour n'excepte rien.

LE CHEVALIER.

Pour ne pas l'irriter,
Je vous trahirois ! Non, laissons là s'emporter,
Le temps & la raison éteindront sa colere.

LE MARQUIS.

Une maîtresse ordonne, il faut la satisfaire.
Parlez pour l'inconnu ; tous vos soins employés
Peut-être me nuiront moins que vous ne croyez.

LE CHEVALIER.

La comtesse l'estime, & son ame incertaine
Peut malgré votre amour....

LE MARQUIS.

N'en foyez point en peine,
Sur elle, sur mon cœur je fais ce que je puis.

LE CHEVALIER.

Comprenez-vous aussi quels seroient mes ennuis,
S'il falloit que par moi...

LE MARQUIS.

Vous n'avez rien à craindre.
Empêchez seulement Olympe de se plaindre.

LE CHEVALIER.

Plus je vous vois agir en ami généreux,
Plus j'ai de répugnance à combattre vos feux.
Je m'oppose pour vous à ce qu'Olympe exige,
Et crains tant d'obtenir...

LE MARQUIS.

Ne craignez rien, vous dis-je ;
Et, sans examiner le péril que je cours,
Assurez, s'il se peut, le repos de vos jours.
Je le verrai sans peine.

LE CHEVALIER.

O bonté que j'admire !
Que ne vous dois-je point, & que puis-je vous dire !
Je vais rejoindre Olympe, &, malgré sa froideur,
Lui jurer d'un amant la plus soumise ardeur,

Je lui promètrai tout ; mais malgré ma promesse,
 J'aurai tant de réserve en voyant la comtesse,
 Que ce qu'à l'inconnu je prêterai d'appui,
 Faisant peu contre vous, ne fera rien pour lui.

S C E N E I V.

LE MARQUIS, VIRGINE.

V LE MARQUIS.
 Irphine.

VIRGINE.

Vous riez ? D'où vous vient cette joie ?

LE MARQUIS.

De voir contre elle-même Olympe qui s'emploie
 Le chevalier, d'erreur comme elle prévenu,
 Va tâcher, pour lui plaire, à servir l'inconnu.
 J'ai quelque part, sans doute, à ce qu'on lui fait
 faire.

VIRGINE.

Qu'on est dupe souvent !

LE MARQUIS.

Le plaisant de l'affaire !

C'est qu'Olympe qui croit par-là me conserver,
 Brigue pour moi le cœur qu'elle veut m'enlever.

VIRGINE.

Cependant vous aviez besoin de mon adresse,
 Quand j'ai suivi tantôt l'Amour & la Jeunesse.

LE MARQUIS.

Et qu'as-tu dit pour eux ?

VIRGINE.

Qu'ils ont d'abord couru

Se jeter en carrosse, & qu'ils ont disparu.

LE MARQUIS.

Et la comtesse ?

L'INCONNU,
VIRGINE.

Elle est dans une peine extrême,
Et semble partagée entre vous & vous-même.
Je viens de lui vanter vos tendres sentimens,
Elle a rendu justice à leurs empressemens ;
Puis avec un soupir que l'amour a fait naître,
Que n'est il l'inconnu, m'a-t-elle dit !

L E M A R Q U I S.

Peut être ;

Si je me déclarois, son cœur sans embarras,
Quoique touché pour moi, ne le sentiroit pas.
Ne précipitons rien.

V I R G I N E.

C'est l'humeur de la dame ;
Le mérite la charme, il peut tout sur son ame ;
Mais il faut lui laisser vouloir ce qu'elle veut.

L E M A R Q U I S.

L'amour est consolé quand il fait ce qu'il peut,
Elle paroît ; je vais pousser le stratagème,
Et faire quelque tems le jaloux de moi-même ;
C'est le plus sûr moyen d'affermir mon bonheur.

S C E N E V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
VIRGINE.

L E M A R Q U I S.

Madame, je vous trouve un air sombre, rêveur ;
Il me gêne, il m'allarme, & cependant je n'ose
Permettre à mon amour d'en demander la cause.
Peut-être, quand mon cœur s'attache tout à vous ;
Le vôtre cherche ailleurs des hommages plus doux.
Vous ne répondez point ? Je le voi trop, Madame,

COMÉDIE. 467

Un autre feu , sans doute , est contraire à ma flamme ;

Malgré ce que le temps m'a dû prêter d'appui ,
C'est l'inconnu qu'on aime , & vous pensez à lui.

L A C O M T E S S E.

Vous l'avez deviné. Ses galantes manieres ,
Si propres à gagner les ames les plus fieres ,
M'obligent tellement qu'à ce qu'il fait pour moi
Un peu de rêverie est le moins que je doi ;
Je puis me la souffrir sur tout ce qui se passe.

L E M A R Q U I S.

Quoi , Madame un rival. . .

L A C O M T E S S E.

D'un ton plus bas , de grace
S'il m'occupe l'esprit , vous devez présumer
Que c'est pour le connoître , & non pas pour l'ai-
mer.

Après ce que pour moi, ses soins marquent de zele,
La curiosité n'est pas fort criminelle ;
Et vous même déjà vous auriez dû tâcher
D'éclaircir le secret qu'il aime à nous cacher.

L E M A R Q U I S.

Je vous l'éclaircerois ! Promettez-moi , Madame
Que votre main fera l'heureux prix de ma flamme
Et pour le découvrir , je fais ce que je puis.

L A C O M T E S S E.

Cherchez à me tirer de la peine où je suis ,
Vous me ferez plaisir , & je vous le conseille.

L E M A R Q U I S.

Est-il contre un amant injustice pareille ?
Si l'inconnu par moi se découvre aujourd'hui ,
Voudrez-vous point encor que je parle pour lui ?
Qu'en faveur de son feu le mien vous sollicite ?
Il peut , je le confesse , avoir plus de mérite ,
A l'ardeur de ses soins donner un plus grand jour ;
Mais jamais , quoi qu'il fasse , il n'aura plus d'a-
mour.

L'INCONNU ;
LA COMTESSE.

Je le veux croire ainsi ; mais puis je avec justice
De son attachement vous faire un sacrifice ,
Avant qu'avec lui-même une civilité
Marque au moins que je fai ce qu'il a mérité ?

LE MARQUIS.

Le détour est adroit autant qu'il le peut-être ;
Il faut être civile afin de le connoître ;
Et vous donnant à lui , quand'vous le connoîtrez ,
L'étoile est le garant où vous me revoirez.

LA COMTESSE.

Ainsi c'est de nos cœurs l'étoile qui dispose.

LE MARQUIS.

Mais...

LA COMTESSE.

Je hais les trahisons quand je veux quelque chose ;
Et j'avois toujours crû que la soumission
D'un véritable amant marquoit la passion.

LE MARQUIS.

Oui , quand il peut...

LA COMTESSE.

Marquis , voyez ce que vous faites ;
J'aime en qui m'ose aimer , des volontés sujettes ,
Et qu'on m'estime assez pour croire aveuglément ,
Que tout ce que je veux , je le veux justement.

LE MARQUIS.

Mon malheur est certain. J'ai de bons yeux , Ma-
dame ,

Vous cherchez un prétexte à rejeter ma flamme ;
Si je désobéis , c'en est fait , plus d'espoir ;
Et si de mon rival... Moi , vous le faire voir ,
Ce ne sera jamais que trop tôt , & peut-être...

LA COMTESSE.

Suffit , j'aime à savoir , Marquis , ce que je fai ;
Vous m'osez refuser , & je m'en souviendrai.

SCENE V-I.

LA COMTESSE , OLYMPE , LE
CHEVALIER , LE MARQUIS ,
VIRGINE , MELISSE.

LE CHEVALIER.

Quoique j'ignore encor quel spectacle on ap-
prête ,
Je puis vous préparer à quelque grande fête ,
Madame ; dans ce bois j'ai vû des gens épars ,
Qui pour vous la donner viennent de toutes parts ,
Ils s'avancent vers vous.

LE MARQUIS.

Vous devez les attendre ;
Madame , & l'Inconnu ne sauroit moins préten-
dre ;

Il connoît mieux que moi ce que c'est qu'être
amant ,

Par tout il vous régale.

LA COMTESSE.

Et toujours galamment ;
Du moins j'ai tout sujet d'en être satisfaite.

LE MARQUIS.

Vous pouvez l'écouter , voici son interprète.



S C E N E V I I.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
LE CHEVALIER, OLYMPE,
LA MONTAGNE *représentant Comus,*
VIRGINE, MELISSE, *suite de Comus.*

M A D A M E. C O M U S.
Adame, par hazard, si Comus est un dieu
Qui soit de votre connoissance,
Vous le voyez en moi qui parois en ce lieu
Pour vous jurer obéissance.
Je suis un grand maître en festins;
A les bien ordonner on connoît mon génie;
Et l'amour, dont le goût fut toujours des plus fins;
Voulant en bonne compagnie
Vous donner un régale approchant des divins,
M'a fait maître-d'hôtel de la cérémonie.
C'est un dieu, quoique très-petit,
A qui l'on peut céder sans honte.
Marchez sous sa conduite, & rendez-vous plus
prompte

A faire tout ce qu'il vous dit,
Vous y trouverez votre compte.

L A C O M T E S S E.

Sur l'espérance des douceurs
Dont l'Amour doit combler nos cœurs;
Quand une fois il s'en empare,
Je suivrois volontiers ses pas;
Mais, comme il est enfant, j'ai peur qu'il ne s'é-
gare;

Et j'aime à ne me perdre pas.

C O M U S.

Avancez, il est temps. Vite, que l'on commence!

COMÉDIE. 471

[Il fait signe à des paysans qui s'avancent, & qui forment un berceau composé de dix figures isolées en forme de termes de bronze doré, cinq de chaque côté, l'une d'homme & l'autre de femme, tenant chacune en l'une de leurs mains un bassin de porcelaine rempli de toutes sortes de fruits en pyramide. Ces figures depuis la ceinture se terminent en guaines, & ces guaines sont environnées de pampres de vignes chargés de raisins. Chaque figure est portée sur son piédestal de marbre d'orient, où il y a de petites consoles dans les saillies qui soutiennent des porcelaines de différentes manières, remplies de pyramide de fruits aussi beaux que les autres. Du milieu de ces consoles pendent des festons de fleurs. Toutes les figures de ce berceau portent sur leurs têtes de grands vases de porcelaines qu'elles soutiennent d'une main, & qui sont remplis en confusion de fleurs naturelles. Les cintres naissent de ces fleurs, & forment des figures cintées de différentes manières de verdure coupées, d'où pendent des festons de fleurs & de toile d'or. L'optique de ce berceau où devoit être un buffet, est d'une manière toute extraordinaire. On y voit plusieurs degrés de gazon, & sur le plus élevé paroît un Bacchus tenant d'une main un vase d'or, & de l'autre une coupe. Il est environné de plusieurs vases d'or & d'argent. La déesse des fruits est à son aile droite, & à sa gauche Cérés tient dans une corbeille ce qui est de son ministère. Flore est un peu plus bas. On voit à ses côtés de grandes corbeilles de fleurs; & comme elle en tient encore beaucoup, on connoît qu'elle en couvre tout le gazon qui l'environne; ce qui se remarque par celles qui sont déjà sur ce gazon. Au-dessous de Flore on voit l'Abondance avec deux cornets qu'elle vuide dans deux corbeilles que tiennent deux Satyres qui sont sur un degré plus bas, à demi-courbés, & en posture de gens qui reçoivent. Entre toutes ces figures paroissent Pan & Sylvain accompagnés d'Orphée qui tient

472 L I N C O N N U ;

son lut , & les deux autres des flûtes. Le tout est fini par un degré de gazon , aux deux bouts duquel il y a deux scabelons fort riches & portant chacun un grand vase d'or ; de sorte que sans avoir dressé un buffet de la manière ordinaire , on en voit paroître un beaucoup plus beau , auquel il ne manque rien , puisque Bacchus & Cérés y apportent ce qu'on peut attendre d'eux , & que Flore elle-même prend soin de le venir orner.

LE CHEVALIER à la comtesse
Tant de galanterie a droit de vous charmer ,
Madame.

O L I M P E.

N'épargner ni peine , ni dépense ,
Pour fournir des plaisirs toujours en abondance ;
C'est là ce qui s'appelle aimer.

C O M U S.

Madame , il ne faut pas différer davantage.
Quand l'Amour , dont je prends ici les intérêts ,
Vous rend par ce régale un volontaire hommage ;
Vous connoissez à quel usage
En sont destinés les apprêts.

L A C O M T E S S E.

Je ne veux pas les laisser inutiles ;
Olimpe y prendra part ainsi que son amant ;

O L I M P E.

Volontiers , les refus sont assez difficiles ,
Quand on agit si galamment.

L A C O M T E S S E.

J'ai besoin d'une main , la vôtre est-elle prête ,
Marquis ?

L E M A R Q U I S.

Vous vous moquez , je crois

L A C O M T E S S E.

Non ; vous me conduirez.

L E M A R Q U I S.

Je renonce à la fête ;
Elle n'est pas faite pour moi.

COMEDIE 473
LA COMTESSE.

Point d'excuses , point de défaites ;
Je veux que vous veniez.

LE MARQUIS.

Hé , Madame.

LA COMTESSE.

Hé , Marquis ;
Sans façon , croyez-moi , faites ce que je dis ;
Vous vous montrez plus jaloux que vous n'êtes.

LE MARQUIS.

Justement.

LA COMTESSE.

Je connois votre cœur mieux que vous ;
Et c'est si rarement que le trouble y peut naître . . .

LE MARQUIS.

Oui , Madame , j'ai tort de paroître jaloux ,
Car je n'ai pas sujet de l'être.

(*Le marquis sort.*)

SCENE VIII.

LA COMTESSE , OLIMPE , LE
CHEVALIER , VIRGINE , MELISSE ,
COMUS , *suite de Comus.*

OLIMPE.

ON diroit qu'il sort en courroux.

LA COMTESSE.

Il aura tout loisir de s'en rendre le maître ;
Pendant divertifflons-nous.

474 **L'INCONNU,
COMUS.**

Tandis que vous ferez une épreuve agréable
Des douceurs que ces fruits offrent aux curieux ;
L'Amour qui m'emploie en ces lieux ,
M'a fait chercher ce qu'il a cru capable
De pouvoir attacher vos yeux.
Allons , faites de votre mieux ,
Et qu'à l'envi chacun se montre infatigable.

(*La Comtesse s'avance avec Olympe & le Chevalier vers les corbeilles de fruit ; & tandis que chacun choisit ce qui flatte le plus son goût , les paysans qui ont ordre de divertir la Comtesse , après avoir fait quelques figures pour marquer leur joie , font un jeu avec des bâtons , & l'ont à peine fini , que sans sortir du lieu où ils sont , ils paroissent tous en un moment vêtus en arlequins , & réjouissent la Comtesse par mille figures plaisantes.)*

LA COMTESSE.

On voit avec plaisir de semblables combats ,
Qui ne font craindre pour personne.

COMUS.

Il seroit malaisé qu'ils manquaient d'appas ,
Quand c'est l'amour qui les ordonne ;
Mais il est d'autres dieux que moi ,
Qui se sont mêlés de la fête ;
Vertumne y prend part ; & je voi
Qu'ainsi que Pomone il s'apprête
A raisonner sur son emploi.

(*Pomone & Vertumne s'avancent , & chantent le Dialogue qui suit.)*

COMEDIE 471
**DIALOGUE DE VERTUMNE
ET DE POMONE.**

V E R T U M N E.
DE quel chagrin, Pomone, as-tu l'ame saisie ?

P O M O N E.

*Si Vertumne a des yeux, doit-il le demander ?
Je suis, quoique déesse ; obligée à céder ;
Puis-je le voir sans jalousie ,
Quand en faveur d'un amant inconnu
J'ai promis de venir régaler cette belle ,
J'avois cru ne trouver en elle
Que les appas d'une simple mortelle
Pour qui l'amour étoit trop prévenu ;
Mais les divinités n'ont rien qui la surpasse ,
Il n'est éclat qu'elle n'efface ,
Et je viens d'avoir la douleur ,
Qu'auprès d'elle mes fruits ont changé de couleur.
Après un tel affront, puis-je être sans colere ?*

V E R T U M N E.

*J'aurois la même plainte à faire.
J'ai beau, comme dieu des jardins ,
Chercher à lui fournir toujours des fleurs nouvelles ;
Son teint en a de naturelles ,
Dont l'éclat ternit mon jasmin.*

P O M O N E.

L'aveu que nous faisons augmente sa victoire.

V E R T U M N E

Le moyen de s'en dispenser ?

P O M O N E.

Elle est toute charmante, il faut le confesser.

V E R T U M N E.

Unissons donc nos vœux, & chantons à sa gloire ;

E N S E M B L E.

*Heureux, heureux l'amant dont la tendre langueur ;
Pour mériter son choix, aura touché son cœur ?*

CHANSON DE POMONE.

*Vous avez beau vous défendre ,
Vous aimerez quelque jour.*

*A l'Amour ,
Sans attendre ,*

Pourquoi craindre de vous rendre ?

Chacun lui cède à son tour.

On n'a point de plaisir sans tendresse ,

Sans amour on n'a point de bonheur ,

Si d'un cœur

En langueur

Les soucis partagés vous font peur ;

Rendez-vous au beau feu qui le presse ,

Vous verrez qu'ils sont pleins de douceur.

CHANSON DE VERTUMNE.

L'Amour est à suivre ,

Laissez vous charmer ;

Tout doit s'enflammer.

Que! plaisir de vivre

Sans celui d'aimer ?

Les plus belles chaînes

Font voir mille peines

A qui n'aime pas ;

Mais quand on aime

Ce n'est plus de même ,

Tout est plein d'appas.

O L I M P E.

L'un & l'autre ont la voix charmante.

LE CHEVALIER.

On auroit peine à mieux chanter.

LE COMTESSE.

La beauté de la fête a passé mon attente.

C O M E D I E.
O L I M P E.

477

**L'inconnu l'ordonnant , aviez-vous à douter
Qu'elle ne fût toute galante ?**

C O M U S.

**Hé bien , pour toucher votre cœur ;
Comus a-t-il sù satisfaire ,
En dieu d'importance & d'honneur ,
A tout ce que l'Amour l'avoit chargé de faire ?**

L E C O M T E S S E.

**Comus peut s'affurer par-tout de son bonheur ;
Si Comus s'en fait un de plaire ;
Mais comme en terre quelquefois
La divinité s'humanise ,**

**Le dieu Comus pourroit m'apprendre à qui je dois
Le divertissement dont il me voit surprise.**

C O M U S.

**C'est un secret qu'à conserver
Ma qualité de dieu m'engage.
Si de ses soins l'Amour qui veut vous éprouver ;
Peut espérer quelque avantage ,
Il m'attend dans le ciel où je le vais trouver.
Employez moi pour le message.**

L A C O M T E S S E.

**Je ne m'explique point ainsi ,
Je veux connoître avant qu'entrer en confidence.**

C O M U S.

**Ma suite est disparue , & je suis seul ici.
Bon soir , vivez en espérance
De sortir bien-tôt de fouci.**

L A C O M T E S S E.

Se taire ! Se cacher si long-tems quand on aime !

V I R G I N E.

**J'avois crû par l'un d'eux , en lui parlant tout bas ;
Développer ce stratagème ;
Mais , après quelques mots que peut-être lui-même
En les difant n'entendoit pas ,**

478

L'INCONNU,
Il a d'une vitesse extrême,
Pour s'éloigner, doublé le pas.
LA COMTESSE.
Pour moi, je ne sai plus qu'en dire.
OLIMPE.

Le temps éclaircira l'amour de l'Inconnu,
Un peu de patience.

LA COMTESSE.
Il faut tâcher d'en rire,
En attendant que ce temps soit venu.

Fin du second Acte.



A C T E III.

SCENE PREMIERE.

LACOMTESSE, OLIMPE,
VIRGINE.

N LACOMTESSE.
 Nommez ce sentiment fierté, chagrin, caprice ;
 Quand je parle une fois , je veux qu'on obéisse ,
 Et je ne prétens point , parce qu'on est jaloux ,
 Renoncer sottement aux plaisirs les plus doux.
 Des vœux de l'inconnu si le marquis s'offense ,
 Il en doit redoubler ses soins , sa complaisance ;
 Et trop faire éclater l'ennui qu'il en reçoit ,
 C'est servir son rival beaucoup plus qu'il ne croit.

OLIMPE.

En vain un peu d'aigreur contre lui vous anime.
 L'Inconnu , je le sai , partage votre estime ,
 On ne peut condamner ce qu'il s'en est acquis ;
 Mais enfin vous devez votre cœur au marquis.

LACOMTESSE.

Moi ? Je ne lui dois rien.

OLIMPE.

Et qu'à donc fait , Madame ;
 Ce long & tendre amour qui vous soumet son ame ?
 Pour vous rendre sensible il a tout essayé ,
 Mille devoirs....

LACOMTESSE.

Hé bien , n'en est-il pas payé ?

OLIMPE.

Comment , est-ce qu'à lui votre foi vous engage ?

L'INCONNU,
LA COMTESSE.

Il me voit quand il veut , que faut-il davantage ?
Quoi , pour quelques soupirs , pour un peu de lan-
gueur ,
Vous croyez bonnement qu'il faut donner son
cœur ?

S'engage qui voudra , je ne vais pas si vite ,
Avec tous mes amans chaque jour je m'acquitte ;
Et prétens que des vœux qui me sont adressés ,
Le plaisir de me voir les a récompensés.
Tant qu'ils en usent bien , je leur fais bonne mine ,
J'écoute leurs douceurs , prends mon humeur badine ,
Je raille ; mais aussi quand on fait un faux pas ,
J'ai l'air sombre , je rêve , & ne regarde pas.
D'ailleurs , point de caprice , & c'est par où j'engage
Cette foule d'amans dont je reçois l'hommage ;
Ma cour est toujours grosse , on y chante , on y rit ;
Et , quand l'un me déplaît , l'autre me divertit.

O L I M P E.

J'avois crû qu'au marquis une *secrète flamme* ,
Assuroit , quoi qu'on fit , l'empire de votre ame ;
Et plaignoïis l'Inconnu , dont les soins amoureux
Ne pouvoient mériter qu'il fût jamais heureux.
S'y prendre de la sorte est un grand avantage ;
Il doit n'être qu'esprit , tout ce qu'il fait engage ;
Et , sans doute , il faudroit , quand on l'a sù charmer ,
Se mal connoître en gens pour ne le point aimer.

L A C O M T E S S E.

Je ne sai si pour lui j'ai plus que de l'estime ;
Mais de ce que je sens je me fais presque un crime ,
Et rougis en secret d'avoir tant de témoins
Du trop de complaisance où m'engage *ses soins*.
Rien n'est plus obligeant , j'en dois chérir la cause ,
Mais enfin il se cache , & c'est pour quelque chose.
Tout galant qu'il paroît , qui pourra m'assurer
Qu'il mérite l'amour qu'il tâche à m'inspirer ;
Il est de riches sots , qui , pour certains usages ?

Tiennent

C O M E D I E. 481

Tiennent un bel esprit quelquefois à leur gages ;
Et qui , dans les plaisirs qu'ils semblent inventer ,
N'ont de part que l'argent qu'on leur en fait coûter ,
Que si , tout au contraire , il étoit gueux ?

O L I M P E .

Madame ;

Tant de fêtes d'éclat qui vous prouvent sa flamme...

L A C O M T E S S E .

Il peut vivre d'emprunt , & sur le bien d'autrui
Faire , pour m'attraper , ce qu'il ne peut de lui.
Malgré moi quelquefois cette crainte m'occupe
Je n'ai point encore eu le talent d'être dupe ,
Et pour m'en garantir je n'épargnerai rien.

O L I M P E .

Mais si vous connoissiez sa naissance , son bien ;
Que tout dans sa personne...

L A C O M T E S S E .

Et le marquis ? De grace ;

Si j'aime l'Inconnu , que faut-il que j'en fasse ,
Il n'est pas sans mérite , & doit être écouté ,
Par lui même , ou du moins par l'ancienneté ;
De tous mes protestans c'est le premier.

O L I M P E .

J'avoue

Qu'il a des qualités bien dignes qu'on le loue ,
L'air noble.

L A C O M T E S S E .

Qui des deux me conseilleriez-vous ;
Puis que j'en ai le choix , de prendre pour époux ?

O L I M P E .

Moi ?

L A C O M T E S S E .

Vous vous étonnez ?

O L I M P E .

Si...

L'INCONNU;
LA COMTESSE.

Parlons d'autre chose.

On vous trouve chagrine, apprenez-m'en la cause;
Le chevalier s'en plaint, & ne fait que penser
De voir qu'il ne fait plus que vous embarrasser.
D'où naissent les froideurs dont son amour s'alarme?

O L I M P E.

A ne vous rien cacher, la liberté me charme;
Je tremble, & s'agissant d'un maître à me donner,
Un choix si hazardeux commence à m'étonner.

L A C O M T E S S E.

Ce maître à recevoir, dont le choix vous étonne,
Ne fait pas tant de peur quand l'amour nous le
donne.

C'est par notre tendresse un mal bien adouci.

O L I M P E.

Hé, Madame, pourquoi me parlez-vous ainsi?

L A C O M T E S S E.

Le trouble de vos yeux me fait beaucoup entendre;
Et quand le chevalier...

O L I M P E.

Vous voulez m'entreprendre;
Je quitte; & me sentant trop foible contre vous,
Je vais chercher ailleurs des ennemis plus doux.

S C E N E II.

L A C O M T E S S E, VIRGINE.

L A C O M T E S S E.

Elle a beau déguiser, je l'ai trop sù connoître;
Elle aime le marquis.

V I R G I N E.

Cela pourroit bien être.

L A C O M T E S S E.

Je n'ai point à m'en plaindre. Avant que s'expli-
quer,

C O M E D I E. 483

**Avec un autre amant elle veut m'embarquer ;
Et si jamais l'hymen à l'Inconnu m'engage ,
Je lui dois du marquis abandonner l'hommage.**

V I R G I N E.

**Elle y gagneroit peu , les cœurs que vous prenez
A soupiner pour vous sont long-tems destinés ;
Et le marquis...**

L A C O M T E S S E.

Je crois, sans trop faire la vaine ;

**Qu'à m'oublier si-tôt il auroit quelque peine ;
Mais enfin l'Inconnu que je brûle de voir ,
Qu'en arrivera-t-il ?**

V I R G I N E.

Le voulez-vous savoir ?

**Un je ne fai quel bruit a frappé mes oreilles ,
Que des Bohémiens font ici des merveilles ,
Si vous les consultez , peut-être ils vous diront
De quel côté vos vœux à la fin tourneront.
Envoyez-les chercher.**

L A C O M T E S S E.

Sottise toute pure.

V I R G I N E.

Ils sont savans, dit-on, sur la bonne aventure.

L A C O M T E S S E.

Par des Bohémiens éclaircir mon destin !

V I R G I N E.

**Comment, vous allez bien chez madame Voisin ?
En fait-elle plus qu'eux ?**

L A C O M T E S S E.

J'y vais par compagnie.

V I R G I N E.

**Mon Dieu, comme à beaucoup, c'est-là votre manie !
Les femmes ont ce foible , on ne les peut tenir ,
Elles courent par-tout où se dit l'avenir ;
Et pour une réponse ou fausse , ou véritable ,
J'en fai qui volontiers iroient trouver le diable.
Les avertira-t-on ?**

L'INCONNU,
LA COMTESSE.

Fais ce que tu voudras.

VIRGINE.

Vous en riez ?

S C E N E III.

LA COMTESSE , LE CHEVALIER ;

LA COMTESSE :

HE quoi , toujours chagrin ?
LE CHEVALIER.

Hélas !

Madame , ignorez-vous les ennuis qu'on me donne ?
On ne le voit que trop , Olimpe m'abandonne ;
Pour moi , pour mon amour , il n'est plus de secours.

LA COMTESSE.

Ecoutez les amans , ils se plaignent toujours ;
La moindre vision , un rien , une chimere ,
C'est assez , leur chagrin nous en fait une affaire.
Nous savons mal aimer.

LE CHEVALIER.

J'ai voulu , comme vous ;

Traiter de noir chagrin mes sentimens jaloux ;
Mais , & vous l'avez pû vous-même assez connoître ;
Olympe fait si tôt qu'elle me voit paroître ,
Mon amour n'offre ici que des vœux superflus ;
Depuis qu'elle est chez vous , je ne la connois plus ;
Si j'obtiens qu'un moment elle souffre ma vue ,
C'est un froid qui me glace , un dédain qui me tue ;
Et , sur ce qu'à toute heure elle cherche à revêt ,
Je soupçonne un rival que je ne puis trouver.

LA COMTESSE.

Qu'on est fou , quand on aime !

COMEDIE. 485
LE CHEVALIER.

Oui ; blamez-moi , Madame !

LA COMTESSE.

Quoi, vous ne savez pas ce que c'est qu'une femme ;
Et que lors qu'elle veut mettre sa flamme au jour ,
Ses inégalités sont des marques d'amour ?
Souvent elle est chagrine , incommode , bizarre ;
Pour voir à quoi contre elle un amant se prépare ;
Et juger de son cœur par la soumission
Où cette rude épreuve a mis sa passion.
Pour vaincre ses froideurs , il parle , il presse , il prie ;
Et la paix succédant à cette brouillerie ,
Ce qu'il montre de joie à se raccommoder ,
Acheve pleinement de la persuader.

LE CHEVALIER.

Que je devrois chérir ce qui m'arrache l'ame ;
Si l'on n'avoit dessein que d'éprouver ma flamme ;
Mais qui m'assurera qu'on me garde sa foi :
Qu'on ait le cœur touché de ma tendresse ?

LA COMTESSE.

Moi.

Ne vous alarmez point , Olympe est mon amie ,
Et , quand votre espérance encor mal affermie
Du succès de vos feux vous laisseroit douter ,
J'ai quelque droit ici de me faire écouter ,
Ses chagrins passeront.

LE CHEVALIER :

Vous me rendez la vie :

Souffrez , lors qu'à l'espoir cette offre me convie ;
Que j'en marque ma joie , & ...

(Il se met à genoux & baise la main de la comtesse.)



SCENE IV.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

LE transport est doux,
LA COMTESSE.

Il ne me déplaît pas.

LE MARQUIS.

Que ne poursuivez-vous ?

Quoique l'usage ait mis les façons hors de mode,
Je me retirerai, si je vous incommode.

LA COMTESSE.

Vous le prenez d'un ton fort agréable.

LE MARQUIS.

Moi ?

Je me fie à mes yeux, & croi ce que je voi.

LE CHEVALIER.

Ce sont garants mal sûrs, & souvent l'apparence.

LA COMTESSE.

Ne dites rien, de grace, il faut voir ce qu'il pense.

LE MARQUIS.

Ce que je pense ?

LA COMTESSE.

Hé bien ?

LE MARQUIS.

Que pourrois-je penser ?

Il vous baisoit la main.

LA COMTESSE.

Il peut recommencer ;

Est-ce là tout ?

COMEDIE. 487
LE MARQUIS.

Quoi donc , je puis être si lâche ;

Que de ...

LA COMTESSE.

Continuez , j'aime assez qu'on se fâche.

Là , Monsieur le Marquis, emportez-vous, pestez,
Je voudrais bien de vous ouir des duretés.

LE MARQUIS.

Le respect me retient malgré votre injustice ;
Mais au moins avouez qu'en deux ans de service
Jamais à mon amour un traitement si doux ...

LA COMTESSE.

Hé bien , le cœur m'en dit plus pour lui que pour
vous ;

Croyez-vous l'empêcher , & vous en dois-je
compte ?

LE MARQUIS.

M'abandonner ainsi sans scrupule , sans honte ,
Après que tout mon cœur ...

LA COMTESSE.

Et quel engagement

M'oblige de répondre à votre attachement ?
De quels sermens faussés suis-je vers vous coupable ?
Qu'ai je promis ? Vraiment je vous trouve admi-
rable.

LE CHEVALIER.

Madame , permettez ...

LA COMTESSE.

Non , voyons jusqu'au bout ;
L'emportement est noble , il faut entendre tout ;

LE MARQUIS.

J'ai donc tort de me plaindre & trop osé prétendre ?

LA COMTESSE.

Vous me faites pitié.

LE MARQUIS.

Je ne puis rien comprendre.

Tantôt à vous ouir parler de l'Inconnu ,

488 L'INCONNU,
Je croyois que ses soins avoient tout obtenu ;
Qu'à mon feu de son cœur vous préféreriez l'empire ;
Maintenant . . .

LA COMTESSE.

Croyez-vous n'avoir plus rien à dire ?

LE MARQUIS.

Non, Madame, sinon que j'avois mérité,
Pour prix de ma tendresse, un peu plus de bonté ;
Vous quittez l'Inconnu, vous me quittez moi-même ;

Et, ce qui me confond, le chevalier vous aime,
Lui qui tantôt chagrin, & d'Olympe jaloux...

SCENE V.

LA COMTESSE, OLIMPE ;
LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

OLIMPE.

Q Uoi donc, le chevalier a de l'amour pour
vous,
Madame ? Un si beau choix redouble mon estime ;
Et ce que vous valez le rend si légitime,
Que loin de l'en blâmer, je veux bien aujourd'hui
Vous céder tous les droits que j'eus d'abord sur lui.

LA COMTESSE.

L'effort est généreux.

LE CHEVALIER à Olimpe.

Et vous croyez, Madame . . .

Est-ce une nouveauté qu'une nouvelle flamme ?
Un pareil changement est glorieux pour vous,
Il marque...

LA COMTESSE.

En vérité, je vous admire tous.
Voilà comme souvent sur de pures chimères,
Pour aller un peu vite, on se fait des affaires.
De votre froid accueil le chevalier surpris,
M'est venu demander raison de vos mépris,
J'ai flatté son espoir, & rassuré sa flamme,
Un vif transport de joie en a saisi son ame,
Il m'a baisé la main, embrassé les genoux ;
Le marquis le voyant, s'en est montré jaloux ;
Vous l'avez entendu, voilà toute l'histoire.

LE MARQUIS.

Quoi, c'est...

LA COMTESSE.

Je vous conseille encor de n'en rien croire,
Ne faites pas le fier de voir tout éclairci,
Je n'agis que pour moi lorsque j'en use ainsi.

LE MARQUIS.

Mais rien n'est débrouillé, si trop de défiance
Vous fait toujours tenir votre choix en balance,
De moi, de l'Inconnu, qui le doit emporter ?

LE CHEVALIER.

Le marquis a raison de s'en inquiéter,
Et l'éclaircissement que vous venez de faire,
Ne nous rend pas à tous le repos nécessaire,
Puis qu'Olympe, bien loin de m'aimer innocent,
Fait lire dans ses yeux l'ennui qu'elle en ressent.

OLIMPE.

Je n'ai point à répondre à qui se plaint sans cesse,
Mais voyez ce qu'ici le hazard nous adresse.

SCENE VI.

LA COMTESSE , OLIMPE ;
LE MARQUIS , LE CHEVALIER,
VIRGINE , LA MONTAGNE , *re-*
présentant une Bohémienne , TROUPE
DE BOHEMIENS.

(*Ils entrent tous au bruit des castagnettes ;
& des tambours de biscaye.*)

LA COMTESSE.
Pour des Bohémiens , cet équipage est beau ;
VIRGINE.

On les a rencontrés qui venoient au château.

LA COMTESSE.

Rien n'est si propre qu'eux.

LE CHEVALIER.

La bande est fort complète.

OLIMPE.

Elle vaut bien la voir.

LA COMTESSE.

J'en suis très-satisfaite.

LA BOHEMIENNE.

Nous ne faisons qu'arriver de Paris ,

Où pour avoir dit des nouvelles ,

Affez agréables aux belles ,

On nous a fait présent de ces riches habits ;

Mais rien n'approche là de ce qu'on voit paroître ,

Où vos divins attraits cessent d'être cachés ;

Comme de tous les cœurs leur éclat se rend maître ,

Souffrez qu'en l'admirant nous vous faisons con-
noître

Combien nous en sommes touchés.

[*Toute la troupe des Bohémiens donnent des marques d'admiration, par une figure qu'elle fait en regardant la comtesse.*]

LA COMTESSE.

La figure est galante.

OLIMPE.

Et fort bien ordonnée.

Par-tout où vous irez le prix vous est certain ;

Mais voyez cette belle main ,

Et nous dites à qui l'amour l'a destinée.

LA COMTESSE *donnant la main.*

Puis que vous le voulez , il faut y consentir.

LA BOHÉMIENNE.

Comme nous sommes gens de qui la connoissance

Sut de l'erreur toujours se garantir ,

C'est sur nous seuls qu'on doit prendre assurance ,

Les autres ne font que mentir.

Dans vos plus grands projets vous serez traversée ;

Mais en vain contre vous la brigue emploira tout ,

Vous aurez le plaisir de la voir renversée ,

Et d'en venir toujours à bout.

Vous avez quelquefois de flatteuses manieres

Qui seroient pour l'espoir un motif bien pressant ,

Si pour les balancer vous n'en aviez de fieres

Qui le font mourir en naissant.

Cette ligne qui croise avec celle de vie ,

Marque pour votre gloire un murmure fatal ;

Sur des traits ressemblans on en parlera mal ,

Et vous aurez une copie

Qui vous fera croire l'original

D'un honneur ennemi de la cérémonie ,

N'en prenez pas trop de chagrin :

Si votre gaillarde figure

492 L'INCONNU ;
Contre vous quelque temps cause un fâcheux mur-
mure ,

Un tour de ville y mettra fin ,
Et vous rirez de l'aventure.

Votre cœur est brigué par quantité d'amans ;
Mais le premier de tout pourroit s'en rendre maître ;

Si le dernier sans se faire connoître

Ne vous inspireroit pas de tendres sentimens :

Cependant vous aurez beau faire ;

Même prix , même gloire est acquise à leurs feux ;

Vous les épouserez tous deux ,

C'est du destin un décret nécessaire.

L A C O M T E S S E.

Tous deux !

O L I M P E.

Si pour constant ce décret est tenu ;

Madame , du marquis nous demandons la vie ;

Il vous-a le premier servie ,

Quand vous serez veuve de l'Inconnu ,

Vous pourrez l'épouser , s'il vous en prend envie ;

L E M A R Q U I S.

Non , non , je prens sur moi le soin de démentir

La nécessité du veuvage.

L A C O M T E S S E.

Laiſſons-là tout ce badinage ,

Et ſongeons à nous divertir ;

Point de mort ni de mariage.

L E C H E V A L I E R.

Leur rapport ne peut rien que ſur les ſcrupuleux ,

Qui s'en font un fâcheux augure.

O L I M P E.

Et ces enfans qu'ils menent avec eux ,

Difent ils la bonne aventure ?

P E T I T B O H E M I E N.

Croyez-vous qu'on nous mene en vain ?

Si vous voulez , je vous dirai la vôtre.

COMEDIE. 493

OLIMPE.

Je vous écouterai plus volontiers qu'un autre ,
Venez , j'abandonne ma main.

PETIT BOHEMIEN.

Pour découvrir plus à mon aise
Ce que j'y vois de plus caché ,
Avant toute autre chose , il faut que je la baise ;
C'est là ce que je mets toujours à mon marché.

OLIMPE.

Il peut garder son privilège ;
Sans qu'on songe à le contester.

PETIT BOHEMIEN.

Il est doux de vous en conter ,
Mais il faut se garder du piège ;
Vous êtes fine , fine , & vous ne dites pas
Tout ce que vous avez dans l'ame ;
Un amant déclaré brûle pour vos appas ;
Mais comme un autre en secret vous enflamme ;
De ce premier , ma bonne Dame ,
Vous avez peine à faire cas.

LE CHEVALIER.

Vous le voyez , Madame , un enfant vous accuse ;
Condamnez mon jaloux dépit.

OLIMPE.

A faire un conte en l'air , l'âge lui sert d'excuse ;
Il parle comme il peut , sans savoir ce qu'il dit.

PETITE BOHEMIENNE.

Pour moi , dont la science encor n'est pas si grande ,
Que de tout , comme lui , je puisse discourir ;
Si vous me le vouliez souffrir ,
Je vais danser la sarabande.

494 **L'INCONNU,**
 LA COMTESSE.
Voyons. Quel passe-temps plus doux pourroit s'of-
frir ?

(*La petite Bohémienne danse , & après qu'elle a dan-
sé , une Bohémienne chante les deux couplets sui-
vans sur l'air de la sarabande.*)

CHANSON DE LA BOHEMIENNE.

*IL faut aimer , c'est un mal nécessaire
Quand le bel âge attire les amours.
Qui fait la fiere
Dans ses beaux jours ,
N'est pas toujours
Sûre de plaire.*

*On court toujours où brille la jeunesse ,
Ménagez bien cet aimable printemps.
Pour la tendresse
Il n'est qu'un temps ,
Et les beaux ans
S'en vont sans cesse.*

**Cette chanson étant finie , les Bohémiens font
encore quelques figures en marchant , après quoi
la même Bohémienne chante ces autres paroles sur
un autre air que celui de la sarabande.**

*Si l'amour tôt ou tard
Nous met sous son empire ,
A ce qu'il desire
Prenons quelque part
Et fuyons le martyre ,
D'aimer par hazard.
Choisissons un cœur tendre ,
Fidèle , amoureux ,*

COMEDIE.

495

*Il est trop dangereux
De se laisser surprendre ;
Et pour trop attendre ,
On est malheureux.*

L A C O M T E S S E .

J'admire également & la voix & la danse ;
Il n'est rien dont par-là vous ne veniez à bout ;
Et vous méritez tous que pour reconnoissance...

L A B O H E M I E N N E .

Vous avoir divertie est une récompense
Qui nous doit tenir lieu de tout.

L A C O M T E S S E .

Mais je veux qu'un présent...

L A B O H E M I E N N E .

Non , Madame , de grace ,
Réservez vos présens , & nous laissez aller.

O L I M P E .

Ils sortent.

L A C O M T E S S E .

Suivez-les , Virgine , & que l'on fasse
Tout ce qui se pourra pour les biens régaler.



SCENE VII.

LA COMTESSE, OLIMPE ;
LE MARQUIS, LE CHEVALIER.

P LA COMTESSE.
Pour des gens de leur sorte, il n'est pas ordinaire
D'agir ainsi sans intérêt

LE CHEVALIER.
C'est-là ce qui n'arrive guerre ;
Mais n'ai-je point deviné ce que c'est ?
Ils vous auront volé , & dans la juste crainte
De se voir sur le fait honteusement surpris ,
Leur générosité peut-être est une feinte
Pour cacher ce qu'ils vous ont pris ;
Ils ont la main subtile , & l'un d'eux , ce me semble ,
S'est assez approché de vous. *A I*

LA COMTESSE.
J'ai peine... Mais , ô ciel !

LE CHEVALIER.
Seroit-ce un de leurs coups ?
Et vous-ai-je dit vrai ?

LE MARQUIS.

J'en tremble.

LA COMTESSE.
Non, c'est leur faire tort qu'avoir ces sentimens ;
Mais , voyez ce que je rencontre ,
Un billet avec cette montre.

OLIMPE.

Quel éclat ! Ce ne sont par-tout que diamans.

LA COMTESSE *lit.*

*Puisque l'excès de ma tendresse
Rend mes jours pour vous seule ou plus ou moins char-*
mans ,

COMEDIE.

497

*Souffrez que cette montre , ô divine Comtesse ,
Vous en offre tous les momens.*

*Qu'elle avance , qu'elle demeure ;
Consultez-là souvent : si mon feu vous est doux ,
Quelque heure qu'elle marque , elle marquera l'heure
Où vous m'aurez auprès de vous.*

O ciel , que de galanterie !
Jamais par cette voie a-t-on fait des présens ?
Se servir pour cela de gens
qui mettent à voler toute leur industrie !
Rappelez-les , allez.

SCENE VIII.

LA COMTESSE , OLIMPE ;
VIRGINE , LE MARQUIS.
LE CHEVALIER.

M VIRGINE.

Adame , il n'est plus de temps ;
J'ai descendu , couru , les ai priés d'attendre ;
Ils n'ont rien voulu m'accorder.

LA COMTESSE.

Mais la montre , je la veux rendre.

OLIMPE.

Pour moi , je la voudrois garder ,
L'Inconnu le mérite , & tout ce qui se passe
Montre un cœur à vos loix si bien assujetti..

LA COMTESSE.

Vous êtes fort dans son parti.

LE MARQUIS.

Laissons-là l'Inconnu , de grace.

498

L'INCONNU ;
LA COMTESSE.

Le marquis est chagrin d'avoir vû , malgré lui ;
Un divertissement que son amour redoute ;
Il ne le croyoit pas de son rival.

LE MARQUIS.

Sans doute

Je me serois épargné cet ennui.

LA COMTESSE.

Il peut trouver lieu de s'accroître.

Mais faisons un tour de jardin ;

Et comme l'Inconnu cache trop son destin ,
Cherchons à le forcer de se faire connoître ;
L'aventure embarrasse , & j'en veux voir la fin.

Fin du troisieme Acte.



ACTE IV.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE , LE MARQUIS.
VIRGINE.

N LE MARQUIS.
E me le cachez point, vous voilà résolue ;
L'Inconnu seul vous touche, & ma perte est con-
clue.

L A COMTESSE.
Vous montrer de votre ombre à toute heure jaloux,
Ce n'est pas le moyen de m'attacher à vous.
L'Inconnu s'y prend mieux ; sans contraindre mon
ame,
Par les plus tendres soins il fait parler sa flamme ;
Et peut-être ai-je tort de vouloir plus long-temps
Que mon cœur se refuse à des feux si constans.

L E MARQUIS.
Hé bien, il faut céder ; mais ce qui me console,
Quand à votre bonheur ma passion s'immole,
C'est qu'au moins je pourrai, malgré mes feux ja-
loux,
Montrer qu'en vous aimant je n'ai cherché que vous.

L A COMTESSE.
Je ne vous croyois pas l'ame si généreuse.

L E MARQUIS.
L'Inconnu vous mérite, il faut vous rendre heureuse.

L A COMTESSE.
Le coup vous touchera plus que vous ne pensez.

L E MARQUIS.
N'importe, vous vivrez contente, & c'est assez.

700 **L'INCONNU;**

En deux ans je n'ai pû réussir à vous plaire ;
Après un mois de soins , l'Inconnu l'a sù faire ;
Votre penchant pour lui ne peut se démentir ,
Je voi qu'il vous emporte , il faut y consentir.

L A C O M T E S S E.

Vous le dites d'un air si plein de confiance ,
Qu'il semble...

L E M A R Q U I S.

Je le dis parce que je le pense :

L A C O M T E S S E.

Un si beau sacrifice est digne d'un amant ;
Mais d'où vient que tantôt vous parliez autrement ?
Inquiet , allarmé vous me faisiez un crime
De ce que l'Inconnu m'avoit surpris d'estime ;
Le louer , c'étoit faire outrage à votre foi.

L E M A R Q U I S.

C'est qu'alors mon amour ne regardoit que moi ;
Il a vû son erreur , & la secrette honte
D'écouter pour lui-même une chaleur trop prom-
pte ,

L'a rendu si conforme à tout ce qui vous plaît ,
Qu'il fait de vos desirs son plus cher intérêt.

L A C O M T E S S E.

C'est trop , pour l'Inconnu je les ferai paroître ;
Je dois chérir sa flamme , & , dès demain , peut-être ;
Puis que c'est pour vos vœux un spectacle si doux ;
Vous aurez le plaisir de le voir mon époux.

L E M A R Q U I S.

J'aurai ce plaisir ?

L A C O M T E S S E.

Oui , rien n'y peut mettre obstacle ;
Mon choix sera pour lui.

L E M A R Q U I S.

J'attendrai ce miracle.
Ainsi , donc le voyant , d'abord vous l'aimerez ?

L A C O M T E S S E.

Si je ne l'aime pas , vous m'en accuserez.

S C E N E II.

LA COMTESSE , LE CHEVALIER ;
LE MARQUIS , VIRGINE.

LA COMTESSE.

HE bien , Olimpe ?

LE CHEVALIER.

En vain ma passion se flatte ;
Toujours même fierté dans sa froideur éclate ;
Et ce qui rend , sur-tout , mon esprit abattu ,
C'est ce qu'elle m'a dit , & que je vous ai tû.
Si je veux qu'elle soit favorable à ma flamme ,
Il faut pour l'Inconnu que je touche votre ame ;
Je ne puis être heureux , s'il n'obtient votre foi.

LA COMTESSE.

Et contre le marquis vous prenez cet emploi ?
C'est trahir l'amitié qui vous unit ensemble.

LE CHEVALIER.

A vous parler ainsi , je l'avouerai , je tremble ;
Et me taisois encor , si l'aveu du marquis
Ne m'autorisoit pas à ce que je vous dis.
Sûr que rien ne peut nuire à son amour extrême ;
A satisfaire Olimpe il m'a porté lui-même ;
Et j'aurai tout gagné , si je puis obtenir
Que vos bontés pour moi la daignent prévenir.
Dites-lui qu'envers vous j'ai tout fait pour lui plaire.

LE MARQUIS.

Madame.

LA COMTESSE *au marquis.*

Je commence à percer le mystère.
Olimpe au chevalier fait paroître à vos yeux
Tout ce qu'a le mépris le plus injurieux ;

502 **L'INCONNU,**

A servir l'Inconnu son adresse l'engage ;
Et loin de murmurer d'un si sensible outrage,
A ce même Inconnu faussement généreux,
Vous-même vous osez sacrifier vos vœux ?
Chevalier , je ne sai si je me fais entendre ,
Mais le nœud de l'intrigue est facile à comprendre ;
Olympe & le marquis , l'un de l'autre charmés ,
Me craignent pour obstacle à leurs cœurs enflam-
més.

LE CHEVALIER.

Le marquis aimerait Olimpe ?

LE MARQUIS.

Moi , Madame ?

Vous le croyez ?

LE CHEVALIER.

L'ingrat ! Il trahiroit ma flamme !

Olympe à qui mes soins tendrement attachés...

Ah , si je le croyois...

LA COMTESSE.

Quoi , vous vous en fâchez ?

Vous regrettez un cœur que l'inconstance entraîne ?

Vous en plaignez la perte ! Il n'en vaut pas la peine.

Faites mieux , dédaignez ce manquement de foi ;

On nous quitte tous deux , riez en comme moi.

Vous m'en voyez déjà tellement consolée ,

Que si...

LE CHEVALIER.

Des trahisons c'est la plus signalée.

Le marquis !

LA COMTESSE.

A quoi bon ces mouvemens jaloux ?

LE CHEVALIER.

Je fors pour ne me pas échapper devant vous ;

Mais en vain votre exemple à souffrir me convie ,

Avant qu'il m'ôte Olympe il m'ôtera la vie ;

C'est à lui d'y penser.

SCENE III.

LA COMTESSE, LE MARQUIS,
VIRGINE.

LA COMTESSE.

Allez, ne craignez rien ;
Quelque emporté qu'il soit, je l'appaiserai bien.
Pour Olympe, je crois que l'on n'ygnore guere
Que j'ai quelque pouvoir sur l'esprit de sa mere,
Je l'emploirai pour vous ainsi que je le doi.

LE MARQUIS.

Vous avez de la joie à mal juger de moi.

LA COMTESSE.

Jen'en juge point mal ; Olympe est jeune & belle,
Et, & quoiqu'on risque un peu d'aimer une infi-
delle,

Elle a de quoi vous faire un destin assez doux ;
Mais je douterai fort qu'elle pût être à vous.

LE MARQUIS.

Moi ? Je n'y prétens rien.

LA COMTESSE.

Mettons bas l'artifice.

LE MARQUIS.

Madame, quelque jour vous me rendrez justice.

LA COMTESSE.

Je vous la rends entiere, &, pour vous obliger,
A choisir l'inconnu j'ai voulu m'engager.

LE MARQUIS.

C'est à quoi vous seriez peut-être un peu moins
prompte,

Si vous preniez l'avis de monsieur le vicomte.

Le voici qui paroît.

S C E N E I V.

LA COMTESSE, LE VICOMTE,
LE MARQUIS, VIRGINE.

LA COMTESSE.

HE bien mon rapporteur ?

LE VICOMTE.

J'ai, pour le convertir, parlé mieux qu'un docteur,
Et n'ai pas, Dieu merci, mal employé mes peines.
Il ne vous vuidera de plus de trois semaines ;
Et pour solliciter il vous donne le temps
D'attendre le retour de nos deux arcs-boutans ;
Par-là, n'en doutez point, votre affaire est gagnée.

LA COMTESSE.

Je puis donc de Paris me tenir éloignée ?

LE VICOMTE.

De Paris ? Vous avez, la chose étant ainsi,
Encor quinze grands jours à demeurer ici,
Goûtez-y les plaisirs que donne la verdure.
Mais il faut vous conter quelle est mon aventure,
Voyez-m'en rire encor.

LA COMTESSE.

Cela ne va pas mal.

LE VICOMTE.

Il n'est rien si plaisant.

LE MARQUIS *bas*.

Le franc original !

LA COMTESSE.

Enfin cette aventure ?

LE VICOMTE.

Elle est aussi gaillarde... ::

LA COMTESSE

COMEDIE.

509

LA COMTESSE.

En rirez-vous toujours ?

LE VICOMTE.

La chose vous regarde,

C'est à vous là-dessus à vous l'imaginer.

Devinez-la.

LA COMTESSE.

Jamais je ne sùs deviner,

On me dit tout au long ce qu'on veut que je sache.

LE VICOMTE.

On croit duper les gens à cause qu'on se cache,

Mais j'ai si bien tourné que je suis parvenu.

LA COMTESSE.

A quoi ?

LE VICOMTE.

Votre inconnu ne m'est plus inconnu.

LE MARQUIS *bas.*

M'auroit-il découvert ?

LA COMTESSE.

Vous pourriez le connoître ?

LE VICOMTE.

Moi, qui vous parle, moi.

LE MARQUIS.

Cela ne sauroit être.

LE VICOMTE.

Non, parce qu'il vous plaît que cela ne soit pas.

Son amour fait honneur, sans doute, à vos appas ;

C'est, sans lui faire tort, une aussi franche bête...

LE MARQUIS.

Comment, vous l'avez vû ?

LE VICOMTE.

Des pieds jusqu'à la tête ;

Il est basset, grosset, a les yeux hébétés.

LA COMTESSE.

Mais où cette rencontre, & comment ?

LE VICOMTE.

Ecoutez.

. Y

Rêvant à vos beautés dont j'avois l'ame pleine,
 Je me suis égaré dans la forêt prochaine,
 Et voulant accourir, mon cheval m'a mené
 Dans le sentier confus d'un endroit détourné.
 Quelques pas me montraient une route tracée,
 J'ai suivi, tant qu'enfin une tente dressée
 M'a fait appréhender le plus grand des malheurs;
 J'ai crû qu'elle servoit d'auberge à des voleurs.

LE MARQUIS.

La peur prendroit à moins, dans un bois ! Une
 tente !

LE VICOMTE.

Tout franc, la vision n'est point divertissante;

LA COMTESSE.

Ainsi donc la frayeur a bien fait son devoir ?

LE VICOMTE.

J'aurois été fâché de mourir sans vous voir,
 Car, pour du cœur, je crois que j'en avois de
 reste,

Mais j'ai bientôt sorti d'un doute si funeste.
 Mon cheval tout-à-coup, s'élançant malgré moi,
 J'ai connu mon erreur, & ri de mon effroi.
 Au lieu de mousquetons, j'ai vû dans cette tente
 Les apprêts différens d'une fête galante;
 Et ceux qui la gardoient, de mon abord surpris,
 Parloient certain jargon où je n'ai rien compris.
 C'étoient, pour la plûpart, visages à la Suisse,
 Chacun, selon son rôle, avoit là son office;
 L'un, d'un Bohémien quittoit l'habillement,
 L'autre, d'une coëffure ajustoit l'ornement;
 Force mains autour d'eux paroissoient occupées
 A nouer des rubans sur des branches coupées.
 J'ai dans un certain coin remarqué le débris
 D'une colation qui valoit bien son prix,
 Grands citrons, fruits exquis, confitures choisies.
 J'ai vu des violons, des lustres, des bougies,
 J'ai vu... là des... Enfin j'ai tant vu, que jamais
 On n'eut tant d'attirail dans les plus grands ballets.

J'ai donné droit au but , & deviné l'affaire ;
 Mais pour mieux m'éclaircir, panché vers l'un d'eux,
Frere.

*Ai-je dit , n'a-t-on pas préparé tout ceci
 Pour un certain château qui n'est pas loin d'ici ?
 Je l'embarraffois fort , il ne savoit que dire ,
 Mais c'étoit dire assez , que se taire & sourire.
 Je lui serrois toujours le bouton de fort-près ,
 Quand , comme si la chose eût été faite exprès ;
 Ce grosset , ce basset commençant à paroître :
 Vous êtes curieux , parlez à notre maître ,
 Le voilà , m'a-t-il dit , tout à propos venu.
 N'ayant pas à douter qu'il ne fût l'Inconnu ,
 J'ai contemplé long-tems sa grotesque figure ;
 Il avoit sur son nez jetté sa chevelure ,
 Et , pour embarrasser mon curieux souci ,
 Sous une fausse barbe il cachoit tout ceci.
 Alors plein d'un chagrin que d'assez justes causes...
 Madame , pardonnez si j'ai possé les choses ;
 Quand on voit qu'un rival cherche à se rendre heu-
 reux ,
 Et qu'on peut l'épargner , on n'est guere amoureux.*

LE MARQUIS.

Et qu'avez-vous donc fait ?

LE VICOMTE.

Ce que j'ai fait ? Silence.

*Je dirai tout par ordre , un peu de patience.
 J'ai demandé d'où vient qu'il campoit dans ce bois ?
 Pourquoi la fausse barbe ? Enquis deux ou trois fois ,
 Et pressé de parler , plus il se vouloit taire :
 Pourquoi je campe ici ? Qu'en avez vous à faire ?
 C'est mon plaisir , m'a-t-il sottement répondu.
 Alors d'un grand coup d'œil qu'il a bien entendu
 Lui marquant fierement que je l'allois attendre ,
 Je me suis éloigné.*

LE MARQUIS.

C'étoit fort bien le prendre.

L'INCONNU;

LE VICOMTE.

Me battre là ! Par-tout j'aurois été blâmé ;
Il avoit vingt valets qui m'auroient assommé.

LE MARQUIS.

Il est bon quelquefois de voir comme on se fâche ;

LA COMTESSE.

Et qu'est-il arrivé ?

LE VICOMTE.

Je n'ai trouvé qu'un lâche ;
Qu'un farouche animal, sans cœur & sans vertu,
Qu'un.... Cela fait pitié.

LE MARQUIS.

Vous l'avez donc battu ?

LE VICOMTE.

Vous me la baillez bonne, il s'est en bête fiere
Tenu clos & couvert toujours dans sa taniere ;
Et moi, m'étant lassé de l'attendre à l'écart,
D'un coup de pistolet j'ai marqué mon départ.

LE MARQUIS.

C'est pousser la bravoure aussi loin....

LE VICOMTE.

Sur mon ame,

Tout y va quand'il faut dédaigner.

S C E N E V.

LA COMTESSE, OLIMPE ;
LE MARQUIS, LE VICOMTE,
VIRGINE.

OLIMPE.

AH, Madame,

J'ai trouvé l'Inconnu.

COMEDIE. 509
LA COMTESSE.

Vous ?

OLIMPE.

Oui, moi, dans ce bois.

LE VICOMTE.

Justement.

OLIMPE.

Vous savez que j'y vais quelquefois.

LE VICOMTE.

Le plaisant personnage ! Il vous a fait bien rire ?

OLIMPE.

Lui ?

LE VICOMTE.

Sans doute. Ecoutez ce qu'elle vous va dire.

OLIMPE.

Jamais je n'ai rien vû de si...

LE VICOMTE.

Tranchez le mot,

De si bête.

OLIMPE.

Comment ?

LE VICOMTE.

Quoi, ce n'est pas un sot ?

OLIMPE.

Quels contes vous fait-il ?

LA COMTESSE.

Ecoutons-le, de grace.

LE VICOMTE.

Qu'elle parle à son aise, après je retiens place.

LA COMTESSE.

Vous aurez audience à votre tour.

LE VICOMTE.

Tant m ieux.

OLIMPE.

J'ai peine à croire encore au rapport de mes yeux.
Je révois dans le bois, quand pour jouir de l'ombre,

110 L'INCONNU;

M'avançant lentement vers l'endroit le plus sombre,
 Je trouve un cavalier, qui, surpris de me voir,
 Me rend d'un air civil ce qu'il croit me devoir.
 Quels traits pourront suffire à lui rendre justice?
 Peignez vous Adonis, figurez-vous Narcisse,
 Et tout ce que jamais on vanta de plus beau,
 C'est ne vous en offrir qu'un imparfait tableau;
 Je voudrois l'ébaucher, & n'en suis point capable;
 Il a le port divin, la taille incomparable,
 Et le ciel, pour lui seul, semble avoir réservé
 Ce qu'il eut de plus rare & de plus achevé.
 Il marchoit tout rêveur, & m'ayant apperçue,
 Il a voulu d'abord se soustraire à ma vue,
 J'en ai compris la cause, &, pour ne perdre pas
 L'heureuse occasion de sortir d'embarras,
Je voi par quel souci vous suivez cette route,
Une aimable comtesse en est l'objet, sans doute;
 Ai-je dit. A ce nom surpris, troublé, confus,
 Il m'a parlé long temps en termes ambigus.
 J'ai remis le discours sur l'aimable comtesse,
 Et ménagé son trouble avecque tant d'adresse,
 Que trahi par lui-même, il n'a pû me cacher
 Qu'il étoit l'Inconnu que vous faites chercher;
 Mais son nom est encor ce qu'il s'obstine à taire;
 J'ai voulu l'amener, & je ne l'ai pû faire,
 Il ne paroîtra point, qu'il ne puisse juger
 Que son attachement ait sù vous engager.
 Sa conversation ravit, enchante, enleve,
 Sa personne commence, & son esprit acheve.
 Que ne m'a-t-il point dit du bonheur qu'il se fait,
 De ressentir pour vous l'amour le plus parfait?
 Ses manieres en tout sont douces, agréables;
 Et si nous nous trouvions encore au tems des fa-
 bles,
 Je croirois que pour vous quelque dieu, tout ex-
 près,
 Seroit venu du ciel habiter ces forêts.

COMEDIE. 511

Quand pour un tel amant on prend de la tendresse,
Si c'est foiblesse en nous, l'excusable foiblesse!

LE VICOMTE.

Vous peignez assez bien, le portrait n'est pas mal ;
Les beaux traits , mais néant pour son original.
J'ai vû l'Inconnu, moi, le vrai, ce qui s'appelle
L'Inconnu régaland ; le vôtre , bagatelle.
C'est un fourbe qui veut causer de l'embarras.

OLIMPE.

Tout rival est suspect , on ne vous croira pas.

LA COMTESSE.

Mais le vicomte a vû des marques de la fête ;
Les mêmes gens qu'ici . . .

LE VICOMTE.

J'ai vû de plus la bête ,

Le très-vilain monsieur.

OLIMPE.

Il ne fait ce qu'il dit.

Soit qu'on s'attache au corps, soit qu'on cherche l'es-
prit ,

L'Inconnu passe tout ce qu'il faut qu'on attende . . .

SCENE VI.

LA COMTESSE , OLYMPE ;
LE VICOMTE , LE MARQUIS ,
LE CHEVALIER , VIRGINE ,
CASCARET.

M Adame. CASCARET.

LA COMTESSE.

Que veut-on ?

L'INCONNU;

CASCARET.

Un monsieur vous demande.

LA COMTESSE.

Voyez qui c'est, Virgine, & l'amenez ici.

VIRGINE.

Je n'irai pas bien loin, Madame, le voici.

SCENE VII.

LA COMTESSE, OLIMPE;
 LE VICOMTE, LE MARQUIS,
 LE CHEVALIER, LA MONTAGNE,
représentant un comédien, VIRGINE,
 CASCARET.

LA MONTAGNE *représentant un comédien*

Ayant plus d'une fois eu l'honneur de paroître
 A Devant leurs majestés, je croirois mal connoître

Ce que l'on doit, Madame, à votre qualité,
 Si m'étant pour ce soir dans le bourg arrêté,
 Je ne vous venois pas faire la révérence.

LA COMTESSE.

Je suis fort obligée à votre complaisance;
 Mais ne sachant à qui...

LE COMÉDIEN:

Je suis comédien,

Madame.

LE VICOMTE.

Ah! Serviteur. Ne vous manque-t-il rien

COMEDIE.

513

Pour nous pouvoir ici donner la comédie ?

LE COMEDIEN.

Non, Monsieur.

LE VICOMTE.

Il faudroit quelque pièce applaudie,

Où l'emploi des acteurs répondit.

LE COMEDIEN.

Laissez-nous

Le soin de la choisir.

LE VICOMTE.

Et Circé, l'avez-vous ?

LE COMEDIEN.

Nous, Circé ? Non, Monsieur ; Paris seul est capable....

LE VICOMTE.

Les singes m'y charmoient, leur scène est admirable.

OLIMPE.

C'est là le bel endroit.

LE VICOMTE.

Il plaît à bien des gens.

LA COMTESSE *au comédien*

Et comment jouerez-vous ?

LE VICOMTE.

Avec des paravents

LE COMEDIEN.

Un moment suffira pour dresser un théâtre.

OLIMPE.

La comédie enchante, & j'en suis idolâtre.

LE VICOMTE.

J'en voudrois retrancher ces grandes passions ;

On y pleure, & je hai les lamentations.

OLIMPE.

Vous êtes gai.

LE VICOMTE.

Jamais aucun chagrin en tête.

Je ris toujours.

514 L'INCONNU,
LE COMEDIEN.

Tandis que la troupe s'apprête,
Nous avons parmi nous des voix dont on fait cas,
Vous plaît-il les ouïr ?

LA COMTESSE.

Qui ne le voudroit pas ?

LE VICOMTE.

Ce début de chanteurs servira de prologue.

LE COMEDIEN *aux acteurs musiciens.*
Avancez, vous allez entendre un dialogue
Dont j'ai vu jusqu'ici tout le monde charmé.

LE VICOMTE.

Voyons ce dialogue.

LE COMEDIEN.

Il est fort estimé.

DIALOGUE D'ALCIDON
ET D'AMINTE.

ALCIDON.

QUoi, vous aimez ailleurs ? Vous pouvez me haïr,
A des ordres cruels vous voulez obéir,
Et sans pitié de l'ennui qui me presse,
Vous oubliez cette tendresse.

Que vous m'aviez juré de ne jamais trahir ?

Vous gardez le silence ? Ah ! C'est assez me dire.

Ma mort est résolue. Hé bien, il faut vouloir

Ce que votre rigueur desire ;

C'en est fait, je me meurs, j'expire ;

Goûtez le plaisir de le voir.

AMINTE.

De grace, modérez vos plaintes.

Je n'ai pas moins d'amour que vous ;

Et la même douleur dont vous sentez les coups,

Porte sur moi les plus vives atteintes ;

Elle m'abat, elle m'ôte la voix,

Et ne peut rien sur ma tendresse.

COMEDIE. 515
ALCIDON.

Quoi, toujours dans mon sort l'amour vous intéressez ;
A M I N T E.

*Vous avez mérité mon choix ;
Et si c'est le seul bien qui touche votre envie ;
Rien ne vous devrait alarmer ;
Quand on a commencé d'aimer ,
N'aime-t-on pas toute sa vie ?*

A L C I D O N.

*Ah ! Puisque toujours votre cœur
Est le prix du beau feu qui regne dans mon ame ;
Tout doit céder à mon bonheur.*

A M I N T E.

Vous avez douté de ma flamme ?

A L C I D O N.

Hélas ! M'en pouvez-vous blâmer ?

A M I N T E.

Ma foi vous répondoit de mon amour extrême.

A L C I D O N.

*Qui ne craint point de perdre ce qu'il aime ;
Sait peu ce que c'est que d'aimer.*

E N S E M B L E.

*Aimons-nous à jamais , aimons ; & si l'envie
Qui s'oppose à des feux si doux ,
Nous condamne à perdre la vie ,
Mourons en disant , aimons-nous.*

L A C O M T E S S E.

Il n'est gueres de voix plus douces ni plus nettes.

L E V I C O M T E.

*D'accord ; mais , quant à moi , vivent les chanson-
nettes ,*

Aux airs trop sérieux je prens peu de plaisir.

L E C O M E D I E N.

Ils en savent de gais , vous n'avez qu'à choisir.

L E V I C O M T E.

*Allons. Voyons un peu comme ce gai s'entonne ;
Notre jeune mourante a la mine friponne.*

316 L'INCONNU,
Çà, point de tons dolens, je ne les peux souffrir ;
Sur-tout, plus de *Mourons*, j'en ai pensé mourir.

CHANSON.

Quand l'amour nous attire,
Les maux sont dangereux
Qu'on souffre en son empire ;
Mais si l'on en soupire,
Un seul moment heureux
Répare le martyre
Des cœurs bien amoureux.

Il est des inhumaines
Qui d'un cœur enflammé
Laisser durer les peines ;
Ce sont de rudes gênes.
Mais d'un amant aimé
Plus on serre les chaînes,
Plus il en est charmé.

LE VICOMTE.

Voilà mon amitié.

OLIMPE.

La chanson est jolie.
Mais en chantant toujours le théâtre s'oublie.

LE COMEDIEN.

J'en aurai soin.

LE VICOMTE.

Allons-y faire travailler,
Et leur choisir un lieu commode à s'habiller.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, OLIMPE.

OLIMPE.
SI j'ai de l'Inconnu vanté l'amour extrême,
 Vous n'en devez, Marquis, accuser que vous-même ;

Je ne l'aurois pas fait, si vous ne m'aviez dit
 Que cet amour n'a rien qui vous gêne l'esprit,
 Et que las d'étaler une vaine tendresse,
 Vous lui verriez sans peine épouser la comtesse.

LE MARQUIS.

Madame, je l'ai dit, & ne m'en dédis pas,
 Leur union pour moi ne peut manquer d'appas,
 Je trouve en cet hymen tout ce que je souhaite ;
 Mais pour m'en rendre encor la douceur plus parfaite,

J'ose vous demander une grace.

OLIMPE.

Parlez ;

Je veux, dès ce moment, tout ce que vous voulez.

LE MARQUIS.

Vous servez l'Inconnu, promettez-moi, Madame,

Qu'après que la comtesse aura payé sa flamme,
 Vous prendrez un époux de ma main.

OLIMPE.

Doutez-vous

Que je n'en fasse pas mon bonheur le plus doux ?

LE MARQUIS.

Je crains, quand vous faurez . . .

OLIMPE.

Cette crainte est frivole ;

518 L'INCONNU,
Fiez-vous-en à moi, je vous tiendrai parole ;
Et pour pouvoir plutôt répondre à vos desirs,
L'Inconnu n'a que trop poussé de vains soupirs.
Je veux que, dès demain, la comtesse le voie.

LE MARQUIS.

Mais par où l'informer . . .

OLIMPE.

J'en trouverai la voie.

Il n'est pas difficile ; & , si j'en juge bien ,
Le Comus de tantôt fait le comédien.
A la taille , à la voix , j'ai crû le reconnoître ;
Je prétens lui donner un billet pour son maître ;
Qui lui fera savoir , que galant , amoureux ,
Il n'a qu'à se montrer pour devenir heureux.

LE MARQUIS.

Mais si de son portrait la comtesse éblouie ;
Se plaint , en le voyant , d'avoir été trahie ?
Car vous aurez plus dit . . .

OLIMPE.

Il est vrai , j'ai voulu

Fixer en sa faveur son cœur irrésolu ;
Mais un homme galant remplit toujours sans peine
L'attente qu'en fait naître une estime incertaine ;
Et la comtesse en lui . . .

LE MARQUIS.

Parlons sans le flatter.

Lui trouvez-vous assez de quoi la mériter ?
Est-ce un homme si rare , & pour qui la nature . . .

OLIMPE.

Ne m'en demandez point une exacte peinture,
Il suffit que dans peu le succès fera foi
Que vous aurez sujet d'être content de moi.

LE MARQUIS.

Je le connois , Madame , & ne puis trop vous
dire . . .

COMEDIE.

519

OLIMPE.

Vous savez quel billet j'ai résolu d'écrire ,
Avant la comédie il est bon qu'il soit prêt.

Quittons-nous un moment.

LE MARQUIS.

Je veux ce qui vous plaît.

Fin du quatrieme Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, VIRGINE.

VIRGINE.
O Limpe s'abusant, vous en êtes coupable
 LE MARQUIS.

Mais je ne lui dis rien qui ne soit vérifiable.
 Voi ce qu'à l'inconnu, pour hâter son espoir ;
 Par nos comédiens elle faisoit favoir.

POUR LE GALANT INCONNU.

*V*os manieres pour notre aimable comtesse sont si engageantes, que je n'ai pû me défendre d'entrer dans vos intérêts. J'ai feint que je vous avois rencontré dans le bois, où vous m'avez fort exagéré la passion que vous avez pour elle, & j'en ai pris occasion de faire de vous une peinture qui ne vous a pas nuë dans son cœur. Il est à vous si vous vous hâtez de le venir demander. Profitez de l'avis que je vous donne. Il m'est important que vous ne differiez point davantage à vous découvrir, & vous devez peut-être assez au soir que je prens de faire réussir votre amour pour faire au plutôt ce que je souhaite.

VIRGINE.

C'est là contre soi-même employer son adresse.

LE MARQUIS.

Je l'en plains ; mais dis moi, que pense la com-
 tesse ?

COMEDIE! 521
VIRGINE.

Tout ce qu'on peut penser dans un dépit jaloux.
Elle en a mieux senti l'amour qu'elle a pour vous ;
Et quoiqu'elle déguise en quel trouble la jette
L'ardeur que vous montrez de la voir satisfaite ,
Elle ne peut souffrir le feint détachement
Qui semble la céder aux vœux d'un autre amant.
Ainsi ne doutez point que vous montrant pour elle,
Contre son espérance & galant & fidele ,
Elle n'accorde enfin à de si tendres feux ,
Le doux consentement qui vous doit rendre heu-
reux.

LE MARQUIS.

L'ordre est déjà donné pour me faire connoître ;
Après ce qu'on a sù, je dois enfin paroître.
Malgré moi , dans le bois on iroit rechercher
Des vérités qu'en vain je prétendois cacher.
On fait par le vicomte où la tente est dressée.

VIRGINE.

Et notre chevalier ?

LE MARQUIS.

Sa colere est passée ;
L'amour par l'espérance est bientôt adouci.

VIRGINE.

Il a pû voir par-tout qu'Olimpe . . .

LE MARQUIS.

La voici.

Laissez nous un moment.



SCENE II.

OLIMPE, LE MARQUIS.

OLIMPE.

MA joie est sans seconde,
Marquis, &, grace au ciel, tout va le mieux du
monde.

Notre comédien, comme je l'avois crû,
S'est trouvé l'un de ceux qui servent l'inconnu;
Il a pris mon billet, & l'envoie à son maître,
Sûr, dit-il, que demain il se fera connoître.

LE MARQUIS.

Le terme n'est pas long.

OLIMPE.

Pour moi, j'ai supposé
Qu'il a suivi la troupe en habit déguisé.
L'entreprise pour lui ne seroit pas frivole.

LE MARQUIS.

Si dans la comédie il avoit pris un rôle?
Mais vous en connoissez le visage?

OLIMPE.

Il ne faut
Qu'un léger changement pour me mettre en défaut.

LE MARQUIS.

Qu'il vienne, c'est à lui de se tirer d'affaire.

OLIMPE.

Je ne parlerai point, & le laisserai faire;
Mais s'il est bien reçu, vous empêcherez-vous,
Quoi que vous m'ayez dit, d'en paroître jaloux?

LE MARQUIS.

Madame...

COMEDIE. 523

OLIMPE.

Il ne vous faut que deux mots de tendresse,
Pour faire de nouveau balancer la comtesse ;
J'en crains dans votre cœur le dangereux retour.

LE MARQUIS.

Non , si de l'Inconnu , je traverse l'amour ,
Me punisse le ciel ; mais j'ai bien lieu de craindre
Que de moi son bonheur ne vous porte à vous plaindre ,

Et qu'après son hymen vous n'accusiez ma foi . . .

OLIMPE.

Répondez-moi de vous , je vous répons de moi.
Mais la comtesse vient.

S C E N E I I I.

LA COMTESSE , LE VICOMTE ,
LE CHEVALIER , OLIMPE ,
LE MARQUIS , VIRGINE.

LE VICOMTE.

Si mon cœur . . .

LA COMTESSE.

Je vous prie ,
Point d'amour aujourd'hui , voyons la comédie.
Sont-ils prêts à jouer ?

LE CHEVALIER.

Ils repassent leurs vers ;
S'ils n'ont un peu de temps , tout ira de travers.

LE VICOMTE.

Avant que de les voir , si vous m'en voulez croire ,
Nous souperons ; je fais quelques chansons à boire ,
Où , le verre à la main , je vaudrais mon pesant d'or ,

524 L'INCONNU;
Dieu me damne. Après tout, la joie est un trésor;
J'en fais provisions en quelque lieu que j'aïlle.

LE MARQUIS.
C'est bien fait.

LE VICOMTE.
Vous ferez *chorus*, vaille que vaille;
Je donnerai le ton.

LA COMTESSE.
Quelle cervelle!

SCENE IV.

LA COMTESSE, &c. LA MONTAGNE
representant le comédien, & vêtu en Zéphire.

LA COMTESSE.

HE bien;
Avance-t-on? Vos gens n'ont-ils besoin de rien?

LE COMEDIEN.
Je viens demander grace encor pour nos actrices;
Leurs coëffures toujours sont pour moi des sup-
plices,

Jamais elles n'ont fait, j'en suis au désespoir.

LA COMTESSE.
Laissons-leur tout le temps qu'elles voudront avoir;

LE CHEVALIER.
Vous aurez bien choisi? La piece...

LE COMEDIEN.
Sera bonne;

LE VICOMTE.
Qui l'a faite?

COMÉDIE. 525
LE COMÉDIEN.

Jamais nous ne nommons personne.
Nous voulons, si l'ouvrage a quelque aprobateur ;
Qu'il l'ait pour son mérite, & non point pour l'au-
teur ;

Par-là, point de cabale, on condamne, on approu-
ve,

Selon, ou le mauvais, ou le bon qui s'y trouve.
Quelquefois à Paris telle pièce fait bruit,
Dont l'éclat en province aussi-tôt se détruit.

LACOMTESSE.

Il peut avoir raison.

LE VICOMTE.

Bon, est-ce qu'en province
On a le sens commun ? Ce sont gens d'esprit mince :

LE COMÉDIEN.

A dire leurs avis s'ils sont trop ingénus,
Leurs suffrages du moins ne sont point retenus ;
Point d'extases chez eux pour une bagatelle.

LE VICOMTE.

La pièce d'aujourd'hui comment se nomme-t-elle ?

LE COMÉDIEN.

L'Inconnu.

LACOMTESSE.

L'inconnu ?

LE VICOMTE.

Si c'étoit le grosset,

Madame ?

LE COMÉDIEN.

C'est Psyché, grand & pompeux sujet.

LE VICOMTE.

Tant pis, le sérieux en moins de rien m'ennuie ;
Et n'y joindrez-vous point quelque Crispinerie ?
J'aime tous les Crispins.

LE COMÉDIEN.

Vous en aurez le choix.

L I N C O N N U ;
L E V I C O M T E

J'ai vu le médecin, je croi plus de cent fois.
Ce pendu qu'on étend sur la table, il m'enchanté.

L E M A R Q U I S.

C'est avecque justice.

L E V I C O M T E.

Et cet autre qui chante ;

Fa , sol fa , sol fa re , mi , fa ,

Quand il entonne ainsi son *re , mi , fa*, je ris...

L A C O M T E S S E.

Vraiment.

O L I M P E.

Il a toujours ses endroits favoris.

L E C O M E D I E N.

Pour ne point perdre temps, voulez-vous que je
fasse

Mettre ici le théâtre, où j'ai marqué la place ?

L A C O M T E S S E.

On dit qu'il est joli, voyons.

L E C O M E D I E N.

Notre chanteur

A quelque scène à faire avant que d'être acteur,
Vous la pourrez entendre, elle est prête. Allons
vite.

Ouvrez, & que chacun de son emploi s'acquite.

(Ils prennent tous place, & ils ne sont pas plutôt assis, qu'on fait rouler vers eux un théâtre dont le devant est orné d'un fort beau tapis où pend une très-riche canopée. Ce théâtre représente une chambre. Au-devant des deux premiers pilastres qui sont de chaque côté, il y a deux guéridons faits en Mores, portant chacun une girandole. Au-dessus de la corniche de ces pilastres qui sont fort enrichis, on voit deux corbeilles de fleurs. La frise qui regne sur la façade, représente deux grandes consoles d'or, avec des festons de fleurs qui ceignent le fronton; & entre les deux con-

COMEDIE. 527

foles il y a un rond orné d'une bordure dorée , dans lequel on voit une médaille. La suite de la chambre est enrichie d'arcades , de pilastres , de panneaux remplis d'ornemens différens , de coloris , de festons de fleurs , de porcelaines , de vases d'or , d'argent & de lapis , & d'ovales percés à jour. Dans cinq arcades ou niches , qui sont d'azur rehaussé d'or , on voit cinq statues toutes d'or , représentant des Amours ; & dans le fond de la chambre il y a encore deux guéridons comme les premiers , garnis pareillement de girandoles. De fort riches ornemens en embellissent le plafond ; il est percé en cinq endroits , d'où sortent cinq lustres. Plusieurs esclaves magnifiquement vêtus , marchent au devant de ce théâtre , & semblent le conduire quand il s'avance.)

LE VICOMTE.

L'invention est drôle. Un théâtre roulant !

LA COMTESSE.

J'admire de le voir si propre & si galant.

LE CHEVALIER.

La décoration en est bien entendue.

OLIMPE.

Sans doute , elle a de quoi satisfaire la vue.

LE VICOMTE.

S'ils prenoient le marêt que la Roque a laissé ,
Les troupes de Paris auroient le nez cassé.

UN MORE paroît sur le petit théâtre ,
& chante ces vers.

A Mour , à qui tout est possible ,
Enflamme , anime tout ; & pour mieux faire voir
Qu'il n'est rien pour toi d'invincible ,
Fais aimer cette insensible
Qui se rit de ton pouvoir.

(En même-temps quatre Amours sortent de leurs niches , & dardent leurs flèches vers la comtesse ; après quoi le même More chante ce refrain avec une femme More.)

L'INCONNU,

*L'Amour punit les cruelles,
Aimez pour fuir son courroux.*

LE MORE seul.

*Que pourroit servir aux belles
D'avoir des charmes si doux,
S'ils n'étoient faits que pour elles?*

ENSEMBLE.

*L'amour punit les cruelles,
Aimez pour fuir son courroux.*

LA FEMME MORE seule.

*Soyez tendres & fideles,
Il s'armera contre vous,
Si vous faites les rebelles.*

ENSEMBLE.

*L'amour punit les cruelles,
Aimez pour fuir son courroux.*

*(Ces vers étant chantés, les Mores du petit théâtre
se joignent aux Amours pour faire une entrée, la-
quelle étant finie, la comtesse dit.)*

LA COMTESSE.

*On nous trompe, & jamais comédiens qui passent
N'eurent cet appareil.*

OLIMPE.

Ceux-ci vous embarrassent?

LA COMTESSE.

*Non, je découvre assez que tout est concerté,
La fête finira par cette nouveauté.
Mais enfin les acteurs que l'on nous fait connoître,
Comédiens, ou non, commencent à paroître.
Il faut les écouter.*

LE VICOMTE.

*Soyons donc écoutans;
Mais j'en tiens, s'il les faut écouter bien long-tems.*

[On joue les trois scènes suivantes sur le petit théâtre]

SCENE V.

S C E N E V.

LA MONTAGNE , *représentant Zéphire* ,
AGLAURE.

Z E P H I R E.
Q Uoi, tout de bon, vous êtes en colere
D'un secret qui ne peut encor se révéler ?

A G L A U R E.

Oui, c'est m'offenser que se taire,
Quand je cherche à faire parler.

Z E P H I R E.

Il n'est intention meilleure que la mienne.

Si vos desirs ne sont pas exaucés,
C'est qu'un ordre d'en haut...

A G L A U R E.

Il n'est ordre qui tienne ;

Je prie, & ce doit être assez.

Z E P H I R E.

Encor n'est-ce pas un grand crime

De vous cacher le nom de l'amant de Psyché ;

Quand vous voyez que l'amour qui l'anime
A chercher à lui plaire est sans cesse attaché.

Tout ce qui peut charmer les yeux & les oreilles,

Se prodigue pour elle en ces aimables lieux,

Et jamais...

A G L A U R E.

Oui, ce sont merveilles sur merveilles ;

Mais notre sexe est curieux.

C'est peu pour nous de voir des fêtes ordonnées

Avec un éclat sans pareil.

On compte à rien leur superbe appareil,

Si l'on ne sait par qui ces fêtes sont données.

Que prétend un amant tant qu'il est inconnu ?

Z

L'INCONNU,
ZEPHIRE.

Sur le secret d'autrui je n'ai rien à vous dire ;
Quant au mien , on ne peut être plus ingénu ;
Et dès qu'avecque vous je suis ici venu ,
Je vous ai découvert qu'on me nommoit Zéphire ;

A G L A U R E .

Vous êtes du nombre des vents ,
Nous l'avons assez vû , quand par l'air enlevées
Avec vous en ces lieux nous nous sommes trouvées ;

Mais pour Zéphire , je prétens
Par tout ce que de vous vous me faites connoître ,
Que vous ne l'êtes point , & ne le sauriez être .

Z E P H I R E .

Je ne suis point Zéphire ! Et d'où vient ?

A G L A U R E .

En tous lieux
Zéphire se fait voir doux , complaisant , traitable ,
Et vous êtes des vents le plus inexorable ,
Ou Borée , ou quelqu'autre encor moins gracieux .

Z E P H I R E .

Vous voulez que je sois Borée ?
Adieu , je vais souffler si froidement pour vous ;
Que vous aurez sujet d'en croire le courroux ,
Qui contre moi vous tient si déclarée .

S C E N E V I .

A G L A U R E , C E P H I S E .

C E P H I S E .

D'Où vient , quand on me voit , que l'on vous
quitte ainsi ?

A G L A U R E .

Je suis brouillée avec Zéphire ;
Je l'avois prié de me dire

COMEDIE.

135

Le nom de l'Inconnu qui nous met en souci.

Sur ses refus j'ai perdu patience,
Et me suis échappée à quelques mots d'aigreur.

C E P H I S E.

Croyez moi, vous cherchez, ma sœur,
Une fatale connoissance.

Pourquoi ce desir curieux ?

Manquons-nous de plaisirs & de galantes fêtes ;
Depuis qu'avec Pſyché nous habitons ces lieux ?
Et quand vous apprendrez qu'elles tiennent toujours prêtes,

Prétendez-vous en être mieux ?

A G L A U R E.

Il est fort naturel de chercher à connoître
Un amant qui s'obstine à se tenir caché.

C E P H I S E.

Mais, s'il est connu de Pſyché,
Voyez-vous quel mal en peut naître ?
Sa main payera des feux si tendres & si doux,
Et par leur paisible hyménée,
La fête aussi-tôt terminée
Ne charmera plus que l'époux.
Alors ; où pour nous, je vous prie,
Seront & les jeux & les ris ?
Car enfin, folle est qui s'y fie ;
Quand les amans sont maris,
Adieu la galanterie.

A G L A U R E.

Non, l'Inconnu doit être né
Pour s'en faire toujours un plaisir nécessaire,
Et son amour par l'hymen couronné,
N'aura pas moins d'ardeur de plaire.

C E P H I S E.

Si vous me répondez que mari comme amant
Nous le verrons toujours le même,
Je saurai son secret.

L'INCONNU,
AGLAURE.

Vous le saurez ! Comment ?

Est-ce que Zéphire vous aime ?

CEPHISE.

Le beau sujet d'étonnement !

Croyez-vous sa conquête une si grande affaire ?

Et quand on me voit plus d'un jour ,

N'ai je pas assez de quoi plaire

Pour mériter un peu d'amour ?

AGLAURE.

Voilà toujours votre folie ,

La plus belle jamais n'eut tant de bonne foi.

CEPHISE.

Je ne suis , si l'on veut , ni belle ni jolie ,

Mais j'ai certains je ne sai quoi

Qui me font préférer à la plus accomplie.

AGLAURE.

Vous le croyez ?

CEPHISE

Si je le croi ?

Avec mon humeur enjouée ,

Je fais faire naufrage à qui m'en vient conter ;

Et dès qu'on a pû m'écouter ,

C'est une franchise échouée.

Mais quand je trouverois Zéphire indifférent ,

Le pressant de parler , s'en pourroit il défendre ?

C'est la maniere de s'y prendre ,

Qui fait qu'un obstiné se rend.

Le voici , laissez-moi , s'il vous plaît , éloignée.

Il me viendra soudain faire ici les yeux doux.

AGLAURE.

Ce sera pour Psyché , s'il explique avec vous ;

De l'inquiétude épargnée.

J'en attens le succès. Adieu,

S C E N E V I I.

ZEPHIRE , CEPHISE , UN ENFANT
représentant l'Amour.

Z E P H I R E.

A La fin ta compagne a quitté la partie
Pour te voir , proche de ce lieu,
J'attendois qu'elle fût sortie.
Je me souviendrai quelque temps
Qu'elle a tantôt osé me traiter de Borée.

C E P H I S E.

Sais-tu qu'il est certains instans
Où moi-même de toi je suis mal assurée :
Tu t'es nommé Zéphire ici,
J'en doute à voir ta taille.

Z E P H I R E.

Alors que je t'adore,
De cette vérité tu peux être en souci ?

C E P H I S E.

De grace , étois-tu fait ainsi
Lors que tu soupirois pour Flore ?

Z E P H I R E.

J'étois fort délicat , & le serois encore,
Mais le temps m'a tout épaissi.

C E P H I S E.

Tu pourrois bien m'avoir trompée,
La jeunesse a souvent trop de crédulité ;
Et l'amour dont pour toi je suis préoccupée...

Z E P H I R E.

Non , foi de vent d'honneur , j'ai dit la vérité.
Je suis Zéphire.

334 L'INCONNU;
CEPHISE.

Hé bien, je le veux croire!
Mais quant à l'inconnu, son nom? Regarde moi.
J'ai promis à Psyché de le savoir de toi;
Je dois tenir parole, il y va de ma gloire.

ZEPHIRE.
Ne me presse point là-dessus,
J'ai des raisons...

CEPHISE.
Pures chimères!
ZEPHIRE.
Je ne saurois parler,

CEPHISE.
Abus,
Tu m'aimes; s'il me faut essuyer tes refus;
Tu n'es pas bien dans tes affaires.
ZEPHIRE.

Je prendrois grand plaisir à ne te rien cacher,
Mais veux-tu, parce que je t'aime,
Que l'Inconnu me vienne reprocher
Que ma langue fait tort à son amour extrême?
C'est de tous les amans le plus passionné,
Rien ne sauroit égaler sa tendresse;
Mais il veut être sûr de sa maîtresse,
Avant que son secret lui soit abandonné.

CEPHISE.
Qu'il ne craigne rien, Psyché l'aime,
Tans de soins de lui plaire ont vaincu sa fierté.
ZEPHIRE.

Si tu me disois vrai, me voilà bien tenté.
CEPHISE.

N'en doute point, je le sai d'elle-même.
Mais enfin je commence à prendre pour affront
Une si longue résistance.

ZEPHIRE.
Attens; pour ne rien faire avec trop d'imprudence.

Il est bon que l'Amour me serve de second.

(Il se tourne vers l'Amour qui sort de la niche , & ôte le masque qui lui couvroit le visage.)

C E P H I S E.

Quoi , l'Amour déguisé parmi nous !

Z E P H I R E.

Que t'en semble ?

C E P H I S E.

Je vois bien que c'est lui qui commande en ces lieux,
Hé , cours dire à Psyché...

Z E P H I R E.

Non , Céphise , il vaut mieux

Que nous l'allions trouver ensemble.

C E P H I S E.

J'attens tout de l'Amour , s'il daigne s'en mêler.

(Ils descendent tous sur le grand théâtre.)

Z E P H I R E à la comtesse.

Madame , puisqu'il faut , enfin , que l'on vous die.

L A C O M T E S S E.

A moi ? Cela n'est pas de votre comédie.

Z E P H I R E.

Vous êtes la Psyché dont nous voulons parler ;

L'Amour en est croyable ; & quand je vous l'a-
mene...

L' A M O U R.

Oui , Comtesse , l'Amour vous veut tirer de peine,

Et du ciel , tout exprès , il est ici venu

Pour finir l'embarras où vous met l'Inconnu.

L A C O M T E S S E.

Chacun depuis long temps aspire à le connoître.

L' A M O U R.

Je n'ai qu'à dire un mot , vous le verrez paroître.

L'INCONNU,
OLIMPE.

L'Amour peut sans scrupule user de son pouvoir;
L'AMOUR.

Il faut donc me hâter de vous le faire voir,
Regardez ce portrait.

OLIMPE *à la comtesse.*

Si rien ne le déguise ;
Vous y verrez des traits . . . Vous en êtes surprise ?
Hé bien, a-t-il l'air bon ? Qu'en dites-vous ?

LA COMTESSE.

Je dis :

Voyez.

LE CHEVALIER *regardant le portrait.*
C'est le marquis.

OLIMPE.

Le marquis ?

LE VICOMTE.

Le marquis ?

OLIMPE.

Juste ciel !

LA COMTESSE *au marquis.*

Quoi, c'est vous, dont l'adresse cachée
Cherchoit à me toucher ?

LE MARQUIS.

En êtes-vous fâchée ?

LA COMTESSE.

Je ne m'étonne plus si vos feux trop soumis
Aux vœux de l'Inconnu laissoit l'espoir permis.

LE MARQUIS.

Tant d'amour ne peut-il mériter de vous plaire ?
Ne vous rendez-vous point ?

LA COMTESSE.

C'est une grande affaire.

D'ailleurs, deux inconnus...

LE MARQUIS.

Je n'en dois craindre rien.

L'inconnu du vicomte est le comédien ;

Il ne s'est pas trop mal acquité de son rôle.

L E V I C O M T E.

Il est vrai , je cherchois le son de sa parole ;
Et, sur monsieur groffet , je me remets sa voix.

L A C O M T E S S E.

Et l'inconnu qu'Olympe a trouvé dans le bois ?

O L I M P E.

J'ai dit ce que j'ai vû , sans savoir davantage.

L E C H E V A L I E R.

Quelque ami du marquis a fait ce personnage ;
Pour l'Inconnu , par elle il vouloit vous toucher.

L A C O M T E S S E.

Qui l'auroit crû qu'en vous il l'eût fallu chercher ?

L E M A R Q U I S.

Non , ne m'en croyez pas ; mais , aimable com-
tesse ,

Croyez-en ce présent que m'a fait la Jeunesse.

L A C O M T E S S E.

C'est-là mon diamant ; vous étiez destiné
A recevoir enfin la main qui l'a donné ;
Il est juste , & j'en fais le prix de votre flamme.

L E M A R Q U I S.

Ô bonheur qui remplit tous mes vœux !

[à Olimpe.]

Mais , Madame ?

Souvenez-vous . . .

O L I M P E.

Oui , je ne puis oublier
Que je vous ai promis d'aimer le chevalier ;
Vous avez de l'honneur , c'est assez vous en dire.

L E C H E V A L I E R.

Doux & charmant aveu qui finit mon martyre !
Madame , je puis donc prétendre à votre foi ?

O L I M P E.

Si ma mere y consent , répondez-vous de moi ?

L E V I C O M T E.

Je vous voi là tous quatre en bonne intelligence ;

538 L'INCONNU, COMEDIE.

Et moi, que devenir ?

LA COMTESSE.

Vous prendrez patience.

LE VICOMTE.

Oui, de mes pas pour vous c'est donc là le succès ?

Se charge qui voudra du soin de vos procès.

Adieu.

LA COMTESSE.

Le prendrez-vous, Marquis ? Il vous regarde.

LE MARQUIS.

Que ne ferois-je point ?

LE CHEVALIER.

La retraite est gaillarde.

OLIMPE.

C'est un extravagant dont nous sommes défaits.

LA COMTESSE.

Allons.

LE MARQUIS.

Puisse l'Amour ne nous quitter jamais.

FIN.

NOUVEAU
PROLOGUE;
ET NOUVEAUX
DIVERTISSEMENTS
POUR LA COMEDIE
DE L'INCONNU,

Remise au Théâtre en 1703.

A C T E U R S.

T H A L I E.

C R I S P I N.

Troupe d'acteurs & d'actrices.

N O U V E A U
P R O L O G U E.
S C E N E P R E M I E R E.

T H A L I E.

Quelle favorable puissance
A rétabli les agrémens ,
La pompe & la magnificence
D'un théâtre que mon absence
Avoit laissé sans ornemens ?
Moi , qu'on nomme en tous lieux la divine Thalie ;
Moi , Muse de la comédie ,
L'amour des plus rares esprits ,
Je n'ai donc pû par leurs écrits
Soutenir l'honneur de la scène ?
J'ai pris une inutile peine ,
Malgré les efforts que j'ai faits ,
On a déterté mes palais.
Depuis un temps une juste colere
M'a fait abandonner ces lieux ;
Un retour de tendresse , un desir curieux ,
De voir ce que sans moi l'on y peut encore faire ,
Me fait y reporter & mes pas & mes yeux ;
Je reviens , je n'y vois rien qui ne doive plaire ,
Une foule de connoisseurs ,
Par leur bon goût au spectacle appelée ,
Me fait penser que l'une de mes sœurs
A ma place s'en est mêlée.
Se pourroit-il qu'à mon emploi
Elle réussit mieux que moi ?

S C E N E II.

T H A L I E , C R I S P I N.

C R I S P I N.

Dieu vous gard , Madame Thalie ;
• Hé , depuis quand à Paris de retour !
Je vous croyois en Italie ,
Où vous aviez , dit on , fixé votre séjour.

T H A L I E.

N'est-ce pas là Crispin qui me parle ?

C R I S P I N.

Lui-même ;

Crispin cadet , fils de Crispin l'ainé ,
Sous une heureuse étoile né ,
S'il pouvoit se flatter de la gloire suprême
D'être autant de vos favoris
Que feu son pere en fut jadis ;
Car il en fut beaucoup , à ce que j'entens dire ;

T H A L I E.

Je l'ai favorisé , j'ai connu les talens ,
Qu'il eut du ciel pour faire rire ,
Et pour plaire aux honnêtes gens ;
Mais enfin depuis quelque temps
En termes assez bons on m'a parlé des vôtres ,
Et l'on m'en a tant dit....

C R I S P I N.

A d'autres ;

Comme toujours de la profession
L'amour propre fut l'appanage ,
Ne me louez qu'avec précaution ;
Je n'ai que trop de pente à la présomption ,
Ne m'en donnez pas davantage.

D E L' I N C O N N U. 543
T H A L I E.

La louange n'est pas mon fort ;
La raillerie est mon partage.

C R I S P I N.

Fort bien ; vous me raillez, je gage,
Et j'ai donné dedans. J'ai tort.

D'autres que moi...

T H A L I E.

Laissons cette matière,
Et me dites un peu ce que l'on fait ici.

C R I S P I N.

On fait tout ce qu'on peut pour plaire,
Et l'on est fort content quand on a réussi.

T H A L I E.

Arrive-t-il souvent que l'on y réussisse ?
Et pendant mon absence...

C R I S P I N.

On s'est passé de vous ;
Et pour peu qu'on nous applaudisse,
Nous redoublons nos soins ; enfin nous sommes tous
Fort contents de Paris, quand Paris l'est de nous.

T H A L I E.

De bons acteurs la troupe est-elle bien fournie ?

C R I S P I N.

Troupe, Madame, on dit à présent compagnie
Malepeste, sur un bon pied,
Nous avons mis la comédie ;
Et si par quelque heureux génie
Le théâtre étoit appuyé...

Car, voyez vous, j'ai l'ame la plus ronde,
Et ne fais point faire le fin.

Vous nous voyez aujourd'hui bien du monde,
Nous n'aurons personne demain.

T H A L I E.

Comment donc, & qui peut produire
Chez vous cette inégalité ?

544 NOUVEAU PROLOGUE,
CRISPIN.

C'est que... Comprenez bien ce que je vais vous
dire

Une première fois par curiosité...

On vient voir en foule un ouvrage ;
Quand... la première fois... on en est dégoûté...

On n'y revient pas davantage.

THALIE.

Cela se comprend aisément ;
Mais à qui d'une pièce attribuer la chute ?

CRISPIN.

On en parle différemment,
L'auteur aux acteurs l'impute,
Les acteurs parlent autrement,
Le parterre ordinairement
Est le juge de la dispute ;
Et comme il juge sainement ;
Il juge souverainement,
Ce qu'il a jugé s'exécute.

THALIE.

Vous avez de nouveaux acteurs ?

CRISPIN.

Où, beaucoup, presque autant que de nouveaux
auteurs ;

Que l'un de nous quitte ou trépasse,
Il en viendra quatre à sa place.

THALIE.

Cela vous fait plaisir.

CRISPIN.

Le proverbe le dit,
Plus on est de foux, plus on rit.

THALIE.

Le proverbe est très-véritable.

Mais, dites-moi, de grace, à ces acteurs nouveaux,
Le parterre est-il favorable ?

CRISPIN.

S'il ne leur étoit pas, ce seroit bien le diable ;

DE L'INCONNU. 545

Nous n'avons presque plus de ces originaux
Que vous aviez formés vous-même ;
Grand changement d'un temps à l'autre y a,
Et quand on n'a pas ce qu'on aime,
Il faut aimer ce que l'on a.

Nous nous formons sur le meilleur modèle,
A vous faire la cour tous ardens comme moi,
Nous avons tous le même zèle
Pour réussir chacun dans son emploi.

T H A L I E.

Avec succès je croi que chacun s'en acquitte ;
Si par hazard la chose est autrement,
Le zèle tient lieu de mérite,
Et le public qui de l'orgueil s'irrite ;
Aux modestes acteurs se prête bonnement.
Quoi qu'il en soit, faites-les moi connoître,
Je prétens les encourager,
Et, suivant ce qu'ils pourront être,
Je m'engage à les protéger.

C R I S P I N.

N'est-ce pas trop vous engager ?

T H A L I E.

Non, qu'ils viennent.

C R I S P I N.

Hola, Monsieur Dufort, la France ;
Voyez si ces messieurs, ces dames sont là haut.
Une Muse de connoissance
Nous honore de sa présence,
Qu'ils accourent tous au plutôt
Lui faire ici la révérence.

En voici deux nouveaux ; c'est Ponteuil & Sallé.



346 NOUVEAU PROLOGUE,

S C E N E III.

THALIE, CRISPIN, & plusieurs
acteurs & actrices.

THALIE.
M Elpomène, ma sœur, m'en a déjà parlé ;
N'avez-vous pas le fils de feu la Thorilière ?

CRISPIN.

Oui, dont vous aimiez tant le père.

THALIE.

De mes faveurs je l'ai toujours comblé,
Et sa famille aussi me sera toujours chère.

CRISPIN.

Tant mieux, la famille a peuplé,
En voici de la jeune espèce.

Vous aimiez fort aussi, dit-on, la Champmêlé.

THALIE.

Affûrement.

CRISPIN.

Hé bien, tenez, voilà sa nièce.

THALIE.

J'aime à voir dans cette jeunesse
Des acteurs que j'aimois avec tant de tendresse ;
Le mérite renouvelé.

CRISPIN.

Mesdames voilà la déesse ;
Par la faveur de qui nos ayeux ont brillé.

UNE ACTRICE.

A cet éclat, à cet air noble & tendre
Je connois bien une divinité ;
Mais, sans savoir son nom, oserai-je prétendre
Qu'elle reçoive avec bonté
Les hommages qu'on vient lui rendre ?

DE L'INCONNU. 547
THALIE.

Venez tous reconnoître en moi
Une des Muses du théâtre.

CRISPIN.

Allons, gaiment; la Muse est gaillarde & folâtre;
Et le comique est son emploi.

ENTRÉE DES ACTEURS
& actrices qui viennent saluer Thalie.

THALIE.

Vos acteurs, à ce que je vois,
Ont presque tous du talent pour la danse ?

CRISPIN.

Fi donc, vous vous moquez, je crois;
Ce n'est pas là danser, c'est marcher en cadence.

THALIE.

Quelqu'un de vous n'a t-il pas de la voix ?

CRISPIN.

Pour chanter, non; il est vrai que par fois
Ils vous prennent un ton tendrement énergique,

Demi-gaillard, demi-tragique,

Une façon de réciter

Qu'on prendroit pour de la musique;

Quand le tour du vers est lyrique,

Ce diable de ton-là ne se peut éviter,

C'est un grand défaut au comique.

THALIE.

Cette maniere de récit

Sera pour moi toute nouvelle;

Et peut-être me plaira t-elle;

La nouveauté quelquefois réussit.

Messieurs, que l'on me fasse entendre

Ceux en qui ce défaut est le moins vicieux.

CRISPIN.

Allons vite, Monsieur, du grand, du beau, du
tendre,

148 NOUVEAU PROLOGUE ;

De l'enjoué, du sérieux,
Quelque chose qui touche l'ame.
C'est assurément lui, Madame,
A qui sans contredit ce défaut sied le mieux.

CHANSON D'UN ACTEUR.

*S*ombre forêt, aimable solitude,
Votte ombre impénétrable à la clarté du jour,
Ne l'est pas à l'inquiétude
Que me cause un funeste amour.
De l'inhumaine que j'adore
L'image me suit en tous lieux ;
Et le cruel Amour la présente à mes yeux ;
Plus belle qu'elle n'est encore.

T H A L I E.

Cet acteur a la voix touchante ;
Et je suis tout-à-fait contente
De cette sorte de récit.

C R I S P I N.

Elle ne me plaît point, moi, je trouve qu'il chante,
Et cependant le public l'applaudit.

T H A L I E.

Vous pourriez, à ce qu'il me semble,
Réciter ainsi deux ensemble.

C R I S P I N.

Deux, soit, n'allez pas jusqu'à trois,
Car c'en seroit trop à la fois.

Allons, Messieurs, du cromatique ;

De l'enjouement avec du pathétique ;
Et puis, à peu près là, sur le ton qu'ils prendront,
Pour ne pas rester à rien faire,
Les autres marcheront
Ou par devant ou par derriere,
Tantôt de biais, tantôt en rond.

CHANSON DE DEUX BERGERS.

*O L'heureux jour,
Muse adorable,
Que ton retour
Nous est favorable,
Qu'il charme nos sens !
Vous qui de vos yeux innocens
Faites un usage agréable,
Venez seconder nos desirs
Venez partager nos plaisirs
Approuvez nos efforts, approuvez notre zèle,
Et nous favorisez comme elle.*

T H A L I E.

*Vous récitez très-galamment ;
Et marchez tous légèrement ;
J'approuve fort cette manière ;
Et sans aucun secours d'une main étrangère,
Vous pourriez assez aisément
Mettre des pièces d'agrément.*

C R I S P I N.

*Des pièces d'agrément sans danse, sans musique,
Autant vaut fermer la boutique.*

P R E M I E R E A C T R I C E.

*Pourquoi donc ? Nous venons de remettre Psyché,
Avec tout le succès qu'on s'en pourroit promettre.*

C R I S P I N.

*Oui, mais au double il a fallu la mettre,
Et le public s'en est presque fâché.
Demandez, demandez, hé....*

P R E M I E R E A C T R I C E.

*Malgré sa colere,
En foule il est venu la voir,
Et nous serions bien heureux d'en avoir
Une, qui pût autant lui plaire.*

550 **NOUVEAU PROLOGUE ;**
C R I S P I N.

Où la prendre , où l'aller chercher ?
Si ce n'est par bonne fortune
Que Madame Thalie en indique quelqu'une ,
Qui de loin seulement paroisse en approcher.

T H A L I E.

Je voudrois un sujet comique
Bien manié , bien entendu ,
Et plus galant que magnifique.

C R I S P I N.

Par de certains auteurs il sera mal rendu ,
Si vous ne les aidez de votre rhétorique.

T H A L I E.

Je me souviens autrefois d'avoir vû
Réussir certain inconnu ;
Il ne seroit pas mal , je pense ,
Après l'avoir si long-temps négligé ;
D'essayer , sans trop de dépense ,
Si le goût du public ne seroit pas changé.

P R E M I E R E A C T R I C E.

Oui , l'Inconnu , la pièce est toute préparée ,
Et je crois que déjà les rôles en sont sûs.

C R I S P I N.

Mais la musique est égarée ,
Les airs & les chansons ne se trouvent plus.

S E C O N D E A C T R I C E.

Un de nos musiciens en fait de nouvelles ,
Qui ne sont pas sans agrémens ;
De ces sortes de bagatelles
Il s'aquitte assez galamment.

T H A L I E.

Je vous seconderai de toute ma puissance.

P R E M I E R E A C T R I C E.

Le conseil de la Muse assure le succès.

C R I S P I N.

Elle ne nous a pas conseillé la dépense ;
De crainte d'accident ne faisons pas grands frais.

DE L'INCONNU. 511

Ne prendra-t-on que le prix ordinaire,
Ou le double comme à Pſyché ?

T H A L I E.

Non , le ſimple.

C R I S P I N.

Meſſieurs , la Muſe aime à vous plaire ;
En ſa faveur on vous fait bon marché,
En ſa faveur auſſi... voici ce qu'il faut faire ;
Agréez nos efforts , louez , applaudiſſez ,
Venez en foule , & ſouvent , c'eſt aſſez.

Fin du prologue.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT.

D U P R E M I E R A C T E.

Air italien chanté par un Indien , qui a conduit
l'Amour & la Jeuneſſe.

D *Alle ſponde del mar
Dove l'aurora
Nasce ad indorar
Odoroſi Campi di Plora
Vengo per mirar
La beltà che'l monda adora.*

*Ad un ciglio
Fiammeggiante
Ad un occhio ,
Fulminante
Nò , Nò , Nò ,
Nò reſiſter non ſi può.*

52 NOUVEAU PROLOGUE ;

*Venite amori
In tutti cuori
Spirate arderi.*

NOUVEAU DIVERTISSEMENT
DU SECOND ACTE.

Plusieurs jardiniers & jardinières viennent apporter
des fleurs & des fruits à la comtesse, & chantent
les paroles suivantes.

UNE JARDINIÈRE.

*L'Âme la plus fière
Aux traits des Amours,
Follement espère
Résister toujours ;
On fuit on échappe
A leurs premiers coups ;
Si l'un ne nous frappe,
L'autre nous attrappe ;
Ces petits libertins sont tous,
Tôt ou tard, les maîtres de nous.
L'âme la plus fière, &c.*

*Aux cœurs sans défense
Leur empire est doux ;
Trop de résistance
Souvent les offense.
Ces petits libertins sont tous,
Tôt ou tard, les maîtres de nous.
L'âme la plus fière,*

UN JARDINIER.

S'il faut tôt ou tard que l'on aime,

Si

DE L'INCONNU, 553

*Si les traits des Amours ne peuvent se parer,
N'est-ce pas une erreur extrême
De s'obstiner à différer,
S'il faut tôt ou tard que l'on aime?*

UN SECOND JARDINIER.

*Tous les momens que l'on differe,
Sans éteindre nos feux, contraignent nos desirs.
L'amour est un mal nécessaire,
Et l'on dérobe à ses plaisirs
Tous les momens que l'on differe.*

NOUVEAU DIVERTISSEMENT
DU TROISIEME ACTE.

Une bande de Bohémiens & de Bohémiennes viennent dire la bonne aventure à la comtesse, & forment un divertissement mêlé de chansons & de danses.

UNE BOHEMIENNE.

*Un inconnu pour vos charmes soupire ;
Son sort égaleroit celui des dieux,
S'il pouvoit lire
Dans vos beaux yeux,
Qu'avec plaisir vous souffrez en ces lieux
Les soins qu'il prend de vous le faire dire.*

*Sur son destin que faut-il qu'il apprenne ?
D'un tendre aveu soulagez le souci
D'un cœur en peine
D'être éclairci,
Nous disons la bonne aventure ici ;
Ne pourrons-nous l'instruire de la sienne ?*

554 NOUVEAU PROLOGUE

UN BOHEMIEN.

*Belle , qui voulez apprendre
Quelle fortune vous aurez ,
Ne pouvez-vous pas prétendre
A celle que vous voudrez ?*

*Il est un sort qui de vous doit dépendre ,
D'heureux destins*

Sont en vos mains ;

C'est à vous de les faire , à nous de les attendre.

NOUVEAU DIVERTISSEMENT DU QUATRIEME ACTE.

Dialogue d'Alcidon & d'Aminte,
berger & bergere.

A M I N T E.

*B*erger , vous savez le mystere
Que je brûle de découvrir ;
Un inconnu cherche à me plaire ,
Des feux cachés ne peuvent m'attendrir.

Ou qu'il cesse de se taire ,

Ou qu'il songe à se guérir.

A L C I D O N.

Vous aimez à voir souffrir ;

Il n'est point de bergere

Plus cruelle & plus fiere ;

Qu'à vos yeux l'inconnu s'ose offrir ;

Vous le trouverez téméraire ,

Et vous le laisserez mourir.

A M I N T E.

Ou qu'il cesse de se taire ;

Ou qu'il songe à se guérir.

DE L'INCONNU. 555

A L C I D O N.

*L'amour est un dieu charmant ;
Qui pour plaire n'a qu'à paroître ;
Mais il s'offre à vous vainement ;
Dans votre cœur sa flamme ne peut naître.
Si sous un long déguisement
Un inconnu cherche à s'en rendre maître ,
Pourquoi chercher à connoître l'amant ,
Quand l'Amour est un dieu qu'on ne veut pas con-
noître ?*

A M I N T E.

*Pour un invisible
Quel cœur est sensible ?
Il soupire inutilement ;
Pour un invisible
Quel cœur est sensible ?
Prend-on de l'amour sans connoître l'amant ?*

A L C I D O N.

*D'un doux soupir , d'un tendre espoir.
Flattez son martyre ,
Vous allez voir
Qu'il brûle de dire
Ce secret qu'il fait tant valoir.*

A M I N T E.

*Ah ! s'il brûle de m'en instruire ;
Adieu , berger , adieu , je n'en veux rien savoir !*

AIR CHANTÉ PAR LA BERGERE.

*Profitions des plaisirs
Que l'amour nous présente ;
De ses tendres desirs
Il n'est point d'ame exempte ;
La moins diligente
Perd le meilleur temps ;
Et telle est à quinze ans ,
Qui devient coquette à trente.*

176 NOUVEAU PROLOGUE

AIR CHANTÉ PAR LE BERGER.

*On ne sauroit être heureux
Si l'on n'a pas l'art de plaire ;
Si l'on n'est pas amoureux
On ne sauroit être heureux ;
Sans amour on ne plaît guere.
On ne sauroit être heureux
Si l'on n'a pas l'art de plaire ;
On ne sauroit être heureux
Si l'on n'est pas amoureux.*

NOUVEAU DIVERTISSEMENT

DU CINQUIEME ACTE.

N O C E D E V I L L A G E .

Après plusieurs entrées différentes , dansées
par les gens de la noce.

UN ACTEUR EN THOMAS DIA-FORUS.

S I Claudine , ma voisine ,
S' imagine sur ma mine
Que je ne suis bon à rien ,
Qu' en cachette la folette
Me permette la fleurette , bis
Elle s' en trouvera bien.

UNE ACTRICE EN PAYSANNE.

Ne fripez pas mon bavolet , &c.

UN ACTEUR EN VIEUX GENTILHOMME.

*J'étois jeune coq autrefois ,
Et mon chant réveillait les plus sages poulettes ;*

DE L'INCONNU. 557

*J'ai vieilli depuis , & ma voix
Endort même les plus coquettes.*

Toutes les personnes de la noce dansent un branle,
& un acteur chante.

P R E M I E R C O U P L E T .

*A la janté de Colin ,
L'heureux mari de Colette ,
Outre qu'il est mon voisin ,
C'est qu'il aime le vin ,
C'est qu'il aime le vin .
Sa femme aime mieux la diette ;
Fessons notre vin ,
Beuvons à Colette ,
Fessons notre vin ,
Beuvons à Colin .*

S E C O N D C O U P L E T .

*Vive Colette & Colin ,
Et les enfans qu'ils vont faire ;
Comme je suis bon voisin
J'en serai le parrain ,
J'en serai le parrain ;
Colin prendra bien l'affaire ;
S'il n'est pas certain
D'en être le pere ,
Il sera certain
D'avoir bon voisin .*

Les violons continuent de jouer le même branle,
& les gens de la noce se retirent en dansant.

*Fin du nouveau divertissement de la comédie
de l'Inconnu.*

501128

